http://www.numelyo.bm-lyon.fr

Sermons

Auteur :Jean-Marie Vianney, saint, 1786-1859

Date :1883

Cote : SJ A 346/J 102

Permalien : http://numelyo.bm-lyon.fr/BML:BML_00GOO0100137001103790536

Droit d'utilisation : Domaine public, Licence Ouverte-Open Licence

SERMONS

DU VÉNÉRABLE SERVITEUR DE DIEU

JEAN-BAPTISTE-MARIE

VIANNEY

CURÉ D'ARS

TOME TROISIÈME

DU XII^e^ AU XXIII^e^ DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

PRÊTRE

LYON

LIBRAIRIE GÉNÉRALE CATHOLIQUE ET CLASSIQUE

VITTE ET PERRUSSEL, DIRECTEURS

1883

BIBLIOTHECA S. J.
Maison Saint-Augustin
ENGHIEN

BIBLIOTHÈQUE S. J.
Les Fontaines
60 - CHANTILLY

A 346/J 102

SERMONS

DU

Vénérable Serviteur de Dieu

J.-B.-M. VIANNEY

CURÉ D'ARS

III

PROPRIÉTÉ

TOUS DROITS ET TRADUCTION RÉSERVÉS

SERMONS

DU VÉNÉRABLE SERVITEUR DE DIEU

JEAN-BAPTISTE-MARIE

VIANNEY

CURÉ D'ARS

TOME TROISIÈME

DU XII^e^ AU XXIII^e^ DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

BIBLIOTHÈQUE S. J.
Les Fontaines
60 - CHANTILLY

LYON

LIBRAIRIE GÉNÉRALE CATHOLIQUE ET CLASSIQUE

VITTE ET PERRUSSEL, DIRECTEURS

1883

IMPRIMERIE
CONTANT-LAGUERRE

BAR-LE-DUC

SERMONS

DU

Vénérable Serviteur de Dieu

J.-M.-B. VIANNEY,

CURÉ D'ARS.

DOUZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Sur le premier Commandement de Dieu.

Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo.
Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur et de toutes vos forces. (*Deut.*, VI, 5.)

POURQUOI, M. F., le Seigneur nous fait-il un commandement de l'aimer de tout notre cœur : c'est-à-dire, sans partage, de la manière dont il nous a aimés lui-même; de toute notre âme et de toutes nos forces; en nous promettant une récompense éternelle, si nous y sommes fidèles, et une punition éternelle si nous y manquons? Pour deux raisons : c'est 1° pour nous montrer la grandeur de son amour; 2° que nous ne pouvons être heureux qu'en l'aimant et qu'enfin

cet amour ne se trouve que dans l'accomplissement de ses commandements. Oui, M. F., si tant de maux nous accablent dans ce monde, cela vient de ce que nous violons les commandements de Dieu; puisqu'il nous dit lui-même : « Si vous gardez fidèlement mes commandements, je vous bénirai en toute manière; mais si vous les transgressez, vous serez maudits en tout ce que vous ferez. » De sorte, M. F., que si nous voulons être heureux en ce monde, du moins, autant qu'il est possible de l'être, nous n'avons point d'autres moyens que d'observer fidèlement les commandements de Dieu; et nous verrons que tant que nous nous écarterons du chemin que les commandements de Dieu nous ont tracé, nous serons toujours malheureux, pour l'âme et pour le corps, dans ce monde et dans l'autre. Je vais donc vous montrer, M. F., que notre bonheur est attaché à notre fidélité à observer les commandements que le bon Dieu nous a faits.

I. Si nous ouvrons les livres saints, M. F., nous y verrons que tous ceux qui se sont fait un devoir de bien observer ce que les commandements de Dieu leur prescrivaient ont toujours été heureux, parce qu'il est très-sûr que le bon Dieu n'abandonnera jamais celui qui se fait un devoir de faire tout ce qu'il lui commande. Notre premier père, Adam, nous en donne un bel exemple. Tant qu'il fut fidèle à observer les ordres du Seigneur, il fut heureux en toute manière : son corps, son âme, son esprit et tous ses sens n'avaient point d'autres penchants que vers Dieu; les anges mêmes descendaient du ciel avec plaisir pour lui tenir compagnie. Ainsi aurait *continué* le bonheur (de nos parents), s'ils avaient été fidèles à leurs devoirs; mais ce moment mille fois heu-

reux, ne dura pas longtemps. Le démon, jaloux d'un tel bonheur, les eut bientôt perdus et privés de tous ces biens qui devaient durer toute l'éternité. Dès qu'ils eurent le malheur de transgresser les commandements du Seigneur, tout alla *de travers* pour eux : les chagrins, les maladies, la crainte de la mort, du jugement et d'une autre vie malheureuse, prirent la place de leur premier bonheur; leur vie ne fut plus qu'une vie de larmes et de douleurs.

Le Seigneur dit à Moïse : « Dis à mon peuple que, s'il est fidèle à observer mes commandements, je le comblerai de toutes sortes de bénédictions; mais que s'il ose les transgresser, je l'accablerai de toutes sortes de maux. » Le Seigneur dit à Abraham : « Parce que vous êtes fidèles à garder mes commandements, je vous bénirai en tout; je multiplierai vos enfants comme les grains de sable qui sont au bord de la mer. Je bénirai tous ceux qui vous béniront; je maudirai tous ceux qui vous maudiront; de votre race naîtra le Sauveur du monde. » Il fit dire à son peuple lorsqu'il était prêt à entrer dans la Terre promise : « Les peuples qui habitent cette terre ont commis de grands péchés; c'est pourquoi je veux les chasser pour vous mettre à leur place. Mais prenez bien garde de ne pas violer mes commandements. Si vous êtes fidèles à les observer, je vous bénirai en tout et partout. Lorsque vous serez dans vos champs, dans vos villes et dans vos maisons; je bénirai vos enfants, qui vous aimeront, vous respecteront, vous obéiront et vous donneront toutes sortes de consolations. Je bénirai vos fruits et vos bestiaux. Je commanderai au ciel de vous donner la pluie dans le temps convenable, autant qu'il en faudra pour arroser vos terres et vos prés : tout vous réussira. » Dans un autre endroit, il

leur dit : « Si vous gardez fidèlement mes commandements, je veillerai sans cesse à votre conservation; vous serez sans crainte dans vos maisons; j'empêcherai que les bêtes féroces vous nuisent, vous dormirez en paix : rien ne pourra vous troubler. Je serai toujours au milieu de vous. Je marcherai avec vous. Je serai votre Dieu et vous serez mon peuple. » Plus loin, il dit à Moïse : « Dis à mon peuple que s'il observe bien mes lois, je le délivrerai de tous ces maux qui l'accablent. » Et le Saint-Esprit nous dit lui-même « que celui qui a le bonheur de bien garder les commandements du Seigneur est plus heureux que s'il possédait toutes les richesses de la terre. »

Dites-moi, auriez-vous jamais pensé que le bon Dieu eût tant *à cœur* de nous faire garder ses commandements, et qu'il nous promît tant de biens si nous sommes assez heureux que de les bien observer? Vous conviendrez avec moi que nous devons faire consister tout notre bonheur à garder fidèlement ses commandements. Pour mieux vous convaincre, M. F., que, dès que nous transgressons les commandements de Dieu, nous ne pouvons être que malheureux, voyez ce qui se passa à l'égard de David. Tant qu'il fut fidèle à marcher dans le chemin que les commandements de Dieu lui avait tracé, tout alla bien pour lui : il était aimé, respecté et écouté de ses voisins. Mais dès l'instant qu'il voulut *quitter* d'observer les commandements de Dieu, de suite, son bonheur finit, et toutes sortes de maux lui tombèrent *dessus*. Les troubles, les remords de sa conscience prirent la place de cette paix et de ce calme dont il jouissait; les larmes et la douleur furent son pain de tous les jours. Un certain jour qu'il gémissait tant sur ses péchés, on vint lui dire que son fils Amon avait été poignardé

leur dit : « Si vous gardez fidèlement mes commandements, je veillerai sans cesse à votre conservation; vous serez sans crainte dans vos maisons; j'empêcherai que les bêtes féroces vous nuisent, vous dormirez en paix : rien ne pourra vous troubler. Je serai toujours au milieu de vous. Je marcherai avec vous. Je serai votre Dieu et vous serez mon peuple. » Plus loin, il dit à Moïse : « Dis à mon peuple que s'il observe bien mes lois, je le délivrerai de tous ces maux qui l'accablent. » Et le Saint-Esprit nous dit lui-même « que celui qui a le bonheur de bien garder les commandements du Seigneur est plus heureux que s'il possédait toutes les richesses de la terre. »

Dites-moi, auriez-vous jamais pensé que le bon Dieu eût tant *à cœur* de nous faire garder ses commandements, et qu'il nous promît tant de biens si nous sommes assez heureux que de les bien observer? Vous conviendrez avec moi que nous devons faire consister tout notre bonheur à garder fidèlement ses commandements. Pour mieux vous convaincre, M. F., que, dès que nous transgressons les commandements de Dieu, nous ne pouvons être que malheureux, voyez ce qui se passa à l'égard de David. Tant qu'il fut fidèle à marcher dans le chemin que les commandements de Dieu lui avait tracé, tout alla bien pour lui : il était aimé, respecté et écouté de ses voisins. Mais dès l'instant qu'il voulut *quitter* d'observer les commandements de Dieu, de suite, son bonheur finit, et toutes sortes de maux lui tombèrent *dessus*. Les troubles, les remords de sa conscience prirent la place de cette paix et de ce calme dont il jouissait; les larmes et la douleur furent son pain de tous les jours. Un certain jour qu'il gémissait tant sur ses péchés, on vint lui dire que son fils Amon avait été poignardé

dans son ivresse par son propre (frère) Absalon. Absalon chercha même à *détruire* (son père), à lui ôter la vie pour régner à sa place; David fut forcé d'aller se cacher dans les forêts pour éviter la mort. La peste lui enleva un nombre presqu'infini de sujets. Si vous allez plus loin, voyez Salomon : tant qu'il fut fidèle à garder les commandements de Dieu, il était le miracle du monde; sa réputation s'étendait jusqu'à l'extrémité de la terre, puisque la reine de Saba vint de si loin, pour être témoin des merveilles que le Seigneur opérait en lui; mais, nous voyons que, dès qu'il eut le malheur de ne plus suivre les commandements de Dieu, tout alla mal pour lui. Après tant de preuves tirées de l'Écriture sainte, vous conviendrez avec moi, M. F., que tous nos maux ne viennent que (de ce que) nous n'observons pas fidèlement les commandements de Dieu, et que, si nous voulons espérer quelque bonheur et quelque consolation en ce monde, (du moins autant qu'il est possible d'en avoir, puisque ce monde n'est qu'un tissu de maux et de douleurs,) le seul moyen de nous procurer ces biens, c'est de faire tout ce que nous pourrons pour plaire à Dieu en faisant ce qu'il nous ordonne par ses commandements.

Mais si nous passons de l'Ancien Testament au Nouveau, les promesses ne sont pas moins grandes. Au contraire, nous voyons que Jésus-Christ nous les fait toutes pour le ciel, parce que rien de ce qui est créé n'est capable de contenter le cœur d'un chrétien, qui n'est fait que pour Dieu qui, seul, peut le contenter. Jésus-Christ nous engage fort à mépriser les choses de ce monde pour ne nous attacher qu'aux choses du ciel, qui ne finissent jamais. Nous lisons dans l'Évangile que Jésus-Christ se trouvant un jour avec des personnes qui semblaient ne penser qu'aux besoins du corps, il leur

dit : « Ne vous mettez pas tant en peine de ce que vous mangerez ni de quoi vous vous vêtirez. » Et pour bien leur faire comprendre que tout ce qui regarde le corps est fort peu de chose : « Considérez, leur dit-il, les lis des champs, ils ne filent ni ne prennent soin d'eux; voyez comment votre Père céleste prend soin de les vêtir; car je vous assure que Salomon dans toute sa richesse et sa force n'a jamais été si bien vêtu que l'un d'eux. Voyez encore les oiseaux du ciel, qui ne sèment ni ne moissonnent, ni ne renferment rien dans leur grenier, voyez comment votre Père céleste a soin de les nourrir. Gens de peu de foi, n'êtes-vous pas plus qu'eux?... Cherchez, avant tout, le royaume des cieux; c'est-à-dire, observez fidèlement mes commandements, et tout le reste vous sera donné avec abondance. »

Que voulons-nous dire par là, M. F.? Qu'à un chrétien qui ne cherche qu'à plaire à Dieu et à sauver son âme, ce qui est nécessaire aux besoins du corps ne lui manquera jamais. — Mais, me direz-vous peut-être, quand nous n'avons rien, personne ne nous apporte rien. — D'abord, je vous dirai que tout ce que nous avons, nous le tenons de la bonté de Dieu, et rien de nous-mêmes. Mais, dites-moi, M. F., comment voulez-vous que le bon Dieu fasse des miracles pour nous? (Serait-ce) parce qu'il y en a quelques-uns qui osent porter leur incrédulité et leur impiété jusqu'à vouloir croire que le bon Dieu n'existe pas, c'est-à-dire qu'il n'y a point de Dieu? parce que d'autres, moins impies, sans être moins coupables, disent que le bon Dieu ne fait pas attention à ce qui se passe sur la terre, que le bon Dieu ne se mêle pas de si peu de chose, et enfin, parce que d'autres ne veulent pas convenir que cette grande Providence est attachée à l'observance des commande-

ments de Dieu et qu'ils comptent pour tout sur leur travail et leurs soins? (ce qu'il me serait bien facile de vous prouver par vos travaux du dimanche, qui montrent véritablement que vous ne comptez *rien* sur Dieu; mais *tout* sur vous et sur votre travail?) Il y en a cependant qui croient à cette grande Providence, mais qui lui mettent une barrière impénétrable par leurs péchés.

Voulez-vous, M. F., éprouver la grandeur de la bonté de Dieu pour ses créatures? faites-vous un devoir de bien observer tout ce que les commandements vous ordonnent, et vous serez étonnés de voir combien le bon Dieu prend soin de ceux qui ne cherchent qu'à lui plaire. Si vous en voulez voir les preuves, M. F., ouvrez les livres saints et vous en serez parfaitement convaincus. Nous lisons dans l'Écriture sainte que le prophète Élie, fuyant la persécution de la reine Jézabel, alla se cacher dans un bois. Étant là, dépourvu de tout secours humain, le Seigneur le laissera-t-il mourir de misère? Non, certainement, M. F., le Seigneur, du haut du ciel, ne manque pas d'avoir les yeux sur son fidèle serviteur. De suite, il lui envoie un ange du ciel pour le consoler et lui porter tout ce qu'il lui fallait pour se nourrir. Voyez le soin que le Seigneur prend de nourrir la veuve de Sarepta. Il dit à son prophète : « Va trouver cette bonne veuve, qui me sert et observe mes commandements avec fidélité; tu multiplieras sa farine, *crainte* qu'elle ne souffre. » Voyez comment il commande à un autre prophète Habacuc d'aller porter à manger aux trois enfants qui étaient dans la fournaise de Babylone.

Si vous passez de l'ancienne loi à la nouvelle, les merveilles que le bon Dieu opère pour ceux qui ont soin de bien observer ses commandements, ne sont pas moins

grandes. Voyez comment le bon Dieu (nourrit) des milliers de personnes avec cinq pains et deux poissons; cela n'est pas (difficile à comprendre), puisqu'ils cherchaient, premièrement, le royaume des cieux et le salut de leur âme en suivant Jésus-Christ. Voyez comment il prend soin de nourrir un saint Paul ermite, pendant quarante ans, par le ministère d'un corbeau; preuve bien claire que le bon Dieu ne perd jamais de vue ceux qui l'aiment, pour leur fournir tout ce qui leur est nécessaire. Lorsque saint Antoine alla voir saint Paul, le bon Dieu lui envoya un double (repas). O mon Dieu! que vous aimez ceux qui vous aiment! que vous avez peur qu'ils souffrent! Dites-moi, M. F., qui commanda à ce chien d'aller chaque jour porter la petite provision à saint Roch dans un bois. Qui commanda à cette biche d'aller tous les jours donner son lait à l'enfant de Geneviève de Brabant dans son désert? N'est-ce pas le bon Dieu, M. F.? Et pourquoi, M. F., *est-ce que* le bon Dieu prend tant de soins de nourrir tous ces saints, sinon parce qu'ils étaient fidèles à observer tous les commandements qu'il leur donnait?

Oui, M. F., nous pouvons dire que les saints faisaient consister tout leur bonheur à observer les commandements de Dieu, et qu'ils auraient mieux aimé souffrir toutes sortes de tourments que de les violer; nous pouvons dire aussi que tous les martyrs n'ont été martyrs que parce qu'ils n'ont pas voulu violer les commandements de Dieu. En effet, M. F., demandez à sainte Reine, cette jeune vierge, pourquoi elle a tant enduré de tourments, ce qui lui fut d'autant plus sensible que ce fut son père qui fut son bourreau? Il la fit pendre par ses cheveux à un arbre où il la fit frapper de verges jusqu'à ce que son pauvre petit corps innocent ne fût

qu'une plaie. Après ces cruautés, qui firent frémir même les païens qui en furent témoins, il la fit conduire en prison, dans l'espérance qu'elle ferait ce qu'il lui commandait. La voyant inébranlable, il la fit ramener auprès de l'arbre, et ordonnant qu'on l'attachât comme la première fois, par les cheveux, il la fit écorcher tout en vie. Quand la peau fut séparée de son corps, il la fit jeter dans une chaudière d'huile bouillante, où il la regardait impitoyablement brûler. Si vous me demandez, M. F., pourquoi elle supporta tant de cruautés? Ah! M. F., le voici. C'est qu'elle ne voulut pas transgresser le sixième commandement de Dieu, qui défend toute impureté. Pourquoi *est-ce* que la chaste Suzanne ne voulut pas consentir aux désirs de ces deux infâmes vieillards et qu'elle préféra plutôt la mort? N'est-ce pas pour la même raison? Qui fut la cause que le chaste Joseph fut décrié, calomnié auprès de Putiphar, son maître, et conduit en prison? n'est-ce pas encore pour la même raison? Pourquoi *est-ce* que saint Laurent se laissa coucher sur un brasier de charbons allumés? N'est-ce pas parce qu'il ne voulut pas transgresser le premier commandement de Dieu, qui nous ordonne de n'adorer que Dieu et de l'aimer plus que nous-mêmes? Oui, M. F., si nous parcourons un peu les livres où sont renfermés les actions des saints, nous y voyons des exemples admirables et étonnants de leur fidélité à observer les commandements de Dieu, et nous voyons qu'ils ont préféré souffrir tout ce que les bourreaux ont pu inventer, plutôt que d'y manquer.

Nous lisons dans l'histoire des martyrs du Japon, que l'empereur fit arrêter, dans un même endroit, vingt-quatre chrétiens, à qui l'on fit souffrir tout ce que la rage des païens put leur inspirer. Les martyrs se di-

saient les uns aux autres : « Prenons bien garde de ne pas violer les commandements de Dieu pour obéir à ceux de l'empereur; prenons courage, le ciel vaut bien quelques souffrances qui ne durent que quelques moments. Espérons fermement, et le bon Dieu, pour qui nous voulons souffrir, ne nous abandonnera pas. » Lorsqu'on les eut conduit dans le lieu où l'on devait les interroger, celui qui les avait menés faisant l'appel et croyant qu'il en manquait, cria à haute voix : « Mathieu? où est Mathieu? » Un soldat, qui, depuis longtemps, désirait se faire connaître pour chrétien, s'écrie : « Me voici, qu'importe, d'ailleurs, dit-il, la personne, je m'appelle aussi Mathieu et je suis chrétien comme lui. » Le juge, tout en fureur, lui demanda s'il le disait *tout de bon*. « Oui, répondit le soldat, il y a longtemps que je professe la religion chrétienne, j'espère ne jamais la quitter; je ne désire que le moment de la manifester à l'extérieur. » De suite, le juge le fit mettre au nombre des martyrs. Il en eut tant de plaisir, qu'il en mourut de joie, avant de mourir dans les tourments. Parmi ce nombre, il y avait un enfant de dix ans. Le juge, le voyant si jeune, ne voulut pas, pendant quelque temps, le mettre sur la liste de ceux qui devaient mourir pour Jésus-Christ. (Cet enfant) était inconsolable de se voir privé de ce bonheur; il protesta si fort que jamais il ne changerait et qu'il mourrait dans cette religion, il fit tant, qu'il força, pour ainsi dire, le juge à le mettre au nombre des martyrs. Il en eut une si grande joie, qu'il semblait ne pouvoir plus se posséder; il voulait toujours être le premier, toujours répondre pour tous; il aurait voulu avoir le cœur de tous les hommes pour les sacrifier tous à Jésus-Christ. Un seigneur païen, ayant appris que

cet enfant était destiné à mourir avec les autres chrétiens, en fut touché de compassion. Il va lui-même trouver l'empereur, pour le prier d'avoir pitié de cet enfant, disant qu'il ne savait pas ce qu'il faisait. L'enfant, qui l'entendit, se tourna *contre* lui, en lui disant : « Seigneur, gardez votre compassion pour vous; pensez seulement à vous faire baptiser et à faire pénitence, sans quoi, vous irez brûler avec les démons. » Ce seigneur, le voyant si bien résolu à la mort, le laissa. L'enfant, s'étant trouvé présent quand on leur lut leur sentence, qui portait qu'on leur couperait le nez et les oreilles, et qu'on les promènerait sur des charrettes par toute la ville, pour donner plus d'horreur de la religion chrétienne, et afin que les païens les accablassent d'injures; ce pauvre petit eut une si grande joie, qu'il semblait qu'on venait de lui annoncer la possession d'un royaume entier. Les païens eux-mêmes étaient étonnés qu'un enfant si jeune eût tant de courage et (éprouvât tant) de joie de mourir pour son Dieu. Les bourreaux étant venus pour exécuter les ordres de l'empereur, tous ces saints martyrs allèrent se présenter à leur bourreau pour se faire découper, avec autant de tranquillité et de joie que si on avait voulu les conduire dans une salle de festin. Ils se laissèrent couper le nez et les oreilles avec la même tranquillité que si on leur avait coupé un morceau de leur habit. Leur pauvre corps était tout couvert de sang, ce qui fit horreur même aux païens qui en furent témoins. On entendait (ceux-ci) s'écrier de temps en temps : « O quelle cruauté! ô quelle injustice de faire tant souffrir des personnes qui n'ont point (fait) de mal! Voyez-vous, se disaient-ils les uns aux autres, voyez quel courage leur donne cette religion qu'ils professent. » Toutes les

fois qu'on les interrogeait, ils ne répondaient rien, sinon qu'ils étaient chrétiens et qu'ils savaient souffrir et mourir, mais que jamais ils ne violeraient les commandements de leur Dieu, parce qu'ils faisaient consister tout leur bonheur à y être fidèles. Hélas! ces pauvres martyrs, après qu'on les eût promenés par la ville sur ces charrettes, leur corps était tout couvert de sang; les pierres étaient toutes ensanglantées et la terre était toute rouge du sang qui coulait avec abondance de leurs plaies. Comme leur sentence portait qu'ils devaient mourir chacun sur une croix, celui qui les avait conduits pour la première fois, reconnut ces chrétiens. Ce qui le toucha grandement, ce fut cet enfant de dix ans. Il s'approcha de lui, en lui disant : « Mon enfant, vous êtes bien jeune, c'est bien dommage de mourir dans un âge si peu avancé; si vous voulez, je me charge d'obtenir votre grâce auprès de l'empereur, et bien plus, une grande récompense. » Cet enfant, l'entendant parler de la sorte, se mit à rire en lui disant qu'il le remerciait bien; mais de garder toutes ses récompenses pour lui-même, puisqu'il n'avait point d'espérance pour l'autre vie; mais que, pour lui, il méprisait tout cela comme étant trop peu de chose; que toute sa crainte était de ne pas avoir le bonheur de mourir, comme les autres martyrs, pour Jésus-Christ. Sa mère, qui était témoin de tout cela, quoique chrétienne, était inconsolable de voir mourir son enfant sur une croix. Ce pauvre petit, voyant sa mère si désolée, l'appela auprès de lui, en lui disant qu'il était peu édifiant pour une mère chrétienne de tant pleurer la mort d'un enfant martyr, comme si elle ne connaissait pas tout le prix d'un tel sacrifice; qu'elle devrait, au contraire, l'encourager et remercier le bon Dieu d'une telle grâce.

Cet enfant de bénédiction, un moment avant de mourir, dit des choses si belles et si touchantes sur le bonheur de ceux qui meurent pour Jésus-Christ, que les païens aussi bien que les chrétiens, tous fondaient en larmes. Lorsqu'on l'approcha de sa croix, avant d'y être attaché, il embrassa cette croix, il la baisa, il l'arrosa de ses larmes, tant il eut de joie de voir que véritablement il allait mourir pour son Dieu. Quand ils furent tous sur leur croix, l'on entendit une troupe d'anges qui chantaient le *Laudate, pueri, Dominum*, avec leur musique céleste; ce qui fut entendu de tous les païens. Quel spectacle! M. F., le ciel dans l'admiration!... la terre dans l'étonnement!... les assistants dans les larmes, et les martyrs dans l'allégresse, qui quittent la terre, c'est-à-dire, toutes les souffrances et les misères de la vie, pour aller prendre possession d'un bonheur qui durera autant que Dieu même...

Eh bien! M. F., dites-moi, qui porta tous ces martyrs à endurer tant de tourments? si ce n'est pour ne pas vouloir violer les commandements de Dieu? Quelle honte pour nous, M. F., lorsque Jésus-Christ nous confrontera avec eux; nous, que, si souvent, un simple respect humain, un maudit *qu'en dira-t-on*, fait rougir, ou plutôt, nous fait désavouer que nous sommes chrétiens, pour nous mettre du nombre des renégats.

II. Mais examinons cela, M. F., *un peu plus de près*, et nous verrons que, si le bon Dieu nous ordonne de garder fidèlement ses commandements, ce n'est que pour notre bonheur. Il nous dit lui-même qu'ils sont faciles à accomplir, et que, si nous les accomplissons, nous y trouverons la paix de nos âmes. Si, dans le premier commandement, le bon Dieu nous ordonne de l'ai-

mer, de le prier et de ne nous attacher qu'à lui, et si nous devons le prier soir et matin, et souvent dans la journée, dites-moi, M. F., n'est-ce pas là le plus grand de tous les bonheurs pour nous, que le bon Dieu veuille bien nous permettre de nous présenter tous les matins devant lui, pour lui demander les grâces qui nous sont nécessaires pour passer saintement la journée? N'est-ce pas une grâce qu'il nous fait? n'est-ce pas cette grâce, que le bon Dieu nous donne le matin, qui rend toutes nos actions méritoires pour le ciel? (n'est-ce pas) ce qui nous les fait trouver moins dures? Si ce même commandement nous ordonne de n'aimer que Dieu et de l'aimer de tout notre cœur, n'est-ce pas parce qu'il sait qu'il n'y a que lui qui puisse nous contenter et nous rendre heureux en ce monde? Voyez une maison, où tous ne vivent que pour Dieu : n'est-ce pas un petit paradis? Vous conviendrez donc avec moi, M. F., que ce commandement n'a rien que de doux et de consolant pour celui qui a le bonheur de l'observer avec fidélité.

Si nous passons au deuxième, qui nous défend toute sorte de jurements, de blasphêmes, d'imprécations et de malédictions, et toute sorte de colère, en nous recommandant la douceur, la charité, et la prévenance pour tous ceux qui nous environnent : dites-moi, M. F., qui sont ceux qui sont le plus heureux, ou de ceux qui se livrent à tous ces excès de colère, d'emportements et de malédictions, ou de ceux qui, dans tout ce qu'ils font ou disent, montrent cette égalité d'humeur, cette bonté, et qui s'étudient continuellement à faire la volonté des autres? Nous voyons donc que ce commandement ne contribue qu'à nous rendre heureux nous-mêmes et ceux qui sont avec nous.

Si nous venons au troisième, qui nous ordonne de

passer saintement le jour du dimanche, en cessant toute sorte de travail manuel pour ne nous occuper que de ce qui regarde le service de Dieu et le salut de notre âme : dites-moi, M. F., n'est-ce pas pour notre bien; puisque nous cessons de travailler pour ce monde qui n'est rien? puisque nous ne sommes qu'un instant sur la terre, et qu'en priant ou faisant de bonnes œuvres, nous nous ramassons pour le ciel un trésor que nous ne quitterons jamais, et, par là, nous attirons sur notre travail de la semaine toute sorte de bénédictions? N'est-ce pas déjà un (moyen) pour notre bonheur? Ce même commandement nous ordonne encore d'employer ce saint jour à pleurer nos péchés de la semaine, de nous en purifier par la vertu des sacrements : n'est-ce pas, M. F., nous forcer, pour ainsi dire, à ne chercher que notre bien, notre bonheur, et notre félicité éternelle? Ne sommes-nous pas plus contents lorsque nous avons bien passé le saint jour du dimanche à prier le bon Dieu, que si nous avons eu le malheur de le passer dans les plaisirs, les jeux et les débauches? Le troisième commandement n'a donc rien que de consolant et d'avantageux pour nous.

Si nous passons au quatrième, qui ordonne aux enfants d'honorer leurs parents, de les aimer, de les respecter et de leur souhaiter et procurer tous les biens dont ils sont capables : dites-moi, n'est-ce pas une chose juste et raisonnable? Des parents qui ont tant fait pour leurs enfants! (n'est-il pas juste) que ces mêmes enfants les aiment et leur donnent toutes les consolations dont ils sont capables? Si ce commandement était bien observé, ces familles ne seraient-elles pas un petit paradis par ce respect, cet amour que les enfants auraient pour leurs parents? Si ce même commandement ordonne aux parents d'avoir bien soin des âmes de leurs enfants,

et (leur dit) qu'un jour ils en rendront un compte rigoureux, n'est-ce pas une chose juste; puisque ces âmes ont tant coûté à Jésus-Christ pour les sauver, et qu'elles seront la joie et la gloire de leurs parents pendant toute l'éternité? Si ce même commandement ordonne aux maîtres et maîtresses d'avoir grand soin de leurs domestiques, de les regarder comme leurs enfants, ces maîtres ne sont-ils pas trop heureux de pouvoir aider à sauver des âmes qui ont tant coûté de tourments à un Dieu fait homme pour nous? Disons mieux, M. F. : si ce commandement était bien observé, le ciel ne descendrait-il pas sur terre par la paix et le bonheur que nous y goûterions?

Si nous passons au cinquième qui nous défend de faire tort à notre prochain dans ses biens, sa réputation et sa personne, n'est-ce pas une chose bien juste; puisque nous devons les aimer comme nous-mêmes, et (une chose), en même temps, bien avantageuse pour nous puisque Jésus-Christ nous dit que jamais le bien d'autrui n'entrera dans le ciel? Vous voyez que ce commandement n'a rien de dur, puisque (par lui) nous nous assurons le ciel. Si nous passons au sixième commandement, qui nous défend toute impureté dans les pensées, les désirs et les actions; n'est-ce pas pour notre paix et notre bonheur que le bon Dieu nous défend toutes ces choses? Si nous avons le malheur de nous livrer à quelques-uns de ces mauvais péchés infâmes, votre pauvre âme n'est-elle pas comme dans un enfer? n'êtes-vous pas tourmentés et le jour et la nuit? D'un autre côté, votre corps et votre âme ne sont-ils pas destinés à être la demeure de la Très-Sainte Trinité, ne doivent-ils pas, dis-je, aller passer une éternité avec les anges, auprès de Jésus-Christ qui est la pureté même? Vous

voyez donc que ce commandement ne nous est donné que pour notre bien et notre repos, même dès ce monde!

Si le bon Dieu nous dit, M. F., par la voix de son Église : « Je vous commande de ne jamais laisser passer plus d') un an, sans vous confesser; » dites-moi, ce commandement n'est-il pas pour nous montrer la grandeur de l'amour de Dieu pour nous? Dites-moi, quand même l'Église n'aurait pas fait ce commandement, peut-on vivre tranquille avec le péché dans le cœur et le ciel fermé pour nous, étant exposé à chaque instant à tomber en enfer. Si le bon Dieu nous commande de le recevoir à Pâques, hélas! M. F., une âme peut-elle bien vivre, ne faisant qu'un repas tous les ans? Mon Dieu, que nous connaissons peu notre bien, notre bonheur! Si l'Église nous ordonne de nous priver de manger de la viande, de jeûner certains jours; est-ce une chose injuste, puisqu'étant pécheurs, nous devons nécessairement faire pénitence dans ce monde ou dans l'autre? Et n'est-ce pas, en cela, changer contre de petites peines ou privations des maux bien rigoureux dans l'autre vie?

Ne conviendrez-vous pas avec moi, M. F., que si le bon Dieu nous a fait des commandements et nous oblige de les observer, cela n'est que pour nous rendre heureux dans ce monde et dans l'autre? De sorte, M. F., que si nous voulons espérer quelques consolations et quelques adoucissements dans nos misères, nous ne les trouverons qu'en observant avec fidélité les commandements de Dieu; et, tant que nous les violerons, nous ne serons que malheureux, même dès ce monde. Oui, M. F., quand même une personne serait maîtresse de la moitié du monde, si elle ne fait pas consister tout son bonheur à bien observer (les commandements), elle

ne sera que malheureuse. Voyez, M. F., lequel était le plus heureux de saint Antoine dans son désert, livré à toutes les rigueurs de la pénitence, ou de Voltaire, dans tous ses biens et ses plaisirs; et, comme nous dit saint Paul, dans son abondance et sa crapule. Saint Antoine vit heureux, meurt content et, maintenant, jouit d'un bonheur qui ne finira jamais; tandis que l'autre vit malheureux avec tous ses biens, meurt en désespéré, et, maintenant, selon toute apparence, sans le juger, souffre comme un réprouvé. Pourquoi, M. F., cette grande différence? c'est que l'un fait consister tout son bonheur à observer fidèlement les commandements de Dieu, et l'autre met tous ses soins à les violer et à les faire mépriser; l'un, dans la pauvreté, est content; et l'autre, dans l'abondance, est bien misérable; ce qui nous montre, M. F., qu'il n'y a que Dieu seul qui puisse nous contenter et rien autre chose.

Voyez le bonheur que nous avons si nous observons fidèlement les commandements de Dieu, puisque nous lisons dans l'Évangile que Jésus-Christ nous dit : « Celui qui observe mes commandements m'aime et celui qui m'aime sera aimé de mon Père ; nous viendrons en lui et nous y ferons notre demeure. » Quel bonheur peut être plus grand et quelle grâce plus précieuse; puisque en gardant les commandements de Dieu, nous attirons en nous tout le ciel. Le saint roi David avait bien raison de s'écrier : « O mon Dieu, (que ceux) qui vous servent sont heureux! » Voyez encore combien le bon Dieu bénit les maisons de ceux qui observent ses lois divines. Nous lisons dans l'Évangile que le père et la mère de saint Jean-Baptiste gardaient si bien les commandements que personne ne pouvait leur reprocher la moindre chose; aussi le bon Dieu, en récompense, leur donna un enfant

qui fut le plus grand de tous les prophètes. Ce fut un ange qui vint du ciel, pour leur annoncer cette heureuse nouvelle. Ce fut même le Père éternel qui lui donna le (nom de) Jean, qui veut dire : enfant de bénédiction et de bonheur. A peine Jésus-Christ est-il conçu dans le sein de sa mère, qu'il va lui-même dans cette maison, pour y répandre toute sorte de bénédictions. Il le sanctifia (cet enfant,) avant qu'il fût né, et remplit le père et la mère du Saint-Esprit. Voulez-vous, M. F., que le bon Dieu vous visite et vous comble de toute sorte de bénédictions? tâchez de mettre tous vos soins à bien observer les commandements de Dieu, et tout ira bien chez vous.

Nous lisons dans l'Évangile qu'un jeune homme demanda à Jésus-Christ ce qu'il fallait faire pour avoir la vie. Le Sauveur lui répondit : « Si vous voulez avoir la vie éternelle, gardez mes commandements avec fidélité. » Notre Seigneur s'entretenant un jour avec ses disciples sur le bonheur de l'autre vie, (dit) que le chemin qui conduit au ciel est étroit, qu'il y en a bien peu qui le cherchent véritablement, et, parmi ceux qui le trouvent, bien peu qui soient dans cette route; « ce n'est pas tous ceux qui disent : Seigneur, Seigneur, qui seront sauvés; mais seulement ceux qui font la volonté de mon Père en gardant mes commandements. Plusieurs me diront au jour du jugement : Seigneur, nous avons prophétisé en votre nom; nous avons chassé les démons du corps des possédés et nous avons fait de grands miracles. Je leur répondrai : Retirez-vous de moi, ouvriers d'iniquité. Vous avez fait de grandes choses; mais vous n'avez pas observé mes commandements; je ne vous connais pas. » Jésus-Christ dit au disciple bien-aimé : « Soyez-moi fidèle jusqu'à la fin, et je vous donnerai la couronne éternelle. » Vous voyez donc, M. F.,

que notre salut est absolument attaché à l'observance des commandements de Dieu. Si vous avez quelque doute (de savoir) si vous serez sauvés ou damnés, prenez les commandements de Dieu et confrontez-les avec votre vie. Si vous voyez que vous marchez dans le chemin qu'ils vous ont tracé, ne vous mettez en peine que de persévérer ; mais, si vous vivez d'une manière tout opposée, vous aurez beau vous tourmenter, vous ne laisserez pas que d'être damnés (1).

III. Nous disons que si nous voulons avoir la paix de l'âme, il faut garder les commandements de Dieu, parce que le Saint-Esprit nous dit que celui qui a une conscience pure est comme dans un festin continuel. Il est très-certain, M. F., que celui qui vit selon les lois de Dieu est toujours content, et, bien plus, rien n'est capable de le troubler. Saint Paul nous dit qu'il est plus heureux et plus content dans sa prison, dans ses souffrances, ses pénitences et sa pauvreté que ses bourreaux ne le sont dans leur liberté, leur abondance et leur crapule; que son âme est remplie de tant de joie et de consolation, qu'elle déborde de tous côtés. Sainte Monique nous dit qu'elle fut toujours contente quoiqu'elle fut souvent maltraitée par son mari, qui était un païen. Saint Jean de la Croix nous dit qu'il avait coulé les jours les plus heureux de sa vie, là où il avait le plus souffert. « Mais, au contraire, nous dit le prophète Isaïe, celui qui ne vit pas selon les lois du Seigneur ne sera ni content ni heureux. Sa conscience sera semblable à une mer agitée par une furieuse tempête, les troubles et les

(1) Saint Jérôme. — Demande que lui fait une dame romaine, si elle serait sauvée. (*Note du Vénérable.*)

remords le suivront partout. » Si ces personnes veulent vous dire qu'elles sont en paix ne les croyez pas, parce qu'elles sont des menteurs; parce que le pécheur n'aura jamais la paix. Voyez-en la preuve, M. F., dans Caïn. Dès qu'il eut le malheur d'avoir tué son frère Abel, son péché fut, toute sa vie, son bourreau, qui ne le quitta qu'à la mort pour le traîner en enfer. Voyez encore les frères de Joseph. Voyez même Judas : après avoir vendu son divin Maître, il fut si tourmenté, qu'il alla se pendre à un figuier, tant la vie lui était à charge. Nous lisons dans l'histoire qu'un jeune homme, dans un accès de fureur, tua son pauvre père. Son péché ne lui donna de repos ni jour, ni nuit. Il lui semblait entendre son père qui lui criait : « Ah ! mon fils, pourquoi m'as-tu égorgé. » Il alla lui-même se dénoncer pour qu'on le fît mourir, pensant que l'enfer ne serait pas plus rigoureux. Hélas! M. F., si nous avons le malheur de ne pas garder les commandements de Dieu, jamais nous ne serons contents, même avec les plus grands biens. Voyez Salomon, etc.

Mais, chose étrange, M. F., l'homme a beau être tourmenté et savoir les remèdes qu'il faut prendre pour avoir la paix avec son Dieu et avec lui-même, il aime mieux commencer son enfer que d'avoir recours aux remèdes que Jésus-Christ nous a donnés. Vous êtes malheureux, mon ami, pourquoi voulez-vous rester dans cet état? Revenez à Jésus-Christ et vous retrouverez la paix de l'âme que vos péchés vous ont ravie.

IV. Nous disons que si nous ne gardons pas les commandements de Dieu, nous serons malheureux tous les jours de notre vie. Voyez-en la preuve dans Adam. Dès qu'il eut péché, le Seigneur lui dit : « Parce que

tu as violé mes lois, la terre, pour toi, sera maudite; elle ne produira d'elle-même que des ronces et des épines. Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front, et cela, tous les jours de ta vie. » Voyez Caïn; le Seigneur lui dit : « Caïn, le sang de ton frère crie vengeance, tu seras errant, vagabond et fugitif tous les jours de ta vie. » Voyez encore Saül... De sorte, M. F., que, dès que nous cessons de suivre ce que les commandements de Dieu nous ordonnent, nous devons nous attendre à toutes sortes de maux spirituels et temporels. Pères et mères, voulez-vous être heureux? Commencez à bien observer les commandements de Dieu vous-mêmes, afin que vous puissiez vous donner pour modèles à vos enfants, et que vous puissiez toujours leur dire : « Faites comme moi. » Si vous voulez qu'ils fassent bien leur prière, donnez-leur-en l'exemple. Voulez-vous qu'ils soient bien modestes à l'église, donnez-leur l'exemple; mettez-les à côté de vous. Voulez-vous qu'ils observent bien le saint jour du dimanche? commencez vous-mêmes. Voulez-vous qu'ils soient charitables? soyez-le vous-mêmes. Hélas! M. F., si tant de maux nous accablent, n'en cherchons point d'autres raisons que la multitude des péchés que nous commettons, en transgressant les commandements de Dieu. Plaignons, M. F., ceux qui viendront quelques siècles après nous. Hélas! ce sera bien plus mauvais encore.

Voulons-nous, M. F., que Dieu cesse de nous châtier? cessons nous-mêmes de l'offenser; faisons comme les saints qui ont tout sacrifié plutôt que de violer ses saintes lois. Voyez un saint Barthélemy et une sainte Reine, qui ont été écorchés tout en vie, pour ne pas vouloir offenser Dieu. Voyez un saint Pierre et un saint André, qui ont été crucifiés sur une croix. Voyez toutes

ces foules de martyrs qui ont enduré mille tourments pour ne pas transgresser les commandements. Voyez tous les combats qu'ont soutenus les saints Pères des déserts contre le démon et leurs penchants. Lorsque saint François d'Assise était sur une montagne pour prier, les habitants du voisinage vinrent lui demander de les délivrer, par ses prières, de quantité de bêtes féroces qui dévoraient tout ce qu'ils avaient. Ce saint leur dit : « Mes enfants, cela ne vient que de ce que vous avez violé les commandements de Dieu; revenez à Dieu et vous serez délivrés. » En effet, aussitôt qu'ils eurent changé de vie, ils furent délivrés.

De même, en finissant, disons que si nous voulons que nos maux spirituels et temporels finissent, finissons d'offenser le bon Dieu; cessons de transgresser ses commandements. Cessez, M. F., de livrer votre cœur, votre esprit et peut-être même votre corps à l'impureté. Cessez, M. F., de fréquenter les jeux, les cabarets, les lieux de plaisirs. Cessez, M. F., les travaux du dimanche. Cessons de nous éloigner des sacrements. Cessons, M. F., de nous faire un jeu de violer les lois du jeûne et de l'abstinence; quittons la route que suivent les païens, à qui les commandements ne sont pas connus. Cherchons, M. F., notre véritable bonheur qui ne peut se trouver qu'en Dieu seul, en accomplissant fidèlement les commandements. Cessons, M. F., de travailler à nous rendre malheureux pour l'éternité. Revenons (à Dieu), M. F., et pensons que nous sommes chrétiens et que, par conséquent, nous devons combattre nos penchants et le démon, fuir le monde et ses plaisirs, vivre dans les larmes, la pénitence et l'humilité. Disons comme le saint roi David : « Oui, mon Dieu! je me suis éloigné de vos commandements par mes péchés; mais, mon

Dieu, aidez-moi, je reviendrai à vous par les larmes et la pénitence, et je marcherai tous les jours de ma vie dans la voie de vos commandements, qui me conduiront jusqu'à vous pour ne jamais vous perdre. » Heureux, M. F., celui qui imitera ce saint roi, qui, revenu à Dieu, ne le quitta jamais plus! C'est là, M. F., ce que je vous souhaite.

DOUZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Sur le premier Commandement de Dieu.

(Deuxième Sermon.)

Diliges Dominum Deum tuum.
Vous aimerez le Seigneur votre Dieu. (*S. Luc,* x, 27.)

ADORER Dieu, M. F., et l'aimer, c'est la plus belle fonction de l'homme sur la terre; puisque, par cette adoration, nous nous rendons semblables aux anges et aux saints qui sont dans le ciel. O mon Dieu! quel honneur et quel bonheur pour une vile créature, d'avoir le pouvoir d'adorer et d'aimer un Dieu si grand, si puissant, si aimable et si bienfaisant! Non, M. F., non, il me semble que Dieu n'aurait pas dû faire ce commandement; mais seulement nous souffrir prosternés en sa sainte présence. Un Dieu, M. F., nous commander de l'aimer et de l'adorer!... pourquoi cela, M. F.? Est-ce que Dieu a besoin de nos adorations et de nos prières? Dites-moi, M. F., est-ce nous qui plaçons ces rayons de gloire sur sa tête? Est-ce nous qui augmentons sa grandeur et sa puissance puisqu'il nous commande de l'aimer sous peine de châtiments éternels? Ah! vil néant, créature indigne de

PRÊTRE

ce bonheur, dont les anges même, tout saints et tout purs qu'ils sont, se reconnaissent infiniment indignes, et qui, si Dieu leur permet de se prosterner devant lui, ne le font qu'en tremblant! O mon Dieu! que l'homme connaît peu son bonheur et son privilége!... Mais non, M. F., ne sortons pas de notre simplicité ordinaire. Ah! M. F., cette pensée, que nous pouvons aimer et adorer un Dieu si grand, nous semble si au-dessus de nos mérites, qu'elle nous arrache de la voie de la simplicité. Ah! M. F., pouvoir adorer (Dieu), l'aimer et le prier. O mon Dieu, quel bonheur!... qui pourra jamais le comprendre?... Non, M. F., toutes nos adorations et toute notre amitié n'ajoutent rien au bonheur et à la gloire de notre Dieu; mais, comme le bon Dieu ne veut que notre bonheur ici-bas, il sait qu'il ne se trouve que (dans) l'amour que nous aurons (pour lui), et que tous ceux qui le chercheront hors de lui, ne le trouveront jamais. De sorte, M. F., que, quand le bon Dieu nous ordonne de l'aimer et de l'adorer, c'est qu'il veut nous forcer à être heureux. Voyons donc tous ensemble, 1° en quoi consiste cette adoration que nous devons à Dieu et qui nous rend si heureux, et 2° comment nous devons la lui rendre.

I. Si vous me demandez maintenant, M. F., ce que c'est qu'adorer Dieu. Le voici. C'est (à la fois) croire à Dieu et croire en Dieu. Remarquez bien, M. F., la différence qu'il y a entre croire à Dieu et croire en Dieu. Croire à Dieu, qui est la foi des démons, c'est croire qu'il y a un Dieu; qu'il existe, qu'il récompense la vertu et punit le péché. O mon Dieu! que de chrétiens n'ont pas la foi des démons! Ils nient l'existence de Dieu, et, dans leur aveuglement épouvantable et leur frénésie, osent soute-

nir qu'après ce monde, il n'y a ni punition ni récompense. Ah! malheureux, si la corruption de votre cœur vous a porté jusqu'à un tel excès d'aveuglement, allez, interrogez un possédé du démon, il vous apprendra ce que vous devez croire de l'autre vie; il vous dira que, nécessairement, le péché est puni et la vertu est récompensée. Oh! quel malheur, M. F.! Quand la foi est éteinte dans un cœur, de quelles extravagances n'est-on pas capable? Mais, quand nous disons croire en Dieu, c'est reconnaître qu'il est notre Dieu, notre Créateur, notre Rédempteur, et que nous le prenons pour notre modèle; c'est le reconnaître comme Celui dont nous dépendons en toutes choses, pour l'âme et pour le corps, pour les choses spirituelles et pour les temporelles; comme Celui de qui nous attendons tout, et sans lequel nous ne pouvons rien. Nous voyons dans la Vie de saint François qu'il passait des nuits entières sans faire d'autre prière que celle-ci : « Seigneur, vous êtes tout, et moi je ne suis rien; vous êtes le créateur de toutes choses, vous êtes le conservateur de tout l'univers; et moi je ne suis rien. »

Adorer Dieu, M. F., c'est lui offrir un sacrifice de tout nous-même, c'est-à-dire, M. F., être soumis à sa sainte volonté dans les croix, les afflictions, les maladies, les pertes de biens, et être prêt à donner volontiers notre vie pour son amour, s'il le faut. Disons encore mieux, M. F., c'est lui faire une offrande universelle de tout ce que nous sommes : je veux dire, de notre corps par un culte extérieur, et de notre âme avec toutes ses facultés, par un culte intérieur. Expliquons cela, M. F., d'une manière plus simple. Si je demandais à un enfant : Quand faut-il adorer Dieu, et comment faut-il l'adorer? il me répondrait : « Le matin et le soir, et souvent dans

la journée, c'est-à-dire, toujours. » C'est-à-dire, M. F.,' que nous devons faire sur la terre ce que les anges et les saints font dans le ciel. Le prophète Isaïe nous dit qu'il vit Notre Seigneur assis sur un beau trône de gloire; les séraphins l'adoraient avec un si grand respect, qu'ils couvraient leurs faces et leurs pieds de leurs ailes, et ils chantaient continuellement : « Saint, saint, saint, est le grand Dieu des armées, gloire, honneur, adoration, lui soient rendus dans tous les siècles. » Nous lisons dans la Vie de la bienheureuse Victoire, de l'ordre de l'Incarnation, qu'il y avait une religieuse de son ordre, qui était très-dévote et remplie de l'amour divin. Etant un jour en oraison, Notre Seigneur l'appela par son nom; cette sainte lui répondit, dans sa simplicité ordinaire : « Mon divin Jésus, que voulez-vous de moi? » Le Seigneur lui dit : « J'ai des séraphins dans le ciel qui me louent et me bénissent et m'adorent sans cesse; je veux en avoir aussi sur la terre, je veux que vous soyez de ce nombre. » C'est dire, M. F., que la fonction des bienheureux dans le ciel, est de n'être occupé qu'à bénir le bon Dieu dans toutes ses perfections, et que nous devons faire *tout de même*, pendant que nous sommes sur la terre; les saints, en triomphant et en jouissant, et nous, en combattant. Saint Jean nous dit qu'il vit une si grande troupe de saints, qu'il serait impossible de les compter; ils étaient devant le trône de Dieu, disant de tout leur cœur et de toute leur force : « Honneur, bénédiction, action de grâces soient rendus à notre Dieu. »

II. Je dis donc, M. F., que nous devons souvent adorer Dieu, 1° de corps : c'est-à-dire, (qu'il faut) nous mettre à genoux, quand nous voulons adorer Dieu, pour lui

montrer le respect que nous avons en sa sainte présence. Le saint roi David adorait le Seigneur sept fois par jour, et il se tenait si longtemps à genoux, qu'il avoue lui-même, qu'à force de prier, et, en priant, de se tenir à genoux, ses genoux étaient devenus faibles et infirmes. Le prophète Daniel, étant à Babylone, se tournait *contre* Jérusalem, et adorait Dieu trois fois le jour. Notre Seigneur lui-même, qui n'avait nullement besoin de prier, pour nous en donner l'exemple, passait souvent les nuits entières à prier, à genoux, le plus souvent la face contre terre; comme il le fit dans le jardin des Olives. Il y a eu *quantité* de saints qui ont imité Jésus-Christ dans sa prière. Saint Jacques adorait souvent Dieu, non-seulement à genoux, mais encore la face contre terre; en sorte que son front, à force de toucher la terre, était devenu dur comme la peau d'un chameau. Nous voyons, dans la Vie de saint Barthélemy, qu'il fléchissait cent fois par jour le genou à terre et autant la nuit. Si vous ne pouvez pas, M. F., adorer le bon Dieu aussi souvent et à genoux; au moins, faites-vous un devoir de le faire soir et matin et de temps en temps, dans le jour, quand vous êtes seuls dans vos maisons; pour lui montrer que vous l'aimez et que vous le reconnaissez pour votre créateur et votre conservateur.

Surtout, M. F., après avoir donné notre cœur à Dieu en nous éveillant, nous étant débarrassés de toutes pensées qui n'ont pas rapport à Dieu, nous étant habillés avec modestie, sans perdre la présence de Dieu, il faut faire notre prière avec autant de respect qu'il est possible, et un peu longue si nous le pouvons. (Il faut prendre) bien garde de ne jamais rien faire avant d'avoir fait ses prières : comme faire son lit, une partie de son ménage, mettre sa marmite sur le feu, appeler ses

domestiques ou ses enfants, aller donner à manger aux bêtes, ni ne jamais rien commander à ses enfants et à ses domestiques, avant qu'ils aient fait leur prière. (Si vous le faisiez, vous seriez les bourreaux de leurs pauvres âmes, et, si vous l'avez fait, il faut vous en confesser et ne plus y retourner.) Rappelez-vous bien que c'est le matin que le bon Dieu nous prépare toutes les grâces qui sont nécessaires pour passer saintement la journée. De sorte que, si nous faisons mal notre prière ou si nous ne la faisons pas, nous perdons toutes les grâces que le bon Dieu nous avait destinées pour rendre nos actions méritoires. Le démon sait combien il est avantageux pour un chrétien de bien faire sa prière; il n'oublie aucun moyen de nous la faire faire mal, ou manquer. Il disait un jour, par la bouche d'un possédé, que, s'il pouvait avoir le premier moment de la journée, il était sûr d'avoir tout le reste.

Pour faire votre prière comme il faut, il faut prendre de l'eau bénite, afin d'éloigner de vous le démon, et faire le signe de la croix, disant : « Mon Dieu, par cette eau bénite et par le Sang précieux de Jésus-Christ votre fils, lavez-moi, purifiez-moi de tous mes péchés. » Il faut bien nous persuader que si nous le faisons avec foi, nous effacerons tous nos péchés véniels, en supposant que nous n'en ayons point de mortel. O mon Dieu! un chrétien peut-il bien commettre un péché mortel qui lui ravit le ciel, le sépare de son Dieu pour toute l'éternité!... O mon Dieu, quel malheur, et, cependant, si peu connu du pécheur!

Je dis que nous devons faire notre prière à genoux, et non couché sur une chaise ou contre un lit, ni devant le feu; quoique l'on puisse s'appuyer les mains sur le dossier d'une chaise. Il faut commencer notre prière par

un acte de foi, la plus vive qu'il nous est possible; en nous pénétrant vivement de la présence de Dieu, c'est-à-dire, de la grandeur d'un Dieu si bon, qui veut bien nous souffrir en sa sainte présence, nous, qui, depuis bien longtemps, mériterions d'être abîmés dans les enfers. Il faut bien prendre garde de ne jamais se déranger, ni déranger ceux qui font leur prière, à moins que ce ne soit bien nécessaire : parce qu'on est cause qu'ils s'occupent de nous ou de ce que nous leur disons; ils font mal leur prière, et, par conséquent, nous en sommes la cause.

Si maintenant vous me demandez aussi comment il faut faire pour adorer, c'est-à-dire, prier Dieu continuellement; car l'on ne peut pas être à genoux toute la journée. Rien de plus facile; écoutez-moi un instant, et vous allez voir qu'on peut adorer Dieu et le prier, sans quitter son travail, en quatre manières; mais cela, après avoir bien fait sa prière à genoux. Je dis en quatre manières : par pensées, par désirs, par paroles, par actions. Je dis 1° par pensée. Quand on aime quelqu'un, ne trouve-t-on pas un certain plaisir à y penser? Eh bien! M. F., qui nous empêche de penser (à Dieu) pendant la journée, tantôt en pensant aux souffrances que Jésus-Christ a endurées pour nous; combien il nous aime, combien il désire nous rendre heureux, puisqu'il a bien voulu mourir pour nous; combien il a été bon de nous faire naître dans le sein de l'Église catholique, où nous trouvons tant de moyens de nous rendre heureux, c'est-à-dire, de nous sauver; tandis que tant d'autres n'ont pas le même bonheur. De temps en temps, dans le courant du jour, portons nos pensées et nos désirs vers le ciel, pour y contempler d'avance les biens et le bonheur que le bon Dieu nous y prépare après un moment de

combat. Cette seule pensée, M. F., qu'un jour nous irons y voir le bon Dieu, et que nous serons délivrés de toute sorte de peine, ne devrait-elle pas nous consoler dans nos croix? Si nous sommes chargés de quelque fardeau, pensons *vite* que nous sommes à la suite de Jésus-Christ, portant sa croix pour l'amour de nous; unissons nos souffrances et nos peines à celles de ce divin Sauveur. Sommes-nous pauvres? portons notre pensée dans la crèche : voyons et contemplons notre aimable Jésus couché sur une poignée de paille, sans aucune ressource humaine. Et, si vous voulez, regardez-le encore, mourant sur une croix, dépouillé même de ses habits. Sommes-nous calomniés? pensons, M. F., aux blasphêmes que l'on a vomis contre lui pendant sa passion, lui qui était la sainteté même. De temps en temps, pendant la journée, faisons prononcer à notre cœur ces douces paroles : « Mon Dieu, je vous aime, et je vous adore avec tous vos saints anges et tous vos saints qui sont dans le ciel. » Notre Seigneur dit un jour à sainte Catherine de Sienne : « Je veux que tu fasses une retraite dans ton cœur et que tu t'y enfermes avec moi, et que tu me tiennes compagnie. » Quelle bonté, M. F., de la part de ce bon Sauveur, de prendre plaisir à converser avec une chétive créature! Eh bien! M. F., faisons de même; entretenons-nous avec le bon Dieu, notre aimable Jésus, qui est dans notre cœur par sa grâce. Adorons-le, en lui donnant notre cœur; aimons-le, nous donnant tout à lui. Ne passons jamais un jour sans le remercier de tant de grâces qu'il nous a accordées pendant notre vie; demandons-lui pardon de nos péchés, en le priant de n'y plus penser, mais de les oublier pour l'éternité. Demandons-lui la grâce de ne penser qu'à lui, et de ne désirer que de lui plaire, dans

tout ce que nous ferons pendant toute notre vie. « Mon Dieu, devons-nous dire, je désire vous aimer autant que tous les anges et tous les saints ensemble. Je veux unir mon amour à celui que votre sainte Mère a eu pour vous, pendant qu'elle était sur la terre. Mon Dieu, quand est-ce que j'aurai le bonheur de vous aller voir un jour dans le ciel, afin de vous aimer plus parfaitement? » Si nous sommes seuls dans nos maisons, qui nous empêche de nous mettre à genoux? Quand nous ne ferions que dire : « Mon Dieu, je veux vous aimer de tout mon cœur, avec tous ses mouvements et toutes ses pensées et ses désirs; que le *temps me dure* de vous aller voir dans le ciel! » Voyez-vous, M. F., comme il est facile de nous entretenir avec le bon Dieu et de le prier continuellement? Voilà, M. F., ce que c'est que prier toute la journée.

2° Nous adorons Dieu par le désir du ciel. Comment ne pas désirer de posséder Dieu, de le voir, ce qui est tout notre bonheur?...

3° Nous disons que nous devons prier par paroles. Quand nous aimons quelqu'un, n'avons-nous pas un grand plaisir à nous entretenir de lui et à parler de lui! Eh bien! M. F., au lieu de parler de la conduite de l'un et de l'autre; (ce que nous ne faisons presque jamais sans offenser le bon Dieu); qui nous empêche de tourner notre conversation du côté des choses de Dieu, soit en lisant quelque Vie de Saint, soit en racontant ce que nous avons entendu dans une instruction, dans un catéchisme? Entretenons-nous surtout de notre sainte religion; du bonheur que nous avons dans la religion chrétienne, des grâces que le bon Dieu nous y fait. Hélas! M. F., s'il ne faut qu'une mauvaise conversation pour perdre une personne, souvent, il n'en faut qu'une bonne

pour la convertir, ou lui faire éviter le péché. Combien de fois, après avoir été avec quelqu'un qui nous a parlé du bon Dieu, nous sommes-nous sentis tout portés au bon Dieu; avons-nous pensé à mieux faire?... Voilà ce qui faisait tant de saints au commencement de l'Église; toutes les conversations, tous (les discours) étaient du bon Dieu. Par là, (les chrétiens) s'animaient les uns les autres; ils concevaient toujours un nouveau goût pour les choses de Dieu.

4° Nous avons dit, que nous devons adorer Dieu par nos actions. Rien de plus facile, de plus méritoire. Si vous désirez savoir comment cela se fait, le voici. Pour que nos actions soient méritoires et soient une prière continuelle nous devons d'abord, le matin, offrir toutes nos actions en général; c'est-à-dire, tout ce que nous ferons pendant la journée. Nous disons au bon Dieu, avant de commencer : « Mon Dieu, je vous offre toutes les pensées, les désirs, les paroles et les actions que je ferai pendant ce jour; faites-moi la grâce de les bien faire et dans la seule vue de vous plaire. » Ensuite, de temps en temps, pendant la journée, nous renouvelons notre offrande, en disant à Dieu : « Vous savez, mon Dieu, vous savez que je vous ai promis dès le matin de tout (faire) pour l'amour de vous. » Si nous faisons quelque aumône, dirigeons notre intention, en disant : « Mon Dieu, recevez cette aumône, ou ce service que je vais rendre à mon prochain; c'est pour vous demander telle grâce. » Une fois, vous les ferez en l'honneur de la mort et passion de Jésus-Christ, pour obtenir votre conversion ou celle de vos enfants, de vos domestiques ou d'autres personnes qui vous intéressent; une autre fois, en l'honneur de la très-sainte Vierge, pour demander sa sainte protection pour vous et pour d'autres. Si l'on

nous commande quelque chose qui nous répugne, disons au bon Dieu : « Mon Dieu, je vous (offre) cela pour honorer le moment où l'on vous a fait mourir pour moi. » Faisons-nous quelque chose qui nous fatigue bien? offrons-le au bon Dieu, afin qu'il nous délivre des peines de l'autre vie. Lorsque nous nous reposons un moment, regardons le ciel qui, un jour, sera notre demeure. Voyez, M. F., si nous avions le bonheur de nous comporter de cette manière, combien nous gagnerions pour le ciel, en ne faisant que ce que nous faisons; mais en le faisant uniquement pour Dieu, et dans la seule vue de lui plaire.

Saint Jean Chrysostôme nous dit que trois choses se font aimer : la beauté, la bonté et l'amour. « Eh bien! nous dit ce grand saint, le bon Dieu renferme toutes ces qualités. » Nous lisons dans la Vie de sainte Lidwine que, se sentant des douleurs très-violentes, un ange lui apparut pour la consoler. Elle nous le dit elle-même : sa beauté lui parut si grande, et elle en fut si ravie, qu'elle oublia entièrement ses souffrances. Valérien ayant vu l'ange qui conservait la pureté de sainte Cécile, sa beauté le charma tant, et lui toucha tellement le cœur, quoiqu'il fût encore païen, qu'il se convertit sur-le-champ. Saint Jean, le disciple bien-aimé, nous dit qu'il vit un ange d'une beauté si grande, qu'il voulut l'adorer; mais l'ange lui dit : « Ne faites pas cela, je ne suis qu'un serviteur de Dieu comme vous. » Lorsque Moïse demanda au Seigneur la grâce de lui faire voir sa face, le Seigneur lui dit : « Moïse, il est impossible à un homme mortel de voir ma face sans mourir; ma beauté est si grande, que toute personne qui me verra, ne pourra vivre; il faut que son âme sorte de son corps par la seule vue de ma beauté. » Sainte Thérèse nous

dit que Jésus-Christ lui était apparu souvent; mais que jamais (aucun homme) ne pourra se former une idée de la grandeur de sa beauté, tant elle est au-dessus de tout ce que nous pouvons penser. Dites-moi, M. F., si nous avions le bonheur de nous former une idée de la beauté (de Dieu), pourrions-nous ne pas l'aimer? Oh! que nous sommes aveugles! Hélas! c'est que nous ne pensons qu'à la terre et aux choses créées, et non aux choses de Dieu, qui nous élèveraient jusqu'à lui, qui nous démontreraient quelque peu ses perfections, et qui toucheraient nos cœurs. Écoutez saint Augustin : « O beauté ancienne et toujours nouvelle! je vous ai aimée bien tard! » Il appelle la beauté de Dieu ancienne, parce qu'elle est de toute éternité, et il l'appelle toujours (nouvelle), parce que, plus on la voit, plus on la trouve belle. Pourquoi est-ce, M. F., que les anges et les saints ne se lasseront jamais d'aimer Dieu et de le contempler? C'est, M. F., qu'ils sentiront toujours un nouveau goût et un nouveau plaisir. Et pourquoi, M. F., ne ferions-nous pas la même chose sur la terre, puisque nous le pouvons? Ah! M. F., quelle vie heureuse nous mènerions en nous préparant le ciel!

Nous lisons dans la Vie de saint Dominique, qu'il s'était (renoncé) si entièrement lui-même, qu'il ne pouvait penser, ni désirer, ni aimer autre chose que Dieu seul. Après avoir passé toute la journée à allumer dans les cœurs le feu de l'amour divin par ses prédications, il s'envolait la nuit dans le ciel, par ses contemplations et ses entretiens avec son Dieu. C'était toutes ses occupations. Dans ses voyages, il ne pensait uniquement qu'à Dieu; rien n'était capable de le distraire de cette heureuse pensée : que Dieu était bon, aimable, et qu'il méritait bien d'être aimé. Il ne pouvait comprendre

comment il se pouvait trouver des hommes sur la terre qui pussent ne pas aimer le bon Dieu, puisqu'il était si aimable. Il versait des torrents de larmes sur le malheur de ceux qui ne voulaient pas aimer un Dieu si bon et si digne d'être aimé. Un jour, des hérétiques ayant cherché le moyen de le faire périr, mais le bon Dieu l'ayant sauvé par un miracle, un d'entre eux, lui demanda ce qu'il aurait fait s'il était tombé entre leurs mains? Il lui répondit : « Je sens un si grand désir d'aimer le bon Dieu, je voudrais tant souffrir et mourir pour lui, que je vous aurais prié de me tuer, non d'un seul coup, mais de couper mes membres *à tant petits morceaux* que vous auriez pu, ensuite de m'arracher la langue et les yeux, les uns après les autres, et, après avoir roulé le tronc de mon corps dans mon sang, de me couper la tête; et je voudrais que tous les hommes fussent dans la même disposition que moi, parce que Dieu est si beau et si bon, que jamais l'on ne fera rien qui puisse approcher de ce qu'il mérite. » Eh bien! M. F., est-ce aimer le bon Dieu que d'être dans une si belle disposition? n'est-ce pas l'aimer *tout de bon*, de tout son cœur et plus que soi-même?

Dites-moi, M. F., l'aimons-nous comme ce saint, nous qui semblons nous faire une espèce de plaisir de l'offenser, nous qui ne voulons pas faire le moindre sacrifice pour éviter le péché? Dites-moi, M. F., aimons-nous le bon Dieu en manquant nos prières, en les faisant sans respect et sans dévotion? Que de fois nous ne nous mettons pas seulement à genoux? Aimons-nous le bon Dieu, M. F., lorsque nous ne donnons pas même le temps de prier le bon Dieu à nos domestiques ou à nos enfants? Aimions-nous le bon Dieu, M. F., lorsque nous avons mangé de la viande les jours défendus?

Dites-moi, M. F., aimons-nous le bon Dieu lorsque nous travaillons les saints jours du dimanche? Aimons-nous le bon Dieu lorsque nous sommes sans respect dans l'église, que nous y dormons, causons et tournons la tête ou que nous sortons dehors, (pendant les offices?) Hélas! M. F., disons-le en gémissant, que de fantômes d'adorateurs! Hélas! que de chrétiens qui ne sont chrétiens que de nom!

En troisième lieu, nous disons que nous devons aimer le bon Dieu parce qu'il est infiniment bon. Quand Moïse demanda au Seigneur de lui faire voir sa face, il lui dit : « Moïse, si je te fais voir ma face, je te montrerai l'abrégé et l'*assemblage* de tous les biens. » Nous lisons dans l'Évangile qu'une femme, s'étant prosternée devant Notre Seigneur, l'appela « Bon Maître. » Notre Seigneur lui dit : « Pourquoi m'appelez-vous Bon Maître, il n'y a que Dieu seul qui soit bon; » voulant nous dire qu'il est la source de toute sorte de biens. Sainte Madeleine de Pazzi nous dit qu'elle voudrait avoir assez de force pour se faire entendre aux quatre coins du monde, afin de dire à tous les hommes d'aimer le bon Dieu de tout leur cœur, parce qu'il est infiniment aimable. Nous lisons dans la Vie de saint Jacques, religieux de Saint-Dominique, qu'il s'en allait dans les campagnes et dans les bois, criant de toutes ses forces : « O ciel! et vous, ô terre! n'aimez-vous pas le bon Dieu aussi bien que les autres créatures, puisqu'il est infiniment digne d'être aimé? O mon Sauveur! si les hommes sont si ingrats que de ne pas vous aimer, ô vous, toutes les créatures, aimez votre Créateur, puisqu'il est si bon et si aimable! » Ah! M. F., si nous pouvions une fois comprendre combien l'on est heureux en aimant le bon Dieu, nous pleurerions nuit et jour d'avoir été si longtemps privés de

ce bonheur!... Hélas! que l'homme est misérable! un simple respect humain, un petit *qu'en-dira-t-on*, lui empêchera de montrer à ses frères qu'il aime son Dieu!... O mon Dieu! peut-on bien le comprendre?...

Nous lisons dans l'histoire que, en (tourmentant) saint Polycarpe, ses bourreaux lui disaient : « Pourquoi est-ce que vous n'adorez pas les idoles? » — « C'est, leur dit-il, que je ne peux pas; parce que je n'adore qu'un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre. » — « Mais, lui disaient-ils, si vous ne faites pas (ce que nous voulons), nous vous ferons mourir. » — « Je consens volontiers à mourir, mais jamais je n'adorerai le démon. » — « Mais quel mal trouvez-vous à dire : *Seigneur César*, et à sacrifier, pour sauver votre vie? » — « Je ne le ferai pas, je préfère mourir. » — « Jure par la fortune de César, lui dit le juge, et dis des injures à ton Christ. » Le saint lui dit : « Comment pourrais-je dire des injures à mon Dieu : il y a quatre-vingts ans que je le sers, et il ne m'a fait que du bien. » Le peuple, tout en fureur d'entendre la manière dont il répondait au juge, s'écria : « C'est le docteur de l'Asie, le père des chrétiens; livrez-le nous. » — « Écoute, juge, lui dit le saint évêque, voici ma religion : je suis chrétien, je sais souffrir, mourir, et non dire des injures à mon Sauveur Jésus-Christ qui m'a tant aimé et qui mérite tant d'être aimé! » — « Si tu ne veux pas obéir, lui dit le juge, je te ferai brûler tout vif. » — « Le feu dont vous me menacez ne dure qu'un moment; mais vous ne connaissez pas celui de la justice de Dieu, qui brûlera éternellement les impies. Que tardez-vous? voilà mon corps prêt à recevoir tous les tourments que vous pourrez inventer. » Tous les païens se mirent à crier : « Il mérite la mort, qu'il soit brûlé vif. » Hélas! tous ces malheureux préparent le bûcher comme

des désespérés, et pendant ce temps-là, saint Polycarpe se prépare à la mort et remercie Jésus-Christ de lui faire part de son calice. Le bûcher étant prêt, on prit notre saint et on le jeta dedans; mais les flammes, moins cruelles que les bourreaux, respectaient notre saint et faisaient autour de lui comme un voile, de sorte que son corps n'en reçut aucun dommage : ce qui obligea le persécuteur à le faire poignarder dans son bûcher. Le sang coula avec tant d'abondance que le feu en fut tout éteint. Voilà, M. F., ce que l'on appelle aimer le bon Dieu parfaitement, c'est l'aimer plus que sa vie même. Hélas! où trouverions-nous des chrétiens, dans le malheureux siècle où nous vivons, qui fissent cela pour le bon Dieu? Hélas! qu'ils seraient *semés bien clairs!* Mais aussi, qu'il en est peu qui iront au ciel!

Nous devons aimer le bon Dieu à cause des biens que nous en recevons continuellement. D'abord, notre premier bienfait, c'est notre création. Nous avons le bonheur d'être doués de tant de belles qualités : un corps et une âme formés par la main du Tout-Puissant; une âme qui ne doit jamais périr, qui est destinée à aller passer son éternité avec les anges dans le ciel; une âme, dis-je, qui est capable de connaître Dieu, de l'aimer et de le servir; une âme qui est le plus (bel) ouvrage de la très-sainte Trinité, (une âme) que Dieu seul surpasse. En effet, toutes les créatures qui sont sur la terre périront; au lieu que notre âme ne sera jamais détruite. O mon Dieu, si nous étions *tant soit peu* pénétrés de ce bienfait, ne passerions-nous pas toute notre vie en actions de grâces, à la vue d'un don si grand et si précieux?

Un autre bienfait qui n'est pas moindre, M. F., c'est le don que le Père éternel nous a fait de son Fils, qui a souffert et enduré tant de tourments pour nous racheter,

après que nous nous fûmes vendus au démon par le péché d'Adam. Quel autre plus grand bienfait pouvait-il nous faire que d'établir une religion si sainte et si consolante pour tous ceux qui la connaissent et qui ont le bonheur de la pratiquer. Saint Augustin dit : « Ah! belle religion, si l'on te méprise, c'est bien parce que l'on ne te connaît pas. » « Non, M. F., nous dit saint Paul, vous n'êtes plus vous-mêmes, vous avez été rachetés tous par le sang d'un Dieu fait homme. » « O mes enfants, nous dit saint Jean, quel honneur pour de viles créatures d'avoir été adoptées pour les enfants de Dieu même, pour les frères de Jésus-Christ? Quelle charité, nous dit-il, que nous soyons appelés enfants de Dieu et que, véritablement, nous le soyons; et qu'avec cette qualité si glorieuse, il nous promette encore le ciel! »

Examinez encore, si vous voulez, tous ces bienfaits particuliers : il nous a fait naître de parents chrétiens, il nous a conservé la vie, malgré que nous fussions ses ennemis; il nous a tant de fois pardonné nos péchés, il nous a prodigué tant de grâces pendant toute notre vie. Après tout cela, M. F., est-il bien possible que nous n'aimions pas un Dieu si bon et si bienfaisant? O mon Dieu! quel malheur est comparable! Nous lisons dans l'histoire, qu'un homme avait tiré une épine de la patte d'un lion; ce même lion fut pris au bout de quelque temps pour être mis avec les autres dans la fosse. Cet homme, qui lui avait tiré son épine, fut condamné à être dévoré par les lions. Etant dans la fosse pour y être dévoré, ce lion le reconnut. Bien loin de le dévorer, il se jetta à ses pieds, et se laissa dévorer par les autres lions en défendant son bienfaiteur.

Ah! ingrats que nous sommes, est-il bien possible

que nous passions notre vie, sans vivre de manière à montrer au bon Dieu que nous lui sommes reconnaissants de tous ses bienfaits? Comprenez, si vous le pouvez, M. F., quelle sera notre honte, un jour, lorsque le bon Dieu nous montrera que les bêtes sans raison ont été plus reconnaissantes des moindres bienfaits qu'elles ont reçus des hommes, et que nous, comblés de tant de grâces, de lumières et de biens, bien loin d'en remercier notre Dieu, nous ne faisons que l'offenser! O mon Dieu! quel malheur est comparable à celui-là! Il est rapporté dans la Vie de saint Louis, roi de France, qu'étant allé dans la Terre sainte, un de ses cavaliers étant allé à la chasse, il entendit les gémissements d'un lion. S'étant approché, il vit ce lion qu'un gros serpent avait entouré de sa queue et commençait à manger. Ce cavalier (trouva) moyen de tuer le serpent. Ce lion en fut si reconnaissant, qu'il se mit à sa suite, comme un agneau qui suit son berger. Comme ce cavalier était obligé de traverser les mers, le lion ne pouvant entrer dans le vaisseau, se mit à la nage en suivant son bienfaiteur, jusqu'à ce qu'il eut perdu la vie dans les eaux. Quel exemple, M. F. : une bête perdre la vie pour témoigner sa reconnaissance à son bienfaiteur! et nous, bien loin de témoigner la nôtre à notre Dieu, nous ne cessons de l'offenser par le péché, qui lui fait tant d'outrages! Saint Paul nous dit que celui qui n'aime pas Dieu n'est pas digne de vivre; en effet, ou l'homme doit aimer son Dieu, ou il doit cesser de vivre.

Nous disons que nous devons aimer le bon Dieu parce qu'il nous le commande. Saint Augustin s'écrie, en nous parlant de ce commandement : « O aimable commandement! Mon Dieu! qui suis-je, pour que vous me commandiez de vous aimer? Si je ne vous aime

pas, vous me menacez de grandes misères; est-ce donc une petite misère que de ne pas vous aimer? Quoi! mon Dieu, vous me commandez de vous aimer? N'êtes-vous pas infiniment aimable? N'est-ce pas déjà trop que vous vouliez nous le permettre? O quel bonheur pour une créature aussi misérable que nous de pouvoir aimer un Dieu si aimable! Ah! grâce inestimable, que vous êtes peu connue! »

Nous lisons dans l'Évangile qu'un docteur de la loi dit un jour à Jésus-Christ : « Maître, quel est le plus grand de tous les commandements? » Jésus-Christ lui répondit, le voici : « Vous aimerez le Seigneur de tout votre cœur, de toute votre âme et de toutes vos forces. » Saint Augustin nous dit : « Si vous avez le bonheur d'aimer le bon Dieu, vous deviendrez, en quelque sorte, semblable à lui; si vous aimez la terre, vous deviendrez tout terrestre; mais si vous aimez les choses du ciel, vous deviendrez tout céleste. » O mon Dieu! quel bonheur de vous aimer; puisque (vous aimant) nous recevons toutes sortes de biens. Non, M. F., ne soyons pas étonnés si tant de grands du monde ont quitté le *brouard* (1) du siècle pour aller s'ensevelir dans des forêts ou entre quatre murs, pour ne plus rien faire autre qu'aimer Dieu. Voyez un saint Paul, ermite, dont toute l'occupation, pendant quatre-vingts ans, fut de prier et aimer le bon Dieu le jour et la nuit. Voyez encore un saint Antoine auquel il semble que les nuits ne soient pas assez grandes pour louer, dans le silence, son Dieu et son Sauveur, et qui se plaint que le soleil vient trop vite. Aimer le bon Dieu, M. F., ah! quel bonheur quand nous aurons le bonheur de le com-

(1) Tumulte.

prendre. Jusqu'à quand, M. F., aurons-nous de la répugnance pour faire un *ouvrage* qui devrait faire tout notre bonheur dans ce monde et notre félicité dans l'éternité?... Aimer Dieu, M. F., ah! quel bonheur!... Mon Dieu, donnez-nous la foi et nous vous aimerons de tout notre cœur.

Je dis que nous devons aimer le bon Dieu à cause des grands (biens) que nous en recevons. « Dieu, nous dit saint Jean, aime ceux qui l'aiment. » Dites-moi, M. F., pouvons-nous avoir un plus grand bonheur en ce monde que d'être aimés de Dieu même? Ainsi, M. F., le bon Dieu nous aimera selon que nous l'aimerons, c'est-à-dire que si nous l'aimons beaucoup, il nous aimera beaucoup; ce qui nous devrait porter à aimer le bon Dieu autant que nous le pouvons, et que nous en sommes capables. Cet amour sera la mesure de la gloire que nous aurons en paradis, elle sera à proportion de l'amour que nous aurons eu pour lui pendant notre vie; ceux qui auront plus aimé le bon Dieu en ce monde auront une plus grande gloire dans le ciel, et l'aimeront davantage; parce que la vertu de charité nous accompagnera toute l'éternité, et elle recevra un nouveau degré dans le ciel. Oh! M. F., quel bonheur d'avoir beaucoup aimé le bon Dieu pendant notre vie! nous l'aimerons beaucoup dans le paradis.

Saint Antoine nous dit qu'il n'y a rien que le démon craigne tant qu'une âme qui aime le bon Dieu; et que celui qui aime le bon Dieu porte avec lui la marque d'un prédestiné; puisqu'il n'y a que les démons et les réprouvés qui n'aiment pas le bon Dieu. Hélas! M. F., le plus grand de tous les malheurs, c'est qu'ils n'auront jamais le bonheur de l'aimer. O mon Dieu, peut-on bien y penser et ne pas (mourir) de regret!.. Nous lisons dans la

Vie de sainte Catherine de Gênes, qu'étant présente lorsqu'on exorcisait un possédé, elle lui demanda comment il s'appelait. Le démon lui répondit qu'ils 'appelait : Esprit sans amour de Dieu. « Eh quoi ! lui dit la sainte, tu n'aimes pas le bon Dieu qui est si aimable? » — « Oh ! non, non, s'écria-t-il. » — « Ah ! je n'aurais jamais cru qu'il y eut une créature qui n'aimât pas le bon Dieu. » Elle tomba morte. Étant revenue à elle, comme on lui demanda ce qui l'avait fait évanouir, elle répondit que jamais elle n'aurait pu croire qu'il y eût une créature qui n'aimât pas le bon Dieu ; que cela l'avait tellement surprise, que le cœur lui avait manqué. Mais, dites-moi, M. F., n'avait-elle pas raison? puisque nous ne sommes créés que pour cela seul. Dès que nous cessons d'aimer le bon Dieu, nous ne faisons pas ce que le bon Dieu veut que nous fassions.

En effet, M. F., quelle est la première demande que l'on nous a faite lorsque nous sommes venus au catéchisme pour nous instruire de notre religion? « Qui vous a créé et conservé jusqu'à présent? » Nous avons répondu : « C'est Dieu. » — « Et pourquoi encore? » — « Pour le connaître, l'aimer, le servir et, par ce moyen, acquérir la vie éternelle. » Oui, M. F., notre unique occupation sur la terre est d'aimer le bon Dieu ; c'est-à-dire de commencer à faire ce que nous ferons pendant toute l'éternité. Pourquoi encore devons-nous aimer le bon Dieu? C'est, M. F., que tout notre bonheur se trouve et ne peut se trouver que dans l'amour de Dieu. De sorte, M. F., que quand nous n'aimerons pas le bon Dieu, nous serons toujours malheureux ; et si nous voulons avoir quelques consolations et quelques adoucissements dans nos peines, nous n'en trouverons que dans l'amour que nous aurons pour Dieu. Si vous voulez vous en

convaincre, allez trouver le plus heureux selon le monde; s'il n'aime pas le bon Dieu, il ne sera que malheureux; et au contraire, si vous allez trouver le plus malheureux aux yeux du monde, s'il vous répond qu'il aime (Dieu), il est heureux sous tous les rapports. O mon Dieu! ouvrez donc les yeux de notre âme, et nous chercherons notre bonheur où nous pouvons le trouver!

III. Mais, me direz-vous en finissant, comment devons-nous donc aimer le bon Dieu? Comment il faut l'aimer, M. F.? Écoutez saint Bernard, il va lui-même nous l'apprendre en nous disant que nous devons aimer Dieu sans mesure. « Comme Dieu est infiniment aimable, nous ne pourrons jamais l'aimer comme il le mérite. Mais Jésus-Christ lui-même nous apprend la mesure dont nous devons l'aimer, en nous disant : « Vous aimerez votre Dieu de toute votre âme, de tout votre cœur, de toutes vos forces. » Vous graverez bien ces pensées dans votre esprit, et vous apprendrez toutes ces choses à vos enfants. Saint Bernard nous dit, qu'aimer le bon Dieu de tout notre cœur, c'est l'aimer courageusement et avec ferveur : c'est-à-dire, être prêt à souffrir tout ce que le démon et le monde nous feront souffrir, plutôt que de cesser de l'aimer. C'est le préférer à tout, et n'aimer rien que pour l'amour de lui. Saint Augustin disait à Dieu : « Quand mon cœur, ô mon Dieu, sera trop grand pour vous aimer, alors j'aimerai quelque autre chose avec vous; mais comme mon cœur sera toujours trop petit pour vous, et que vous êtes infiniment aimable, je n'aimerai jamais que vous. » Nous devons aimer le bon Dieu, non-seulement comme nous-mêmes, mais encore plus que nous-mêmes, et être toujours dans la résolution de donner notre vie pour lui.

Nous pouvons dire que tous les martyrs l'ont véritablement aimé, puisqu'ils ont préféré souffrir la perte de leurs biens, le mépris, les prisons, les fouets, les roues, les gibets, le fer et le feu, et enfin tout ce que la rage des tyrans a pu inventer, plutôt que de l'offenser.

Il est rapporté dans l'histoire (des martyrs) du Japon, que quand on leur annonçait l'Évangile et qu'on les instruisait des grandeurs de Dieu, de ses bontés et de son amour pour les hommes; surtout quand on leur apprenait les grands mystères de notre sainte religion, tout ce que le bon Dieu avait fait pour les hommes : un Dieu naissant dans la pauvreté, un Dieu souffrant et mourant pour le salut, « oh! qu'il est bon, s'écriaient-ils, qu'il est bon le Dieu des chrétiens! oh! qu'il est aimable! » Mais quand on leur disait que ce même Dieu nous avait fait un commandement par lequel il nous ordonnait de l'aimer, et que si nous ne l'aimions pas il nous menaçait d'un châtiment éternel, ils en étaient si étonnés et si surpris qu'ils ne pouvaient en revenir. « Eh quoi! disaient-ils, faire à des hommes raisonnables un précepte d'aimer Dieu, qui nous a tant aimé!... n'est-ce pas le plus grand de tous les malheurs que de ne l'aimer pas, et n'est-ce pas le plus grand de tous les bonheurs que de l'aimer? Eh quoi! est-ce que les chrétiens ne sont pas toujours au pied des autels pour adorer leur Dieu, pénétrés de tant de bonté et tout embrasés de son amour? » Mais quand on venait à leur apprendre qu'il y avait des chrétiens qui, non-seulement ne l'aimaient pas, mais encore qui passaient presque toute leur vie à l'offenser : « O peuple ingrat! ô peuple barbare! s'écriaient-ils avec indignation, est-il bien possible que des chrétiens soient capables de telles horreurs! Ah! dans quelle terre maudite habitent donc ces hommes sans cœur et sans senti-

ments? » Hélas! M. F., si ces martyrs reparaissaient maintenant sur la terre, et qu'on leur fît le récit de tous les outrages que les chrétiens font à chaque instant à Dieu, à un Dieu si bon qui veut et qui ne cherche que leur bonheur éternel; hélas! M. F., pourraient-ils bien le croire? Triste pensée, M. F., jusqu'à présent nous n'avons pas aimé le bon Dieu!....

Non-seulement un bon chrétien doit aimer le bon Dieu de tout son cœur; mais encore il doit faire tous ses efforts pour le faire (aimer) des autres hommes. Les pères et mères, les maîtres et maîtresses doivent (user) de tout leur pouvoir pour le faire aimer de leurs enfants et de leurs domestiques. Oh! qu'un père et une mère auront de mérite auprès du bon Dieu, si tous ceux qui sont avec eux l'aiment autant qu'il est possible!... Oh! que de bénédictions le bon Dieu répandrait sur ces maisons!... Oh! que de biens et pour le temps et pour l'éternité!...

Mais quelles sont les marques par lesquelles nous reconnaîtrons que nous aimons le bon Dieu? Les voici, M. F. C'est si nous pensons souvent à lui, si notre esprit en est souvent occupé, si nous avons beaucoup de plaisir, si nous aimons à entendre parler de lui dans les instructions, et dans tout ce qui peut nous faire rappeler *de lui*. Si nous aimons le bon Dieu, M. F., nous craindrons grandement de l'offenser, nous serons toujours sur nos gardes, nous veillerons sur tous les mouvements de notre cœur, *crainte* d'être trompés par le démon. Mais le dernier moyen, c'est de le lui demander souvent, puisque son amour vient du ciel. Il faut y porter notre pensée pendant la journée, la nuit même, en nous éveillant, en produisant des actes d'amour de Dieu, lui disant : « Mon Dieu, faites-moi la grâce de vous aimer autant

qu'il est possible que je vous aime. » Il faut avoir une grande dévotion à la sainte Vierge qui a aimé le bon Dieu, elle seule, plus que tous les saints ensemble : avoir une grande dévotion au Saint-Esprit, surtout à neuf heures du matin. Ce fut le moment où le Saint-Esprit descendit sur les apôtres, pour les embraser de son amour. A midi, (il faut) nous rappeler le mystère de l'Incarnation, où le Fils de (Dieu) s'est incarné dans le sein de la bienheureuse Vierge Marie, en lui demandant (de descendre) dans nos cœurs, comme il descendit dans le sein de sa bienheureuse Mère. A trois heures, il faut nous représenter ce bon et charitable Sauveur, qui meurt pour nous mériter un amour éternel. Nous devons, dans ce moment, produire un acte de contrition, pour lui témoigner le regret que nous avons de l'avoir offensé.

Concluons, M. F., que puisque notre bonheur ne peut se trouver que dans l'amour que nous aurons pour Dieu, nous devons grandement craindre le péché, puisque lui seul nous le fait perdre. Allez, M. F., puiser cet amour divin dans les sacrements que vous pouvez recevoir! Allez à la table sainte avec un grand tremblement et avec une grande confiance, puisqu'il est notre Dieu, notre Sauveur et notre Père, qui ne veut que notre bonheur; je vous le souhaite...

DOUZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

(Troisième Sermon.)

Sur l'amour du prochain.

Vade, et tu fac similiter.
Allez, et faites de même. (*S. Luc*, x, 37.)

Un docteur de la loi, nous dit saint Luc, se présenta à Jésus-Christ, lui disant pour le tenter : « Maître, que faut-il faire pour avoir la vie éternelle? » Jésus-Christ lui répondit : « Que porte votre loi, qu'y lisez-vous? » Il lui répondit : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de toutes vos forces, et le prochain comme vous-même. » — « Vous avez très-bien répondu, lui répliqua Jésus-Christ; allez, faites (cela), et vous aurez la vie éternelle. » Ensuite, (le docteur) lui demanda qui était son prochain, et qui il devait aimer comme lui-même. Jésus-Christ lui proposa cet exemple : « Un homme allait de Jérusalem à Jéricho; il tomba entre les mains des voleurs, qui, non contents de l'avoir dépouillé, le percèrent de plaies, et le laissèrent à demi mort sur la place. Dans le moment, il passa un prêtre qui descendait par le même chemin. Celui-ci

l'ayant vu dans ce pitoyable état, ne le regarda pas même. Ensuite un lévite, l'ayant aperçu, passa de même; mais un Samaritain qui suivait la même route, l'ayant vu, s'approcha de lui, et en fut sensiblement touché de compassion; il descendit de son cheval, et se mit en état de l'assister de tout son pouvoir. Il *bassina* ses plaies avec de l'huile et du vin, les banda; l'ayant mis sur son cheval, il le porta dans une hôtellerie où il commanda au maître d'en prendre tous les soins (nécessaires), en lui disant que, si l'argent qu'il lui donnait ne suffisait pas, à son retour, il lui rendrait ce qu'il aurait dépensé de plus. » Jésus-Christ dit au docteur : « lequel des trois pensez-vous avoir été le prochain de cet homme qui tomba entre les mains des voleurs? » Le docteur lui répondit : « Je crois que c'est celui qui a exercé les œuvres de miséricorde envers cet homme. » — « Eh bien! allez, lui dit Jésus-Christ, faites de même, et vous aurez la vie éternelle. » Voilà, M. F., le modèle parfait de la charité que nous devons avoir pour notre prochain. Voyons donc, M. F., si nous avons cette charité qui nous assure la vie éternelle.

Mais, pour mieux vous en faire sentir la nécessité, je vais vous montrer que toute notre religion n'est qu'une fausse religion, et que toutes nos vertus ne sont que fantômes, et que nous ne sommes que des hypocrites aux yeux de Dieu, si nous n'avons pas cette charité universelle pour tout le monde : c'est-à-dire, pour les bons comme pour les mauvais, pour les pauvres comme pour les riches, pour tous ceux qui nous font du mal, comme pour ceux qui nous font du bien.

Non, M. F., il n'y a point de vertu qui nous fasse mieux (connaître) si nous sommes les enfants du bon Dieu, que la charité; et l'obligation que nous avons d'ai-

mer notre prochain est si grande, que Jésus-Christ nous en fait un commandement, qu'il place de suite après celui par lequel il nous commande de l'aimer de tout notre cœur. Il nous dit que toute la loi et les prophètes sont renfermés dans ce commandement d'aimer notre prochain. Oui, M. F., nous devons regarder cette obligation comme la plus universelle, la plus nécessaire et la plus essentielle à la religion, à notre salut; parce qu'en accomplissant ce commandement, nous accomplissons tous les autres. Saint Paul nous dit que les autres commandements nous défendent l'adultère, le vol, les injures, les faux témoignages; si nous aimons notre prochain, nous ne ferons rien de tout cela, parce que l'amour que nous avons pour notre prochain ne peut souffrir que nous lui fassions du mal.

Je dis 1° que ce commandement, qui nous ordonne d'aimer notre prochain, est le plus nécessaire à notre salut, puisque saint Jean nous dit que, si nous n'aimons pas notre frère, c'est-à-dire tout le monde, nous demeurons dans un état de réprobation. Nous voyons encore que Jésus-Christ a *tant à cœur* l'accomplissement de ce commandement, qu'il nous dit que ce n'est que par l'amitié que nous aurons les uns pour les autres, qu'il nous reconnaîtra pour ses enfants.

2° Je dis, M. F., que ce qui nous impose une si grande obligation de nous aimer les uns les autres, c'est que nous avons tous le même créateur, tous une même origine; que nous ne sommes tous qu'une même famille, dont Jésus-Christ est le père, et que nous portons tous son image et sa ressemblance; que nous sommes tous créés pour une même fin, qui est la gloire éternelle, et que nous avons tous été rachetés par la mort et passion de Jésus-Christ. D'après cela, M. F.,

nous ne pouvons pas refuser d'aimer notre prochain, sans outrager Jésus-Christ lui-même, qui nous le commande sous peine de damnation éternelle. Saint Paul nous dit que, puisque nous avons tous une même espérance, qui est la vie éternelle, un même Seigneur, une même foi, un même baptême et un même Dieu, qui est le père de tous les hommes, nous devons donc aimer tous les hommes comme nous-mêmes, si nous voulons plaire à Jésus-Christ et sauver nos âmes.

Mais, peut-être pensez-vous, en quoi consiste donc l'amour que nous devons avoir pour notre prochain? — M. F., cet amour consiste en trois choses : 1° à vouloir du bien à tout le monde; 2° à leur en faire toutes les fois que nous pouvons; 3° supporter, excuser et cacher leurs défauts. Voilà, M. F., la vraie charité due au prochain, et la véritable marque d'une vraie charité, sans laquelle nous ne pouvons ni plaire à Dieu, ni sauver nos âmes.

1° Nous devons souhaiter du bien à tout le monde, et être bien affligé lorsque nous apprenons qu'il lui arrive quelque mal, parce que nous devons considérer tous les hommes, même nos ennemis, comme nos frères; nous devons montrer un air bon et affable envers tout le monde; ne point porter envie à ceux qui *sont mieux* que nous; nous devons aimer les bons à cause de leurs vertus, et aimer les méchants, afin qu'ils deviennent bons; souhaiter la persévérance aux premiers et la conversion aux autres. Si un homme est un grand pécheur et un méchant, nous pouvons haïr le péché, qui est l'ouvrage de l'homme et du démon; mais il faut aimer sa personne, qui est l'image de Dieu.

2° Nous devons faire du bien à tout le monde, du moins autant que nous le pouvons; ce qui se fait en trois manières qui regardent les biens du corps, les biens de

l'honneur, et les biens de l'âme. Par rapport aux biens du corps, nous ne devons jamais faire tort au prochain, ni lui empêcher de gagner quelque chose, quand même ce profit pourrait nous revenir. Il n'y a point de chrétiens si agréables à Dieu que ceux qui portent compassion aux malheureux. Voyez saint Paul : il nous dit qu'il pleurait avec ceux qui pleuraient, et se réjouissait avec ceux qui étaient dans la joie. Quant à l'honneur du prochain, nous devons bien prendre garde de ne jamais nuire à sa réputation par des médisances, et, encore bien moins, par des calomnies. Si nous pouvons *empêcher* ceux qui en disent du mal, il faut les en empêcher, si nous ne pouvons pas, il faut les quitter, ou bien, dire tout le bien que nous savons de ces personnes. Mais pour les biens de l'âme, qui sont cent fois plus précieux que ceux du corps, nous pouvons leur procurer ces biens en priant pour eux, en les détournant du mal par nos conseils, et, surtout, par nos bons exemples; nous y sommes spécialement obligés envers ceux avec qui nous vivons. Les pères et mères, maîtres et maîtresses y sont obligés d'une manière particulière, à cause du compte qu'ils auront à rendre à Dieu de leurs enfants. Hélas! M. F., peut-on bien dire que les pères et mères aiment leurs enfants, quand ils les voient vivre avec tant d'indifférence pour tout ce qui regarde le salut de leurs âmes? Hélas! M. F., un père et une mère qui auraient la charité qu'ils devraient avoir pour leurs enfants, pourraient-ils vivre sans verser des larmes, nuit et jour, sur le malheureux état de leurs enfants qui sont dans le péché, qui vivent, hélas! en réprouvés, qui ne sont plus pour le ciel, qui ne sont plus que pour l'enfer?... Hélas! M. F., comment aimeront-ils à leur procurer leur salut, puisqu'ils ne pensent pas même à leur propre salut?

Hélas! M. F., combien de pères et mères qui devraient gémir et prier continuellement sur l'état de leurs pauvres enfants, et qui les détournent du bien et les portent au mal, en les entretenant des torts, des disputes, des injures que leur ont dites ou faits leurs voisins, de leur mauvaise foi, des moyens qu'ils ont employés pour se venger : ce qui porte souvent les enfants à vouloir (eux-mêmes) se venger, ou, du moins, à conserver la haine dans le cœur.

Oh! M. F., que les premiers chrétiens étaient bien éloignés de tout cela, parce qu'ils sentaient le prix d'une âme! Ah! M. F., si un père et une mère connaissaient la valeur d'une âme, pourraient-ils laisser (perdre), avec tant d'indifférence, celles de leurs pauvres enfants ou de leurs domestiques? pourraient-ils leur faire manquer leur prière, pour les faire travailler? auraient-ils le courage de leur faire manquer les saints offices? O mon Dieu! que vont-ils répondre à Jésus-Christ lorsqu'il va leur montrer qu'ils ont préféré une bête à l'âme de leurs enfants! Ah! que dis-je, une poignée de foin! Ah! pauvre âme que l'on t'estime peu! Non, non, M. F., ces pères et mères aveugles et ignorants n'ont jamais compris que la perte d'une âme est un plus grand mal que la destruction de toutes les créatures qui existent sur la terre. Jugeons, M. F., de la dignité d'une âme par celle des anges : un ange est si parfait que tout ce que nous voyons sur la terre et dans le ciel, est moins qu'un grain de poussière en comparaison du soleil; et cependant quelque parfaits que soient les anges, ils n'ont coûté à Dieu qu'une parole; tandis qu'une âme a coûté la valeur de son sang adorable. Le démon, pour tenter le Sauveur, lui offrit tous les royaumes du monde, en lui disant : « Si tu veux te prosterner devant moi, je te

donnerai tous ces biens; » ce qui nous montre qu'une âme est infiniment plus précieuse aux yeux de Dieu, et même du démon, que tout l'univers avec tout ce qu'il possède. Ah! quelle honte pour ces pères et mères qui estiment moins l'âme de leurs enfants, que le démon ne l'estime lui-même!

Oui, M. F., votre âme est d'un si grand prix, que saint Jean Chrysostôme nous dit que, quand il n'y aurait eu qu'un seul homme sur la terre, son âme est si précieuse à Jésus-Christ, qu'il n'aurait pas cru indigne de lui de mourir pour la sauver. « Oui, dit-il, une âme est si chère à son Créateur, que, si elle l'aimait, il anéantirait plutôt les cieux que de la laisser périr. » « O corps, s'écriait saint Bernard, que vous êtes honoré de loger une si belle âme! » Dites-moi, M. F., si vous aviez été au pied de la croix, et que vous eussiez ramassé le sang adorable de Jésus-Christ dans un vase, avec quel respect ne l'auriez-vous pas conservé? Or, M. F., nous devons avoir autant de respect et de soin pour conserver notre âme, parce qu'elle a coûté tout le sang de Jésus-Christ. « Depuis, nous dit saint Augustin, que j'ai reconnu que mon âme a été rachetée par le sang d'un Dieu, j'ai résolu de la conserver, aux dépens même de ma vie, et de ne jamais la vendre au démon par le péché. » Ah! pères et mères, si vous étiez bien convaincus que vous êtes les gardiens des âmes de vos enfants, pourriez-vous bien les laisser périr avec tant de froideur? Mon Dieu, que de personnes damnées pour avoir laissé perdre de pauvres âmes, ce qu'ils auraient bien pu empêcher s'ils l'avaient voulu! Non, M. F., nous n'avons pas la charité que nous devrions avoir les uns pour les autres, et surtout pour nos enfants et nos domestiques.

Nous lisons dans l'histoire, que du temps des premiers

chrétiens, lorsque les empereurs païens les interrogeaient pour savoir ce qu'ils étaient, ils leur répondaient : « Vous nous demandez ce que nous sommes, le voici : Nous ne faisons qu'un peuple et qu'une famille, que les liens de la charité unissent ensemble; pour nos biens, ils sont tous en commun : celui qui a donne à celui qui n'a pas; personne ne se plaint, personne ne se venge, personne ne *se dit* du mal, et personne ne s'en fait. Nous prions les uns pour les autres, et même pour nos ennemis; au lieu de nous venger, nous faisons du bien à ceux qui nous font du mal, nous bénissons ceux qui nous maudissent. » Ah! M. F., que sont devenus ces temps heureux? Hélas! que de chrétiens maintenant ne sont possédés que de l'amour d'eux-mêmes, et n'en ont point pour le prochain! Voulez-vous, M. F., savoir ce que sont les chrétiens de nos jours? Écoutez-moi, le voici. Si deux personnes qui sont ensemble sont de même humeur, de même caractère, ou bien, ont les mêmes inclinations, vous les voyez s'aimant bien, vivre ensemble; ce n'est encore pas difficile. Mais, si l'humeur ou le caractère ne s'accordent pas; il n'y a plus ni paix, ni amitié, ni charité, ni prochain. Hélas! M. F., ce sont des chrétiens qui n'ont qu'une fausse religion : ils n'aiment leur prochain qu'autant qu'il est de leur inclination, et qu'il entre dans leurs sentiments et leurs intérêts; autrement, l'on ne peut plus se voir, se souffrir ensemble : il faut se séparer, dit-on, pour avoir la paix et sauver son âme. Allez, pauvres hypocrites, allez, séparez-vous de ceux qui ne sont pas, dites-vous, de votre caractère, et avec qui vous ne pouvez pas vivre; vous ne vous éloignerez pas aussi loin d'eux que vous l'êtes de Dieu. Allez, votre religion n'est qu'un fantôme, et vous n'êtes vous-mêmes que des réprouvés. Vous n'avez

jamais connu ni votre religion, ni ce qu'elle vous commande, ni la charité que vous devez avoir pour votre frère afin de plaire à Dieu et vous sauver. Il n'est pas bien difficile d'aimer ceux qui nous aiment, et qui sont de nos sentiments dans tout ce que nous disons ou faisons; car en cela, il n'y a rien de plus que les païens, ils en faisaient tout autant. Saint Jacques nous dit : « Si vous faites bon accueil à un riche, et que vous méprisiez un pauvre; si vous saluez de bonne grâce celui qui vous a fait quelque bien, tandis qu'à peine saluez-vous celui qui vous a fait quelque insulte; ni vous n'accomplissez la loi, ni vous n'avez la charité que vous devez avoir; vous ne faites rien de plus que ceux qui ne connaissent pas le bon Dieu. » — « Mais, me direz-vous, comment devons-nous donc aimer notre prochain? » Le voici. Saint Augustin nous dit que, nous devons l'aimer comme Jésus-Christ nous aime : il n'a consulté ni la chair ni le sang, mais il nous a aimés pour nous sanctifier et nous mériter la vie éternelle. Nous devons souhaiter et désirer à notre prochain tout le bien que nous pouvons souhaiter pour nous-mêmes.

Oui, M. F., nous ne connaîtrons que nous sommes dans le chemin du ciel et que nous aimons véritablement le bon Dieu que d'autant que, nous trouvant avec des personnes entièrement opposées à notre caractère, et qui semblent nous contredire en tout, nous les aimons cependant comme nous-mêmes, nous les voyons de bonne grâce, nous en disons du bien et jamais du mal, nous recherchons leur compagnie, nous les prévenons et nous leur rendons service de préférence à tous ceux qui entrent dans nos intérêts et ne nous contredisent en rien. Si nous faisons cela nous pouvons *espérer* que notre âme est dans l'amitié de Dieu et que nous aimons

notre prochain chrétiennement. Voilà la règle et le modèle que Jésus-Christ nous a laissés et que tous les saints ont suivis; ne nous y trompons point, il n'y a point d'autre (chemin) qui nous conduise au ciel. Si vous ne faites pas cela, ne doutez pas d'un seul instant que vous ne marchiez dans (celui) de la perdition. Allez, pauvres aveugles, priez, faites pénitence, assistez bien aux offices, fréquentez les sacrements, tous les jours, si vous le voulez; (donnez) tout votre bien à ceux qui vous aiment, vous ne laisserez pas que d'aller brûler à la fin de votre vie! Hélas! M. F., qu'il y a peu de véritable dévotion! que de dévotions de caractère, de penchant! Il y a des gens qui donnent tout, et qui sont prêts à tout sacrifier, quand c'est pour des personnes qui leur conviennent ou qui les aiment. Hélas! qu'il y en a peu qui ont cette charité qui plaît à Dieu et qui conduit au ciel! Tenez, M. F., voulez-vous un bel exemple de la charité chrétienne? en voici un qui peut vous servir de modèle, toute votre vie. Il est rapporté dans l'histoire des Pères du désert, qu'un solitaire rencontra dans le chemin un pauvre estropié tout couvert d'ulcères et de pourriture; il était dans un état si misérable qu'il ne pouvait ni gagner sa vie, ni se traîner. Le solitaire, touché de compassion, le porta dans sa cellule, lui donna tous les soulagements qu'il put. Ce pauvre, ayant repris ses forces, le solitaire lui dit : « Voulez-vous, mon cher frère, demeurer avec moi, je ferai tout ce que je pourrai pour vous nourrir, et nous prierons et nous servirons le bon Dieu ensemble. » — « Oh! que vous me donnez de joie, lui dit le pauvre! que je suis heureux de trouver dans votre charité une ressource à ma misère! » Le solitaire, qui avait déjà bien de la peine à gagner sa vie, redoubla

son travail pour avoir de quoi nourrir son pauvre; et il tâchait de le nourrir le mieux qu'il pouvait et bien mieux qu'il ne se nourrissait lui-même. Mais, au bout de quelque temps, ce pauvre commença à murmurer contre son bienfaiteur, se plaignant de ce qu'il le nourrissait trop mal. « Hélas! mon cher ami, lui dit le solitaire, je vous nourris mieux que moi-même, je ne puis faire autre chose pour vous que ce que je fais. » Quelques jours après, cet ingrat recommença ses plaintes, et vomit contre son bienfaiteur un torrent d'injures. Le solitaire souffrit tout cela avec patience, sans rien répondre. Le pauvre fut honteux d'avoir parlé de la sorte à un si saint homme, qui ne lui faisait que du bien; et il lui demanda pardon. Mais, il retomba bientôt dans les mêmes impatiences et prit une telle haine contre ce bon solitaire, qu'il ne pouvait plus le supporter. « Je suis ennuyé de vivre avec toi, lui dit-il; je veux que tu me reportes dans le chemin où tu m'as trouvé; je ne suis pas accoutumé à être si mal nourri. » Le solitaire lui demanda pardon, lui promettant qu'il tâcherait de le mieux traiter. Le bon Dieu lui inspira d'aller trouver un bourgeois charitable du voisinage, pour lui demander de la nourriture un peu meilleure pour son estropié. Le bourgeois, touché de compassion, lui dit de venir tous les jours chercher de quoi le nourrir. Le pauvre parut content; mais au bout de quelques semaines, il recommença à faire de nouveaux et de piquants reproches au solitaire. « Vas, lui dit-il, tu n'es qu'un hypocrite, tu fais semblant d'aller chercher l'aumône pour moi, et c'est pour toi; tu manges le meilleur en secret, et tu ne me donnes que tes restes. » — « Ah! mon ami, lui dit le solitaire, vous me faites injure, je vous assure que je ne demande jamais rien pour moi, que je ne touche

pas même un morceau de ce que l'on me donne pour vous; si vous n'êtes pas content des services que je vous rends, ayez au moins patience pour l'amour de Jésus-Christ, en attendant que je fasse mieux. » — « Vas, lui dit le pauvre, je n'ai pas besoin de tes remontrances, » et, sur-le-champ, il se saisit d'un caillou, et le jeta à la tête du solitaire, qui évita le coup. Ensuite ce malheureux prit un gros bâton, dont il se servait pour se traîner, et lui en donna un si rude coup, qu'il le fit tomber par terre. « Le bon Dieu vous pardonne, lui dit le bon solitaire; pour moi, je vous pardonne bien, pour l'amour de Jésus-Christ, les mauvais traitements que vous me faites. » — « Tu dis que tu me pardonnes; mais ce n'est que du bout des lèvres, parce que je sais que tu me voudrais déjà voir mort. » — « Je vous assure, mon ami, lui dit tendrement le bon solitaire, que c'est de tout mon cœur que je vous pardonne. » Ce bon solitaire voulut l'embrasser pour marquer qu'il l'aimait. Dans ce moment, le pauvre le prit par la gorge, lui déchira le visage avec ses ongles, et voulait l'étrangler. Le solitaire s'étant *débarrassé* de ses mains, le pauvre lui dit : « Vas, tu ne mourras jamais que de mes mains. » Ce bon solitaire, qui était toujours touché de compassion et rempli d'une charité vraiment chrétienne, prit patience avec lui pendant trois ou quatre ans. Pendant ce temps-là, il n'y a que Dieu qui sache combien il eut à souffrir de la part du pauvre. Il lui disait à tout moment qu'il voulait qu'il le reportât dans le chemin où il l'avait trouvé, qu'il aimait mieux mourir de faim ou de froid, ou bien être dévoré par les bêtes, que de vivre avec lui. Ce bon solitaire ne savait à quoi se déterminer; d'un côté, sa charité lui représentait qu'en le reportant dans l'endroit où il l'avait trouvé,

il allait périr de misère; d'un autre côté, il craignait de perdre patience dans ce combat. Il lui vint la pensée d'aller consulter saint Antoine sur le parti qu'il devait prendre pour être le plus agréable au bon Dieu; il ne craignait ni la peine, ni les outrages qu'il recevait pour tous ses bienfaits; mais il voulait seulement connaître la volonté de Dieu. Étant auprès de saint Antoine, sans rien lui dire, celui-ci, par la bouche duquel le Saint-Esprit parlait, lui dit : « Ah! mon fils, je sais ce qui vous amène ici, et pourquoi vous venez me trouver. Gardez-vous bien de suivre la pensée que vous avez de renvoyer ce pauvre; c'est une rude tentation du démon, qui veut vous ôter votre couronne; si vous aviez le malheur de l'abandonner, mon fils, le bon Dieu ne l'abandonnerait pas. » Il semblait, d'après ce que saint Antoine lui dit, que son salut fût attaché aux soins qu'il donnait à ce pauvre. « Mais, mon père, lui dit le solitaire, je crains de perdre patience avec lui. » — « Et pourquoi la perdriez-vous, mon fils, lui répliqua saint Antoine, ne savez-vous pas que c'est envers ceux qui nous font le plus de mal, que nous devons exercer le plus généreusement notre charité? Mon fils, dites-moi, quel mérite auriez-vous d'avoir la patience avec une personne qui ne vous ferait jamais de mal? ne savez-vous pas, mon fils, que la charité est une vertu courageuse, qui ne regarde pas les vices de celui qui nous fait de la peine, mais qui ne regarde que Dieu seul. Aussi, mon fils, je vous engage grandement à garder ce pauvre : plus il est méchant, plus vous devez en avoir pitié; tout ce que vous lui ferez par charité, Jésus-Christ le tiendra pour fait à lui-même. Faites voir, mon fils, par votre patience, que vous êtes le disciple d'un Dieu souffrant. Souvenez-vous que c'est par la patience et

par la charité que l'on connaît un chrétien. Regardez ce pauvre comme celui dont Dieu veut se servir pour vous faire travailler à votre couronne. » Le solitaire fut très-satisfait de savoir de ce grand saint que c'était la volonté de Dieu qu'il gardât son pauvre, et que tout ce qu'il faisait envers lui était très-agréable à Dieu. Il va trouver son pauvre, et oubliant toutes les injures et les mauvais traitements qu'il en avait reçus jusqu'à ce jour, lui montrant une charité qui n'avait plus de bornes, il le servait avec une humilité admirable, et ne cessait de prier pour lui. Le bon Dieu vit dans ce jeune solitaire tant de patience et de charité qu'il convertit ce pauvre ; et par là montra à son serviteur, combien tout ce qu'il avait fait lui était agréable, puisqu'il accordait à ce malheureux son salut et sa conversion.

Que pensez-vous de cela, M. F.? est-ce là une charité chrétienne, oui ou non? Oh! que cet exemple, au grand jour du jugement, va confondre de chrétiens qui ne veulent pas seulement souffrir une parole, supporter, huit jours, le mauvais caractère d'une personne, sans murmurer, sans lui vouloir peut-être du mal. Il faut se quitter, il faut se séparer pour avoir la paix, dit-on. O mon Dieu! que de chrétiens se damnent par le défaut de charité! Non, non, M. F., quand vous feriez même des miracles, vous ne serez jamais sauvés, si vous n'avez pas la charité. Non, M. F., ce n'est pas connaître sa religion; ce n'est avoir qu'une religion de caprice, d'humeur et de penchant. Allez, allez, vous n'êtes que des hypocrites et des réprouvés! Sans la charité, jamais vous ne verrez le bon Dieu, jamais vous n'irez au ciel!... Donnez votre bien, faites de grandes aumônes à ceux qui vous aiment ou qui vous plaisent, assistez tous les jours à la sainte messe, communiez tous les jours, si

vous voulez; vous n'êtes que des hypocrites et des réprouvés; continuez votre route et vous serez bientôt en enfer!... Vous ne pouvez supporter les défauts de votre prochain parce qu'il est trop *pénible*, vous n'aimez pas à être avec lui. Allez voir, allez, malheureux, vous n'êtes qu'un hypocrite, vous n'avez qu'une fausse religion, qui, avec tout ce que vous faites de bien, vous conduira en enfer. O mon Dieu! que cette vertu est rare! Hélas! elle est aussi rare que sont rares ceux qui iront au ciel.

Je n'aime pas même les voir, direz-vous; à l'église, ils me donnent des distractions avec toutes leurs manières. Ah! malheureux, dites plutôt que vous n'avez pas la charité, et que vous n'êtes qu'un misérable, qui n'aimez que ceux qui (entrent) dans vos sentiments ou vos intérêts, qui ne vous contredisent en rien, et qui vous flattent de vos bonnes œuvres, qui aiment à vous remercier de vos bienfaits et qui vous paient de reconnaissance. Vous ferez tout pour ceux-ci, vous ne craignez pas même de vous priver de votre nécessaire pour les soulager; mais, s'ils vous méprisent ou paient d'ingratitude, vous ne les aimez plus, vous ne voulez plus les voir, vous fuyez leurs compagnies; vous êtes content de couper court aux entretiens que vous avez avec eux. O mon Dieu! que de fausses dévotions qui ne peuvent nous conduire que parmi les réprouvés!

Si vous en doutez, M. F., écoutez saint Paul, qui ne peut vous tromper : « Quand, nous dit-il, je donnerais tout mon bien aux pauvres, quand je ferais des miracles en ressuscitant les morts, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien autre qu'un hypocrite. » Mais pour mieux vous en convaincre, parcourez toute la passion de Notre Seigneur Jésus-Christ, voyez toutes les Vies des Saints,

vous n'en trouverez aucun qui n'ait pas cette vertu : c'est-à-dire, qui n'ait pas aimé ceux qui lui faisaient des injures, qui lui voulaient du mal, qui le payaient d'ingratitude pour ses bienfaits. Non, non, vous n'en verrez pas un qui n'ait pas préféré de faire du bien à celui qui lui aura fait quelques torts. Voyez saint François de Sales, qui nous dit que, s'il n'avait qu'une bonne œuvre à faire, il choisirait celui qui lui a fait quelque outrage, plutôt que celui qui lui a rendu quelque service. Hélas! M. F., qu'une personne qui n'a pas la charité va loin pour le mal! Si une personne lui a fait quelque peine, vous la voyez examiner toutes ses actions; elle les juge, elle les condamne, elle les tourne en mal, toujours croyant avoir raison. — Mais, me direz-vous, il y a bien des fois que l'on voit qu'ils agissent mal, l'on ne peut pas penser autrement. — Mon ami, comme vous n'avez point de charité, vous croyez qu'ils font mal; mais si vous aviez la charité, vous penseriez bien autrement, parce que vous penseriez toujours que vous pouvez bien vous tromper, comme cela arrive si souvent; et pour vous en convaincre, en voici un exemple, que je vous prie de ne jamais effacer de votre esprit, surtout quand vous penserez que votre prochain fait mal.

Il est rapporté dans l'histoire des Pères du désert, qu'un solitaire nommé Siméon, étant resté plusieurs années dans (la solitude), il lui vint la pensée d'aller dans le monde; mais il demanda au bon Dieu que jamais de sa vie, les hommes ne connussent ses intentions. Le bon Dieu lui ayant accordé cette grâce, il alla dans le monde. Il contrefaisait le fou, il délivrait les possédés du démon, et il guérissait les malades; il allait dans les maisons des femmes de mauvaise vie, leur faisait jurer qu'elles n'ai-

meraient que lui, leur donnant tout l'argent qu'il avait. Tout le monde le regardait comme un solitaire qui avait perdu l'esprit. L'on voyait tous les jours cet homme, qui avait plus de soixante-dix ans, jouer avec les enfants dans les rues; d'autres fois, il allait se jeter au travers des danses publiques pour sauter avec les autres, en leur disant quelques mots qui leur montraient bien le mal qu'ils faisaient. Mais on regardait cela comme venant d'un fou, et l'on ne faisait que le mépriser. D'autres fois, il montait sur les théâtres, d'où il jetait des pierres à tous ceux qui étaient en bas. Quand il voyait des personnes qui étaient possédées du démon, il se mettait avec elles, et contrefaisait le possédé comme si lui-même l'eût été. On le voyait courir dans les auberges, se mettre avec les ivrognes; dans les marchés, il se roulait par terre, et faisait mille autres choses toutes fort extravagantes. Tout le monde le condamnait, le méprisait; les uns le regardaient comme un fou, les autres, comme un libertin et un mauvais sujet qui ne méritait que la prison. Et cependant, M. F., malgré tout cela, c'était un saint, qui ne cherchait que le mépris et à gagner les âmes à Dieu, quoique tout le monde en jugeât mal. Ce qui nous montre que quoique les actions mêmes de notre prochain nous paraissent mauvaises, nous ne devons pas, nous, en juger mal. Souvent nous les jugeons mauvaises, tandis qu'aux yeux de Dieu, elles ne le sont pas.

Ah! que celui qui aurait le bonheur d'avoir la charité, cette belle et incomparable vertu, se garderait bien de juger et de vouloir mal à son prochain! — Mais, me direz-vous, son caractère est trop mauvais, l'on ne peut pas y tenir. — Vous ne pouvez pas y tenir, mon ami, vous croyez donc être un saint, et sans défaut? pauvre aveugle! vous verrez un jour que vous en avez

plus fait souffrir à ceux qui sont autour de vous, qu'ils ne vous en ont fait souffrir. C'est l'ordinaire que les plus mauvais croient qu'ils ne font rien souffrir aux autres, et qu'ils ont tout à souffrir des autres. O mon Dieu, que l'homme est aveugle, quand la charité n'est pas dans son cœur! D'un autre côté, si vous n'aviez rien à souffrir de la part de ceux qui sont avec vous, qu'auriez-vous donc à présenter au bon Dieu? — Quand est-ce donc que l'on pourra connaître que l'on est dans le chemin qui conduit au ciel? — Non, non, M. F., tant que vous n'aimerez pas ceux qui sont d'une humeur, d'un caractère tout différents du vôtre et même ceux qui vous contredisent en ce que vous faites, vous ne serez qu'un hypocrite et non un bon chrétien. Faites, tant que vous voudrez, *les autres biens*, cela n'empêchera pas que vous ne soyez damnés. D'ailleurs, voyez la conduite qu'ont tenue les saints, et comment ils se sont comportés envers leur prochain, en voilà un exemple qui nous montre que cette vertu seule semble nous assurer le ciel.

Il est rapporté dans l'histoire qu'un solitaire qui avait mené une vie bien imparfaite, du moins en apparence et aux yeux du monde, se trouva à l'heure de la mort si consolé et si content, que son supérieur en fut bien étonné. Pensant que c'était un aveuglement du démon, il lui demanda d'où pouvait venir ce grand contentement; qu'il savait bien pourtant que sa vie n'avait guère de quoi le rassurer, vu que les jugements (de Dieu) sont si terribles, même aux plus justes. « Il est vrai, mon père, lui dit le mourant, que je n'ai pas fait des œuvres extraordinaires, et même que je n'ai presque rien fait de bon; mais j'ai tâché toute ma vie de pratiquer ce grand précepte du Seigneur, qui est d'aimer tout le monde, de penser bien de tous, de supporter les défauts et de les

excuser et de leur rendre service; (je l'ai fait) toutes les fois que l'occasion s'en est présentée; j'ai tâché de ne faire du mal à personne, de ne parler mal de personne et de penser bien de tout le monde : voilà mon père, ce qui fait toute ma consolation et mon espérance dans ce moment, et ce qui, malgré toutes mes imperfections, me donne l'espérance que le bon Dieu aura pitié de moi. » Le supérieur fut si étonné de cela, qu'il s'écria avec des transports d'admiration : « O mon Dieu ! que cette vertu est belle et précieuse à vos yeux ! » Allez, mon fils, dit-il au solitaire, vous avez tout fait et tout accompli, en accomplissant ce commandement; allez, le ciel vous est assuré. » Ah ! M. F., si nous connaissions bien cette vertu, et quel en est le prix aux yeux de Dieu, avec quel empressement ne saisirions-nous pas toutes les occasions de la pratiquer, puisqu'elle renferme toutes les autres vertus et nous assure si bien le ciel? Non, non, M. F., nous ne sommes que des hypocrites, tant que cette vertu n'accompagnera pas toutes nos actions.

Mais pensez-vous en vous-mêmes, d'où vient que nous n'avons pas cette charité, puisqu'elle nous rend déjà si heureux dans ce monde par la paix et l'union qui règnent entre ceux qui ont le grand bonheur de l'avoir? — M. F., trois choses nous la font perdre, savoir : l'avarice, l'orgueil et l'envie. Dites-moi, pourquoi est-ce que vous n'aimez pas cette personne? Hélas ! c'est parce qu'elle n'entre pas dans vos intérêts; qu'elle aura dit quelques paroles contre vous, ou fait quelque chose qui ne vous a pas convenu; ou bien parce que vous lui avez demandé quelque service qu'elle vous a refusé; ou bien qu'elle aura fait quelque profit que vous espériez faire : voilà ce qui vous empêche de l'aimer comme vous le devez. Vous ne faites pas attention que tant que vous

n'aimerez pas votre prochain, c'est-à-dire, tout le monde, comme vous voudriez que l'on vous aimât, vous êtes un..... que si vous veniez à mourir, vous seriez damné. Cependant vous aimez encore à nourrir dans votre cœur des sentiments qui ne sont pas bien charitables, vous fuyez ces personnes; mais, prenez bien garde, mon ami, que le bon Dieu ne vous fuie pas aussi. Ne perdez jamais de vue qu'autant de temps que vous n'aimez pas votre prochain, le bon Dieu est en fureur contre vous; si vous veniez à mourir, il vous précipiterait de suite en enfer. O mon Dieu! peut-on bien vivre avec la haine dans le cœur!... Hélas! mon ami, vous n'êtes plus qu'un abominable aux yeux de Dieu, si vous êtes sans charité. Est-ce parce que vous voyez de grands défauts dans votre voisin? Hélas! mon ami, soyez bien persuadé que vous en avez encore de bien plus grands aux yeux de Dieu et que vous ne connaissez pas. Il est vrai que nous ne devons pas aimer les défauts et les vices du pécheur; mais nous devons aimer sa personne; car, quoique pécheur, il ne laisse pas que d'être la créature de Dieu et son image. Si vous voulez n'aimer que ceux qui n'ont point de défauts, vous n'aimerez personne, parce que personne n'est sans défauts. Raisonnons, M. F., en meilleurs chrétiens : plus un chrétien est pécheur, plus il est digne de compassion et de posséder une place dans notre cœur. Non, M. F., tant mauvais que soient ceux avec qui nous vivons, nous ne devons pas les haïr; mais, à l'exemple de Jésus-Christ, les aimer plus que nous-mêmes.

Voyez comment Jésus-Christ, qui est notre modèle, s'est comporté envers ses ennemis : il a prié pour eux et il est mort pour eux. Qui a porté les apôtres à traverser les mers, et à aller finir leur vie par le martyre? N'est-ce

pas (l'amour) pour leurs ennemis? Voyez la charité de saint François Xavier, qui quitta sa patrie et tous ses biens, pour aller habiter parmi des barbares, qui lui font souffrir tout ce qu'il est possible de faire souffrir à un chrétien, *sinon* la mort. Voyez un saint Abraham, solitaire, qui quitta sa solitude pour aller prêcher la foi dans un pays où personne n'avait pu la faire recevoir. N'est-ce pas sa charité qui fut cause qu'il fut frappé et traîné par terre jusqu'à être laissé demi-mort. Ne pouvait-il pas les laisser dans leur aveuglement? Oui, sans doute, mais sa charité, le grand désir de sauver leurs pauvres âmes, lui fait souffrir toutes ces injures. Oui, M. F., celui qui a la charité ne voit point de défauts dans son frère, mais seulement la nécessité de l'aider à sauver son âme, quoi qu'il en coûte.

Nous disons que, si nous aimons bien notre prochain, nous prendrons bien garde de ne pas le scandaliser et de rien faire qui puisse le détourner du bien pour le porter au mal. Oui, M. F., nous devons aimer tout le monde et lui faire du bien autant que nous le pouvons pour l'âme et pour le corps; parce que Jésus-Christ nous dit, que quand nous faisons quelque bien au prochain dans son corps, nous le faisons à lui-même; mais, à bien plus forte raison, quand nous l'aidons à sauver son âme. Ne perdons jamais (de vue) ces paroles de Jésus-Christ, qui nous dit dans l'Évangile : « Venez les bénis de mon Père, j'ai eu faim, vous m'avez donné à manger, etc... » Voyez la charité de saint Sérapion, qui quitta son habit pour le donner à un pauvre; il en rencontra un autre, il lui donna son habit de dessous; ne lui restant plus que son livre d'évangile, il va le vendre pour (pouvoir) donner encore. Son disciple lui demanda qui l'avait ainsi dépouillé? Il lui dit, qu'il avait lu dans son livre : « Ven-

dez et donnez tout ce que vous avez aux pauvres, et vous aurez un trésor dans le ciel ; c'est pour cela que j'ai vendu jusqu'à mon livre. » Il alla encore plus loin, il se donna lui-même à une pauvre veuve pour se faire vendre, afin qu'elle eût de quoi nourrir ses enfants ; et, étant conduit parmi les barbares, il eut le grand bonheur d'en convertir un grand nombre. Oh ! belle vertu ! si nous avions le bonheur de vous posséder, que d'âmes nous mènerions au bon Dieu !.... Quand saint Jean l'Aumônier pensait à cette belle action de saint Sérapion : « J'avais cru, disait-il à ses amis, avoir fait quelque chose, en donnant tout mon argent aux pauvres ; mais j'ai reconnu que je n'ai encore rien fait, parce que je ne me suis pas donné moi-même comme le bienheureux Sérapion, qui se donna pour nourrir les enfants d'une veuve. »

Concluons, M. F., que la charité est une des plus belles vertus, et qui nous assure le plus l'amitié du bon Dieu ; avec d'autres vertus, nous pouvons encore être dans le chemin de l'enfer ; mais avec la charité, qui est universelle, qui ne fuit point, qui aime ses ennemis comme ses amis, qui fait du bien à ceux qui lui font du mal, comme à ceux qui lui font du (bien) !... celui qui la possède est sûr que le ciel est pour lui !... C'est le bonheur que je vous souhaite.

TREIZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Sur l'Absolution.

Quorum remiseritis peccata, remittuntur eis : et quorum retinueritis, retenta sunt.

Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. (*S. Jean*, xx, 23.)

Qu'il en a coûté, M. F., à ce divin Sauveur pour donner l'efficacité à ces paroles : « Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et retenus à ceux à qui vous les retiendrez ! » Hélas ! que de tourments, que d'opprobres et quelle mort douloureuse !... Mais nous sommes si aveugles, si grossiers, si peu spirituels, que la plupart croient qu'il ne tient qu'au prêtre de donner ou de refuser l'absolution comme il lui plaît. Non, M. F., nous nous trompons grossièrement ; un ministre du sacrement de Pénitence n'est que le dispensateur des grâces et des mérites de Jésus-Christ ; il ne peut les donner que selon les règles qui lui sont prescrites. Hélas ! de quelle frayeur ne doit pas être saisi un pauvre prêtre, en exerçant un ministère si redoutable, où il est dans

un danger si grand de se perdre lui-même en voulant sauver les autres. Quel terrible rendement de compte pour un pauvre prêtre, lorsque le jugement viendra et que toutes ces absolutions lui seront remises devant les yeux par Dieu même, pour examiner s'il n'a point été ou trop prodigue des grâces du ciel, ou trop sévère. Hélas! M. F., qu'il est difficile de marcher toujours bien droit!..... Que de prêtres, au jugement, voudraient n'avoir pas été prêtres, mais simples laïques! Que de fidèles vont aussi se trouver coupables, qui, peut-être n'ont jamais prié Dieu pour leurs pasteurs qui se sont exposés à se perdre pour les sauver!... Mais, si un prêtre a le pouvoir de remettre les péchés, il a aussi le pouvoir de les retenir, et saint Grégoire le Grand nous dit qu'un prêtre doit bien examiner quelles sont les dispositions du pécheur, avant de lui donner l'absolution. Il doit voir si son cœur est changé, s'il a bien pris toutes les résolutions que doit avoir un pécheur converti.

Il est donc évident que le ministre de la pénitence doit différer ou refuser l'absolution à certains pécheurs, sous peine de se damner lui-même avec son pénitent. Je vais donc vous montrer ou vous apprendre, 1° ce que c'est que l'absolution; 2° quels sont ceux à qui il faut la donner ou la refuser : matière bien intéressante, puisqu'il s'agit de votre salut ou de votre perte.

Que l'homme est heureux, M. F., mais qu'il est coupable! Je dis qu'il est heureux; puisque, après avoir perdu son Dieu, le ciel et son âme, il peut encore espérer trouver des moyens si faciles pour réparer cette grande perte, qui est celle d'une éternité de bonheur. Le riche qui a perdu sa fortune, souvent, ne peut point, malgré sa bonne volonté, la rétablir; mais le chrétien

a-t-il perdu sa fortune éternelle? il peut la recouvrer sans qu'il lui en coûte rien, pour ainsi dire. O mon Dieu! que vous aimez les pécheurs, puisque vous nous fournissez tant de moyens de recouvrer le ciel! Je dis que nous sommes bien coupables de pouvoir gagner tant de biens et de tout mépriser! Vous avez perdu le ciel, mon ami, et pourquoi voulez-vous vivre dans une telle pauvreté?... Mon Dieu! *que* l'homme pécheur peut (éviter) son malheur, et quelle facilité (n'a-t-il pas) de pouvoir le réparer?

Si vous me demandez ce que c'est que l'absolution; je vous dirai que c'est un jugement que le prêtre prononce, au nom et par l'autorité de Jésus-Christ, et par lequel nos péchés sont aussi remis, aussi effacés que si nous ne les avions jamais commis, si celui qui les confesse la reçoit avec les dispositions que demande ce sacrement. Ah! M. F., qui de nous pourra s'empêcher d'admirer l'efficacité de ce jugement de miséricorde? O moment heureux pour un pécheur converti!... A peine le ministre a-t-il prononcé ces paroles : « Je vous absous, » que l'âme est lavée, purifiée de toutes ses souillures, par le sang précieux qui coule sur elle. Mon Dieu! que vous êtes bon pour un pécheur!... Disons encore, M. F., que notre pauvre âme est arrachée de la tyrannie du démon et rétablie dans l'amitié et la grâce de son Dieu; elle recouvre la paix, cette paix si précieuse, qui fait tout le bonheur de l'homme dans ce monde et dans l'autre; l'innocence lui est rendue, avec tous ses droits au royaume de Dieu, que ses péchés lui avaient ravis. Dites-moi, M. F., ne devons-nous pas être pénétrés et attendris jusqu'aux larmes à la vue de tant de merveilles? Auriez-vous pu penser que, chaque fois qu'un pécheur reçoit l'absolution, tous ces

biens lui soient accordés? Mais tout cela n'est donné et ne doit être donné qu'à ceux qui le méritent, c'est-à-dire, qui sont pécheurs, il est vrai, mais pécheurs convertis, qui regrettent leur vie passée, non-seulement parce qu'ils ont perdu le ciel; mais parce qu'ils ont été conduits à outrager (celui) qui mérite d'être infiniment aimé.

Si vous désirez savoir quand on doit vous différer ou refuser l'absolution, le voici : écoutez-le bien et gravez-le dans votre cœur, afin que, chaque fois que vous irez vous confesser, vous puissiez connaître si vous méritez d'être absous ou renvoyés. Je trouve huit raisons qui doivent porter le prêtre à vous différer l'absolution, c'est l'Église elle-même qui a donné ces règles sur lesquelles le prêtre ne doit pas passer; s'il les dépasse, malheur à lui et à celui qu'il conduit : c'est un aveugle qui en conduit un autre, ils se précipitent tous deux dans les enfers. Le devoir du ministre est de bien appliquer ces règles, et le vôtre, de ne jamais murmurer lorsqu'il ne vous donne pas l'absolution. Si un prêtre vous la refuse, c'est parce qu'il vous aime et qu'il désire véritablement sauver votre pauvre âme, et vous ne connaîtrez cela qu'au jour du jugement : c'est alors que vous verrez que ce n'était que le désir qu'il avait de vous conduire au ciel qui l'a porté à vous différer l'absolution. S'il vous l'avait accordée, comme vous le désiriez, vous seriez damné. Vous ne devez donc jamais, M. F., murmurer lorsqu'un prêtre ne vous donne pas l'absolution; au contraire, (vous devez) en remercier le bon Dieu, et travailler de toutes vos forces à mériter ce bonheur.

Je dis 1°, que ceux qui ne sont pas assez instruits ne méritent pas l'absolution : le prêtre ne doit pas la leur donner, et ne le peut sans se rendre coupable; parce que

tout chrétien est obligé de connaître Jésus-Christ avec ses mystères, avec sa doctrine, ses lois et ses sacrements. Saint Charles Borromée, archevêque de Milan, nous dit expressément que l'on ne doit pas donner l'absolution à ceux qui ne connaissent pas les principaux mystères du christianisme, et les obligations particulières de leur état : « surtout, nous dit-il, quand on reconnaît que leur ignorance vient de leur indifférence pour leur salut. » Les lois de l'Église défendent de donner l'absolution aux pères et aux mères, aux maîtres et maîtresses qui n'instruisent pas leurs enfants ou leurs domestiques, ou qui ne les font pas instruire par d'autres de tout ce qui est nécessaire pour être sauvé; qui ne veillent pas sur leur conduite; qui négligent de les corriger de leurs désordres et de leurs défauts. Vous dire que ceux qui ne savent pas ce qui est nécessaire pour être sauvé, ne méritent pas l'absolution, c'est comme si je disais à une personne qu'elle est dans le précipice sans lui donner les moyens d'en sortir. Je vais donc vous montrer ce que vous devez savoir pour sortir de cet abîme d'ignorance; gravez-le bien dans vos cœurs, afin qu'il ne s'y efface jamais, que vous l'appreniez à vos enfants et que vos enfants l'apprennent à d'autres. Renouvelons, M. F., ce que je vous ai dit déjà plusieurs fois : un chrétien doit savoir le *Notre Père*, le *Salue, Marie*, le *Crois en Dieu*, le *Confesse à Dieu*, les trois actes de Foi, d'Espérance et d'Amour, les Commandements de Dieu et de l'Église, et son acte de Contrition. Je ne veux pas seulement dire : les mots; parce qu'il faudrait être *furieusement* ignorant pour ne le (point) savoir; mais il faut que, si l'on vous interroge, vous puissiez rendre compte de l'explication de chaque article en particulier, et de ce qu'ils veulent dire. Voilà ce que l'on vous

(demande), et non de savoir les mots. Il faut que vous sachiez que le *Notre Père* a été composé par Dieu même; que le *Salue, Marie*, a été composé, une partie par l'ange, lorsqu'il vint trouver la sainte Vierge pour lui annoncer le mystère de l'Incarnation, et l'autre partie par l'Église; il faut que vous sachiez que le *Crois en Dieu* a été composé par les Apôtres après la descente du Saint-Esprit, avant de se disperser dans le monde; ce qui fait que dans tous les lieux du monde l'on enseigne la même religion et les mêmes mystères. Il renferme l'abrégé de toute notre sainte religion, le mystère de la sainte Trinité, qui est un seul Dieu en trois personnes, que c'est le Père qui nous a créés, que c'est le Fils qui nous a rachetés par sa mort et ses souffrances, et que c'est le Saint-Esprit qui nous a sanctifiés dans le saint Baptême. Lorsque vous dites : « Je crois en Dieu le Père tout-puissant, créateur, etc., » c'est comme si vous disiez : Je crois que le Père éternel a tout créé, nos corps et nos âmes, que le monde n'a pas toujours été, qu'il ne durera pas toujours, qu'un jour tout sera anéanti..... « Je crois en Jésus-Christ, » c'est comme si vous disiez : Je crois que (Jésus-Christ), la seconde personne de la sainte Trinité s'est fait homme, qu'il a souffert, qu'il est mort pour nous racheter, pour nous mériter le ciel que le péché d'Adam nous avait ravi. « Je crois au Saint-Esprit, à la sainte Église catholique, etc., » c'est comme si vous disiez : Je crois qu'il n'y a qu'une religion, qui est celle (de l'Église), que c'est Jésus-Christ lui-même qui l'a établie, qu'il y a renfermé toutes ses grâces, que tous ceux qui ne sont pas dans cette Église ne seront pas sauvés, et que cette Église doit durer jusqu'à la fin du monde. Lorsque vous dites : « Je crois à la communion des saints, » c'est comme si vous disiez : Je crois que tous les chrétiens se font part

de leurs prières, de toutes leurs bonnes œuvres, je crois que les saints qui sont dans le ciel prient le bon Dieu pour nous, et que nous pouvons prier pour ceux qui sont dans les flammes du purgatoire. Lorsque vous dites : « Je crois à la rémission des péchés, » c'est comme si vous disiez : Je crois qu'il y a, dans l'Église de Jésus-Christ, des sacrements qui remettent toutes sortes de péchés, et qu'il n'y a point (de péchés) que l'Église de Jésus-Christ ne puisse remettre. En disant : « La résurrection de la chair, » cela veut dire que nos *mêmes* corps, que nous avons maintenant, ressusciteront un jour, que nos âmes y rentreront pour aller dans le ciel, si nous avons eu le bonheur de bien servir le bon Dieu, ou pour aller en enfer y brûler pendant l'éternité si..... En disant : « Je crois à la vie éternelle, » c'est dire : (Je crois) que l'autre vie ne finira jamais, que notre âme durera autant que Dieu lui-même, qui est sans fin. Lorsque vous dites : « D'où il viendra juger les vivants et les morts, » c'est comme si vous disiez : Je crois que Jésus-Christ est dans le ciel en corps et en âme, et que c'est lui-même qui viendra pour nous juger, pour récompenser ceux qui auront bien fait et pour punir ceux qui l'auront méprisé.

Il faut savoir que les Commandements de Dieu ont été donnés à Adam en le créant; c'est-à-dire, que Dieu les grava dans son cœur, et qu'après qu'Adam eut péché, Dieu les donna à Moïse écrits sur des tables de pierre, sur le mont Sinaï. Ce sont les mêmes que Dieu renouvela lui-même, lorsqu'il vint sur la terre pour nous sauver tous (1). Je dis que vous devez savoir vos trois actes, de Foi, d'Espérance et de Charité. Je ne veux pas dire

(1) Différence qu'il y a entre les Commandements de Dieu et ceux de l'Église. (*Note du Vénérable.*)

encore simplement les mots, (qui est-ce qui ne les sait pas?) mais le sens de ces actes. La foi nous fait croire tout ce que l'Église nous enseigne, quoique nous ne puissions pas le comprendre; elle nous fait croire que Dieu nous voit, veille à notre conservation, qu'il nous récompensera ou nous punira, selon que nous aurons bien ou mal fait; qu'il y a un ciel pour les bons et un enfer pour les méchants; que Dieu a souffert et qu'il est mort pour nous. L'espérance nous fait faire toutes nos actions dans la vue de plaire à Dieu, parce qu'elles seront récompensées pendant toute l'éternité. Nous devons croire que la foi ni l'espérance ne seront plus nécessaires dans le ciel, ou plutôt que nous n'aurons ni la foi ni l'espérance : rien à croire parce qu'il n'y aura plus de mystères, ni rien à espérer, puisque nous verrons tout ce que nous aurons dû croire et que nous posséderons tout ce que nous aurons espéré; il n'y aura plus que l'amour, qui nous consumera pendant toute l'éternité : ce qui fera tout notre bonheur. Dans ce monde, l'amour de Dieu consiste à aimer le bon Dieu au-dessus de tout ce qui est créé, le préférer à tout, même à notre vie. Voilà, M. F., ce que l'on veut dire lorsqu'on dit que vous devez savoir le *Notre Père*, le *Salue, Marie*, le *Crois en Dieu*, le *Confesse à Dieu*, le *Un seul Dieu* et vos trois actes. Si vous (ne) savez pas cela, vous ne savez pas ce qui est nécessaire pour vous sauver; il faut au moins que si l'on vous interroge sur ce que je viens de vous dire, vous puissiez y répondre.

Ce n'est pas encore tout : il faut que vous sachiez ce que c'est que le mystère de l'Incarnation et ce que veut dire ce mot d'Incarnation. Il faut que vous sachiez que ce mystère veut dire que la seconde personne de la sainte Trinité a pris un corps comme le nôtre dans le sein de

la très-sainte vierge Marie, par l'opération du Saint-Esprit. Nous honorons ce mystère le 25 mars, le jour de l'Annonciation; car c'est dans ce jour que le Fils de Dieu a uni, a *joint* sa divinité à notre humanité; qu'il a pris un corps comme le nôtre, sinon le péché, et qu'il s'est chargé de tous nos péchés pour satisfaire à la justice de son Père. Il faut savoir que c'est le 25 décembre que Jésus-Christ est venu au monde, à minuit, le jour de Noël. Vous savez que l'on dit trois messes ce jour, pour honorer les trois naissances de Jésus-Christ : la première, dans le sein de son Père, qui est de toute éternité, la seconde, sa naissance corporelle dans la crèche, et la troisième, sa naissance dans nos âmes par la sainte communion.

Il faut que vous sachiez que c'est le jeudi saint que Jésus-Christ a institué le sacrement adorable de l'Eucharistie. La veille de sa mort, étant avec ses apôtres, il prit du pain, le bénit, le changea en son corps. Il prit du vin avec un peu d'eau, le changea en son sang, et donna à tous les prêtres, en la personne de ses apôtres, (le pouvoir) de faire le même miracle toutes les fois qu'ils prononceraient les mêmes paroles : ce qui se fait pendant la sainte messe lorsque le prêtre prononce les paroles de la consécration. Il faut savoir que c'est le vendredi saint que Jésus-Christ est mort, c'est-à-dire, qu'il est mort comme homme et non comme Dieu; parce que, comme Dieu, il ne pouvait pas mourir; — qu'il est ressuscité le saint jour de Pâques, cela veut dire, que son âme s'est réunie à son corps, et qu'après être resté quarante jours sur la terre, il est monté au ciel le jour de l'Ascension; que le Saint-Esprit est descendu sur les apôtres le jour de la Pentecôte. Il faut que si l'on vous interroge (et si l'on vous demande) quand est-ce que les

sacrements ont été institués par Jésus-Christ (ou quand ils) ont eu leur effet, c'est-à-dire, nous ont communiqué toutes ses grâces, il faut que vous puissiez dire que ce n'est qu'après la Pentecôte. — Si l'on vous demandait qui les a institués, il faut répondre qu'il n'y a que Jésus-Christ qui ait pu les instituer : ce n'est ni la sainte Vierge ni les apôtres. Il faut que vous sachiez combien il y en a, quels sont les effets de chaque sacrement, et quelles sont les dispositions qu'il faut avoir pour les recevoir; il faut que vous sachiez que le Baptême efface en nous le péché originel, qui est le péché d'Adam, (et que nous avons) en venant au monde; que celui de la Confirmation nous est donné par l'évêque, et qu'il nous donne le Saint-Esprit avec l'abondance de ses grâces, que celui de la Pénitence nous est donné lorsque nous nous confessons, et que, pendant que le prêtre nous donne l'absolution, si nous sommes bien préparés, tous nos péchés sont effacés. Dans la sainte Eucharistie, nous recevons, non la sainte Vierge, ni les anges, ni les saints, mais le Corps adorable et le Sang précieux de Jésus-Christ. Comme Dieu, nous y recevons les trois personnes de la sainte Trinité : c'est-à-dire, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, et, comme homme nous ne recevons que le Fils : c'est-à-dire, son corps et son âme unis à sa divinité. — Le sacrement de l'Extrême-Onction est celui qui nous aide à bien mourir, (et est institué) pour nous purifier des péchés que nous avons commis par tous nos sens. Celui de l'Ordre communique aux hommes le même pouvoir que (le Fils de) Dieu donna à ses apôtres. Ce sacrement a été institué lorsque Jésus-Christ dit à ses apôtres : « Faites ceci en mémoire de moi, et toutes les fois que vous prononcerez les mêmes paroles, vous opérerez le même miracle. » Le sacrement

de Mariage sanctifie les chrétiens qui s'unissent ensemble selon les lois de l'Église et de l'État. Il y a encore à vous dire qu'il y a une différence entre le sacrement de l'Eucharistie et les autres. Dans celui de l'Eucharistie, nous recevons le Corps adorable et le Sang précieux de Jésus-Christ, au lieu que dans les autres nous ne recevons que l'application de son Sang précieux. L'on donne encore le nom de (sacrements) des morts aux uns, et aux autres le nom de (sacrements) des vivants. Voici pourquoi l'on dit que le Baptême, la Pénitence et quelquefois l'Extrême-Onction sont des sacrements des morts : parce que notre âme est morte aux yeux de Dieu par le péché. Ces sacrements ressuscitent notre âme à la grâce; et les autres que l'on appelle (sacrements des) vivants....., c'est parce qu'il faut être en état de grâce pour les recevoir, c'est-à-dire, sans péché. Il faut encore savoir que lorsque Jésus-Christ a souffert sur la croix, le Père ni le Saint-Esprit n'ont point souffert, ni ne sont morts; mais c'est seulement le Fils qui a souffert et qui est mort comme homme et non comme Dieu.

Eh bien! M. F., si je vous avais interrogés, auriez-vous bien répondu à tout cela?... Si vous ne savez pas tout ce que je viens de vous dire, vous n'êtes pas suffisamment instruits pour vous sauver. Nous avons dit que les pères et mères, les maîtres et maîtresses doivent être instruits de tout ce qui regarde leur état pour se sauver. Un père, une mère, un maître, une maîtresse doivent connaître toutes les obligations qu'ils ont à remplir envers leurs enfants et leurs domestiques; c'est-à-dire, connaître parfaitement leur religion, pour l'apprendre à leurs enfants et à leurs domestiques; sans quoi, ils ne sont que de pauvres malheureux qui se précipitent tous dans les enfers. Hélas! combien de pères

et de mères, de maîtres et de maîtresses qui ne connaissent *pas seulement* leur religion, qui croupissent avec leurs enfants et leurs domestiques dans une ignorance crasse, et qui n'ont à attendre que la mort pour être jetés en enfer! Saint Paul nous dit que celui qui ignore ses devoirs mérite d'être ignoré de Dieu. Vous conviendrez avec moi que toutes ces personnes sont indignes de l'absolution, et, si elles ont le malheur de la recevoir, ce n'est qu'un sacrilége qui tombe sur leur pauvre âme. O mon Dieu! que l'ignorance damne *du monde!* Nous sommes bien sûrs que ce seul péché en damnera plus que tous les autres ensemble; parce que, une personne ignorante ne connaît ni le mal qu'elle fait en péchant, ni le bien qu'elle perd; de sorte qu'une personne ignorante est une personne perdue!

2°, Je dis que l'on doit différer l'absolution (à ceux) qui ne donnent aucune marque de contrition : c'est-à-dire, de regret des péchés qu'ils ont commis. D'abord, l'expérience nous apprend que nous ne devons guère nous fier à toutes les promesses et à toutes les protestations que l'on fait. Tous nous disent qu'ils sont fâchés d'avoir offensé le bon Dieu, qu'ils veulent se corriger *tout de bon*, et que, s'ils viennent se confesser, ce n'est que pour cela. Le prêtre, les croyant sincères, leur donne l'absolution. Que *s'ensuit-il* de toutes ces résolutions? Le voici : c'est que huit jours après qu'ils ont été absous, ils oublient toutes leurs promesses et retournent à leur vomissement, c'est-à-dire, à toutes leurs mauvaises habitudes. Ainsi, toutes les protestations ne sont donc pas des preuves suffisantes de conversion. Jésus-Christ nous dit que ce n'est qu'au fruit que l'on connaît l'arbre; de même, ce n'est que par le changement de vie que l'on peut connaître si l'on a eu la

contrition nécessaire pour être dignes de l'absolution. Lorsqu'on a véritablement renoncé à ses péchés, il ne faut pas se contenter de les pleurer, il faut encore renoncer, quitter et fuir tout ce qui est capable de nous y porter : c'est-à-dire, être prêts à tout souffrir plutôt que de retomber dans les péchés que nous venons de confesser. Il faut que l'on voie en nous un changement entier, sans quoi, nous n'avons pas mérité l'absolution, et il y a tout lieu de croire que nous n'avons fait qu'un sacrilége. Hélas! qu'il y en a peu en qui l'on voit ce changement après avoir reçu l'absolution!... Mon Dieu! que de sacriléges!... Ah! si du moins toutes les trente absolutions, il y en avait une de bonne, que le monde serait bientôt converti! Ces personnes ne méritent donc pas l'absolution, qui ne donnent pas des marques suffisantes de contrition. Hélas! *combien* de fois, parce qu'on les renvoie, elles ne viennent plus. C'est donc bien parce qu'elles n'avaient pas envie de se convertir, puisque, loin de laisser leur confession jusqu'à une autre Pâque, elles auraient travaillé de tout leur cœur à changer de vie, et à revenir se réconcilier avec le bon Dieu.

3°, Je dis que l'on doit refuser l'absolution à tous ceux qui conservent des haines, des ressentiments dans leur cœur, qui refusent de pardonner ou de faire les premières démarches pour se réconcilier; de sorte, M. F., qu'il faut bien prendre garde de ne jamais recevoir l'absolution lorsque vous avez quelque chose contre votre prochain. Après avoir eu quelque difficulté, il faut que vous soyez aussi bien portés à lui rendre service, et de bonne grâce, que si, toute votre vie, il ne vous avait fait que du bien. Si vous vous contentez de dire que vous ne lui voulez pas de mal, mais que

vous le laissez comme il est; et que vous ne le saluiez pas de bonne grâce, que vous évitiez sa compagnie, que vous en préfériez d'autres à eux : vous ne les aimez pas comme vous le devez, pour que le bon Dieu vous pardonne vos péchés. Dieu ne vous pardonnera qu'autant que vous pardonnerez véritablement votre prochain, et tant que vous ressentirez quelque chose dans votre cœur contre lui, le meilleur est de travailler à déraciner cela; après, vous recevrez l'absolution. Je sais bien que l'on peut, et même que l'on doit, éviter les compagnies qui peuvent nous exposer à nous disputer avec l'un et avec l'autre, où l'on ne parle que de la conduite des voisins. Par rapport à ces personnes-là, voilà comment il faut se comporter : ne les fréquenter que quand il est nécessaire; mais ne point leur vouloir de mal, ni en dire; se contenter de prier le bon Dieu pour elles. Écoutez ce que Jésus-Christ nous dit dans l'Évangile : « Si, étant sur le point de présenter votre offrande à l'autel, vous vous souvenez que votre frère a quelque chose contre vous, ou que vous l'avez offensé, laissez là votre offrande, et allez, auparavant, vous réconcilier avec votre frère. Un jugement, nous dit Jésus-Christ, est réservé à celui qui n'aura pas fait miséricorde à son frère. » Vous comprenez, M. F., aussi (bien) que moi, que toutes les fois que nous avons quelque chose contre quelqu'un, nous ne devons pas recevoir l'absolution; parce que ce serait nous exposer à faire un sacrilége, ce qui est le plus grand de tous les malheurs.

4°, Je dis que l'on doit traiter de même ceux qui ont fait quelque tort au prochain et qui refusent de réparer le mal qu'ils ont fait ou dans sa personne ou dans ses biens; l'on ne peut pas même donner l'absolution à une personne qui est à l'article de la mort, qui a des restitu-

tions à faire et qui les laisse à faire à ses héritiers. Tous les Pères disent, que pour celui qui a du bien d'autrui, qui pourrait le rendre et qui ne le rend pas, il n'y a point de pardon ni de salut à espérer pour lui.

5°, Je dis que l'on doit refuser l'absolution à ceux qui sont dans l'occasion prochaine de pécher, et qui refusent d'en sortir. L'on appelle occasion prochaine de pécher, tout ce qui peut nous porter ordinairement à le commettre, comme les spectacles, les bals, les danses, les mauvais livres, les conversations déshonnêtes, les chansons profanes, les tableaux indécents, les manières déshonnêtes de s'habiller, les mauvaises compagnies, la fréquentation des personnes de différents sexes, les liaisons avec les personnes avec lesquelles on a déjà péché, etc... Comme sont encore les marchands qui ne savent rien vendre sans mentir ou faire des injures, tels sont les cabaretiers qui donnent à boire aux ivrognes et pendant les offices ou la nuit; comme encore aux domestiques qui sont sollicités au mal par quelqu'un de la maison. A toutes ces sortes de personnes, le prêtre ne ne doit et ne peut, sans se damner, leur donner l'absolution, à moins que ces personnes ne promettent de quitter ces choses, et de renoncer à toutes celles qui peuvent les porter au péché, ou qui leur sont une occasion de péché. Autrement, en recevant l'absolution, ils ne peuvent faire qu'un sacrilége.

6°, Je dis que l'on doit refuser l'absolution à (ceux qui sont scandaleux; qui, par leurs paroles, leurs conseils et leurs exemples pernicieux, portent les autres au péché; tels sont ces mauvais chrétiens qui tournent en dérision la parole de Dieu et ceux qui l'annoncent, qu'ils soient leurs pasteurs ou d'autres prêtres; qui se moquent de la religion, de la piété et des choses saintes;

qui disent des paroles contraires à la foi ou bien aux bonnes mœurs; ceux qui tiennent dans leurs maisons les veillées, les danses profanes, des jeux défendus; qui ont des tableaux déshonnêtes, indécents, ou de mauvais livres; comme sont encore les personnes du sexe qui se parent dans l'intention de plaire, qui, par leurs regards, leurs manières, *leur tenue* de *prétention*, font commettre tant de fornications et d'adultères de cœur. Un confesseur, dit saint Charles, doit refuser l'absolution à toutes ces personnes, puisqu'il est écrit : « Malheur à celui par qui le scandale arrive. »

7°, Je dis que l'on doit refuser l'absolution, c'est-à-dire, la différer aux pécheurs d'habitude, qui retombent depuis longtemps dans les mêmes péchés, qui ne font point, ou du moins, (font) bien peu d'efforts pour se corriger. De ce nombre sont ceux qui ont l'habitude de mentir à tout moment, qui ne s'en font point de scrupule, qui prendront plaisir à dire des mensonges pour faire rire les autres; comme ceux qui ont l'habitude de médire du prochain, qui ont toujours quelque chose à dire sur son compte; comme ceux qui jurent ces petits jurements : Mon Dieu, oui; mon Dieu, non; ma foi; pardi, parbleu, mâtin, le J... F..., B..., F..., S... N... F..., et autres choses semblables; ceux qui ont l'habitude de manger à toute heure, même sans nécessité; qui s'impatientent à tout moment, pour un rien; ceux qui boivent et mangent avec excès; comme ceux qui ne font pas assez d'efforts pour se corriger de ces pensées d'orgueil, de vanité, des mauvaises pensées contre la pureté; enfin, je dis que l'on refusera l'absolution à tous ceux qui n'accusent pas eux-mêmes leurs péchés, qui attendent, pour les dire, que le confesseur le leur demande. Ce n'est pas au prêtre à confesser vos péchés, mais bien

à vous; si le prêtre vous fait quelque interrogation, c'est pour suppléer à ce que vous n'auriez pas pu connaître. — Hélas! à *une partie*, il faut leur arracher, pour ainsi dire, leurs péchés du fond du cœur; et il y en a qui se disputeront avec leur confesseur, en disant qu'ils n'ont pas fait grand mal. Il est évident que ces personnes là ne sont pas dignes de recevoir l'absolution, et qu'elles n'ont pas les dispositions nécessaires que demande ce sacrement pour ne pas le profaner. Tous les Pères sont d'accord (sur ce point), que quand il n'y a point de changement ni d'amendement dans une personne qui se confesse, sa pénitence est fausse et trompeuse. Le saint Concile de Trente nous ordonne de ne donner l'absolution qu'à ceux en qui l'on voit la cessation du péché, la haine et la détestation du passé, la résolution et le commencement d'une vie nouvelle. Voilà, M. F., les règles dont un confesseur ne peut s'écarter, sans se perdre lui-même et ses pénitents.

Mais voyons maintenant, quelles sont les raisons que l'on donne, pour engager le confesseur à donner l'absolution. Les uns disent que ne pas donner l'absolution à ceux qui vont plusieurs fois se confesser, c'est détruire la religion, et faire paraître trop difficile à faire ce qu'elle nous commande; que c'est rebuter les pécheurs, que l'on est cause de ce qu'ils abandonnent la religion; que c'est les jeter en enfer; que bien d'autres sont plus faciles; qu'au moins l'on aurait le plaisir d'en voir, dans la paroisse, un grand nombre qui feraient leurs pâques, et que tous les ans, ils se feraient un plaisir de revenir se confesser; que de trop vouloir, l'on n'a rien. M. F., tous ceux qui raisonnent de la sorte, sont 1°, ceux qui ne méritent pas cette grâce. Mais, mes amis, dès le commencement de l'Église, tous les Pères ont suivi cette

règle : qu'il faut absolument avoir quitté le péché pour recevoir l'absolution. Ces refus ne paraissent durs qu'à des pécheurs impénitents ; cette conduite ne peut rebuter que ceux qui ne pensent pas à se convertir. Que résulte-t-il, M. F., de ces absolutions précipitées ? vous ne le savez que trop vous-mêmes. Hélas ! une chaîne de sacriléges. A peine avez-vous été absous, que vous vous replongez dans vos anciens péchés ; la facilité avec laquelle vous avez obtenu votre pardon, vous a fait espérer que vous l'obtiendriez, une autre fois, aussi facilement, et vous avez continué votre même genre de vie ; au lieu que, si l'on vous avait refusé cette absolution, vous seriez rentrés en vous-mêmes ; vous auriez ouvert les yeux sur votre malheur, d'où, peut-être, vous ne sortirez jamais. Votre pauvre vie n'est qu'une suite d'absolutions et de rechutes. Mon Dieu, quel malheur ! Voilà où vous mène notre malheureuse facilité à vous absoudre. N'est-ce pas plutôt une cruauté de vous donner (l'absolution), que de vous la refuser, lorsque vous n'êtes pas en état de la recevoir. Saint Cyprien nous dit qu'un prêtre doit s'en tenir aux règles de l'Église, et attendre que son pénitent donne des marques certaines que son cœur est changé, et qu'il commence à mener une vie toute différente de celle qu'il a menée, avant de se confesser : car, Jésus-Christ lui-même, tout Dieu qu'il était, maître de la grâce, n'a accordé le pardon qu'aux vrais pénitents : il reçut le bon larron, dont la conversion était sincère ; mais il rejeta le mauvais, à cause de son impénitence. Il pardonna à saint Pierre, dont il connaissait le repentir ; mais il abandonna Judas, dont la pénitence était fausse. Qu'il est malheureux pour un prêtre et pour un pénitent, si le prêtre lui donne l'absolution, lorsque le pénitent ne la mérite pas ! si, dans le moment où le ministre dit au

pénitent : Je vous absous, Jésus-Christ dise : Moi, je le condamne..... Hélas! que le nombre de ceux-là est grand, puisqu'il y en a si peu qui quittent le péché après avoir reçu l'absolution, et changent de vie!

Tout cela est bien vrai, me direz-vous; mais, que dira-t-on de moi, après m'avoir vu plusieurs fois confesser et ne point faire de pâques? L'on va croire que je mène mauvaise vie; d'ailleurs, j'en connais bien d'autres, plus pécheurs que moi, qui ont bien *passé;* vous avez bien reçu un tel, qui a mangé de la viande avec moi; qui est bien allé *les dimanches*, aussi bien que moi, à..... — La conscience de *l'autre* n'est pas la vôtre; s'il fait mal, il ne faut pas l'écouter. Est-ce que vous voudriez, pour sauver les apparences, vous damner en faisant un sacrilége? ne serait-ce pas le plus grand des malheurs? Vous croyez qu'on vous remarque, parce que l'on vous a vu vous confesser plusieurs fois, et que vous ne communiez pas. Ah! mon ami, craignez plutôt les yeux de Dieu, devant qui vous avez fait le mal, et ne faites pas attention à tout le reste. Vous dites que vous en connaissez de plus coupables que vous, qui ont passé. Qu'en savez-vous? Un ange vous est-il venu dire si Dieu ne les a pas changés et convertis? Et, quand même ils ne seraient pas convertis, devez-vous faire mal parce qu'ils font mal? Voudriez-vous vous damner, parce que les autres se damnent? Mon Dieu, quel affreux langage! — Mais, disent ces pénitents, qui, non-seulement ne sont pas convertis, mais encore, qui ne désirent pas même de se convertir, mais bien seulement de sauver les apparences. Quand faudra-t-il donc venir pour communier, je ne voudrais guère attendre? — Quand il faudra venir pour communier? écoutez saint Jean Chrysostôme; il va lui-même nous apprendre quand il faudra

venir pour communier. Est-ce à Pâques, à la Pentecôte, à Noël? Non, vous dit-il. Est-ce à l'article de la mort? Non, vous dit-il encore. Quand est-ce donc? C'est, vous dit-il, quand vous aurez renoncé, pour tout de bon, au péché, et serez bien résolus de ne plus y retomber, avec le secours de la grâce du bon Dieu; quand vous aurez rendu ce bien qui n'est pas à vous; que vous vous serez réconciliés avec votre ennemi; c'est quand vous serez véritablement convertis. — D'autres pécheurs nous diront : Si vous êtes si difficile, nous irons à d'autres, qui *nous passeront bien.* Voilà tant de fois que je viens; j'ai autre chose à faire que de courir les chemins; de longtemps je ne reviens; je vois bien que vous m'en voulez. Quel mal ai-je donc tant fait? — Vous irez en trouver un autre, mon ami, vous êtes maître d'aller à qui bon vous semblera; mais, croyez-vous qu'un autre voudra, mieux que moi, se damner? Non, sans doute. S'il vous reçoit, c'est qu'il ne vous connaît pas assez. Voulez-vous savoir ce que c'est qu'une personne qui parle de la sorte, et qui va chercher une absolution ailleurs? Écoutez et tremblez. Elle quitte son guide, qui peut bien la conduire, pour chercher un passe-port pour aller droit en enfer. — Mais, me direz-vous, voilà tant de fois que je viens. — Eh bien! mon ami, corrigez-vous, et il vous *passera* la première fois que vous reviendrez. — De longtemps, dites-vous, je ne *reviens pas.* — Tant pis, pour vous seul, mon ami. En ne revenant plus, vous allez à pas de géant du côté de l'enfer. Il y en a qui sont si aveugles, qu'ils vont jusqu'à croire que le confesseur leur en veut, puisqu'il ne leur donne pas l'absolution. Sans doute, mon ami, il vous en veut; mais c'est le salut de votre pauvre âme qu'il veut de vous; c'est pour cela, qu'il ne veut pas vous donner une absolution, qui, bien

loin de vous sauver, vous damnerait pour l'éternité. — Mais, dites-vous, quel mal ai-je donc tant fait? Je n'ai ni tué, ni volé... — Vous n'avez ni tué, ni volé, dites-vous? Mais, mon ami, l'enfer renferme d'autres personnes qui n'ont ni tué, ni volé; il y a plus que ces deux péchés qui traînent les âmes en enfer. Mais, si nous étions assez lâches pour vous donner l'absolution, lorsque vous ne la méritez pas, ce serait être le bourreau de votre pauvre âme, qui a tant coûté de souffrances à Jésus-Christ (1).

Écoutez, M. F., ce trait d'histoire, qui va nous apprendre quels sont les effets de ces absolutions précipitées, sans que le pénitent y soit disposé. Saint Charles Borromée nous rapporte qu'un homme riche de Naples menait une vie qui n'était guère chrétienne. Il s'adressa à un confesseur qui passait pour être bien indulgent et bien facile. Ce prêtre, en effet, n'eut pas plus tôt entendu ce pénitent, qu'il lui donna l'absolution sans (aucune preuve de repentir). Le gentilhomme, quoique sans religion, étonné de cette facilité que beaucoup de confesseurs sages et éclairés n'avaient pas eue pour lui, se lève brusquement, et tirant quelques pièces de monnaie de sa poche : « Tenez, mon Père, lui dit-il, recevez ces pièces et conservez-les bien jusqu'à ce que nous nous retrouvions ensemble dans le même lieu. — Quand, et dans quel lieu nous reverrons-nous, lui répondit le prêtre tout étonné? — Mon Père, ce sera au fond des enfers, où nous serons bientôt l'un et l'autre; vous, pour m'avoir donné l'absolution dont j'étais indigne, et moi, pour avoir été assez malheureux que de la recevoir sans avoir été converti. » Que pensez-vous de cela, M. F.? Méditons-le ensemble; il y a de quoi faire trembler les uns et les

(1) Instruction des jeunes gens, p. 172. (*Note du Vénérable.*)

autres. — Mais, me direz-vous, quand est-ce donc qu'on peut recevoir l'absolution? — Aussitôt que vous serez convertis, que vous aurez changé dans votre manière de (vivre); que vous prierez bien le bon Dieu qu'il fasse connaître à votre confesseur quelles sont les dispositions de votre cœur; lorsque vous aurez accompli bien exactement tout ce que votre confesseur vous aura prescrit, et que vous ne manquerez pas de revenir dans le temps qu'il vous a dit. Il est rapporté d'un pécheur qui se convertit dans une mission, qu'après sa confession, le prêtre le vit si bien disposé, qu'il allait lui donner l'absolution. Ce pauvre homme lui dit : « Eh quoi ! mon Père, à moi l'absolution ! ah ! laissez-moi pleurer quelque temps les péchés que j'ai eu le malheur de commettre; éprouvez-moi, afin que vous soyez assuré que mon repentir est sincère. » En recevant l'absolution, il croyait mourir de douleur. Mon Dieu ! que ces dispositions sont rares ! mais que les confessions bonnes le sont aussi ! Concluons, que nous ne devons jamais presser notre confesseur de nous donner l'absolution, parce que nous devons toujours trembler de n'être pas prêts, c'est-à-dire, assez convertis. Demandons au bon Dieu qu'il nous convertisse, en nous confessant, afin que nos péchés soient véritablement pardonnés. C'est le bonheur que je vous souhaite.

QUATORZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Sur le service de Dieu.

Quærite primum regnum Dei et justitiam ejus.
Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice. (*S. Matthieu*, VI, 33.)

SAINT Matthieu nous apprend que Jésus-Christ s'étant un jour trouvé avec des personnes qui s'occupaient beaucoup des affaires temporelles, leur dit : Ne vous inquiétez pas tant de tout cela, « cherchez premièrement le royaume des cieux et sa justice, et tout le reste vous sera donné avec abondance; » voulant leur dire, par là, que s'ils avaient le bonheur de mettre tous leurs soins à plaire à Dieu et à sauver leurs âmes, son Père leur fournirait tout ce qui leur serait (nécessaire) pour les besoins du corps. — Mais pensez-vous, comment *est-ce* que nous pouvons chercher le royaume des cieux et sa justice? — Comment, M. F.? rien de plus facile et de plus consolant : c'est en vous attachant au service de Dieu qui est le seul moyen qui nous reste, pour nous conduire à la fin noble et heureuse pour laquelle nous sommes créés. Oui, M. F., nous le savons tous, et même les plus grands pécheurs sont convaincus qu'ils ne sont dans le monde que pour

servir le bon Dieu, en faisant tout ce qu'il nous commande. — Mais, me direz-vous, pourquoi est-ce donc qu'il y en a si peu qui travaillent à cela? — M. F., le voici : c'est que les uns regardent le service de Dieu comme une chose très-difficile; ils pensent qu'ils n'ont pas assez de force pour l'entreprendre, ou que, l'ayant entrepris, ils ne pourront pas persévérer. Voilà précisément, M. F., ce qui décourage ou détourne une grande partie des chrétiens. Au lieu d'écouter ces consolantes paroles du Sauveur, qui ne peut nous tromper, (et qui nous dit) que son service est doux et agréable, qu'en le faisant nous y trouverons la paix de nos âmes et la joie de notre cœur..... Mais, pour mieux vous le faire comprendre, je vais vous montrer lequel des deux mène une vie plus dure, plus triste et plus pénible, ou de celui qui remplit ses devoirs de religion avec fidélité, ou de celui qui les abandonne pour suivre ses plaisirs et ses passions, pour vivre à sa liberté (1).

I. Oui, M. F., de quelque côté que nous considérions le service de Dieu, qui consiste dans la prière, la pénitence, la fréquentation des sacrements, l'amour de Dieu et du prochain et un entier renoncement à soi-même; oui, M. F., nous ne trouvons dans tout cela que joies, que plaisirs et que bonheur, pour le présent et pour l'avenir, comme vous allez le voir. Celui qui connaît sa religion et qui la pratique sait que les croix et les persécutions, le mépris, les souffrances, et enfin, la pauvreté et la mort se changent en douceurs, en consolation et en récom-

(1) C'est-à-dire celui qui ne regarde que les besoins du corps, en disant : Que mangerons-nous, de quoi nous vêtirons-nous?
(*Note du Vénérable.*)

pense éternelle. Dites-moi, vous en êtes-vous jamais formé une idée sensible? Non, sans doute. Cependant, M. F., cela est tel que je vous le dis; et, pour vous le prouver de manière que vous ne puissiez pas en douter, écoutez Jésus-Christ lui-même : « Bienheureux les pauvres, parce que le royaume des cieux leur appartient, et malheur aux riches, parce qu'il est très-difficile que les riches se sauvent. » Vous voyez donc, d'après Jésus-Christ, que la pauvreté ne doit pas nous rendre malheureux, puisque le Sauveur nous dit : « Bienheureux les pauvres. »

En deuxième lieu, ce ne sont pas les souffrances ni les chagrins; puisque Jésus-Christ nous dit : « Bienheureux ceux qui pleurent et qui sont persécutés, parce qu'un jour viendra qu'ils seront consolés; mais malheur au monde et à ceux qui prennent leurs plaisirs, parce qu'un jour viendra que leur joie se changera en larmes et en tristesse éternelle. »

En troisième lieu, ce n'est pas d'être méprisé, puisque Jésus-Christ nous dit : « On me méprise et on vous méprisera, on me persécute et on vous persécutera; mais, bien loin de vous laisser aller à la tristesse, réjouissez-vous, parce qu'une grande récompense vous attend dans le ciel. » Dites-moi, M. F., que pourra répondre maintenant ce pauvre homme qui veut nous dire qu'il est malheureux, et qui nous demande comment il pourra se sauver au milieu de tant de persécutions, de calomnies et d'injustices qu'on lui fait? Non, non, M. F., disons-le : rien n'est capable de rendre l'homme malheureux ici-bas, que le défaut de religion; et l'homme, malgré tout ce qu'il pourra éprouver sur la terre, s'il veut s'attacher au service de Dieu, ne laissera pas que d'être heureux.

Nous avons dit, M. F., que celui qui s'attache au bon Dieu se trouve plus heureux que les gens du monde, dans le moment où tout va selon leurs désirs ; et même, nous voyons que plusieurs saints ne respiraient que le bonheur de souffrir ; nous en avons un bel exemple dans la personne de saint André. Il est rapporté dans sa vie qu'Egée, gouverneur de la ville, voyant que saint André, par ses prédications, rendait désert le temple de ses faux dieux, l'envoya prendre. Le saint étant présenté devant son tribunal, il lui dit d'un air menaçant : « Est-ce toi qui fais profession de détruire le temple de nos dieux, en annonçant une religion toute nouvelle? » Saint André lui répondit : « Elle n'est point nouvelle, au contraire, elle a commencé avec le monde. » — « Ou tu renonceras à ton crucifié, ou je te ferai mourir en croix comme lui. » — « Nous, chrétiens, lui répondit saint André, nous ne craignons point les souffrances, elles font tout notre bonheur sur la terre ; plus nous aurons été conformes à Jésus-Christ crucifié, plus nous serons glorieux dans le ciel ; vous serez plus tôt las de me faire souffrir, que moi, de souffrir. » Le proconsul le condamna à mourir en croix ; mais pour rendre son supplice plus long, il ordonna de ne pas le clouer, mais seulement de l'attacher avec des cordes, pour qu'il souffrît plus longtemps. Saint André eut tant de joie d'être condamné à mourir en croix comme Jésus-Christ, son divin maître, que voyant deux mille hommes qui allaient assister à sa mort, et qui presque tous versaient des larmes, ayant peur qu'on le privât de son bonheur, il éleva la voix pour les conjurer, *en grâce*, de ne pas retarder son martyre. D'aussi loin qu'il aperçut la croix sur laquelle il devait être attaché, il s'écria tout transporté d'allégresse : « Je vous salue, ô Croix véné-

rable, qui avez été consacrée et ornée par l'attouchement du Corps adorable de Jésus-Christ, mon divin Sauveur! O Croix sacrée! ô Croix tant désirée! ô Croix aimée avec tant d'ardeur! ô Croix que j'ai recherchée et désirée avec tant de zèle et sans relâche! c'est vous qui allez satisfaire tous les désirs de mon cœur! O Croix bien aimée, recevez-moi des mains des hommes pour me remettre entre celles de mon Dieu, afin que je passe de vos bras entre (ceux de) celui qui m'a racheté. » L'auteur qui a écrit sa Vie nous dit qu'étant au pied de la croix pour y être attaché, il ne changea point de couleur, les cheveux ne lui dressèrent point à la tête, comme il arrive aux criminels, il ne perdit point la voix, le sang ne *lui glaça* point dans les veines, il ne fut pas même saisi de la moindre frayeur; mais, au contraire, l'on voyait que le feu de la charité, dont son cœur brûlait, lui faisait jeter des flammes ardentes par la bouche. Lorsqu'il fut auprès de la croix, il se dépouilla lui-même et donna ses habits au bourreau; il monta sans l'aide de personne sur le bois ou était placée la croix. Tout le peuple, qui était au moins de vingt mille, voyant saint André attaché, cria que c'était une injustice de faire souffrir un homme si saint, et courut au palais pour mettre en pièces le proconsul, s'il ne le détachait pas. Craignant pour sa vie, le proconsul va le faire détacher. D'aussi loin que saint André le vit venir, il s'écria : « O Egée, que venez-vous faire ici? Si vous venez pour apprendre à connaître Jésus-Christ, *bon*, venez; mais si vous venez pour me faire détacher, n'allez pas plus loin, sachez que vous n'en viendrez pas à bout et que j'aurai la consolation de mourir pour mon divin Maître! Ah! je vois déjà mon Dieu, je l'adore avec tous les bienheureux. » Malgré cela, le gouverneur voulut le faire déta-

cher, crainte que le peuple ne le fît mourir lui-même; mais il fut impossible de le détacher : à mesure qu'ils s'approchaient pour le détacher, les forces leur manquaient, ils restaient immobiles. Alors saint André s'écria en levant les yeux au ciel : « Mon Dieu, je vous demande la grâce de ne point permettre que votre serviteur, qui est en croix pour la confession de votre nom, reçoive cette humiliation que d'être délivré par les ordres d'Egée. Mon Dieu! vous êtes mon Maître, vous savez que je n'ai cherché et désiré que vous. » Comme il achevait ces paroles, on vit une lumière en forme de globe qui enveloppa tout son corps, et répandit une odeur qui embauma tous les assistants, et, dans le même moment, son âme partit pour l'éternité. Voyez-vous, M. F.? celui qui connaît sa religion et qui est attaché au service de son Dieu, ne regarde pas les souffrances comme des malheurs; mais il les désire et les regarde comme des biens inestimables. Oui, M. F., même dès ce monde, celui qui a le bonheur de s'attacher à Dieu, est plus heureux que le monde avec tous ses plaisirs. Écoutez saint Paul : « Oui, nous dit-il, je suis plus heureux dans mes chaînes, dans mes prisons, dans le mépris et les souffrances, que mes persécuteurs ne le sont dans leur liberté, dans leur abondance et leur crapule. Mon cœur est si rempli de joie, qu'il ne peut pas la contenir, elle déborde de tous côtés. » Oui, sans doute, M. F., saint Jean-Baptiste est plus heureux dans son désert, abandonné de tout secours humain, qu'Hérode sur son trône, enseveli dans ses richesses, et plongé dans le bonheur de ses infâmes passions. Saint Jean est dans son désert, il converse familièrement avec son Dieu, comme un ami avec son ami, tandis qu'Hérode est dévoré par une secrète crainte de perdre son royaume, ce

qui le porte à faire égorger tant de pauvres enfants. Voyez encore David : n'est-il pas plus heureux en fuyant la colère de Saül, quoique réduit à passer les nuits dans les forêts; trahi et abandonné de ses meilleurs amis, s'unissant pendant ce temps-là à son Dieu et mettant toute sa confiance en lui, n'est-il pas plus heureux que Saül dans les biens et l'abondance des richesses et des plaisirs? David bénit le Seigneur de lui prolonger ses jours pour lui donner le temps de souffrir pour son amour, tandis que Saül maudit sa vie et devient lui-même son bourreau. Pourquoi cela, M. F.? Hélas! c'est que l'un s'attache au service de son Dieu, et que (l'autre) l'abandonne.

Que conclure de cela, M. F.? rien autre chose, sinon que ce ne sont ni les biens, ni les honneurs, ni la vanité qui peuvent rendre l'homme heureux sur la terre; mais l'attachement seul au service de Dieu, quand nous avons le bonheur d'en avoir connaissance et de le bien remplir. Cette femme qui est méprisée de son mari n'est donc (pas) malheureuse dans son état parce qu'elle est méprisée, mais parce qu'elle ne connaît pas sa religion, ou parce qu'elle ne pratique pas ce qu'elle lui ordonne. Apprenez-lui sa religion, et, dès que vous (verrez) qu'elle pratiquera, elle cessera de se plaindre et de se croire malheureuse. Oh! que l'homme serait heureux, même sur la terre, s'il connaissait sa religion, et s'il avait le bonheur d'observer ce qu'elle nous commande, s'il considérait les biens qu'elle nous propose pour l'autre vie!

Oh! quel pouvoir n'a pas une personne auprès de Dieu, quand elle l'aime et le sert avec fidélité. Hélas! M. F., une personne, méprisée des gens du monde, qui semble n'être digne que d'être foulée aux pieds, voyez-la se rendre maîtresse de la volonté et de la puissance de

Dieu même. Voyez un Moïse, qui force le Seigneur d'accorder le pardon à trois cent mille hommes bien coupables; voyez Josué, qui commande au soleil de s'arrêter, le soleil devient immobile : ce qui n'était jamais arrivé et ce qui peut-être n'arrivera jamais. Voyez les apôtres, seulement parce qu'ils aimaient le bon Dieu, les démons fuyaient devant eux, les boiteux marchaient, les aveugles voyaient, les morts ressuscitaient. Voyez un saint Benoît qui commande aux rochers de s'arrêter dans leur course, ils restent suspendus en l'air; voyez-le qui multiplie les pains, qui fait sortir les eaux des rochers, et qui rend les pierres et le bois aussi légers qu'un brin de paille. Voyez un saint François de Paule qui commande aux poissons de venir entendre la parole de Dieu, ils se rendent (à son appel) avec tant de fidélité qu'ils applaudissent à ses paroles. Voyez un saint Jean qui commande aux oiseaux de se taire, ils lui obéissent. Voyez-en encore d'autres, qui traversent les mers sans aucun secours humain. Eh bien! mettez donc maintenant (en regard) tous ces impies et tous ces grands du monde avec tous leurs beaux esprits et leur science à tout faire : hélas! de quoi sont-ils capables? de rien du tout; et pourquoi cela? sinon parce qu'ils ne se sont pas attachés au service de Dieu. Oh! que celui qui connaît sa religion et qui pratique ce qu'elle commande est puissant et heureux en même temps!

Hélas! M. F., que celui qui vit au gré de ses passions et abandonne le service de Dieu est malheureux et capable de bien peu de chose! Mettez une armée de cent mille hommes auprès d'un mort, et que tous emploient leur puissance pour le ressusciter : non, non, M. F., il ne ressuscitera pas; mais qu'une personne qui est méprisée du monde et qui est dans l'amitié du bon Dieu, com-

mande à ce mort de reprendre la vie : de suite vous le verrez se lever et marcher. Nous en avons d'autres preuves encore (1). Si, pour servir le bon Dieu, il fallait être riche ou bien savant, beaucoup de personnes ne le pourraient pas. Mais non, M. F., les grandes sciences et les grandes richesses ne sont nullement nécessaires pour servir le bon Dieu; au contraire, elles sont bien souvent un très-grand obstacle. Oui, M. F., que nous soyions riches ou pauvres, dans quelque état que nous soyions, savants ou non, nous pouvons plaire à Dieu et nous sauver; et même, saint Bonaventure dit (que nous le pouvons) : « dans quelque état ou condition que nous soyions. » Écoutez-moi un instant, et vous allez voir que le service de Dieu n'a rien que de quoi nous consoler et nous rendre heureux au milieu de toutes les misères de la vie. Pour cela, vous n'avez besoin de quitter ni vos biens, ni vos parents, ni même vos amis, à moins qu'ils ne vous portent au péché; vous n'avez pas besoin d'aller passer vos jours dans un désert pour y pleurer vos péchés; si encore cela nous était nécessaire, nous devrions nous trouver heureux d'avoir un remède à nos maux; mais non, un père et une mère de famille peuvent servir le bon Dieu en vivant avec leurs enfants, les élevant chrétiennement; un domestique peut bien facilement servir le bon Dieu et son maître, rien n'empêche; au contraire, son travail et l'obéissance qu'il est obligé de donner à ses maîtres, deviennent un sujet de mérites. Non, M. F., la manière de vivre en servant le bon Dieu ne change rien dans tout ce que

(1) Mettez tous ces empereurs tels qu'un Néron, un Maximien, un Dioclétien... Voyez le prophète Elie; il était seul pour faire descendre le feu du ciel sur le sacrifice, et les prêtres de Baal étaient cinq cents. (*Note du Vénérable.*)

nous faisons; au contraire, nous faisons mieux tout ce que nous faisons; nous sommes plus assidus et plus attentifs à remplir les devoirs de notre état; nous sommes plus doux, plus humains et plus charitables; plus sobres dans nos repas, plus réservés dans nos paroles; moins sensibles aux pertes et aux injures que nous recevons; c'est-à-dire, M. F., que quand nous nous attachons au service de Dieu, nous faisons mieux tout ce que nous faisons, nous agissons seulement d'une manière plus noble, plus relevée et plus digne d'un chrétien. Au lieu de travailler par ambition, par intérêt, nous ne travaillons que pour plaire au bon Dieu, qui nous le commande, et pour satisfaire à sa justice. Au lieu de rendre service ou de faire l'aumône au prochain par orgueil, pour être estimés, nous ne le faisons qu'en vue de plaire à Dieu et de racheter nos péchés. Oui, M. F., encore une fois, un chrétien qui connaît sa religion et qui la pratique, sanctifie toutes ses actions sans rien changer à ce qu'il fait; et, sans rien y ajouter, tout devient un sujet de mérite pour le ciel. Eh bien! M. F., dites-moi, si vous aviez bien pensé qu'il fût si doux et si consolant de servir le bon Dieu, auriez-vous pu vivre comme vous avez vécu jusqu'à présent? Ah! M. F., quel regret à l'heure de la mort, quand nous verrons que si nous nous étions attachés au service de Dieu, nous aurions gagné le ciel en ne faisant que ce que nous avons fait! O mon Dieu! quel malheur pour celui qui sera du nombre de ces aveugles!

Maintenant, je vais vous demander si c'est l'extérieur de la religion qui vous paraît rebutant et trop difficile? Est-ce la prière, les offices divins, les jours d'abstinence, le jeûne, la fréquentation des sacrements, la charité envers votre prochain? Eh bien! vous allez voir que, de tout cela, il n'y a rien de pénible comme vous l'avez cru.

1°, Je dis : Est-ce la prière qui est pénible? N'est-ce pas, au contraire, le moment le plus heureux de notre vie? n'est-ce pas par la prière que nous conversons avec le bon Dieu, comme un ami avec son ami? n'est-ce pas dans ce moment que nous commençons à faire ce que nous ferons avec les anges dans le ciel? N'est-ce pas un trop grand bonheur pour nous, qu'étant si misérables, le bon Dieu, qui est si grand, nous souffre en sa sainte présence, où il nous fait part, avec tant de bonté, de toute sorte de consolations? D'ailleurs, n'est-ce pas lui qui nous a donné tout ce que nous avons? n'est-il pas juste que nous l'adorions et que nous l'aimions de tout notre cœur? N'est-ce pas le moment le plus heureux de notre vie, puisque nous y éprouvons tant de douceurs? Est-ce une peine de lui offrir tous les matins, nos prières et nos actions, afin qu'il les bénisse et qu'il nous en récompense pour l'éternité? Est-ce trop de lui consacrer chaque semaine un jour? Ne devons-nous pas, au contraire, voir venir ce jour avec un grand plaisir; puisque c'est dans ce saint jour que l'on nous apprend les devoirs que nous sommes obligés de remplir envers Dieu et notre prochain, et que l'on nous fait concevoir ce grand désir des biens de l'autre vie, qui nous porte à mépriser ce qui est méprisable? N'est-ce pas dans une instruction, que nous apprenons à connaître la grandeur des peines que mérite le péché? Ne nous sentons-nous pas tout disposés à ne plus le commettre, pour éviter les tourments qui lui sont réservés? O mon Dieu! que l'homme connaît peu son bonheur!

Dites-moi : est-ce la confession qui vous répugne? Mais, mon ami, peut-on trouver un plus grand bonheur que de voir, en moins de trois minutes, changer notre éternité malheureuse en une autre éternité de plaisirs, de joie et de bonheur? N'est-ce pas la confession qui nous rend

l'amitié de notre Dieu? N'est-ce pas la confession qui éteint en nous ces remords de conscience, qui nous déchirent sans cesse? N'est-ce pas elle (qui) donne la paix à notre âme, et qui nous donne une nouvelle espérance pour le ciel? N'est-ce pas dans ce moment que Jésus-Christ semble déployer les richesses de sa miséricorde jusqu'à l'infini? Ah! M. F., sans ce sacrement, que de damnés de plus et que de saints de moins!... Oh! que les saints qui sont dans le ciel sont reconnaissants à Jésus-Christ d'avoir établi ce sacrement!

Dites-moi, M. F., est-ce les jeûnes que l'Église vous prescrit qui vous font trouver le service de Dieu pénible? Mais l'Église ne vous en commande pas plus que vous n'en pouvez faire. D'ailleurs, M. F., si nous considérions cela avec les yeux de la foi, n'est-ce pas un grand bonheur que, par les petites privations, nous évitions les peines du purgatoire qui sont si rigoureuses? Mais *combien*, M. F., qui se condamnent à des jeûnes bien plus rigoureux, pour conserver leur santé et pour contenter (leur amour) des plaisirs ou leur gourmandise? Ne verra-t-on pas une jeune femme abandonner ses enfants entre les mains des étrangers, et aussi son ménage?... N'en verra-t-on pas (d'autres) passer souvent des nuits entières dans un cabaret, au milieu des ivrognes, qui souvent regorgent de vin, où elles n'entendent que saletés et abominations? Ne trouve-t-on pas des veuves qui arrachent les quelques minutes qui leur restent à vivre, et qu'elles ne devraient consacrer qu'à pleurer les folies de leur jeunesse....., n'en trouve-t-on pas, qui se livrent à toutes sortes de vices, comme des personnes qui ont subitement perdu la tête; elles servent de scandale à toute une paroisse? Ah! M. F., si l'on faisait pour le bon Dieu ce que l'on fait pour le monde, que de chrétiens iraient

au ciel! Hélas! M. F., s'il vous fallait passer des trois ou quatre heures dans une église à prier, comme vous les passez dans une danse ou dans un cabaret, que le temps vous durerait!... S'il fallait faire plusieurs lieues pour entendre un sermon, comme on le fait pour ses plaisirs ou bien pour contenter son avarice, hélas! M. F., que de prétextes, que de détours (on prendrait) pour ne pas y aller! mais, pour le monde, rien ne coûte; et, bien plus, l'on ne craint de perdre ni son Dieu, ni son âme, ni le ciel. Oh! M. F., que Jésus-Christ avait donc bien raison lorsqu'il disait que les enfants du siècle avaient bien plus de zèle pour servir leur maître qui est le monde, que les enfants de lumière n'en ont pour servir leur maître qui est le Seigneur. Hélas! M. F., disons-le à notre honte, l'on ne craint ni dépenses ni même de faire des dettes quand il s'agit de ses plaisirs; mais (si) un pauvre leur demande, ils n'ont rien : voilà ce que c'est, l'on a tout pour le monde et rien pour le bon Dieu, parce que l'on aime le monde et *rien* le bon Dieu.

Mais quelle est la cause, M. F., *que* nous abandonnons le service de Dieu? La voici, M. F.! Nous voudrions pouvoir servir Dieu et le monde : c'est-à-dire, pouvoir allier l'ambition et l'orgueil avec l'humilité, l'avarice avec cet esprit de détachement que l'Évangile demande de nous; il faudrait pouvoir mêler la corruption avec la sainteté de la vie divine, ou, pour mieux dire, le ciel avec l'enfer. Si la religion commandait ou, du moins, permettait la haine et la vengeance, la fornication et l'adultère, si cela pouvait se faire, nous serions tous de bons chrétiens; tous seraient des enfants fidèles à leur religion; le libertinage, ainsi que tous les autres vices, ne feraient plus de réprouvés. Mais, pour servir le bon Dieu, il n'est pas possible de se pouvoir

conduire de cette manière ; il faut absolument être tout à Dieu ou rien.

Quoique nous ayons dit, M. F., que tout est consolant dans notre sainte religion, comme cela est très-véritable, cependant il faut ajouter que nous devons faire du bien à ceux qui nous font du mal, aimer ceux qui nous haïssent, conserver la réputation de nos ennemis, les défendre, lorsque nous voyons d'autres personnes qui en parlent mal ; et au lieu de leur souhaiter du mal, il faut prier le bon Dieu qu'il les bénisse. Bien loin de murmurer, lorsque le bon Dieu nous envoie quelque peine et quelque chagrin, il faut le remercier, à l'exemple du saint roi David, qui baisait la main qui le châtiait. Notre religion veut que nous passions saintement le saint jour du dimanche, en travaillant à nous procurer l'amitié du bon Dieu, si nous avons le malheur de ne pas l'avoir, ou à la conserver, si nous sommes si heureux que de l'avoir ; elle veut que nous regardions le péché comme notre plus cruel ennemi. Eh bien ! M. F., voilà ce qui nous paraît le plus dur et le plus rebutant. Mais, dites-moi, dans tout cela, n'est-ce pas chercher notre bonheur sur la terre et pour l'éternité ? Ah ! M. F., si nous connaissions notre sainte religion, et le plaisir que l'on a en la pratiquant, que tout cela nous paraîtrait peu de chose ! combien de saints sont allés au-delà de ce que Dieu demandait d'eux pour leur donner le ciel ! Ils nous ont dit que si l'on avait une fois goûté les douceurs et les consolations que l'on trouve dans le service de Dieu, il serait impossible de le quitter pour servir le monde avec ses plaisirs. Le saint roi David nous dit qu'un seul jour passé dans le service de Dieu, vaut mieux que mille (de ceux) que les mondains passent dans leurs plaisirs et leurs joies profanes.

II. Dites-moi, qui de nous voudrait du service du monde, si nous avions le bonheur, le grand bonheur de comprendre toutes les misères que l'on y éprouve, en cherchant (ses plaisirs), et les tourments que l'on se prépare pour l'éternité? O mon Dieu! que nous sommes aveugles de perdre tant de biens, même dès ce monde, et encore plus pour l'éternité! Et encore, pour des plaisirs, qui n'ont que l'apparence de plaisirs, des joies qui sont mêlées de tant de chagrins et de tristesses. En effet, qui voudrait du service de Dieu, s'il fallait *autant* souffrir et essuyer de soucis, de mortifications et de déchirements de cœur que pour le monde? Voyez un homme qui s'est *mis en tête* de ramasser du bien : il n'y a point de vents ni de *mauvais temps* qui l'arrêtent; il souffre tantôt la faim, tantôt la soif, tantôt le mauvais temps; il va même, nombre de fois, jusqu'à exposer sa vie et perdre sa réputation. *Combien* qui vont les nuits pour piller leurs voisins, qui s'exposent ou à être tués ou à perdre leur réputation et celle de toute leur famille. Sans aller si loin, M. F., vous en coûterait-il plus pendant les saints offices, d'être dans l'église à écouter la parole de Dieu avec respect, que d'aller dehors pour y causer de vos affaires temporelles ou de choses qui ne sont rien? Pendant que nous disons les Vêpres, ne seriez-vous pas aussi heureux d'y venir que de rester chez vous à vous ennuyer, pendant que l'on chante les louanges de Dieu?

Mais, me direz-vous, il y a encore bien des violences à se faire quand on veut servir le bon Dieu. — Eh bien! moi, je vous dirai qu'il y a beaucoup moins à souffrir pour suivre Dieu avec sa croix, que pour suivre le monde, pour suivre ses passions, et vous allez le voir. Vous pensez peut-être qu'il est difficile de pardonner une injure que l'on vous a faite; mais, dites-moi, lequel des

deux souffre le plus, de celui qui pardonne promptement et de bon cœur pour le bon Dieu, ou de celui qui nourrit, pendant des deux ou trois ans, des sentiments de haine contre son prochain? N'est-ce pas un ver qui le ronge et le dévore continuellement, qui, souvent, l'empêche et de manger et de dormir; au lieu que, l'autre, en pardonnant, a de suite trouvé la paix de l'âme? N'est-on pas plus heureux de dompter ses passions impures que de vouloir les contenter? Peut-on une fois les satisfaire entièrement? Non, M. F., jamais : au sortir d'un crime, elles vous portent à un autre, sans vous dire que c'est assez; vous êtes un esclave, elles vous traînent partout où elles (veulent). Mais, pour mieux vous en convaincre, allons trouver un de ces hommes qui font consister tout leur bonheur dans le plaisir des sens, et qui se jettent à corps perdu dans les ordures des plus infâmes et honteuses passions. Oui, M. F., si, avant qu'un tel homme eût donné dans le libertinage, quelqu'un lui avait fait la peinture de la vie qu'il mène maintenant, aurait-il pu y penser sans horreur? Si vous lui aviez dit : Mon ami, vous avez deux partis à prendre : ou réprimer vos passions ou vous y abandonner. L'un et l'autre a ses plaisirs et ses peines, les voici : vous choisirez lequel des deux vous voudrez. Si vous voulez prendre le parti de pratiquer la vertu, vous aurez bien soin de ne jamais fréquenter les libertins, vous choisirez vos amis parmi ceux qui pensent et agissent comme vous. Toutes vos lectures seront sur des livres saints, qui vous animeront à la pratique de la vertu, qui vous feront aimer le bon Dieu; vous concevrez chaque jour un nouvel amour pour lui; vous emploierez saintement votre temps, et tous vos plaisirs ne seront que des plaisirs innocents, qui, en délassant votre corps, nourriront votre âme;

vous remplirez vos devoirs de religion sans affectation, mais avec fidélité; vous choisirez pour vous conduire dans la voie du salut, un sage et éclairé confesseur, qui ne cherchera que le bien de votre âme, et vous suivrez avec fidélité tout ce qu'il vous commandera. Voilà, mon ami, toutes les peines que vous éprouverez dans le service de Dieu. Votre récompense sera d'avoir toujours l'âme en paix et votre cœur toujours content; vous serez aimé et estimé de tous les gens de bien; vous vous préparerez une heureuse vieillesse, exempte d'une infinité d'infirmités, qui ne sont que trop ordinaires à ceux qui passent une jeunesse déréglée; vos derniers moments seront doux et tranquilles; de quelque côté que nous considérions votre vie, rien ne pourra vous chagriner, au contraire, tout contribuera à vous réjouir. Vos croix, vos larmes et toutes vos pénitences ne seront plus que comme des ambassadeurs que le ciel vous enverra pour vous assurer que votre bonheur sera éternel et que vous n'avez plus rien à craindre. Si, dans ces moments, vous portez vos regards vers l'avenir, vous ne voyez que le ciel ouvert pour vous recevoir; enfin, vous sortirez de ce monde comme une sainte et chaste colombe qui va s'ensevelir et se cacher dans le sein de son bien-aimé; vous ne quitterez rien, pour tout prendre. Vous n'avez désiré que Dieu seul et vous voilà avec lui pour toute l'éternité. Mais, maintenant, si vous voulez quitter Dieu et son service pour suivre le monde et ses plaisirs, votre vie se passera à toujours désirer et à toujours rechercher, sans jamais être content ni heureux; vous aurez beau mettre tout en usage pour cela, vous n'en viendrez jamais à bout. Vous commencerez à effacer de votre esprit les principes de religion que vous avez appris dès votre enfance et que vous avez suivis jusqu'à

présent; vous ne verrez plus ces livres de piété qui nourrissaient votre âme, et qui la *garantissaient* de la corruption du monde; vous ne serez plus maître de vos passions, mais elles vous traîneront partout où elles voudront; vous vous ferez une religion à votre mode; vous lirez quelques mauvais livres, qui ne respireront que le mépris de la religion et le libertinage, et vous marcherez dans le chemin qu'ils vous auront tracé; vous ne vous rappellerez vos jours anciens, que vous passiez dans la pratique de la vertu et de la pénitence et où vous vous faisiez une si grande joie de vous approcher des sacrements, dans lesquels le bon Dieu vous comblait de tant de grâces, qu'en regrettant de n'avoir pas donné tout ce temps-là aux plaisirs du monde; vous irez jusqu'à ne rien croire et à tout nier; et, pour tout dire à la fois, vous ne serez plus qu'un petit impie : dans cette croyance, vous lâcherez la bride à toutes vos passions, en disant que, puisque tout finit avec la vie, il faut chercher tous les plaisirs que l'on peut goûter. Aveuglé par vos passions, vous vous précipiterez de péchés en péchés, sans même vous en apercevoir; vous vous livrerez à tous les excès d'une jeunesse bouillante et corrompue, vous ne craindrez pas de sacrifier votre repos, vos biens, votre santé, votre honneur, et votre vie même; je ne dis pas votre âme, parce que vous croyez que vous n'en avez point. Vous serez la fable de toute une paroisse; l'on vous regardera comme un monstre, l'on vous fuira et l'on vous craindra; n'importe, vous vous moquerez de tout cela, vous irez toujours votre train ordinaire, ne suivant plus que la voie de vos passions, qui vous traîneront partout où elles voudront. Tantôt on vous trouvera auprès d'une jeune personne, à mettre en mouvement tous les arti-

fices et toutes les ruses que le démon vous inspirera pour la tromper, la séduire et la perdre ; tantôt, l'on vous verra au milieu de la nuit, à la porte d'une veuve lui offrant toutes les promesses possibles pour la faire consentir à contenter vos infâmes désirs. L'on vous verra même, sans aucun respect pour le droit sacré du mariage, fouler aux pieds toutes les lois de la religion, de la justice et de la nature même, et vous ne serez plus qu'un infâme adultère. Vous en viendrez même jusqu'à faire des membres de Jésus-Christ les membres d'une infâme prostituée. Vous irez encore plus loin, parce que les peines d'esprit et de cœur ne sont pas les seules peines que vous aurez à dévorer en vivant dans le libertinage : les infirmités du corps, un sang appauvri, une vieillesse languissante seront votre partage. Pendant votre vie, vous avez abandonné le bon Dieu ; la mort fera reparaître cette foi que vous aviez éteinte par votre mauvaise vie... Si vous reconnaissez que vous avez abandonné le bon Dieu, il vous fera voir qu'il vous a aussi abandonné et rejeté pour jamais, et maudit pour une éternité ; alors, les remords de la conscience, que vous aviez tâché d'éteindre, se feront sentir et vous dévoreront, malgré tout ce que vous pourrez faire pour les étouffer ; tout vous troublera et vous jettera dans le désespoir. Si vous voulez repasser votre vie, vous ne compterez vos jours que par le nombre de vos crimes, qui vous seront comme autant de tyrans qui vous déchireront sans cesse ; votre vie ne vous présentera que des grâces méprisées et qu'un temps bien précieux que vous aurez perdu ; vous aviez besoin de tout et vous n'avez profité de rien. Si vous voulez considérer l'avenir : les tourments dont votre âme sera dévorée vous feront croire que les flammes qui brûlent les mal-

heureux réprouvés semblent déjà vous atteindre; le monde, que vous aviez tant aimé, à qui vous aviez tant craint de déplaire, à qui déjà vous aviez sacrifié votre Dieu et votre âme, vous abandonne et vous rejette pour jamais. Vous avez voulu suivre ses plaisirs : maintenant, c'est-à-dire, dans le moment où vous auriez besoin de tant de secours, vous serez abandonné à vous-même; votre seule ressource sera le désespoir, et, bien plus, vous mourrez, et en tombant en enfer, vous direz que le monde vous a séduit; mais que, trop tard, vous avez reconnu votre malheur. Eh bien! M. F., que pensez-vous de tout cela? Voilà cependant les peines et les joies de tous ceux qui vivent dans la vertu, et celles de ceux qui vivent pour le monde.

Oh! M. F., quel malheur pour celui qui ne veut que le monde et qui laisse de côté le salut de son âme!... Oh! M. F., que celui qui a le grand bonheur de ne chercher que Dieu seul et le salut de son âme, passe sa vie heureuse! Que de peines de moins! que de plaisirs de plus dans le service de Dieu! que de remords de conscience épargnés à l'heure de la mort! que de tourments évités pour l'éternité!... Oh! M. F., que notre vie serait heureuse, malgré tout ce que nous pouvons éprouver de la part du monde et du démon, si nous avions le bonheur de nous attacher au service de Dieu, en méprisant le monde et tout ce qui le suit! Oh! M. F., que le service de Dieu fait un grand changement en celui qui est si heureux que de ne chercher que Dieu sur la terre! Si vous êtes avec un orgueilleux qui ne veut rien souffrir, priez le bon Dieu qu'il l'attache à son service : alors vous verrez tout changer en lui; il aimera le mépris et se méprisera lui-même. Un mari ou une femme sont-ils malheureux dans leur ménage? tâchez de leur faire em-

brasser le service de Dieu; alors, vous ne les verrez plus se regarder comme malheureux, mais la paix et l'union régnera entre eux. Un domestique est-il traité durement de ses maîtres? conseillez-lui de s'adonner au service (de Dieu); dès lors, vous le verrez ne plus se plaindre, il bénira même la bonté de Dieu de lui faire faire son purgatoire en ce monde. Disons mieux, M. F., une personne qui connaît sa religion et qui la pratique, n'est plus pour elle-même, mais elle ne tend qu'à rendre heureux son prochain. Pour mieux vous le faire sentir, en voici un bel exemple.

Nous (lisons) dans l'histoire, qu'il y avait dans la ville de Toulouse, un saint prêtre, que son zèle et sa charité faisaient (considérer) dans toute la ville comme le père des pauvres. Quoiqu'il fût très-pauvre lui-même, les secours ne lui manquaient pas. Un jour, une femme dévote vint lui annoncer qu'on venait de mettre son mari en prison et qu'il lui restait quatre enfants; que si quelqu'un n'avait pas pitié d'elle et de ses enfants, ils ne pouvaient que mourir de faim. Ce saint prêtre, attendri jusqu'aux larmes, quoiqu'il vînt déjà de faire la quête, repart pour redemander, surtout à un riche négociant. Mais, dans le moment où ce prêtre (entrait), le marchand venait de recevoir une lettre qui lui annonçait une perte considérable. Le prêtre, sans rien savoir, lui fait le récit des misères de cette famille. Le marchand lui dit d'un air bourru : « Vous voilà encore, c'en est trop. » — « Ah! monsieur, si vous saviez! lui dit le prêtre. » — — « Non, non, je ne veux rien savoir, retirez-vous promptement. » — « Mais, monsieur, lui dit le prêtre, que deviendra cette pauvre famille? ah! je vous en conjure, ayez pitié de ses malheurs! » L'autre, tout occupé de son malheur, se tourne *contre* le prêtre, et lui donne

un rude soufflet. Le prêtre, sans faire paraître la moindre émotion, lui présenta l'autre joue, en lui disant : « Monsieur, frappez tant que vous voudrez, pourvu que vous donniez pour soulager cette famille. » Le marchand, tout étonné de cela, lui dit : « Eh bien ! venez avec moi ; » et, le prenant par la main, il le conduisit dans son cabinet, lui ouvrit son coffre-fort : « Prenez tout ce que vous voudrez. » — « Non, monsieur, lui dit humblement le prêtre, donnez-moi ce que vous voudrez. » Le marchand plonge ses deux mains dans ses sacs, en lui disant : « Venez toutes les fois que vous voudrez. » Ah ! M. F., que la religion est quelque chose de précieux pour celui qui la connaît !

En effet, tout ce qu'il y a de bien dans le monde ce n'est que la religion qui l'a produit. Tous ces hôpitaux, tous ces séminaires, toutes ces maisons d'éducation, tout cela n'a été établi que par ceux qui sont attachés au service de Dieu. Ah ! si les pères et mères connaissaient combien ils seraient heureux eux-mêmes, et combien ils contribueraient à faire glorifier Dieu en élevant saintement leurs enfants ! Ah ! s'ils étaient bien convaincus qu'ils tiennent la place de Dieu même sur la terre, qu'ils travailleraient à se rendre méritoires les mérites de la mort et passion de Jésus-Christ !...

Concluons, M. F., en disant que jamais, en suivant le monde, en voulant contenter nos penchants, nous ne serons heureux, ni nous ne pourrons trouver ce que nous cherchons ; au lieu qu'en nous attachant au service de Dieu, toutes nos misères seront bien adoucies, ou plutôt, elles se changeront en joie et en consolation, pensant que nous travaillons pour le ciel. Quelle différence (entre celui qui meurt après avoir mal vécu) et celui qui meurt après avoir bien vécu : il n'a plus que

le ciel pour partage; tous ses combats vont finir; son bonheur, qu'il voit déjà devancé, va commencer pour ne plus finir! Oui, M. F., donnons-nous à Dieu *tout de bon*, et nous éprouverons ces grands bienfaits que Dieu ne refusera jamais à celui qui l'aura aimé! C'est le bonheur que je vous souhaite.

QUATORZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Sur le Monde.

Nemo potest duobus dominis servire.
Nul ne peut servir deux maîtres.
(S. *Matthieu*, VI, 24.)

JÉSUS-CHRIST nous dit, M. F., que nous ne pouvons pas servir deux maîtres, c'est-à-dire, Dieu et le monde. Vous ne pouvez plaire à Dieu et au monde, nous dit-il. Malgré tout ce que vous ferez, vous ne pourrez convenir à tous les deux (en) même temps. En voici la raison, M. F. : c'est qu'ils sont extrêmement opposés dans leurs pensées, leurs désirs et leurs actions : l'un promet une chose tout à fait contraire à ce que promet l'autre; l'un défend ce que l'autre permet et commande; l'un vous fait travailler pour le temps présent, et l'autre pour le temps à venir, qui est le ciel; l'un vous offre les plaisirs, les honneurs et les richesses, l'autre ne vous présente que les larmes, la pénitence et le renoncement à vous-mêmes; l'un vous appelle dans un chemin de fleurs, (du moins en apparence,) et l'autre dans celui des épines. Chacun, M. F., demande notre cœur, c'est à nous de choisir lequel de ces deux maîtres nous voulons suivre. L'un, qui est le

monde, nous promet de nous faire goûter tout ce que nous pouvons désirer pendant notre vie, (quoiqu'il promette toujours plus qu'il ne donne;) mais, en même temps, il nous cache les maux qui nous sont réservés pendant l'éternité. L'autre, qui est Jésus-Christ, ne nous promet point toutes ces choses; mais il nous dit, pour nous consoler, qu'il nous aidera et que même il adoucira grandement nos peines : « Venez à moi, je vous consolerai; et à ma suite vous trouverez la paix de l'âme et la joie du cœur. » Voilà, M. F., ces deux maîtres qui nous demandent notre cœur; auquel voulez-vous appartenir? Tout ce que le monde vous présente n'est que pour le temps présent. Les biens, plaisirs et honneurs finiront avec la vie, et en finissant la vie, nous allons commencer une éternité de tourments. Mais, si nous voulons suivre Jésus-Christ, qui nous appelle, chargé de sa croix, nous verrons bientôt que les peines de son service ne sont pas aussi grandes que nous le croyons bien : il marchera devant nous, il nous aidera, il nous consolera, et, il nous promet, après quelques petits instants de peines, un bonheur qui durera autant que lui-même. Mais, pour mieux vous le faire comprendre, M. F., je vais vous montrer qu'il est impossible de plaire à Dieu et au monde. Ou tout à Dieu, ou tout au monde : point de partage.

I. Il est certain, M. F., que si Jésus-Christ savait bien que plusieurs quitteraient le monde pour se donner à lui, embrasseraient les folies de sa croix, et, à son exemple, passeraient leur vie dans les larmes, les gémissements et la pénitence, pour se rendre dignes de la récompense qu'il nous a méritée; il savait aussi que plusieurs le quitteraient pour se donner au monde, qui ne

leur promet que (ce qu'il) ne leur donnera jamais, en leur cachant les malheurs de l'éternité ; c'est pourquoi, il a voulu ne nous donner qu'un cœur, afin que nous ne puissions nous donner qu'à un seul maître. Il nous dit formellement qu'il est impossible d'être à Dieu et au monde; car, lorsque nous voudrons plaire à l'un, nous deviendrons l'ennemi de l'autre. Le bon Dieu, M. F., pour nous montrer combien il est difficile de nous sauver *parmi* le monde, a maudit ce monde, en disant : « Malheur au monde! » Mais touchons cela un *peu plus de près*.

Vous savez, M. F., que l'esprit de Jésus-Christ est un esprit d'humilité et de mépris de soi-même, un esprit de charité et de bonté pour tout le monde. Eh bien! comment pouvez-vous conserver cet esprit, si vous allez vous *mêler* avec un orgueilleux, qui ne vous parlera que des plaisirs et des honneurs, qui se louera et se vantera de toutes ses prétendues bonnes qualités, de tout le bien qu'il a fait et même de celui qu'il n'a pas fait. Si vous le fréquentez quelque temps, nécessairement, sans vous en apercevoir, vous deviendrez orgueilleux comme lui. Vous entendrez continuellement (quelqu'un) parler mal de son prochain; de même, sans le savoir, vous allez devenir une mauvaise langue, qui portera le trouble partout où vous serez. Vous savez que Jésus-Christ, que vous avez pris pour votre maître, veut que nous lui conservions notre cœur et notre corps purs, autant qu'il est possible; mais si vous allez fréquenter ce libertin, qui n'est occupé qu'à penser et à dire les choses les plus sales et les plus infâmes; comment pourrez-vous conserver cette pureté que Dieu demande de vous? A force de le *voir*, vous deviendrez aussi sale et aussi infâme que lui. Vous savez que votre Maître veut que vous aimiez et respectiez la

religion, et tout ce qui a rapport à la religion; mais, si vous fréquentez un impie, qui se raille de tout, méprise ce qu'il y a de plus saint, et tourne tout en ridicule; comment pourrez-vous aimer la religion et pratiquer ce qu'elle vous commande, en entendant toutes ces impiétés? Comment pourrez-vous avoir confiance aux prêtres, après que les impies vous auront débité quelque calomnie et qu'ils vous auront persuadé que cela est vrai, et que tous les prêtres sont de même? Ah! M. F., malheur à celui qui suit (le monde)! Il est perdu! Dites-moi, comment aurez-vous du respect pour les lois de l'Église, si vous allez avec ces impies qui raillent et qui méprisent le jeûne et l'abstinence, en vous disant que (tout cela) n'est que de l'invention des hommes? — L'esprit de Dieu, comme vous le savez, est de mépriser les choses créées pour ne s'attacher qu'aux biens de l'éternité. Eh! comment pourrez-vous (vous) en former une idée si vous fréquentez cet homme qui est un incrédule, qui croit, (quoiqu'il ne le croie pas sérieusement), ou qui veut que tout finisse avec la vie. Mon ami, si vous voulez vous sauver, il faut nécessairement fuir le monde, sans quoi, vous penserez et vous agirez comme le monde, et vous vous trouverez du nombre de ceux qui sont maudits de Dieu.

Voyez, M. F., quand quelque grand pécheur ne veut pas se convertir, l'Église l'excommunie, c'est-à-dir , le rejette de son sein; elle ne le regarde plus comme son enfant, il n'a plus part aux grâces que le bon Dieu nous distribue par les mérites de sa mort et de sa passion; elle ne veut pas même que l'on mange et boive avec lui, ni qu'on le salue; elle nous défend d'avoir aucune communication avec lui, si nous ne voulons pas participer à son malheur. (Si de telles personnes) viennent à mourir, elles

sont enterrées dans un lieu profane, et n'ont point de droit aux prières, parce qu'elles meurent en réprouvées. Eh bien! M. F., si nous voulons suivre le monde, le même malheur nous arrivera. D'ailleurs, M. F., si vous en doutez, voyez ce qu'ont fait tous les saints : ils ont regardé le monde, ses plaisirs et même ses biens, comme une peste pour le salut de leurs âmes, et tous ceux qui ont pu l'ont quitté. Qu'est-ce qui est la cause de ce que les déserts se sont peuplés de tant de personnes, qui, autrefois, habitaient les villes et les campagnes, sinon parce qu'elles ont craint le monde, et qu'elles l'ont quitté, dans la crainte que la contagion du monde ne les perdît, en faisant naître en elles les mêmes sentiments et en les faisant agir avec le même esprit. Oui, M. F., fuyons le monde, ou nous sommes sûrs de nous perdre comme le monde. Non, M. F., jamais nous ne serons d'accord avec le monde si nous voulons nous sauver. Nous devons lui jurer une guerre éternelle : c'est ce qu'ont fait tous les saints. Ou renoncer au ciel, ou renoncer au monde!...

Tenez, M. F., voulez-vous savoir combien nous sommes ennemis du monde, et combien le monde nous a en haine? Écoutez-moi un instant, et vous verrez ce que nous devons faire, si nous voulons espérer d'avoir un jour le ciel. Nous en avons un bel exemple dans la personne de saint Janvier, qui était évêque de Bénévent. Il fut dénoncé au gouverneur Timothée, parce qu'il faisait tout ce qu'il pouvait pour fortifier les chrétiens, et pour porter les païens à se convertir; il leur disait qu'ils étaient du nombre de ceux que Jésus-Christ avait maudits (par ces paroles) : « Malheur au monde! » Le gouverneur, transporté de colère à ce rapport, ordonna d'aller, sur-le-champ, prendre le saint, et de le lui amener

pieds et mains liés, devant son tribunal. Il fit placer une idole devant le saint, lui ordonnant d'adorer aussitôt les dieux; ou bien qu'il devait s'attendre à mourir dans les tourments les plus rigoureux que l'on puisse inventer. Le saint lui répondit sans s'émouvoir, qu'il n'était pas né et baptisé pour suivre le parti du monde; mais pour suivre Jésus-Christ portant sa croix et mourant sur le Calvaire; que tous ces tourments dont il était menacé ne l'étonnaient point; c'était son partage qui devait faire un jour tout son bonheur. « Vous, dit-il au gouverneur, vous êtes de ce monde que Jésus-Christ a maudit. » Cette réponse mit le gouverneur dans une telle fureur, qu'il ordonna que le saint fût jeté de suite dans une fournaise allumée. Mais le bon Dieu, qui n'abandonne jamais ceux qui sont à lui et non du monde, fit que saint Janvier, au lieu d'être brûlé par les flammes, parut entrer dans un bain rafraîchissant. Ce saint en sortit sans que ni ses habits, ni même ses cheveux, fussent le moins du monde endommagés : ce qui étonna toute cette foule de païens qui étaient présents. Le gouverneur lui-même en fut tout étonné; mais, pensant que cela était fait par le démon, il n'en devint que plus furieux, et il fit mettre le saint à la torture, pour lui faire souffrir un supplice tel, que l'enfer seul avait pu le lui inspirer. Il ordonna qu'on lui arrachât tous les nerfs du corps les uns après les autres; ensuite, (voyant qu'il) ne pouvait plus marcher que par miracle, il ordonna de le conduire en prison, dans l'espérance de le faire souffrir encore davantage. Les fidèles de son diocèse, ayant appris ce que l'on avait fait souffrir au saint évêque, partirent aussitôt pour l'aller visiter et le soulager s'ils le pouvaient. Le gouverneur l'ayant appris, envoya aussitôt des soldats pour les arrêter tous et les amener devant

son tribunal. Quand ils furent devant lui, il les interrogea sur leur religion et sur le motif de leur voyage. Ils lui répondirent avec courage qu'ils étaient tous chrétiens et qu'ils venaient visiter leur évêque, dans l'espérance qu'ils auraient le bonheur de lui tenir compagnie dans ses supplices. Il s'adressa à saint Janvier en lui demandant si ces gens disaient la vérité. Le saint lui répondit que cela était tel, qu'ils étaient chrétiens comme lui, qu'ils avaient renoncé au monde pour se donner à Jésus-Christ. Sur cette déclaration, le gouverneur ordonna de leur mettre les fers aux pieds et aux mains, et de les faire marcher devant son chariot jusqu'à Pouzzoles pour y être dévorés par les bêtes. La joie que tous ces saints faisaient paraître en allant au martyre, étonnait les païens. Nos saints ne furent pas plus tôt arrivés, qu'on les mit dans l'arêne. Alors saint Janvier, qui était le chef, puisqu'il était leur évêque, s'adressant à tous ses compagnons : « Mes enfants, courage! voici le jour de notre triomphe. Combattons généreusement pour Jésus-Christ notre Maître, puisque nous l'avons pris pour notre Dieu : allons avec courage à la mort, comme il y est allé lui-même pour l'amour de nous. Donnons, mes enfants, donnons hardiment notre sang pour Jésus-Christ, comme il l'a donné pour nous. Oui, mes enfants, puisque nous avons renoncé au monde qui est maudit de Dieu, méprisons-le avec ceux qui suivent son parti; que, ni les promesses, ni les menaces, ne soient *dans le cas* de nous faire tourner du côté du monde maudit; mettons toute notre confiance en notre Dieu, et, avec son secours, ne craignons ni les tourments ni la mort. Voyez, mes enfants, voyez votre pasteur à qui l'on a tiré tous les nerfs du corps. Je donne volontiers tout le reste de mon corps aux bêtes féroces qui vont venir me dévorer. Regardons

le ciel, mes enfants, notre Dieu nous attend pour nous récompenser; (encore) un moment de souffrances, et nous aurons une éternité de bonheur. » A peine le saint eut-il fini de parler, qu'on lâcha contre eux, toutes ces bêtes féroces, en présence d'une multitude *étonnante* de peuple, qui était venu voir ce spectacle. Les lions, les tigres et les léopards, que l'on avait laissé jeûner depuis plusieurs jours, coururent avec autant de fureur qu'un torrent d'eau qui tombe du haut d'un rocher dans un précipice; mais, au lieu de les dévorer, comme tout le monde le croyait, on vit tout à coup ces bêtes perdre entièrement leur férocité naturelle, se jeter à leurs pieds, les lécher comme par respect, les flattant de leur queue, sans qu'aucune osât seulement les toucher. Ce miracle frappa tellement toute cette multitude, qu'on l'entendit s'écrier : « Oui, oui, il n'y a que le Dieu des chrétiens qui soit le vrai Dieu, et tous nos dieux ne sont que des dieux qui nous trompent et nous perdent; jamais les prêtres de nos idoles n'ont fait rien de semblable. » Le gouverneur, entendant ces murmures, craignit pour lui-même, et ordonna de mener les martyrs dans la place publique pour leur couper la tête; mais, comme on les y conduisait, saint Janvier, passant devant le gouverneur, dit : « Seigneur, ôtez, je vous prie, la vue à ce tyran, afin qu'il n'ait pas le barbare plaisir de voir mourir vos enfants. » Aussitôt, le gouverneur perdit la vue. Ce châtiment si miraculeux lui fit reconnaître le pouvoir de ce serviteur de Dieu. De suite, il commanda d'arrêter l'exécution de la sentence qui avait (été) portée contre les saints martyrs, et, s'étant fait amener le saint, il lui dit d'un ton suppliant : « Vous qui adorez le Dieu tout-puissant, priez-le donc pour moi, afin qu'il me rende la vue dont il m'a privé, en punition de mes péchés. »

Comme les saints n'ont ni fiel, ni haine, pour montrer par un double miracle la puissance du vrai Dieu, il fit une seconde prière en faveur du gouverneur. Elle fut aussi efficace que la première. Timothée recouvra la vue sur-le-champ. Cette merveille ne fut pas inutile pour la gloire de Dieu et le salut des âmes; presque cinq mille païens, qui en furent témoins, se convertirent le même jour; mais le gouverneur, pour qui ce miracle avait été fait, était si endurci qu'il ne se convertit pas lui-même. Craignant que, s'il venait à épargner les martyrs, il ne fût disgrâcié par l'empereur, il ordonna, en secret, à ses officiers de faire mourir le saint évêque. Pendant qu'on le conduisait en la place pour y être exécuté, un bon vieillard lui demanda, après s'être jeté à ses pieds, quelque chose qui lui eût servi pour le conserver bien respectueusement. Le saint, touché de sa foi, lui dit : « Mon ami, je n'ai que mon mouchoir qui va me servir pour me bander les yeux; mais soyez sûr, qu'après, vous l'aurez. » Ceux qui l'entendaient parler de la sorte se mirent à rire, et, après avoir fait mourir le saint, mirent les pieds sur le mouchoir, en disant : « Qu'il donne maintenant son mouchoir à ce *vieux* homme à qui il l'a promis. » Mais ils furent bien étonnés, lorsqu'en passant, ils virent ce vieillard qui le tenait entre les mains. Le saint s'écria, au moment qu'on lui coupa la tête : « Mon Dieu, je remets mon âme entre vos mains. » Eh bien! M. F., voilà le monde et Jésus-Christ, c'est-à-dire, ceux qui ont méprisé le monde pour ne suivre que Jésus-Christ avec sa croix; ceux qui ont véritablement quitté le monde, ses biens et ses plaisirs, pour ne chercher que le ciel et le salut de leur âme! Voyez, de quel côté vous vous tourneriez, si le bon Dieu vous mettait à une semblable épreuve que saint Janvier et ses compagnons

martyrs. Hélas! mon Dieu, qu'il y en aurait peu..... parce qu'il y en a bien peu qui ne soient pas du monde, c'est-à-dire, qui n'aiment pas le monde, ses biens et ses plaisirs.

Est-il bien possible que, quoique le monde ne fasse que des malheureux, qu'il promette beaucoup sans jamais donner ce qu'il promet, et quoique nous soyons si malheureux à sa suite, nous l'aimions encore! Tous se plaignent de sa perfidie, et malgré cela, nous cherchons encore à lui plaire, et si nous ne pouvons le contenter, nous voulons au moins lui donner nos plus beaux ans, notre jeunesse et souvent notre santé, notre réputation et même notre vie. Ah! maudit monde! jusques à quand nous tromperas-tu en nous appelant à ta suite pour nous accabler de tant de maux, être toujours malheureux et jamais heureux? O mon Dieu! ouvrez-nous, s'il vous plaît, les yeux de l'âme et nous connaîtrons notre aveuglement d'aimer celui qui ne cherche que notre perte éternelle! Mais pour vous faire comprendre mieux encore lequel des deux partis vous devez suivre, considérons ce monde composé de trois sociétés : les uns sont tout pour le monde, les autres sont tout pour le bon Dieu comme nous venons de le voir, et enfin, d'autres sont entre deux; ceux-là voudraient être au monde sans cesser d'être à Dieu, ce qui est impossible, comme vous allez le voir.

Nous disons, 1°, M. F., qu'une partie, et peut-être la plus grande partie, sont tout pour le monde; et, de ce nombre, sont ceux qui sont contents d'avoir étouffé tout sentiment de religion, toute pensée de l'autre vie, qui ont fait tout ce qu'ils ont pu pour effacer la pensée terrible du jugement qu'ils auront à subir un jour. Ils emploient toute leur science et souvent

leurs richesses pour attirer autant de personnes qu'ils peuvent dans leur route ; ils ne croient plus à rien, ils se font même gloire d'être plus impies et plus incrédules qu'ils ne le sont (en réalité), pour mieux convaincre les autres, et leur faire croire, je ne dis pas les vérités, mais les faussetés qu'ils voudraient faire naître dans leur cœur. Comme Voltaire qui un jour, dans un dîner donné à ses amis, c'est-à-dire, à des impies, se réjouissait de ce que, de tous ceux qui étaient là, pas un ne croyait à la religion. Et cependant lui-même y croyait, comme il le montra bien à l'heure de sa mort. Alors, il demanda avec empressement un prêtre pour pouvoir se réconcilier avec le bon Dieu ; mais c'était trop tard pour lui ; le bon Dieu, contre qui il s'était déchaîné avec tant de fureur, lui avait fait comme à Antiochus : il l'avait abandonné à la fureur des démons. (Voltaire) n'eut, dans ce terrible moment, que le désespoir et l'enfer pour partage. « L'impie, nous dit le Saint-Esprit, dit en lui-même qu'il n'y a point de Dieu, » mais ce n'est que la corruption de son cœur qui le peut porter à un tel excès, il ne le croit pas dans le fond de son âme. Ce mot : « Il y a un Dieu, » ne s'effacera jamais. Le plus grand pécheur le prononcera souvent, même sans y penser ; mais laissons ces impies de côté. Heureusement, quoique vous ne soyez pas aussi bon chrétiens que vous devriez l'être, grâce à Dieu, vous n'êtes pas encore de ce nombre.

Mais, me direz-vous, qui sont ceux qui sont tantôt à Dieu, tantôt au monde ? M. F., le voici. Je les compare (si j'ose me servir de ce terme), à ces chiens qui se donnent au premier qui les appelle. Suivez-les, M. F., du matin jusqu'au soir, du commencement de l'année jusqu'à la fin : ces gens-là ne regardent le dimanche que

comme un jour de repos et de plaisir ; ils restent plus longtemps au lit que les jours de la semaine, et, au lieu de donner leur cœur au bon Dieu, ils n'y pensent pas même. Ils penseront, les uns à leurs plaisirs, aux personnes qu'ils verront ; les autres, aux marchés qu'ils feront ou à l'argent qu'ils iront porter ou recevoir. A peine font-ils un signe de croix, tant bien que mal ; sous prétexte qu'ils iront à l'église, ils ne feront point de prières en se disant : « Oh ! j'ai bien le temps de la faire avant la messe. » Ils ont toujours à *faire* (avant) de partir à la messe ; ils ont cru qu'ils auraient du temps de reste pour faire leur prière, et ils ne sont pas seulement au (commencement) de la sainte messe. S'ils trouvent un ami en chemin, ils ne font point difficulté de le mener chez eux et de laisser la messe pour une autre fois. Cependant, comme ils veulent encore paraître chrétiens aux yeux du monde, ils y vont encore quelquefois ; mais, c'est avec un ennui et un dégoût mortel. Voilà la pensée qui les occupe : « Mon Dieu, quand est-ce que cela sera fini ? » Vous les voyez à l'église, surtout pendant l'instruction, tourner la tête d'un côté et d'un autre, demander à leur voisin quelle heure il est ; d'autres bâillent et s'étendent, tournent les feuillets de leur livre, comme pour examiner si le libraire y a fait quelques fautes ; d'autres, vous les voyez dormir comme dans un bon lit. La première pensée qui se présente à eux, ce n'est pas d'avoir profané un lieu si saint, mais : « Mon Dieu, cela ne finira plus !... jamais je ne reviens !... » Et enfin, d'autres à qui la parole de Dieu, (qui a tant converti de pécheurs), (donne) mal au cœur : ils sont obligés de sortir, disent-ils, pour respirer un peu l'air, pour ne pas mourir ; vous les voyez tristes, peinés pendant les saints offices ; mais lorsque l'office est fini, et

même souvent, le prêtre n'est pas encore descendu de l'autel, qu'ils se pressent à la porte *à qui* sortira le premier; vous voyez alors renaître cette joie qu'ils avaient perdue à l'office. Ils sont si fatigués que, souvent, ils n'ont pas le courage de revenir à vêpres. Si on leur demande pourquoi ils ne vont pas à vêpres : « Ah! vous disent-ils, il faudrait être toute la journée à l'église; nous avons autre chose à faire! » Pour ces personnes-là, il n'est question ni de catéchisme, ni de chapelet, ni de prière du soir : tout cela est regardé par elles comme des riens. Si on leur demande ce que l'on a dit à l'instruction : « Ah! vous répondront-ils, il a assez crié!... il nous a assez ennuyés!.., je ne m'en rappelle pas seulement!... si ce n'était pas si long, on retiendrait bien mieux; voilà ce qui dégoûte *le monde* d'aller aux offices : (c'est) parce que c'est trop long. » Vous avez raison de dire : le monde, parce que ces gens-là sont du nombre de ceux qui sont du monde, sans bien le savoir. Mais, allons, nous tâcherons de leur mieux faire comprendre, (du moins s'ils le veulent); mais étant sourds et aveugles, (comme ils le sont), il est bien difficile de leur faire entendre les paroles de vie, et, étant aveugles, il sera encore mal aisé de leur faire comprendre leur état malheureux. D'abord, chez eux il n'est plus question de dire leur *Benedicite* avant le repas, ni leur action de grâces après, ni leur *Angelus*. Si, par une ancienne habitude, ils le font, si vous en êtes témoin, cela vous fait mal au cœur : les femmes le font en travaillant, en criant *après* leurs enfants ou leurs domestiques; les hommes le font en tournant leur chapeau ou leur bonnet entre les mains, comme pour examiner s'ils ont des trous; ils pensent bien *autant* du bon Dieu, que s'ils croyaient véritablement qu'il n'y en ait point, et que c'est pour rire qu'ils

font cela. Ils ne se font point de scrupule de vendre ou d'acheter le saint jour de dimanche, quoiqu'ils sachent très-bien, (ou du moins ils doivent savoir) qu'un marché un peu gros fait le dimanche, sans nécessité, est un péché mortel. Ces gens-là regardent toutes ces choses comme des riens. Ils iront dans une paroisse, en ces saints jours, pour affermer des domestiques; si on leur dit qu'ils font mal : « Ah! vous disent-ils, il faut bien y aller quand on peut les trouver. » Ils ne font point difficulté d'aller payer leurs impôts le dimanche; parce que, dans la semaine, il faudrait aller un peu plus loin, et prendre quelques moments de plus.

Ah! me direz-vous, nous ne faisons pas attention à tout cela. — Vous ne faites pas attention à tout cela, mon ami, je n'en suis pas étonné, c'est que vous êtes du monde; c'est-à-dire, que vous voudriez être à Dieu et contenter le monde. Savez-vous, M. F., ce que sont ces personnes? Ce sont des personnes qui n'ont pas encore entièrement perdu la foi, et à qui il reste encore quelque attachement au service de Dieu, qui ne voudraient pas tout abandonner, car elles blâment elles-mêmes ceux qui ne fréquentent plus les offices; mais elles n'ont pas assez de courage pour rompre avec le monde, et pour se tourner du côté du bon Dieu. (Ces gens-là) ne voudraient pas se damner, mais ils ne voudraient pas non plus se gêner; ils espèrent pouvoir se sauver, sans tant se faire de violence; ils ont la pensée que le bon Dieu étant si bon, ne les a pas créés pour les perdre, qu'il les pardonnera bien *tout de même;* qu'un temps viendra où ils se donneront au bon Dieu, qu'ils se corrigeront, qu'ils quitteront leurs mauvaises habitudes. Si, dans quelques moments de réflexion, ils se mettent leur pauvre vie *un petit peu* devant les yeux, ils en gémissent, et quelquefois même ils en verseront des larmes.....

Hélas, M. F., quelle triste vie mènent ceux qui voudraient être au monde sans cesser d'être à Dieu ! Allons un peu plus loin et vous allez encore mieux le comprendre, vous allez voir combien leur vie même est ridicule. Un moment, vous les entendrez prier le bon Dieu ou faire un acte de contrition, et un autre moment, vous les entendrez jurer, peut-être même le saint nom de Dieu, si quelque chose ne va pas comme ils veulent. Ce matin, vous les avez vus à la sainte messe chanter ou entendre les louanges de Dieu, et, dans le même jour, vous les voyez tenir les propos les plus infâmes. Les mêmes mains qui ont pris de l'eau bénite, en demandant à Dieu de les purifier de leurs péchés, un instant après, les mêmes mains sont employées à faire des attouchements sales sur eux ou peut-être même sur d'autres. Les mêmes yeux qui, ce matin, ont eu le grand bonheur de contempler Jésus-Christ lui-même dans la sainte hostie, dans le courant du jour se porteront volontairement sur les objets les plus déshonnêtes, et cela, avec plaisir. Hier, vous avez vu cet homme faire la charité à son prochain, ou lui rendre service; aujourd'hui, il tâchera de le tromper, s'il peut y trouver son profit. Il n'y a qu'un moment que cette mère souhaitait toutes sortes de bénédictions à ses enfants, et maintenant qu'ils l'ont contrariée, elle les accable de toutes sortes de *malheurs :* elle ne voudrait jamais les avoir vus, elle voudrait être aussi loin d'eux qu'elle en est près; elle finit par les donner au démon, afin de s'en débarrasser. Un moment, elle envoie ses enfants à la sainte messe ou se confesser; un autre, elle les enverra à la danse, ou du moins, elle fera semblant de ne pas le savoir, ou elle le leur défendra en riant, ce qui veut dire : « Pars. » Une fois, elle dira à sa fille d'être bien réservée, de ne pas fréquenter les mau-

vaises compagnies, et une autre fois, elle la voit passer des heures entières avec des jeunes gens, sans rien lui dire. Allez, ma pauvre mère, vous (êtes) du monde; vous croyez être à Dieu, par quelque extérieur de religion que vous pratiquez. Vous vous trompez : vous êtes du nombre de ceux à qui Jésus-Christ dit : « Malheur au monde! » Voyez ces gens qui croient être à Dieu et qui sont au monde : ils ne se font point scrupule de prendre à leur voisin, tantôt du bois, tantôt quelques fruits et mille autres choses; tant qu'ils sont flattés dans leurs actions, qu'ils font *pour ce qui regarde* la religion, ils ont même bien du plaisir à le faire, ils montrent beaucoup d'empressement, ils sont bons pour donner des conseils aux autres; mais, sont-ils méprisés ou calomniés, alors vous les voyez se décourager, se tourmenter parce qu'on les traite de cette manière; hier, ils ne voulaient que du bien à ceux qui leur font du mal, et aujourd'hui ils ne peuvent plus les souffrir, ni souvent même les voir ni leur parler.

Pauvre monde! que vous êtes malheureux, allez votre train ordinaire; allez, vous ne pouvez espérer que l'enfer! Les uns voudraient même fréquenter les sacrements, au moins une fois l'année; mais, pour cela, il faudrait un confesseur bien facile, ils voudraient seulement..... et voilà tout. Si le confesseur ne les voit pas assez bien disposés et qu'il leur refuse l'absolution; les voilà qui se déchaînent contre lui, en disant tout ce qui pourra les justifier de ce qu'ils n'ont pas achevé leur confession; ils en diront du mal; ils savent bien pourquoi ils restent en chemin, mais comme ils savent (aussi) que le confesseur ne peut rien leur accorder, alors ils se contentent en disant tout ce qu'ils veulent. Allez, monde, allez votre train ordinaire, vous

verrez un jour ce que vous n'avez pas voulu voir. Il faudrait donc que nous puissions partager notre cœur en deux! Mais non, mon ami, ou tout à Dieu ou tout au monde. Vous voulez fréquenter les sacrements? Eh bien! laissez les jeux, les danses et les cabarets. D'ailleurs, vous avez bien bonne grâce de venir aujourd'hui vous présenter au tribunal de la pénitence, vous asseoir à la table sainte manger le pain des anges; et, dans trois ou quatre semaines, peut-être moins, l'on vous verra passer la nuit parmi les ivrognes qui regorgent de vin, et encore bien plus, faire (les actes) les plus infâmes de l'impureté. Allez, monde, allez! vous serez bientôt en enfer : on vous y apprendra ce que vous deviez faire pour aller au ciel que vous avez perdu bien par votre faute.

Non, M. F., ne nous y trompons pas; il faut, de toute nécessité, ou sacrifier le monde à Jésus-Christ, ou bien faire à Jésus-Christ le sacrifice de tout ce que nous avons de plus cher sur la terre. Mais que peut vous donner le monde qui puisse entrer en comparaison avec ce que Jésus-Christ nous promet dans le ciel? D'ailleurs, M. F., parmi tous ceux qui se sont attachés au monde, qui n'ont cherché qu'à contenter leur penchant brutal et corrompu, il n'y en a pas un qui n'en soit la dupe et qui, à l'heure de la mort, ne se repente de l'avoir aimé. Oui, M. F., c'est alors que nous sentirons la vanité et la fragilité de ces choses, et nous les sentirions même dès ce moment, si nous voulions jeter un coup d'œil sur notre vie passée; nous verrions que la vie est bien peu de chose. Dites-moi, M. F., vous à qui les années commencent à faire courber la tête sur les épaules : pendant votre jeunesse, vous couriez après les plaisirs du monde, et il vous semblait ne plus pou-

voir vous en rassasier; vous avez passé nombre d'années à ne chercher que vos plaisirs : les danses, les jeux, les cabarets et la vanité faisaient toute votre occupation; vous avez toujours remis plus loin votre retour à Dieu. Lorsque vous avez atteint un âge plus avancé, vous avez pensé à ramasser du bien. Vous voilà donc arrivé à la vieillesse, sans que vous ayez rien fait pour votre salut. Maintenant, que vous voilà désabusé des folies de la jeunesse; maintenant, que vous avez travaillé pour vous *ramasser* quelque chose, vous pensez qu'à présent vous ferez mieux. Je n'en crois rien, mon ami. Les infirmités de la vieillesse qui vont vous accabler; vos enfants, qui, peut-être, vous mépriseront; tout cela sera un nouvel obstacle à votre salut. Vous avez cru être à Dieu et vous vous trouvez être du monde : c'est-à-dire, du nombre de ceux qui sont tantôt à Dieu et tantôt au monde, et qui finissent par recevoir la récompense du monde.

Malheur au monde! Allez, monde, suivez votre maître comme vous l'avez fait jusqu'à présent. Vous voyez très-bien que vous vous êtes trompés en suivant le monde; eh bien! M. F., en serez-vous plus sages? Non, M. F., non. Si une personne nous trompe une fois, nous dirons : Nous ne nous fions plus à elle; et nous avons bien raison; le monde nous trompe continuellement, et cependant nous l'aimons. « Gardez-vous bien, nous dit saint Jean, d'aimer le monde et de vous attacher à quoi que ce soit dans le monde. » — « C'est en vain, nous dit le Prophète, que nous porterions (la lumière) à cette sorte de gens; ils ont été trompés et ils le seront encore; ils n'ouvriront les yeux que dans le temps où ils n'auront plus d'espérance de revenir à Dieu. » Ah! M. F., si nous faisions bien réflexion sur ce que c'est que le monde,

nous passerions notre vie à recevoir ses adieux et à lui faire les nôtres. A l'âge de quinze ans nous avons dit adieu aux amusements de l'enfance, nous avons regardé comme des niaiseries que de courir après les mouches, comme font les enfants qui (leur bâtissent) des maisons de cartes ou de boue. A trente ans, vous avez commencé à dire adieu aux plaisirs bruyants d'une jeunesse fougueuse; ce qui vous plaisait si fort dans ce temps-là, commence déjà à vous ennuyer. Disons mieux, M. F., chaque jour nous disons adieu au monde; nous faisons comme un voyageur qui jouit de la beauté des pays où il a passé, à peine les voit-il, qu'il faut déjà les quitter; il en est de même des biens et des plaisirs auxquels nous avons tant d'attache. Enfin, nous arrivons au bord de l'éternité, qui engloutit tout dans ses abîmes. Ah! c'est alors, M. F., que le monde va disparaître pour toujours à nos yeux, et que nous reconnaîtrons notre folie de nous y être attachés. Et tout ce que l'on nous a dit du péché!.... Tout cela était donc bien vrai, dirons-nous. Hélas! je n'ai vécu que pour le monde, je n'ai cherché que le monde dans tout ce que j'ai fait, et les biens et les plaisirs du monde ne sont plus rien pour moi! tout m'échappe des mains : ce monde que j'ai tant aimé, ces biens et ces plaisirs, qui ont tant occupé mon cœur et mon esprit!.... Il faut maintenant que je retourne vers mon Dieu!.... Ah! M. F., que cette pensée est consolante, pour celui qui n'a cherché que Dieu seul pendant sa vie! mais qu'elle est désespérante pour celui qui a perdu de vue son Dieu et le salut de son âme!

Non, non, M. F., ne nous y trompons pas, fuyons, ou nous nous mettons dans un grand danger de nous perdre. Tous les saints ont fui, méprisé et abandonné le monde toute leur vie. Ceux qui ont été obligés d'y

rester, y ont vécu comme n'y étant pas. Combien de grands du monde l'ont quitté pour aller vivre dans la solitude ! voyez un saint Arsène. Frappé de cette pensée : Qu'il est très-difficile de se sauver dans le monde, il abandonne la cour de l'empereur, et va passer sa vie dans les forêts, pour y pleurer ses péchés et y faire pénitence. Oui, M. F., si nous ne fuyons le monde, du moins autant qu'il nous sera possible, nous ne pouvons que nous perdre avec le monde, à moins d'un grand miracle. En voici un bel exemple et bien capable de nous le faire comprendre. Nous lisons dans l'écriture sainte que Josaphat, roi de Juda, fit alliance avec Achab, roi d'Israël. Le Saint-Esprit nous dit que le premier, c'est-à-dire, Josaphat, était un saint roi; mais il nous dit que le second, qui est Achab, était un impie. Néanmoins, Josaphat consentit à aller avec Achab pour combattre contre les Syriens. Avant de partir, il voulut voir un prophète du Seigneur, pour lui demander ce qu'il *en serait* de ce combat. Achab lui dit : « Nous avons bien ici un certain prophète du Seigneur, mais il ne nous prédit que des malheurs. » — « Eh bien ! lui dit Josaphat, faites-le venir, et nous le consulterons. » Le prophète étant devant le roi, Josaphat lui demande s'il fallait aller combattre contre les ennemis, ou non. Le roi Achab se hâte de lui dire que tous ses prophètes l'ont assuré de la victoire. « Oui, dit le prophète du Seigneur, allez, Princes, vous attaquerez vos ennemis, vous les battrez et vous reviendrez victorieux et chargés de leurs richesses. » Le roi Josaphat vit bien que ce n'était pas ce que pensait le prophète, il lui demanda de dire ce que le Seigneur lui (inspirait.) Alors le prophète prenant le ton de prophète du Seigneur, « Vive le Seigneur, en la présence de qui je suis ! Voici ce que le

Seigneur, le Dieu d'Israël, m'a commandé de vous dire : Vous livrerez bataille; mais vous serez vaincu. Le roi Achab y périra, et son armée sera mise tout en déroute et chacun reviendra chez soi sans chef. » Le roi Achab dit à l'autre : « Je vous avais bien dit que ce prophète n'annonce que des malheurs. » Il le fit mettre en prison, pour le punir à son retour. Mais le prophète s'inquiéta fort peu de cela, car il savait bien que le roi ne reviendrait pas, mais qu'il y périrait. Ayant livré le combat, Achab, voyant que le gros de l'armée se tournait *sur* lui, changea d'habit. Alors l'on prit le roi Josaphat pour Achab à qui seul on en voulait. Se voyant près d'être percé par les ennemis : « Ah! Seigneur, Dieu d'Israël, s'écria-t-il, ayez pitié de moi! » Alors le Seigneur le secourut et écarta de lui tous ses ennemis. Mais il lui envoya son prophète pour le reprendre de ce qu'il avait voulu accompagner ce roi (impie) : « Vous auriez mérité de périr avec lui, mais parce que le Seigneur a vu en vous de bonnes œuvres, il vous a conservé la vie, et vous aurez le bonheur de retourner dans votre ville. » Pour Achab, il périt dans ce combat, comme le prophète le lui avait prédit avant son départ.

Voilà, M. F., ce que c'est que de fréquenter le monde : ce qui nous montre que, nécessairement, nous devons fuir le monde si nous voulons ne pas périr avec lui. Avec les gens du monde, nous prenons l'esprit du monde et nous perdons l'esprit de Dieu : ce qui nous entraîne dans un abîme de péché, presque sans nous en apercevoir; nous en avons un bel exemple dans l'histoire. Saint Augustin nous rapporte qu'il avait pour ami un jeune homme qui vivait parfaitement bien. Il suivait son chemin aussi bien qu'un jeune homme peut le faire. Un jour, que quelques-uns de ses compagnons

d'études sortaient avec lui après dîner; ceux-ci fâchés de ce qu'il ne faisait pas comme eux, ils essayèrent de l'entraîner à l'amphithéâtre. C'était un jour que l'on y faisait égorger des hommes par d'autres hommes. Comme ce jeune homme avait une extrême horreur pour ces sortes de curiosités, il résista d'abord de toutes ses forces; mais ses compagnons usèrent de tant de flatteries et de tant de violences, que, cette fois, ils l'entraînèrent pour ainsi dire, malgré lui. Il leur dit : « Vous pouvez bien entraîner mon corps et le placer parmi vous à l'amphithéâtre; mais vous ne pouvez pas disposer de mon esprit ni de mes yeux, qui, assurément, ne prendront jamais part à un spectacle si horrible. Aussi y serai-je comme n'y étant pas, et, par là, je vous contenterai sans y prendre part. » Mais Alype eut beau dire, ils l'emmenèrent, et, pendant que tout l'amphithéâtre était dans les transports de ces barbares plaisirs, le jeune homme défendait à son cœur d'y prendre part, et à ses yeux de regarder, en les tenant fermés. Ah! plût à Dieu qu'il se fût bouché aussi les oreilles; car, ayant été frappé d'un grand cri qui se fit entendre, la curiosité l'emporta : ne voulant voir que cela, il ouvrit les yeux, c'en fut assez pour le perdre. Plus il regardait, plus son cœur y sentait du plaisir; il alla si loin dans la suite que, bien loin de se faire prier pour y aller, il y entraînait lui-même les autres. « Hélas! mon Dieu, s'écrie saint Augustin, qui pourra le tirer de cet abîme? *Rien autre*, sinon un miracle de la grâce de Dieu. »

Je conclus, M. F., en disant que si nous ne fuyons (le monde) avec ses plaisirs, si nous ne nous cachons pas autant que nous pourrons, nous nous perdrons et nous serons damnés. Mais la route la plus commode, c'est d'être tantôt au monde, tantôt à Dieu, c'est-à-

dire, faire quelques pratiques de piété et suivre le train du monde : les jeux, les danses, les cabarets, travailler le dimanche; (nourrir) ces haines, ces vengeances, ces ressentiments, (relever) ces petits torts. Mais pour être tout à Dieu, il faut vous attendre à être méprisés et rejetés du monde. Heureux, M. F., celui qui sera de ce nombre, et qui marchera avec courage à la suite de son Maître, portant sa croix; puisque ce n'est que par là que nous aurons le grand bonheur d'arriver au ciel! Ce que je vous souhaite.

QUINZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Sur la pensée de la mort.

Cum appropinquaret portæ civitatis, ecce defunctus efferebatur filius unicus matris suæ : et hæc vidua erat.

Jésus, étant près des portes de la ville (de Naïm,) trouva qu'on portait en terre le fils unique d'une mère qui était veuve. (*S. Luc*, VII, 12.)

ON, M. F., rien n'est plus capable de nous détacher de la vie et des plaisirs du monde, et de nous porter à nous occuper de ce moment terrible qui doit décider de tout pour l'éternité; que la vue d'un cadavre que l'on conduit dans le tombeau. C'est pourquoi l'Église, qui est toujours attentive et occupée à nous fournir tous les moyens les plus capables de nous faire travailler à notre salut, nous met, trois fois par année, le souvenir de ces morts que Jésus-Christ ressuscita; afin de nous forcer, en quelque sorte, à nous en occuper pour nous préparer à ce voyage. Dans un endroit de l'Évangile, elle nous présente une jeune fille âgée seulement de douze ans, c'est-à-dire dans un âge où à peine l'on peut commencer à jouir des plaisirs. Quoiqu'elle fût fille unique, très-riche et tendrement aimée de ses parents, malgré

cela cependant, la mort la frappe et la fait disparaître pour jamais aux yeux des vivants. Dans un autre endroit, nous voyons un jeune homme d'environ vingt-cinq ans, qui était à la fleur de son âge, le seul appui et la seule consolation d'une mère veuve; cependant, ni les larmes, ni la tendresse de cette mère désolée, ne peuvent empêcher que la mort, cette impitoyable mort, n'en fasse sa proie. Dans une autre partie de l'Évangile, nous voyons un autre jeune homme, qui est Lazare. Il tenait lieu de père à ses deux sœurs, Marthe et Magdeleine; il nous semble que la mort aurait dû au moins avoir égard à ce dernier; mais, non, cette cruelle mort le moissonne, et le réduit au tombeau, pour en faire la pâture des vers. Il fallut que Jésus-Christ fît trois miracles pour leur rendre la vie. Ouvrons les yeux, M. F., et contemplons un instant ce touchant spectacle, qui va nous prouver, de la manière la plus forte, la caducité de la vie et la nécessité de nous en détacher, avant que cette mort inexorable nous en arrache malgré nous. « Jeune ou vieux, disait le saint roi David, je penserai souvent que je mourrai un jour, et je m'y préparerai de bonne heure. » Pour vous engager à faire de même, je vais vous montrer combien la pensée de la mort nous est nécessaire pour nous détacher de la vie et pour nous attacher à Dieu seul.

I. Nous voyons, M. F., que malgré le degré d'impiété et d'incrédulité où les hommes sont parvenus dans le malheureux siècle où nous vivons, ils n'ont cependant pas encore osé nier la certitude de la mort; mais seulement, ils font tout ce qu'ils peuvent pour en bannir la pensée, comme d'un voisin qui pourrait les inquiéter dans leurs plaisirs, et les troubler dans leurs débauches.

Mais aussi, nous voyons dans l'Évangile, que Notre Seigneur Jésus-Christ veut que nous ne perdions jamais de vue la pensée de notre départ de ce monde pour l'éternité. Pour bien nous faire comprendre que nous pouvons mourir à tous les âges, nous voyons qu'il ne ressuscite ni des enfants qui sont encore insensibles aux plaisirs de la vie, ni des vieillards décrépits, qui, malgré leur attachement à la terre, ne peuvent pas douter que leur départ ne soit peu éloigné. Mais il ressuscite ceux qui sont dans un âge où nous oublions le plus ordinairement cette pensée salutaire : c'est-à-dire, depuis douze jusqu'aux environs de quarante ans. En effet, depuis quarante ans, la mort semble nous poursuivre rapidement; nous perdons tous les jours quelque chose, qui nous annonce que nous devons bientôt sortir de ce monde; nous sentons, chaque jour, nos forces diminuer, nous voyons nos cheveux blanchir, notre tête devenir chauve, nos dents tomber, notre vue s'affaiblir : tout cela nous dit adieu pour jamais, et, nous avouons nous-mêmes que nous ne sommes plus ce que nous étions autrefois. Non, M. F., personne n'a le moindre doute là-dessus. Oui, M. F., il est certain qu'un jour viendra où nous ne serons plus du nombre des vivants, et que l'on ne pensera pas plus à nous que si nous n'avions jamais été au monde. Voilà donc cette jeune fille mondaine, qui a pris tant de soin et tant de peine à paraître aux yeux du monde : la voilà réduite à un peu de poussière, qui est foulée sous les pieds des passants. Voilà cet orgueilleux, qui faisait tant de cas de son esprit, de ses richesses, de son crédit et de sa charge, (le voilà) conduit dans un tombeau, mangé des vers, et mis en oubli jusqu'à la fin du monde; c'est-à-dire, jusqu'à la résurrection générale, où nous le re-

verrons avec tout ce qu'il aura (fait) pendant les jours de sa malheureuse vie.

Mais, peut-être allez-vous me demander ce que c'est que ce moment de la mort qui doit tant nous occuper, et qui est si capable de nous convertir? C'est, M. F., un instant qui, peu sensible dans sa durée, nous est peu connu, et qui, cependant, suffit pour nous faire faire le grand passage de ce monde à l'éternité. Moment formidable par lui-même, M. F., où tout ce qui est dans le monde meurt pour l'homme, où l'homme, en même temps, meurt pour tout ce qui est à lui sur la terre. Moment terrible, M. F., où l'âme, malgré l'union si intime qu'elle a avec son corps, en est arrachée par la violence de la maladie; après quoi, l'homme étant dépouillé de tout, ne laisse aux yeux du monde qu'une figure hideuse de lui-même, des yeux éteints, une bouche muette, des mains sans action, des pieds sans mouvement, un visage défiguré, un corps qui commence à se corrompre et qui n'est plus qu'un objet d'horreur. Moment impitoyable, M. F., où les plus puissants et les plus riches perdent toutes leurs richesses et leur gloire, et où ils n'ont pour tout héritage que la poussière du tombeau. Moment bien humiliant, M. F., où le plus grand est confondu avec le plus misérable de la terre. Tout est confondu : plus d'honneurs, plus de distinctions, tous sont mis au même niveau. Mais moment, M. F., mille fois plus terrible encore par ses suites que par sa présence, puisque les pertes en sont irréparables. « L'homme, nous dit le Saint-Esprit, parlant du mourant, ira dans la maison de son éternité. » Moment court, il est vrai, M. F., mais bien décisif; après lequel le pécheur n'a plus de miséricorde à espérer, et le juste de mérites à acquérir. Moment dont la pensée a rempli les

monastères de tant de grands du monde, qui ont tout quitté pour ne penser qu'à ce terrible passage de ce monde à l'autre. Moment, M. F., dont la pensée a peuplé les déserts de tant de saints, qui n'ont cessé de se livrer à toutes les rigueurs de la pénitence que leur amour pour le bon Dieu a pu leur inspirer. Moment terrible, M. F., mais bien court, qui, cependant, va décider de tout pour une éternité entière.

D'après cela, M. F., comment se peut-il faire que nous n'y pensions pas ou, du moins, (que nous y pensions) d'une manière si faible? Hélas! M. F., que d'âmes brûlent maintenant, pour avoir négligé cette pensée salutaire! Laissons, M. F., laissons un peu le monde, ses biens et ses plaisirs, pour nous occuper de ce terrible moment. Imitons, M. F., les saints, qui en faisaient leur principale occupation; laissons périr ce qui périt avec le temps, donnons nos soins à ce qui est éternel et permanent. Oui, M. F., rien n'est plus capable de nous détacher de la vie du péché, et de faire trembler les rois sur leurs trônes, les juges et les libertins au milieu de leurs plaisirs, que la pensée de la mort. En voici un exemple, M. F., qui va vous montrer que rien ne peut résister à cette pensée bien méditée. Saint Grégoire nous rapporte qu'un jeune homme, au salut de l'âme duquel il s'intéressait beaucoup, avait conçu une telle passion pour une jeune fille, que celle-ci étant morte, il ne pouvait plus s'en consoler. Saint Grégoire, pape, après bien des prières et des pénitences, alla trouver ce jeune homme : « Mon ami, lui dit-il, venez avec moi, et vous verrez encore une fois celle qui vous fait pousser tant de soupirs et verser tant de larmes. » Le prenant par la main, il le conduit au tombeau de cette jeune fille. Quand il eut fait lever la planche qui couvrait son corps, ce jeune

homme voyant un corps si horrible, si puant, si rempli de vers, n'étant plus qu'un amas de corruption, recule d'horreur : « Non, non, mon ami, lui dit saint Grégoire, avancez et soutenez un instant (la vue de) ce spectacle que la mort vous présente. Voyez, mon ami, considérez ce qu'est devenue cette beauté périssable, à laquelle vous étiez éperdûment attaché. Voyez-vous cette tête toute décharnée, ces yeux éteints, ces ossements livides, cet amas horrible de cendres, de pourriture et de vers? Voilà, mon ami, l'objet de votre passion, pour lequel vous avez poussé tant de soupirs, et sacrifié votre âme, votre salut, votre Dieu et votre éternité. » Des paroles si touchantes, un spectacle si effrayant firent une impression si vive sur le cœur de ce jeune homme, que, reconnaissant dès ce moment le néant de ce monde et la fragilité de toute beauté périssable, il renonça aussitôt à toutes les vanités de la terre, ne pensa plus qu'à se préparer à bien mourir en se retirant du monde, pour aller passer sa vie dans un monastère, y pleurer, le reste de ses jours, les égarements de sa jeunesse, et mourir en saint. Quel bonheur, M. F., pour ce jeune homme! Faisons de même, M. F., puisque rien n'est plus capable de nous détacher de la vie, et de nous déterminer à quitter le péché que cette heureuse pensée de la mort.

Ah! M. F., à la mort, comme l'on pense bien autrement que pendant la vie! En voici un bel exemple. Il est rapporté dans l'histoire, qu'une dame possédait toutes les qualités capables de plaire au monde, dont elle goûtait tous les plaisirs. Hélas! M. F., cela ne l'empêcha pas d'arriver comme les autres à ses derniers moments, et bien plus tôt qu'elle n'aurait voulu. Au commencement de sa maladie, on lui dissimula le danger où elle se trouvait, comme on ne le fait que trop souvent à ces pau-

vres malades. Cependant le mal faisait chaque jour de nouveaux progrès ; il fallut l'avertir qu'elle devait penser à son départ pour l'éternité. Il lui fallait faire alors ce qu'elle n'avait jamais fait et penser (ce qu'elle) n'avait jamais pensé ; elle en fut extrêmement effrayée. « Je ne crois pas, dit-elle à ceux qui lui donnaient cette nouvelle, que ma maladie soit dangereuse, j'ai encore le temps ; » mais on la presse, en lui disant que le médecin la trouvait en danger. Elle pleure, elle se lamente de quitter la vie dans un temps où elle pouvait encore jouir de ses plaisirs. Mais, tandis qu'elle pleurait, on lui représente que personne n'étant immortel, si elle échappait à cette maladie, une autre l'emmènerait, que tout ce qu'elle avait à faire était de mettre ordre à sa conscience, afin de pouvoir paraître avec confiance devant le tribunal de Dieu. Peu à peu elle rentra en elle-même, et, comme elle était instruite, elle fut bientôt convaincue de cela ; ses larmes se tournèrent du côté de ses péchés ; elle demanda un confesseur pour lui faire l'aveu de ses fautes, qu'elle aurait bien voulu n'avoir jamais commises. Elle fait elle-même le sacrifice de sa vie ; elle confesse ses fautes avec une grande douleur, une abondance de larmes ; elle prie ses compagnes ou ses amies de venir la voir avant qu'elle ne sorte de ce monde, ce qu'elles firent avec empressement. Quand elles furent autour de son lit, elle leur dit en pleurant : « Mes chères amies, vous voyez dans quel état je suis ; il me faut aller paraître devant Jésus-Christ, pour lui rendre compte de toutes les actions de ma vie ; vous savez vous-mêmes combien (j'ai) mal servi le bon Dieu et combien j'ai à craindre ; mais, cependant, je vais m'abandonner à ses miséricordes. Tout le conseil que j'ai à vous donner, mes bonnes amies, c'est de ne pas attendre, pour

bien faire, ce moment où l'on ne peut rien, et où, malgré les larmes et le repentir, l'on est en si grand danger d'être perdu pour l'éternité. C'est pour la dernière fois que je vous vois; je vous en conjure, ne perdez pas un moment du temps que le bon Dieu vous donne et que je n'ai pas moi-même. Adieu, mes amies, je vais partir pour l'éternité, ne m'oubliez pas dans vos (prières), afin que, si j'ai le bonheur d'être pardonnée, vous m'aidiez à me tirer du purgatoire. » Toutes ses compagnes, qui ne s'attendaient nullement à ce langage, se retirèrent en versant des larmes, et remplies d'un grand désir de ne pas attendre ce moment, où nous avons tant de regrets d'avoir perdu un temps si précieux.

Oh! M. F., que nous serions heureux, si la pensée de la mort et la présence d'un cadavre, nous faisaient la même impression, (opéraient) le même changement en nous! Cependant nous avons une âme à sauver comme ces personnes, qui se convertirent à la vue de cette jeune dame qui allait mourir; et, de plus, nous avons les mêmes grâces si nous voulons en profiter. Hélas! mon Dieu, pourquoi s'attacher si fort à la vie, puisque nous n'y sommes que pour un instant, après lequel, nous laissons tout, pour n'emporter que le bien et le mal que nous avons fait?... Pourquoi, M. F., nous attacher si peu au bon Dieu, qui fait, même dès ce monde, notre bonheur, pour le continuer pendant l'éternité? Comment pourrions-nous nous attacher aux biens et aux plaisirs de ce monde, si nous avions ces paroles bien gravées dans nos cœurs : nous venons au monde tout nus et nous en sortirons de même? Cependant nous savons et nous voyons tous les jours que le plus riche n'emporte pas plus que le plus pauvre. Le grand Saladin le reconnut bien avant de mourir, lui qui avait fait trembler l'uni-

vers par la grandeur de ses victoires. Se voyant près de mourir, reconnaissant alors, mieux que jamais, le vide des grandeurs humaines, il commanda à celui qui marchait ordinairement devant lui, portant son étendard, de prendre un morceau du drap dont il devait être enveloppé, de le mettre à la pointe d'une pique, et de marcher dans la ville en criant *autant* fort qu'il pourrait : « Voilà tout ce que le grand Saladin, vainqueur de l'Orient et maître de l'Occident, emporte de tous ses trésors et de toutes ses victoires : un linceul. » O mon Dieu! que nous serions sages, si cette pensée ne nous quittait jamais!

En effet, M. F., si cet avare, dans le moment où il n'épargne ni injustices, ni tromperies, pour amasser du bien, pensait que, dans peu de temps, il va tout quitter, pourrait-il bien s'attacher si fort à des objets qui vont le perdre pour l'éternité? Mais, non, M. F., en voyant la manière dont nous vivons, l'on croirait que jamais nous ne devons quitter la vie. Hélas! qu'il est à craindre que si nous vivons en aveugles, nous mourrions de même! en voici un exemple bien frappant.

Nous lisons dans l'histoire que le cardinal Bellarmin, de la Compagnie de Jésus, fut appelé vers un malade qui avait été procureur, et qui, malheureusement, avait préféré l'argent au salut de son âme. Croyant qu'il ne le mandait que pour ranger les affaires de sa conscience, il y courut avec empressement. En entrant, il commence à lui parler de l'état de son âme; mais à peine eut-il commencé à parler que le malade lui dit : « Mon Père, ce n'est pas pour cela que je vous ai demandé; mais seulement, pour consoler ma femme qui se désole de me perdre; car, pour moi, je m'en vais tout droit en enfer. » Le cardinal rapporte que (cet homme) était si endurci et

si aveugle, qu'il prononça ces paroles avec autant de tranquillité et la même froideur que s'il eût dit qu'il allait prendre un moment de plaisir avec quelques-uns de ses amis. « Mon ami, lui dit le cardinal, qui se désolait de voir sa pauvre âme tomber en enfer, pensez donc à demander pardon au bon Dieu de vos péchés et confessez-vous; le bon Dieu vous pardonnera. » Ce pauvre malheureux lui dit qu'il ne fallait pas perdre son temps, qu'il ne connaissait pas ses péchés, ni ne voulait les connaître; qu'il avait bien le temps de les connaître en enfer. Le cardinal eut beau le prier, le conjurer, en grâce, de ne pas se perdre pour l'éternité, puisqu'il avait encore tous les moyens de gagner le ciel, lui promettant qu'il l'aiderait à satisfaire à la justice de Dieu, ajoutant qu'il était sûr que le bon Dieu aurait encore pitié de lui. Mais, non, rien ne fut capable de le toucher; il mourut sans donner aucun sentiment de repentir.

Hélas! M. F., celui qui ne pense pas à la mort pendant sa vie se met dans un grand danger de n'y jamais penser, ou de ne vouloir réparer le mal que quand il n'y (aura) plus de remèdes. O mon Dieu! que ceux qui ne perdent jamais la pensée de la mort évitent de péchés pendant la vie et de regrets pour l'éternité! Le même cardinal rapporte qu'étant allé visiter un de ses amis qui était malade par un excès de débauche, il voulut l'exhorter au repentir et à se confesser de ses péchés, ou du moins, à en faire un acte de contrition. Le malade lui répondit : « Mon père, que voulez-vous me dire par un acte de contrition? Je n'ai jamais connu ce langage. » Ce cardinal eut beau lui vouloir faire comprendre que c'était regretter les péchés qu'on avait commis, pour que le bon Dieu nous pardonne. — « Mon père, laissez-moi, vous me troublez, laissez-moi tran-

quille. » Il mourut sans vouloir produire un acte de contrition, tant il était aveuglé et endurci. O mon Dieu! quel malheur pour une personne qui a perdu la foi! hélas! il n'y a plus de ressources! Ah! M. F., que l'on a bien raison de dire : Telle est la vie, telle est la mort. Hélas! M. F., si cet ivrogne pensait un peu à ce moment de la mort, qui doit terminer toutes ses dissolutions et ses débauches, où son corps sera livré aux vers, pendant que sa pauvre âme brûlera en enfer; ah! M. F., aurait-il le courage de continuer ses excès? Mais, non, si on lui en parle, il s'en moque, il ne pense qu'à se divertir, à contenter son corps, comme si tout devait finir avec lui, nous dit le prophète Isaïe.

Ah! M. F., le démon a grand soin de nous en faire perdre le souvenir, parce qu'il sait bien mieux que nous (combien) il nous est salutaire pour nous tirer du péché et nous ramener au bon Dieu. Les saints, M. F., qui avaient tant à cœur le salut de leur âme, avaient soin de n'en perdre jamais le souvenir. Saint Guillaume, archevêque de Bourges, assistait aux enterrements autant qu'il le pouvait, afin de bien graver en lui la pensée de la mort. Il se représentait combien nous sommes misérables de nous attacher à la vie qui est si malheureuse, si remplie du danger de nous perdre pour l'éternité! Il y en a un autre qui alla passer un an dans un bois, pour avoir (le loisir) de se bien préparer à la mort : « parce que, disait-il, quand elle arrive, il n'est plus temps. » Ces saints avaient sans doute bien raison, M. F., parce que, de cette heure dépend tout, et que, souvent, si nous attendons pour y penser le moment où la mort nous frappe, quelquefois cela ne sert à rien.

Oh! que la pensée de la mort est puissante pour nous *garantir* du péché, et nous faire faire le bien!

Hélas! M. F., si ce malheureux qui se traîne dans les ordures de ses impuretés, pensait bien au moment de la mort où son corps, qu'il prend tant de soin de contenter, sera pourri en terre; ah! s'il faisait la moindre réflexion sur ces os secs et arides, amoncelés dans le cimetière; s'il prenait la peine d'aller sur ces tombeaux, pour y contempler ces cadavres puants et pourris, ces crânes à demi rongés par les vers, ne serait-il pas frappé d'un tel spectacle? Aurait-il d'autre pensée que de pleurer ses péchés et son aveuglement, s'il pensait au regret qu'il aura à l'heure de la mort, d'avoir profané un corps qui est le temple du Saint-Esprit et les membres de Jésus-Christ? Voulez-vous, M. F., (connaître) la fin malheureuse d'un impudique qui n'a pas voulu voir la mort pendant sa vie? Saint Pierre Damien rapporte qu'un Anglais, pour avoir de quoi satisfaire sa passion honteuse, se donna au démon, à condition qu'il l'avertirait trois jours avant sa mort, dans l'espérance qu'il aurait bien le temps de se convertir. Hélas! que l'homme est aveugle, une fois dans le péché! Mais, après qu'il se fut traîné, roulé et baigné dans le *jus* de ses impuretés, le moment de son départ arriva. Le démon, tout menteur qu'il est, tint parole à ce scélérat. Mais l'Anglais fut bien trompé dans son attente; car, au grand étonnement de tous les assistants, dès qu'on lui parlait de son salut, il paraissait s'endormir, ne faisait aucune réponse; mais, si on lui parlait des affaires temporelles, il avait parfaitement sa connaissance; de sorte qu'il mourut dans ses impuretés, comme il y avait vécu. Pour bien nous montrer qu'il était réprouvé, le bon Dieu permit que de gros chiens noirs parussent environner son lit, comme prêts à s'élancer sur leur proie; on les vit encore sur son

tombeau, comme pour garder ce dépôt abominable. Hélas! M. F., que d'autres exemples aussi effrayants que ceux-là!.....

Dites-moi, si cet ambitieux pensait bien à ce moment de la mort, qui lui fera voir tout le néant des grandeurs humaines, pourrait-il bien ne pas faire ces réflexions, que bientôt il sera couvert de terre et foulé aux pieds des passants, n'ayant pour toute marque de grandeur, que ces deux mots : « Ici repose un tel? » O mon Dieu! que l'homme est aveugle! Nous lisons dans l'histoire, qu'un homme, pendant toute sa vie, n'avait nullement (pensé) à son salut; mais seulement à se divertir et à amasser du bien. Étant près de mourir, il reconnut bien son aveuglement de n'avoir point travaillé à faire une bonne mort. Il recommanda que l'on mît sur sa tombe : « Ici repose l'insensé, qui est sorti de ce monde sans savoir pourquoi le bon Dieu l'y avait mis. » Si, M. F., tous ces pécheurs qui se raillent de toutes les grâces que le bon Dieu (leur fait) pour sortir du péché et qui les méprisent; s'ils pensaient bien que, dans le moment où ils sortiront de ce monde, ces grâces leur seront refusées, et que, le bon Dieu qu'ils ont fui, les fuira à son tour, et les laissera mourir dans leurs péchés; dites-moi, auraient-ils le courage de mépriser tant de grâces que le bon Dieu leur présente maintenant pour sauver leur pauvre âme?

Ah! M. F., que de péchés ne se commettraient pas, si l'on avait le bonheur de penser souvent à la mort. C'est pourquoi le Saint-Esprit nous recommande si fort de ne jamais (perdre) le souvenir de nos fins dernières, parce que nous ne pécherions jamais. Ce fut encore cette pensée, M. F., qui acheva de convertir saint François de Borgia. Étant encore dans le monde, il se trou-

vait à la cour d'Espagne, lorsque l'impératrice *Élisabeth*, femme de Charles-Quint (mourut). Comme on devait l'enterrer dans le tombeau de ses prédécesseurs, qui était à Grenade, l'on donna la conduite de ce corps à François de Borgia. A l'arrivée à Grenade, on voulut faire la cérémonie, et l'on ouvrit le cercueil où était le corps. François de Borgia devait *protester* que c'était bien le même que l'on avait mis dans le cercueil. Quand on eut découvert ce visage qui avait été si beau, il se trouva tout noir et à demi pourri; les yeux étaient tout fondus; il en sortait une odeur insupportable. Alors il dit : « Oui, je jure que c'est le corps qu'on a mis dans le cercueil, et que c'est celui de la princesse; mais je ne le reconnais plus. » Dès ce moment, il fit réflexion sur le néant des grandeurs humaines et combien elles sont peu de chose; il prit la résolution de quitter le monde, pour ne plus penser qu'à sauver son âme. « Ah! disait-il, qu'est devenue la beauté de cette princesse, qui était la plus belle créature du monde? O mon Dieu! que l'homme est aveugle de s'attacher à de viles créatures en perdant son âme! » Heureuse pensée, M. F., qui lui a valu le ciel!

Mais pourquoi est-ce, M. F., que nous oublions cette mort, qui nous ferait toujours tenir (prêts) à bien mourir? Hélas! l'on ne veut pas y penser, l'on meurt sans y avoir pensé, et nous regardons cette mort comme bien éloignée de nous. Le démon ne nous dit pas, comme autrefois, à nos premiers parents : « Vous ne mourrez pas; » parce que cette tentation serait trop grossière, elle ne tromperait personne; « mais, nous dit-il, vous ne mourrez pas si tôt; » et par cette illusion, nous renvoyons la pensée de nous convertir à notre dernière maladie, où nous ne serons plus en état de rien faire.

C'est ainsi, M. F., que la mort en a *tant* surpris, et en surprendra *tant* jusqu'à la fin du monde. C'est cependant cette pensée qui en a *tant* tiré du péché; en voici un exemple bien frappant. Il est rapporté dans l'histoire qu'un jeune homme et une jeune fille avaient eu (ensemble) un commerce infâme. Il arriva que ce jeune (homme), passant dans un bois, fut égorgé. Un petit chien qui le suivait, voyant son maître tué, va trouver cette fille, la prend par son tablier, la tirant comme pour lui dire de le suivre. Étonnée de cela, elle suit ce petit chien, qui la mène au lieu où était son maître. Il s'arrêta auprès d'un tas de feuilles. Ayant regardé ce qu'il y avait, elle vit ce pauvre jeune homme tout ensanglanté : des voleurs l'avaient poignardé. Rentrant en elle-même, elle se mit à pleurer, se disant : « Ah! malheureuse, si le même *sort* t'était arrivé, où serais-tu? hélas! tu brûlerais en enfer. Peut-être ce jeune homme brûle-t-il maintenant dans les abîmes à cause de toi!... Ah! malheureuse, comment as-tu pu mener une vie si criminelle? Ah! dans quel état est ta pauvre âme!... Mon Dieu! je vous remercie, de ne m'avoir pas fait servir d'exemple aux autres! » Elle quitta le monde, alla s'ensevelir dans un monastère pour toute sa vie, et mourut comme une sainte. Ah! M. F., combien y a-t-il de pécheurs que de semblables exemples ont convertis! O mon Dieu! qu'il faut que nos cœurs soient durs et insensibles pour n'être touchés de rien, et vivre dans le péché, peut-être, sans penser à en sortir!

Hélas! M. F., il est à craindre que, dans le moment où nous voudrons revenir au bon Dieu, nous ne le puissions pas; le bon Dieu, en punition de nos péchés nous aura abandonnés. Je vais vous le montrer dans un exemple. Nous lisons dans l'histoire, qu'un homme

avait vécu longtemps dans le désordre. S'étant converti, il retomba au bout de quelque temps dans ses anciens péchés. Ses amis, qui en étaient bien *chagrinés*, firent tout ce qu'ils purent pour le ramener au bon Dieu; il leur promettait toujours et n'en faisait rien. Ils (lui) dirent qu'il y avait une retraite dans la paroisse voisine; qu'ils l'y (conduiraient) avec eux, et qu'il devait s'y préparer. L'autre, qui depuis longtemps se moquait de Dieu et de tous leurs conseils, leur répondit en riant, que oui; qu'ils n'avaient qu'à venir le prendre le matin du jour où elle devait commencer, et qu'ils partiraient tous ensemble. Les autres ne manquèrent pas d'aller le trouver, dans l'espérance de le ramener au bon Dieu; mais en entrant, ils le virent étendu au milieu de sa maison : il était mort, la nuit, de mort subite sans avoir eu le temps ni de se confesser, ni de donner le moindre signe de repentir. Hélas! M. F., où alla cette pauvre âme qui avait tant méprisé les grâces du bon Dieu?

II. Nous avons dit qu'il est très-utile de penser souvent à la mort : 1° pour nous faire éviter le péché et nous faire expier ceux que nous avons eu le malheur de commettre, et 2° pour nous détacher de la vie. Saint Augustin nous dit qu'il ne faut pas seulement penser à la mort des martyrs, chez qui, par une grâce admirable, la peine du péché est devenue comme un instrument de mérite, mais à la mort de tous les hommes. Cette pensée de la mort serait pour nous un des plus puissants moyens de salut, et un des plus grands remèdes à nos maux, si nous en savions tirer les avantages que la miséricorde divine veut nous procurer par le châtiment que sa justice (exige) de nous. Nous ne sommes condamnés à mourir que parce que nous avons péché; mais il nous

suffirait, pour ne plus pécher, de bien penser à la mort, comme nous dit l'Esprit-Saint.

Nous disons, M. F., que la pensée de la mort produit en nous trois effets : 1° elle nous détache du monde; 2° elle arrête nos passions; 3° elle nous engage à mener une vie plus sainte. Si le monde, M. F., peut nous tromper pendant quelque temps, cela certainement ne durera pas toujours; car il est sûr que toutes les choses du monde n'ont pas grande force contre la pensée de la mort. Si nous pensons que, dans quelques moments, nous aurons dit adieu à la vie pour n'y reparaître jamais!..... L'homme qui a la mort toujours présente à l'esprit ne peut se regarder que comme un voyageur sur la terre, qui ne fait qu'y passer, et qui laisse sans peine tout ce qu'il rencontre, parce qu'il tend à un autre terme et qu'il avance vers une autre patrie. Telle fut, M. F., la disposition de saint Jérôme : comme (il voyait qu'une fois mort) il ne pourrait plus animer ses disciples par ses exemples de secrètes vertus, il voulut, en mourant, leur laisser de saintes instructions : « Mes enfants, leur dit-il, si vous voulez, comme moi, ne rien regretter à la mort, accoutumez-vous à vous détacher de tout pendant la vie. Voulez-vous encore ne rien craindre dans ce terrible moment? n'aimez rien de ce qu'il vous faudra quitter. Quand on est bien détrompé du monde et de toutes ses illusions, qu'on a méprisé ses biens, ses fausses douceurs et ses folles promesses; quand on n'a pas mis sa félicité dans la jouissance des créatures, l'on n'a (point de peine) à les quitter et à s'en séparer pour toujours. » O heureux état, s'écriait ce grand saint, que celui d'un homme, qui, plein d'une juste confiance en Dieu, ne se trouve retenu par aucun attachement au monde et aux biens de la terre! Voilà, M. F., les dis-

positions auxquelles nous conduit la pensée de la mort.

Le second effet que la pensée de la mort produit en nous, c'est d'arrêter nos passions. Oui, M. F., si nous sommes tentés, nous n'avons qu'à penser *vite* à la mort, et de suite, nous sentirons tomber la passion : c'était la pratique des saints. Saint Paul nous dit qu'il meurt tous les jours. Notre Seigneur étant encore sur la terre, parlait souvent de sa passion. Sainte Marie Égyptienne étant tentée, pensait *vite* à la mort; et de suite, la tentation la quittait. Saint Jérôme ne perdait pas plus cette pensée que la respiration. Il est rapporté dans la Vie des Pères du désert, qu'un solitaire qui avait vécu quelque temps dans le grand monde, étant touché de la grâce, alla s'ensevelir dans un désert. Le démon ne cessa de lui rappeler la jeune personne pour laquelle il avait eu un amour criminel. Un moment avant qu'elle mourût, Dieu le lui fit connaître. Il sort de sa solitude, il va la voir : elle était prête à être mise en terre; il s'approche du cercueil, lui découvre le visage, prend dans son mouchoir un abcès qui sortait de sa bouche. Après cela, il retourne dans son désert, et toutes les fois qu'il était tenté, il prenait ce mouchoir et se disait à lui-même, en se représentant les ordures de cette pauvre créature : « Insensé que tu es, voilà la douce faveur de l'objet que tu as tant aimé aux dépens de ton âme; si, à présent, tu ne peux supporter cette horrible puanteur qui est sortie du corps de cette créature, quelle n'a donc pas été ta folie de l'avoir aimée pendant sa vie, au préjudice de ton salut; mais quel serait ton aveuglement que d'y penser encore après sa mort! » Saint Augustin nous dit que quand il se sentait violemment porté au mal, la seule chose qui le retenait, c'était de penser qu'un jour il mourrait, et qu'après sa mort, il serait jugé. « Je disais

souvent à mon cher ami Alype, lorsque je m'entretenais avec lui de ce qui devait faire le différent partage des bons et des méchants, je lui avouais que, malgré tout ce que pouvaient me dire autrefois les impies, j'ai toujours cru, qu'à l'heure de notre mort, le bon Dieu nous fera rendre compte de tout le mal que nous aurons fait pendant notre vie. »

Il est rapporté dans l'histoire des Pères du désert, qu'un jeune solitaire disait à un ancien : « Mon père, que faut-il faire quand je suis tenté, surtout contre la sainte vertu de pureté? » — « Mon fils, lui dit le saint, pensez vite à la mort et aux tourments réservés aux impudiques dans les enfers, et vous êtes sûr que cette pensée chassera le démon. » Saint Jean Climaque nous dit qu'un solitaire qui avait toujours la pensée de la mort gravée dans son esprit, quand le démon voulait le tenter (pour le porter) à se relâcher, s'écriait : « Ah! malheureux, voilà que tu vas mourir, et tu n'as encore rien fait pour être présenté au bon Dieu. » Oui, M. F., une personne qui veut sauver son âme, ne doit jamais perdre le souvenir de la mort.

La pensée de la mort nous fournit encore de pieuses réflexions : elle nous met toute notre vie devant les yeux; alors, nous pensons que tout ce qui nous réjouit selon le monde pendant notre vie, nous fera verser des larmes à l'heure de la mort; tous nos péchés, qui ne doivent jamais s'effacer de notre mémoire, sont autant de serpents qui nous dévorent; le temps que nous avons perdu, les grâces que nous avons méprisées : tout cela nous sera montré à la mort. D'après cela, il est impossible de ne pas travailler à mieux vivre et à cesser de faire le mal. Il est rapporté dans l'histoire, qu'un mourant, avant de rendre le dernier (soupir), fit appeler son

prince, à qui il avait été très-fidèle pendant bien des années. Le prince s'y rendit avec empressement : Demandez-moi, lui dit-il, tout ce que vous voudrez, et vous êtes sûr de l'obtenir. » — « Prince, lui dit ce pauvre mourant, je n'ai qu'une chose à vous demander, c'est un quart-d'heure de vie. » — « Hélas, mon ami, lui reprit le prince, cela n'est pas en mon pouvoir, demandez-moi toute autre chose, afin que je puisse vous l'accorder. » — « Hélas ! s'écria le malade, si j'avais servi le bon Dieu aussi bien que je vous ai servi, je n'aurais pas un quart-d'heure de vie, mais une éternité. » Même regret éprouva un (homme) de loi, lorsqu'il fut près de sortir de la vie, sans avoir pensé à sauver son âme : « Ah ! insensé que je suis, moi qui ai tant écrit pour le monde, et rien pour mon âme; il me faut mourir, je n'ai rien fait qui puisse me rassurer, et il n'y a plus de remèdes; je ne vois rien dans ma vie que je puisse présenter au bon Dieu. » Heureux, M. F., s'il profita lui-même de cela, c'est-à-dire, de ses bons sentiments.

3° Voici (les) réflexions que la (pensée de) la mort doit nous faire faire : Si nous négligeons de nous y préparer, nous serons séparés pendant toute l'éternité de la compagnie de Jésus-Christ, de la sainte Vierge, des anges et des saints, et nous serons forcés d'aller passer notre éternité avec les démons, pour brûler avec eux. Nous lisons dans la Vie de saint Jérôme, qu'une longue expérience avait rendu si savant dans la science du salut, qu'étant au lit de la mort, il fut prié par ses disciples de leur laisser, comme par testament, de toutes les vérités de la morale chrétienne, (celle) dont il était le plus persuadé. Que pensez-vous, M. F., que leur répondit ce grand saint docteur? « Je vais mourir, leur dit-il, mon âme est sur le bord de mes lèvres; mais je vous déclare,

que de toutes les vérités de la morale chrétienne, (celle) dont je suis le plus convaincu, c'est, qu'à peine, sur cent mille personnes qui auront mal vécu, s'en trouvera-t-il une seule de sauvée en faisant une bonne mort, parce que, pour bien mourir, il faut y penser tous les jours de sa vie. Et ne croyez pas que ce soit un effet de ma maladie : je vous en parle avec l'expérience de plus de soixante ans. Oui, mes enfants, à peine de cent mille personnes qui auront mal vécu, y en aura-t-il une seule qui fasse une bonne mort! Non, mes enfants, rien ne nous porte mieux à bien vivre que la pensée de la mort! »

Que conclure de tout cela? M. F., le voici : c'est que, si nous pensons souvent à la mort, nous aurons un grand soin de conserver la grâce du bon Dieu; si nous avons le malheur d'avoir perdu cette grâce, nous nous hâterons de la (recouvrer), nous nous détacherons des biens et des plaisirs du monde, nous supporterons les misères de la vie en esprit de pénitence, nous reconnaîtrons que c'est le bon Dieu qui nous les envoie pour expier nos péchés. Hélas! devons-nous dire en nous-même, je cours à grands pas vers mon éternité, tout à l'heure, je ne serai plus de ce monde... Après ce monde, où vais-je aller passer mon éternité?... serai-je dans le ciel ou dans l'enfer?... cela dépend de la vie que je vais mener; oui, jeune ou vieux, je penserai souvent à la mort, afin de m'y préparer de bonne heure.

Heureux, M. F., celui qui sera toujours prêt! C'est le bonheur que je vous souhaite!...

SEIZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Sur l'Humilité.

Omnis, qui se exaltat, humiliabitur, et qui se humiliat, exaltabitur.

Quiconque s'élève sera humilié, et quiconque s'abaisse sera élevé. (*S. Luc*, XVIII, 14.)

Notre divin Sauveur, M. F., pouvait-il nous montrer d'une manière plus claire et plus évidente, la nécessité de nous humilier, c'est-à-dire, d'avoir de bas sentiments de nous-mêmes, soit dans nos pensées, soit dans nos paroles, soit dans nos actions, si nous voulons espérer d'aller chanter les louanges (de Dieu) pendant l'éternité. — Etant un jour, dans la compagnie de plusieurs personnes, et voyant, dis-je, que plusieurs semblaient se glorifier du bien qu'elles avaient fait et méprisaient les autres, Jésus-Christ leur proposa cette parabole qui, selon toute apparence, était une véritable histoire. « Deux hommes, leur dit-il, montèrent au temple pour y faire leur prière; l'un d'eux était pharisien, et l'autre publicain. Le pharisien se tenant debout parlait ainsi à Dieu : « Je

vous rends grâce, ô mon Dieu, de ce que je ne suis point comme le reste des hommes, qui sont voleurs, injustes, adultères, ni même comme ce publicain : je jeûne deux fois la semaine, je donne la dîme de tout ce que je possède. » Voilà sa prière, nous dit saint Augustin. Vous voyez bien que cette prière n'est qu'une affectation pleine de vanité et d'orgueil; il ne vient pas pour prier Dieu, ni lui rendre grâce; mais pour se louer et insulter à celui-là même qu'il prie. Le publicain, au contraire, se tenant loin de l'autel, n'osait même lever les yeux au ciel; il frappait sa poitrine, en disant : « Mon Dieu, ayez pitié de moi, qui suis un pécheur. » — « Je vous déclare, ajoute Jésus-Christ, que celui-ci s'en est retourné chez lui justifié, et non pas l'autre. » Les péchés du publicain lui sont pardonnés; et le pharisien avec toutes ses vertus rentre dans sa maison plus criminel qu'il n'en était sorti. Si vous voulez en savoir la raison, la voici : c'est que l'humilité du publicain, quoique pécheur, fut plus agréable à Dieu que toutes les prétendues bonnes œuvres du pharisien avec son orgueil. Et Jésus-Christ conclut de là, que « celui qui veut s'élever sera humilié, et que celui qui s'humiliera sera élevé. » Voilà la règle, M. F., ne nous y trompons pas, la loi est générale; c'est notre divin Maître qui vient la publier. « Quand vous auriez élevé la tête jusqu'au ciel, dit le Seigneur, je vous en arracherais. » Oui, M. F., l'unique chemin qui conduit à l'élévation pour l'autre vie, c'est l'humilité. Sans l'humilité, cette belle et précieuse vertu, vous n'entrerez pas plus dans le ciel, que sans le baptême. Comprenons donc aujourd'hui, M. F., l'obligation que nous avons de nous humilier, et les motifs qui doivent nous y engager. Je vais donc, M. F., vous montrer : 1° Que l'humilité est

une (vertu) qui nous est absolument nécessaire, si nous voulons que nos actions soient agréables à Dieu et récompensées dans l'autre (vie); 2° Nous avons *tous sujets* de la pratiquer, soit du côté de Dieu, soit du côté de nous-mêmes.

I. Avant, M. F., de vous faire comprendre le besoin que nous avons de cette belle vertu, qui nous est aussi nécessaire que le baptême après le péché originel; aussi nécessaire, dis-je, que le sacrement de la pénitence après le péché mortel, il faut vous dire en quoi consiste cette aimable vertu, qui donne un si grand mérite à toutes nos bonnes actions, et orne si richement toutes nos bonnes œuvres. Saint Bernard, ce grand saint qui l'a pratiquée d'une manière si extraordinaire, qui a quitté biens, plaisirs, parents et amis, pour aller passer sa vie dans les forêts, parmi les bêtes sauvages, pour y pleurer ses péchés, nous dit que l'humilité est une vertu par laquelle nous nous connaissons nous-mêmes; ce qui nous porte à n'avoir que du mépris pour nous-mêmes, et à ne prendre nullement plaisir à nous voir louer. Je dis : 1° que cette vertu nous est absolument nécessaire si nous voulons que nos actions soient récompensées au ciel; puisque Jésus-Christ nous dit lui-même que nous ne pouvons pas plus nous sauver sans l'humilité que sans le baptême. Saint Augustin nous dit : « Si vous me demandez quelle est la première vertu d'un chrétien, je vous répondrai que c'est l'humilité; si vous me demandez quelle est la deuxième, je vous dirai que c'est l'humilité; si vous redemandez quelle est la troisième, je vous dirai encore que c'est l'humilité; et autant de fois que vous me ferez cette demande, je vous ferai la même réponse. »

Si l'orgueil engendre tous les péchés, nous pouvons de même dire que l'humilité engendre toutes les vertus. Avec l'humilité, vous aurez tout ce qu'il vous faut pour plaire à Dieu, sauver votre âme; et, sans l'humilité, avec toutes les autres vertus, vous n'avez rien. Nous lisons dans le saint Évangile que quelques (mères) présentaient leurs enfants à Jésus-Christ pour les (faire) bénir. Les apôtres les faisaient retirer. Notre Seigneur le trouvant mauvais, il leur dit : « Laissez venir à moi ces petits enfants; car le royaume du ciel est à eux et à ceux qui leur ressemblent. » Il les embrassait et leur donnait sa sainte bénédiction. Pourquoi tant d'accueil de la part de ce divin Sauveur? C'est que les enfants sont simples, humbles et sans malice. De même, M. F., si nous voulons être accueillis de Jésus-Christ, il faut que nous soyons simples et humbles, dans tout ce que nous faisons. « Ce fut, nous dit saint Bernard, ce fut cette belle vertu qui fut *la cause* que le Père éternel regarda la sainte Vierge avec complaisance; et si, nous dit-il, la virginité attira les regards de Dieu, son humilité fut cause qu'elle conçut le Fils de Dieu. Si la sainte Vierge est la Reine des vierges, elle est aussi la Reine des humbles. » Sainte Thérèse demandait un jour à Notre Seigneur, pourquoi autrefois, le Saint-Esprit se communiquait avec tant de facilité aux personnages de l'Ancien Testament, soit aux patriarches, soit aux prophètes, et leur déclarait ses secrets, tandis qu'il ne le faisait plus à présent. Notre Seigneur lui répondit, que c'était parce qu'ils étaient plus simples et plus humbles, et qu'à présent les hommes ont le cœur double et qu'ils sont remplis d'orgueil et de vanité. Dieu ne se communique pas à eux, il ne les aime pas, comme il aimait ces bons patriarches et ces prophètes, qui étaient sim-

ples et humbles. Saint Augustin nous dit : « Si vous vous humiliez profondément, et si vous reconnaissez que vous n'êtes rien, que vous ne méritez rien, le bon Dieu vous donnera des grâces avec abondance; mais si vous voulez vous élever et vous croire quelque chose, il se retirera de vous, et vous abandonnera dans votre pauvreté. »

Notre Seigneur, pour nous bien faire comprendre que l'humilité est la plus belle et la plus précieuse de toutes les vertus, commence les béatitudes par l'humilité, en disant : « Bienheureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux leur appartient. » Saint Augustin nous dit que ces pauvres d'esprit, sont ceux qui ont l'humilité en partage. Le prophète Isaïe dit à Dieu : « Seigneur, sur qui votre Esprit-Saint descend-il ? est-ce sur ceux qui ont grande réputation dans le monde et sur les orgueilleux? Non, dit le Seigneur, mais sur celui qui a le cœur humble. »

Non-seulement cette vertu nous rend agréables à Dieu; mais encore aux hommes. Tout le monde aime une personne qui est humble; l'on se plaît dans sa compagnie. D'où vient qu'ordinairement les enfants sont aimés, sinon parce qu'ils sont simples et qu'ils sont humbles. Une personne qui est humble cède à tout, ne contrarie jamais personne, ne fâche personne, se contente de tout, elle cherche toujours à se cacher aux yeux du monde. Nous en avons un bel exemple dans la personne de saint Hilarion. Saint Jérôme rapporte que ce grand saint était recherché des empereurs, des rois et des princes, de la foule du peuple attiré, dans son désert, par l'odeur de sa sainteté et par l'éclat et le bruit de ses miracles; mais que lui, au contraire, fuyait le monde autant qu'il le pouvait. Il changeait souvent de cellule, afin de vivre caché et in-

connu; il pleurait sans cesse à la vue de cette multitude de religieux et de *monde* qui venaient à lui pour être guéris de leurs maux. Regrettant son ancienne solitude : « Je suis, disait-il en pleurant, je suis retourné dans le monde, je recevrai ma récompense dans cette vie, puisqu'on me regarde comme une personne de quelque considération. » Et rien, nous dit saint Jérôme, de plus admirable que de le voir si humble parmi tant d'honneurs qu'on lui rendait. Le bruit s'étant répandu, qu'il allait se retirer dans le fond du désert et qu'on ne pourrait plus le voir, l'on mit vingt mille hommes pour le garder; mais le saint leur dit qu'il ne prendrait pas de nourriture avant qu'on le laissât libre. On le garda pendant sept jours ; voyant qu'il ne mangeait rien..... Il s'enfuit dans le désert le plus reculé, où il se livra à tout ce que son amour pour Dieu put lui inspirer. Ce fut seulement là qu'il crut commencer à servir le bon Dieu. Dites-moi, M. F., est-ce là une humilité, un mépris de soi-même? Hélas! que ces vertus sont rares! mais aussi que les saints sont rares! Autant on a de haine pour un orgueilleux, autant on aime une personne humble, parce qu'elle prend toujours la dernière place, elle respecte tout le monde et les estime tous; c'est ce qui fait qu'on aime tant la compagnie de ces personnes qui (ont) de si belles qualités.

2° Je dis que l'humilité est le fondement de toutes les autres vertus. Celui qui désire servir le bon Dieu et sauver son âme, doit commencer à pratiquer cette vertu dans toute son étendue. Sans quoi, notre dévotion sera semblable à quelques *bûches* de paille que vous aurez plantées, et qui, au premier coup de vent, seront renversées. Oui, M. F., le démon craint fort peu ces dévotions qui n'ont pas l'humilité pour fondement, parce

qu'il sait bien qu'il les renversera quand il voudra. Ce qui arriva à ce solitaire qui alla jusqu'à marcher sur des charbons ardents sans se brûler; mais qui, manquant d'humilité, tomba quelque temps après dans les excès les plus déplorables. Si vous n'avez pas l'humilité, dites que vous n'avez rien, qu'à la première tentation vous serez renversé. Il est rapporté dans la Vie de saint Antoine, que le bon Dieu lui fit voir le monde tout rempli de lacets que le démon avait tendus pour faire tomber les hommes dans le péché. Il en fut si surpris, que son corps tremblait comme la feuille des forêts, et s'adressant à Dieu : « Hélas ! Seigneur, qui pourra éviter tant de piéges? » Il entendit une voix qui lui dit : « Antoine, celui (qui sera) humble; parce que Dieu donne sa grâce aux humbles pour résister aux tentations; au lieu qu'il permet que le démon se joue des orgueilleux, qui, dès qu'ils seront dans l'occasion, tomberont dans le péché. Au contraire, il n'ose pas attaquer les personnes qui sont humbles. » Quand saint Antoine était tombé, il ne faisait que s'humilier profondément devant le bon Dieu, en disant : « Hélas ! Seigneur, vous savez que je ne suis qu'un misérable pécheur ! » De suite le démon prenait la fuite.

Lorsque nous sommes tentés, M. F., tenons-nous cachés sous le voile de l'humilité, et nous verrons que le démon aura peu de force sur nous. Nous lisons dans la Vie de saint Macaire, qu'allant un jour dans sa cellule chargé de feuilles de palmier, le démon vint au-devant de lui avec une fureur épouvantable, voulant le frapper, et ne le pouvant, vu que le bon Dieu ne lui en avait pas donné le pouvoir; il s'écria : « O Macaire ! que tu me fais souffrir; je n'ai pas la force de te maltraiter, quoique j'accomplisse plus parfaitement (que toi) tout ce que tu

fais : car tu jeûnes quelquefois, mais, pour moi, je ne mange jamais; tu veilles quelquefois, mais, pour moi, je ne dors jamais. Il n'y a qu'une chose, en laquelle j'avoue que tu me *surmontes*. » Saint Macaire lui demanda *en quoi c'était*. — « C'est (en) ton humilité. » Le saint se jeta la face contre terre, demanda au bon Dieu de ne pas succomber à la tentation, et, de suite, le démon prit la fuite. Oh! M. F., que cette vertu nous rend agréables à Dieu, et qu'elle est puissante pour chasser le démon! Mais qu'elle est rare, ce qui est bien facile à comprendre, puisqu'il y a si peu de chrétiens qui résistent au démon lorsqu'ils sont tentés.

Mais, afin que vous ne vous trompiez pas et que vous connaissiez que vous ne l'avez jamais eue, entrons dans un détail bien simple. Non, M. F., ce ne sont pas toutes les paroles et toutes les belles manifestations de mépris de soi, qui nous prouvent que nous l'avons. Avant de commencer, je vais vous citer un exemple, qui vous prouvera que les paroles signifient peu de chose. Nous trouvons dans la Vie des Pères, qu'un solitaire étant venu voir saint Sérapion, ne voulait pas prier avec lui, parce que, disait-il, j'ai tant commis de péchés que j'en suis indigne; je n'ose même respirer là ou vous êtes. Se tenant assis à terre, il n'osait pas même s'asseoir sur le même siége que saint Sérapion. Saint Sérapion voulant lui laver les pieds selon la coutume, il lui résista encore davantage. Voilà une humilité qui, selon nous, a toute l'apparence d'être bien sincère, et vous allez voir à quoi aboutit cette humilité. Saint Sérapion se contenta de lui dire, qu'il ferait bien mieux de rester dans sa solitude, que de courir de cellule en cellule en vivant en vagabond, et de travailler pour vivre. Alors, le solitaire ne put s'empêcher de montrer que son

humilité n'était qu'une fausse vertu; il se *monta* contre le saint et le quitta. Sur quoi le saint lui dit : « Eh! mon fils, vous me disiez tout à l'heure que vous aviez fait tous les crimes imaginables, que vous n'osiez ni prier ni manger avec moi, et, pour un simple avertissement, qui n'a rien qui puisse vous offenser, vous vous laissez aller à la colère! Allez, mon ami, votre vertu et toutes vos bonnes œuvres sont dénuées de la plus belle qualité, qui est l'humilité.

Vous voyez, par cet exemple, qu'il y a bien peu de véritable humilité. Hélas! combien en est-il qui, tant qu'on les flatte, qu'on les loue, ou du moins, qu'on paraît les estimer, sont tout de feu pour les pratiques de la piété, ils donneraient tout et se dépouilleraient de tout; mais un petit reproche, un air d'indifférence leur jette l'amertume dans le cœur, les tourmente, leur arrache des larmes, leur fait prendre mauvaise humeur, leur fait faire mille jugements téméraires, pensant qu'on les traite indignement, *qu'on ne le ferait pas* à un autre. Hélas! que cette belle vertu est rare parmi les chrétiens de nos jours! que de vertus qui n'ont que l'apparence et qui, au premier coup, sont emportées!

Mais en quoi consiste l'humilité? Le voici : je vous dirai d'abord qu'il y a deux sortes d'humilité, l'une intérieure et l'autre extérieure. L'humilité extérieure (consiste), 1° à ne pas se louer d'avoir bien réussi dans quelque ouvrage que nous avons fait, à ne pas le répéter au *monde;* à ne pas raconter nos traits de folie, les voyages que nous avons faits, notre adresse et notre habileté, ni ce que l'on nous a dit (peut-être) à notre avantage; 2° à cacher le bien que nous pouvons avoir fait, comme sont nos aumônes, nos prières, nos pénitences, les services que nous avons rendus au prochain,

les grâces intérieures que le bon Dieu nous a faites; 3° à ne pas prendre plaisir quand on nous loue; à *tâcher* de détourner la conversation, attribuant à Dieu le bon succès dont on nous loue; (ou) à faire connaître que cela nous fait de la peine, et nous en aller, si nous le pouvons; 4° (à) ne jamais dire du bien ni du mal de soi-même. Il y en a qui disent souvent du mal d'eux, afin qu'on les loue : ceci est une fausse humilité, qu'on appelle une humilité *à crochet*. Ne dites rien de vous, contentez-vous de penser que vous êtes un misérable, qu'il faut toute la charité d'un Dieu pour vous souffrir sur la terre. 5° Il ne faut jamais se disputer avec ses égaux; il faut leur céder dans tout ce qui n'est pas contraire à la conscience; ne pas toujours croire qu'on a droit : quand on l'aurait, il faut vite penser que l'on pourrait bien se tromper, comme cela est arrivé tant d'autres fois; et surtout ne jamais s'opiniâtrer à avoir *le dernier mot*, ce qui montre un esprit très-orgueilleux. 6° Il ne faut jamais témoigner de la tristesse, lorsqu'on paraît nous mépriser, ni aller s'en plaindre à d'autres; cela montrerait que nous n'avons point d'humilité, puisque si nous en avions, nous ne trouverions jamais que l'on nous méprise, parce que jamais l'on ne pourra nous traiter comme nous le méritons, à cause de nos péchés; au contraire, il faut en remercier le bon Dieu, comme le saint roi David, qui rendait le bien pour le mal, en pensant combien il avait lui-même méprisé le Seigneur par ses péchés. 7° Il faut être bien content quand on vous méprise, à l'exemple de Jésus-Christ, dont il est dit « qu'il se rassasiait d'opprobres, » et à l'exemple des apôtres, de qui il est dit « qu'ils avaient une grande joie d'être trouvés dignes de souffrir quelque mépris, quelques ignominies pour

l'amour de Jésus-Christ; » ce qui fera tout notre bonheur et notre espérance à la mort. 8° Nous ne devons pas nous excuser de nos fautes, quand nous avons fait quelque chose qui peut nous faire blâmer; ne pas faire penser que *ce n'est pas*, soit par des mensonges ou des détours, ou par notre air qui semble dire que ce n'est pas nous. Quand même nous serions accusés à tort, pourvu que la gloire du bon Dieu n'y soit pas intéressée, nous ne devons rien dire. Voyez ce qui arriva à cette jeune fille à qui on avait donné le nom de frère Marin (1)..... Hélas! qui de nous aurait été mis à des épreuves pareilles à celle-là sans se justifier, le pouvant si facilement? 9° Cette humilité consiste à faire tout ce qu'il y a de plus dégoûtant, ce que les autres ne veulent pas faire, et à aimer à être vêtu simplement.

Voilà, M. F., en quoi consiste l'humilité extérieure. Mais en quoi consiste l'intérieure? Le voici. Elle consiste, 1°, à avoir de bas sentiments de soi-même, ne jamais s'applaudir dans son cœur, quand on a fait quelque chose qui a bien réussi, mais se croire indigne et incapable de faire aucune (bonne action), fondé sur les paroles de Jésus-Christ même, qui nous dit que, sans lui, nous ne pouvons rien faire de bon; nous ne pouvons pas même prononcer une parole, comme dire le saint nom de Jésus, sans le secours du Saint-Esprit. 2°, Être bien aise que les autres connaissent nos défauts, afin d'avoir l'occasion de nous tenir dans notre néant. 3°, Être bien content que les autres nous surpassent en biens, en esprit, en vertu, ou en tout autres choses; se soumettre à la volonté, au jugement d'au-

(1) Ici le Vénérable fait le récit de la Vie de sainte Marine, dont il a déjà parlé dans le sermon du onzième dimanche après la Pentecôte, tome II, p. 425.

trui, toutes les fois que ce n'est pas contre la conscience. Oui, M. F., une personne véritablement humble doit être semblable à un mort qui, ni ne se fâche pour les injures qu'on lui fait, ni ne se réjouit pour les louanges qu'on lui donne.

Voilà, M. F., ce que c'est que de posséder l'humilité chrétienne, qui nous rend si agréables à Dieu et si aimables au prochain. Voyez à présent, si vous l'avez ou non. Et, si vous ne l'avez pas, il ne vous reste pour vous sauver qu'à la demander au bon Dieu, jusqu'à ce que vous l'obteniez; parce que, sans elle, nous n'entrerons pas dans le ciel. Nous lisons dans la vie de saint Elzéar, qu'ayant été en danger de périr sur la mer, avec tous ceux qui étaient dans le vaisseau, le danger étant passé, sainte Delphine, son épouse, lui demanda s'il n'avait pas eu peur? Il lui répondit : « Quand je suis en pareil danger, je me recommande à (Dieu), et tous ceux qui sont avec moi; et, je lui dis que s'il y en a qui doivent mourir, ce soit moi, comme étant le plus misérable et le plus indigne de vivre. » Quelle humilité!... Saint Bernard était si pénétré de son néant, que quand il entrait dans une ville, il se mettait à genoux pour prier le bon Dieu de ne pas punir cette ville à cause de ses péchés; il croyait que partout où il allait, il n'était capable que d'attirer la malédiction dans l'*endroit*. Quelle humilité, M. F.! un si grand saint, dont la vie n'était qu'une chaîne de miracles (1)!

Il faut, M. F., que tout ce que nous faisons soit accompagné de cette belle vertu, si nous voulons que ce soit récompensé dans le ciel (2). En faisant vos prières,

(1) Exemple : Rodriguez, tome IV, pages 483 et 365. (*Note du Vénér.*)

(2) Exemple de l'impératrice qui fut traînée par ses domestiques. (*Note du Vénérable.*)

avez-vous cette humilité qui vous fait vous regarder comme des misérables, indignes d'être en la sainte présence de Dieu? Ah! si cela était, vous ne vous contenteriez pas de les faire en vous habillant ou en travaillant. Non, vous ne l'avez pas. Si vous l'aviez, lorsque vous êtes à la sainte messe, avec quel respect, avec quelle modestie, avec quel tremblement ne vous y tiendriez-vous pas? Ah! non, non, l'on ne vous verrait pas rire, causer, tourner la tête, promener vos regards dans l'église, y dormir, y faire vos prières sans dévotion, sans amour de Dieu. Bien loin de trouver les offices longs, vous ne pourriez plus en sortir, pensant combien il faut que la miséricorde de Dieu soit grande de vous souffrir parmi les fidèles, vous, qui méritez, par vos péchés, d'être maintenant parmi les réprouvés. Si vous aviez cette vertu, lorsque vous demandez quelque grâce au bon Dieu, vous feriez comme la Chananéenne, qui se jeta à genoux aux pieds du Sauveur devant tout le monde; comme Magdeleine, qui baisa les pieds du Sauveur dans une nombreuse assemblée. Si vous l'aviez, (vous feriez) comme cette femme, qui, depuis douze ans, était atteinte d'une perte de sang, et alla avec tant d'humilité se jeter devant le Sauveur, pour toucher humblement son manteau. Si vous aviez l'humilité d'un saint Paul, qui avait été élevé jusqu'au troisième ciel, et ne se regardait que comme un avorton, le dernier des apôtres, indigne du nom qu'il portait!... O mon Dieu! que cette vertu est belle; mais qu'elle est rare!... Si vous aviez cette vertu, M. F., lorsque vous vous confessez, ah! que vous seriez éloignés de cacher vos péchés, de les raconter comme une histoire faite à plaisir, (et surtout) de raconter ceux des autres! Ah! de quel tremblement ne seriez-vous pas saisis, voyant la grandeur de

vos péchés, les outrages qu'ils ont fait à Dieu; et voyant d'un autre côté, la charité (qu'il a) de vous pardonner? Mon Dieu! ne mourrait-on pas de douleur et de reconnaissance?... Si après avoir confessé vos péchés, vous aviez cette humilité dont nous parle saint Jean Climaque, qui, étant dans un monastère, nous dit y avoir vu lui-même des religieux si humbles, si humiliés et si mortifiés, qui sentaient de telle sorte le poids de leurs péchés, que le bruit de leurs cris, et les prières qu'ils adressaient à Dieu étaient capables de toucher des cœurs aussi durs que la pierre. Il y en avait qui étaient tout couverts d'ulcères, dont il sortait une puanteur insupportable; ils avaient si peu soin de leurs corps, qu'ils n'avaient plus que la peau attachée aux os. L'on entendait retentir le monastère des cris les plus déchirants. « Ah! malheur à nous qui sommes misérables! Avec justice, mon Dieu, vous pouvez nous précipiter dans les enfers! » D'autres s'écriaient : « Ah! Seigneur, pardonnez-nous, si nos âmes peuvent encore recevoir quelque pardon! » Ils avaient tous l'image de la mort devant les yeux; ils se disaient les uns aux autres : « Que deviendrons-nous, après avoir eu le malheur d'offenser un Dieu si bon? Pourrons-nous avoir quelque espérance pour le jour des vengeances? » D'autres demandaient d'être jetés dans la rivière pour être mangés des bêtes. Le supérieur voyant (saint Jean Climaque), lui dit : « Eh bien! mon Père, avez-vous vu nos soldats? » Saint Jean Climaque nous dit qu'il ne put ni parler, ni prier : car les cris de ces pénitents, si profondément humiliés, lui arrachaient malgré lui des larmes et des sanglots. Pourquoi *est-ce*, M. F., que nous n'avons point d'humilité, quoique nous soyons bien plus coupables? Hélas! c'est que nous ne nous connaissons pas!

II. Oui, M. F., un chrétien qui se connaît bien, tout doit le porter à s'humilier. Je veux dire trois choses : la considération des grandeurs de Dieu, les abaissements de Jésus-Christ et notre propre misère. 1° Quel est celui, M. F., qui pourrait considérer la grandeur d'un Dieu, sans s'anéantir en sa présence, en pensant que, de rien, il a créé le ciel par une seule parole, et qu'un seul de ses regards pourrait tout anéantir? Un Dieu qui est si grand, et dont la puissance n'a point de borne, (un Dieu) rempli de toutes sortes de perfections, (un Dieu) avec son éternité sans fin, sa justice si grande, sa providence qui gouverne tout avec tant de sagesse et qui pourvoit à nos besoins avec tant de soin! tandis que nous-mêmes, nous ne sommes qu'un vil néant! O mon Dieu! ne devrions-nous pas, à bien plus forte raison, craindre, comme saint Martin, que la terre ne s'ouvrît sous nos pieds pour nous engloutir, tant nous sommes indignes de vivre? A cette vue, M. F., ne feriez-vous pas comme cette grande pénitente dont il est parlé dans la vie de saint Paphnuce? Ce bon vieillard, dit l'auteur de sa vie, étant allé trouver cette pécheresse, fut bien surpris de l'entendre parler de Dieu. Le saint abbé lui dit : « Savez-vous bien qu'il y a un Dieu? » — « Oui, lui dit-elle, de plus, je sais qu'il y a un royaume pour ceux qui vivent selon ses commandements, et un enfer où les méchants seront jetés pour y brûler. » — « Si vous connaissez toutes ces choses, comment, en perdant tant d'âmes, vous exposiez-vous donc à y brûler? » La pécheresse connaissant à ces paroles que c'était un homme de Dieu, se jeta à ses pieds fondant en larmes : « Mon père, lui dit-elle, donnez-moi telle pénitence que vous voudrez, et je la ferai. » Il la renferma dans une cellule, en lui disant : « Etant si criminelle que vous (l'êtes),

vous ne méritez pas de prononcer le nom du bon Dieu; vous vous contenterez de vous tourner vers l'Orient, et, pour toute prière, vous direz : O vous qui m'avez créée, ayez pitié de moi! » Voilà toute sa prière. Sainte Thaïs passa trois ans à faire cette prière, à verser des larmes et pousser des sanglots le jour et la nuit. O mon Dieu! que l'humilité nous fait bien connaître ce que nous sommes!

2° Nous disons que l'anéantissement de Jésus-Christ doit nous humilier encore bien davantage. « Quand je considère, nous dit saint Augustin, un Dieu qui, depuis son incarnation jusqu'à la croix, n'a mené qu'une vie d'humiliations et d'ignominies, un Dieu méconnu sur la terre, moi je craindrais de m'humilier? Un Dieu cherche les humiliations, moi, ver de terre, je voudrais m'élever? Mon Dieu! de grâce, détruisez cet orgueil qui nous éloigne tant de vous.

Le troisième motif, M. F., qui doit nous humilier, c'est notre propre misère. Nous n'avons qu'à la regarder *un peu* de près, nous y trouverons une infinité de sujets de nous humilier. Le prophète Michée nous dit : « Que nous portons au milieu de nous le principe et les motifs de notre humiliation. Ne savons-nous pas, dit-il, que le néant est notre origine, qu'une infinité de siècles se sont écoulés avant que nous fussions, et que, de nous-mêmes, nous n'aurions jamais pu sortir de cet affreux et impénétrable abîme. Pouvons-nous ignorer que tout créés que nous sommes, nous avons un violent penchant vers le néant, et qu'il faut que la main puissante de celui qui nous en a tirés, nous empêche d'y retomber, et que, si le bon Dieu cessait de nous regarder et de nous soutenir, nous serions effacés de dessus la terre, avec la même rapidité qu'une paille emportée par une

furieuse tempête. » Qu'est-ce donc que l'homme pour se vanter de sa naissance et de ses autres avantages? « Hélas! nous dit le saint homme Job, que sommes-nous? ordure avant de naître, misère quand nous venons au monde, infection quand nous en sortons. Nous naissons d'une femme, nous dit-il, nous vivons peu de temps; pendant notre vie, quoiqu'elle soit bien courte, nous pleurons beaucoup, la mort ne tarde guère à nous frapper. » — « Voilà notre partage, nous dit saint Grégoire, pape, jugez d'après cela, si nous pouvons trouver lieu de nous élever dans la moindre chose du monde? de sorte que celui qui ose avoir la témérité de croire qu'il est quelque chose, est un insensé, qui ne s'est jamais connu, parce que, nous connaissant tels que nous sommes, nous ne pouvons qu'avoir horreur de nous-mêmes. »

Mais nous n'avons pas moins sujet de nous humilier dans l'ordre de la grâce. Quelques dons et quelques talents que nous ayons, nous les tenons tous de la main libérale du Seigneur, qui les donne à qui il lui plaît, et, par conséquent, nous ne pouvons pas nous en glorifier. Un concile nous a déclaré que l'homme, bien (loin) d'être l'auteur de son salut, n'est capable que de se perdre, et qu'il n'a de soi-même que le péché et le mensonge. Saint Augustin nous dit que toute notre science consiste à savoir que nous ne sommes rien, et que tout ce que nous avons nous le tenons de Dieu.

Enfin, je dis que nous devons nous humilier par rapport à la gloire et au bonheur que nous attendons dans l'autre vie, car, de nous-mêmes, nous ne pouvons pas le mériter. Si le bon Dieu est si bon que (de nous le donner), nous ne pouvons compter que sur la miséricorde de Dieu et sur les mérites infinis de Jésus-Christ son fils.

Comme enfants d'Adam, nous ne méritons que l'enfer. Oh ! que le bon Dieu est charitable de nous donner l'espérance de tant de biens, à nous qui n'avons rien fait pour les mériter !

Que devons-nous conclure de cela? M. F., le voici : c'est de bien demander au bon Dieu, tous les jours, l'humilité, c'est-à-dire, qu'il nous fasse la grâce de connaître que nous ne sommes rien de nous-mêmes, et que les biens, soit du corps, soit de l'âme, nous viennent de lui... Pratiquons l'humilité toutes les fois que nous le pouvons;... soyons bien persuadés qu'il n'y a point de vertu plus agréable à Dieu que l'humilité, et qu'avec elle, nous aurons toutes les autres. Quelque pécheurs que nous soyons, nous sommes sûrs qu'avec l'humilité, le bon Dieu nous pardonnera. Oui, M. F., attachons-nous à cette belle vertu ; c'est elle qui nous unira à Dieu, qui nous fera vivre en paix avec notre prochain, qui rendra nos croix moins pesantes, qui nous donnera cette grande espérance que nous verrons (Dieu), un jour. Il nous dit lui-même : « Bienheureux les pauvres d'esprit, parce qu'ils verront Dieu ! » C'est ce que je vous souhaite.

DIX-SEPTIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Sur l'amour de Dieu.

Diliges Dominum Deum tuum.
Vous aimerez le Seigneur votre Dieu. (*S. Luc*, x, 27.)

Nous lisons dans l'Evangile, M. F., qu'un jeune homme s'étant présenté devant Jésus-Christ, lui dit : « Maître, que faut-il faire pour avoir la vie éternelle? » Jésus-Christ lui répondit : « Qu'est-il écrit dans la loi? » — « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu, lui répondit le jeune homme, de tout votre cœur, de toute votre âme et de toutes vos forces, et le prochain comme vous-même. » — « Mais je fais tout cela. » — « Eh bien! lui repartit Jésus-Christ, vendez votre bien, donnez-le aux pauvres, et vous aurez un trésor dans le ciel (1). » Ce mot de vendre son bien pour le donner aux pauvres, le chagrina grandement. Jésus-Christ voulait lui montrer que c'est par les œuvres et non par les paroles que nous faisons voir si nous aimons véritablement le bon Dieu. Si, pour l'aimer, nous dit saint Grégoire, il suffisait de dire qu'on l'aime, cet amour divin ne serait pas aussi rare qu'il l'est, parce

(1) Voir note I à la fin du volume.

qu'il n'y a pas une personne qui, étant interrogée si elle aime le bon Dieu, ne réponde aussitôt qu'elle l'aime de tout son : cœur le juste le dira et le pécheur aussi; encore le juste ne le dira-t-il qu'en tremblant, à l'exemple de saint Pierre; au lieu que le pécheur le dira peut-être avec un ton d'assurance, qui semblera répondre de sa sincérité; mais il se trompe grandement, parce que l'amour de Dieu ne consiste pas dans les paroles, mais dans les œuvres. Oui, M. F., aimer le bon Dieu de tout son cœur est une chose si juste, si raisonnable, et, en quelque sorte, si naturelle, que ceux d'entre nous dont la manière de vivre lui est le plus opposée, ne laissent pas que de prétendre et d'être persuadés qu'ils l'aiment. Pourquoi tous croient-ils qu'ils aiment le bon Dieu, quoique leur conduite soit tout à fait opposée à cet amour divin? Ah! M. F., c'est que tout le monde cherche son bonheur, et que cet amour seul peut nous le procurer : voilà pourquoi l'on veut se persuader que l'on aime le bon Dieu. Cependant rien de si rare que cet amour divin. Voyons donc en quoi consiste cet amour, et à quoi nous pouvons connaître si nous aimons (Dieu). Pour mieux le comprendre, considérons, d'un côté, ce que Jésus-Christ a fait pour nous, et de l'autre, ce que nous devons faire pour lui.

I. Il est très-certain, M. F., que le bon Dieu ne nous a créés que pour l'aimer et le servir. Toutes les créatures qui sont sur la terre sont créées pour l'homme, mais l'homme est créé pour aimer le bon Dieu. Pourquoi *est-ce*, M. F., que le bon Dieu (nous a donné) un cœur dont les désirs sont si vastes et si étendus, que rien de créé n'est capable de le rassasier? C'est afin de nous forcer, en quelque sorte, à ne nous attacher qu'à lui et

à n'aimer que lui ; parce qu'il n'y a que lui qui puisse nous *contenter*. Quand l'homme posséderait l'univers entier, il ne sera jamais pleinement satisfait ; il lui restera toujours quelque chose à désirer, de sorte que rien de créé ne pourra le remplir. Oui, nous sommes si persuadés que nous sommes créés pour être heureux, que nous ne cessons pas, un (seul) instant de notre vie, de chercher le bonheur, et de faire tout ce qui dépend de nous pour nous le procurer. D'où vient donc que, malgré toutes nos recherches, toutes nos peines et tous nos soins, nous ne nous trouvons pas encore contents? Hélas! c'est que nous ne portons pas nos regards ni les mouvements de notre cœur vers l'objet qui seul est capable de remplir la vaste étendue de nos désirs. Dieu seul. Non, M. F., non, jamais vous ne pourrez vous *contenter* et être pleinement heureux, (du moins autant qu'il est possible de l'être dans ce monde,) si vous ne méprisez pas, au moins de cœur, les choses créées pour ne vous attacher qu'à Dieu seul. Nous devons donc appliquer tous nos soins et tous les mouvements de notre cœur à ne désirer et à ne chercher que Dieu seul en tout ce que nous faisons ; sans quoi, notre vie se passera à chercher vainement un bonheur que nous ne trouverons jamais. Nous nous sommes donc trompés jusqu'à présent ; puisque, malgré tout ce que nous avons fait pour être heureux, nous n'avons pas pu l'être. Croyez-moi, M. F., cherchez l'amitié du bon Dieu, et vous aurez trouvé votre bonheur. O mon Dieu! (que l'homme) est aveugle de ne pas vous aimer ; puisque vous pouvez si bien contenter son cœur! Mais, M. F., pour vous engager à aimer un Dieu si bon, si digne d'être aimé, et si capable de remplir toutes les affections de notre cœur, jetons un coup d'œil sur ce qu'il a fait pour

nous; suivons-le dans le cours de sa vie mortelle et jusqu'après sa mort.

Voyez-le, M. F., depuis le moment de son incarnation jusqu'à l'âge de trente ans, ne sont-elles pas grandes, les preuves de son amour pour nous? Qu'a-t-il fait dans son incarnation? Il s'est fait homme comme nous et pour nous. Dans sa naissance il nous a élevé à la dignité la plus éminente à laquelle une pure créature puisse être élevée; (il) est devenu notre frère!... O quel amour pour nous! l'avons-nous jamais bien compris?... Dans sa circoncision, il s'est fait notre Sauveur. Mon Dieu! que votre charité est grande!... Dans son épiphanie, il est devenu notre lumière, notre guide. Dans sa présentation au temple, il est devenu notre pontife, notre docteur; oh! que dis-je, M. F.? il s'est offert à son Père pour nous racheter tous. Plus tard, c'est-à-dire, dans la maison de saint Joseph, il est devenu notre modèle, pour l'amour et le respect que nous devons avoir pour nos parents et nos supérieurs. Disons mieux encore : il nous a montré comment nous devions mener une vie cachée et inconnue au monde, si nous voulions plaire à Dieu son Père. Suivons Jésus-Christ dans sa vie *agissante*, tout ce qu'il a fait, il l'a fait pour nous : ses prières, ses larmes, ses veilles, ses jeûnes, ses prédications, ses voyages, ses conversations, ses miracles; oui, tout cela a été fait pour nous. Voyez, M. F., avec quel zèle il nous a cherchés, dans la personne de la Samaritaine; voyez avec quelle tendresse il reçoit tous les pécheurs, et nous le sommes tous, dans la personne de l'enfant prodigue; voyez avec quelle bonté il s'oppose à la justice de son père, qui veut nous punir dans la personne de la pécheresse. Dans sa vie souffrante, hélas! que d'injures, que de tourments n'a-t-il pas

endurés? Il a été garrotté, soufflеté, accusé, condamné, et enfin, crucifié pour nous. N'est-il pas mort pour nous, au milieu d'opprobres et de douleurs incompréhensibles?...

Ah! M. F., qui pourrait comprendre tout ce que son bon cœur a fait pour nous?... Entrons plus avant dans la plaie de ce bon cœur. Oui, Jésus-Christ pouvait satisfaire à la justice de son père, pour nos péchés, par une goutte de son sang, par une seule larme, ah! que dis-je? par un seul soupir; mais ce qui pouvait satisfaire à la justice de son père ne pouvait pas satisfaire la tendresse de son cœur pour nous. C'est encore son amour pour nous qui l'a fait souffrir d'une manière anticipée, dans le jardin des Olives, les souffrances qu'il devait endurer sur la croix. O abîme de tendresse d'un Dieu pour ses créatures!... Jésus-Christ s'est-il contenté de nous aimer jusqu'à la fin? Non, M. F., non. Après sa mort, la lance, ou plutôt son amour a ouvert son divin cœur, pour nous ouvrir comme un asile, où nous viendrions nous cacher et nous consoler dans nos peines, nos chagrins et nos autres misères.

Mais, allons plus loin, M. F. Il veut, ce divin Sauveur, répandre pour nous jusqu'à la dernière goutte de son sang précieux, afin de nous laver de toutes nos iniquités. Après avoir expié nos péchés d'orgueil par son couronnement d'épines; par le fiel et le vinaigre, les péchés que nous avons le malheur de commettre par notre langue, et qui sont en si grand nombre; tous nos péchés d'impureté par sa cruelle et douloureuse flagellation; tous ceux que nous avons commis par nos mains, c'est-à-dire, toutes les mauvaises actions que nous avons faites, par les plaies de ses pieds et de ses mains; il a voulu encore expier tous nos péchés

par la blessure de son divin cœur, parce que c'est dans le cœur que tous nos péchés prennent naissance. O prodige d'amour d'un Dieu pour ses créatures!... Il est offensé par nous et il est puni pour nous, et c'est sur lui-même qu'il se venge des offenses que nous lui avons faites!.. Hélas! si nous n'étions pas aussi aveugles que nous le sommes, nous reconnaîtrions que ce sont nos mains qui, véritablement, l'ont immolé sur la croix.

Mais, encore une fois, M. F., pourquoi tant de prodiges (d'amour)? Ah! vous le savez; c'est pour nous délivrer de toutes sortes de maux, et nous mériter toutes sortes de biens pour l'éternité. Et si, malgré cela, nous voyons que nous venons encore à l'offenser, qu'il est prêt à nous pardonner, à nous aimer et à nous combler de toutes sortes de biens, si nous voulons l'aimer. O quel amour pour des créatures si insensibles et si ingrates!...

Son amour va encore plus loin. Voyant que la mort allait le séparer de nous, et afin de rester parmi nous, il fit un grand miracle : il institua ce grand sacrement d'amour, où il nous laisse son corps adorable et son sang précieux, pour ne jamais plus nous quitter, jusqu'à la fin du monde. Quel amour pour nous, M. F., qu'un Dieu veuille bien nourrir notre âme de sa propre substance et nous faire vivre de sa propre vie! Par le moyen de ce grand et adorable sacrement il s'offre, chaque jour, à la justice de son père, satisfait de nouveau pour nos péchés et nous attire toutes sortes de grâces. Voyez encore, M. F., ce tendre Sauveur qui, mort pour notre salut, nous ouvre le ciel. Pour nous y conduire tous, il va lui-même être notre médiateur; c'est lui-même qui va présenter toutes nos prières à son Père, et demander grâce pour nous, chaque fois que nous aurons le mal-

heur de pécher. Oui, M. F., il nous attend dans ce lieu de bonheur, dans ce séjour où l'on aime toujours et où l'on n'offense jamais....

Non, M. F., jamais vous n'avez bien réfléchi *comme* le bon Dieu vous aime. Est-il bien possible que nous ne vivions que pour l'offenser, puisque nous ne pouvons être heureux qu'en l'aimant? Sans doute, si je vous demandais si vous aimez le bon Dieu, vous me diriez que vous l'aimez; mais cela ne suffit pas; il faut en donner la preuve. Mais, où sont-elles, M. F., ces preuves qui manifestent la sincérité de notre amour pour le bon Dieu? Où sont les sacrifices que nous avons faits pour lui? où sont nos pénitences? hélas! le peu de bien que nous faisons, est fait en grande partie sans *goût*, sans avoir une intention bien droite. Que de vues humaines!.. que de bonnes œuvres faites par pur penchant et sans véritable dévotion. Hélas! M. F., quelle pauvreté !...

II. Maintenant, M. F., si vous voulez savoir comment nous pouvons connaître si nous aimons véritablement le bon Dieu, écoutez bien ce que je vais vous dire, et ensuite, vous allez vous-mêmes juger si vous l'aimez en vérité. Voilà ce que Jésus-Christ nous dit lui-même : « Celui qui m'aime garde mes commandements; » mais celui qui ne m'aime pas ne les garde pas. Il vous est donc bien facile de savoir si vous aimez le bon Dieu. Les commandements de Dieu ou sa volonté, M. F., ne sont qu'une même chose. Il vous ordonne et veut que vous remplissiez bien tous les devoirs de votre état, avec des intentions bien pures et bien droites, sans humeur, sans impatience, sans négligence, sans fraude dans la vérité ni dans la bonne foi. Nous devons avoir un amour généreux envers le bon Dieu, qui (nous) fasse préférer

la mort à l'infidélité. De cela, M. F., nous avons des exemples à l'infini dans tous les saints, et surtout dans les martyrs dont beaucoup se sont laissés couper en morceaux, plutôt que de cesser d'aimer le bon Dieu. En voici un bel exemple dans la personne de la chaste Suzanne. Etant allée un jour au bain, deux vieillards, qui étaient juges du peuple d'Israël, l'ayant aperçue, conçurent le dessein de la solliciter au péché; ils la suivirent, lui proposèrent leur infâme dessein, dont elle eut horreur. Levant les yeux au ciel, elle dit : « Seigneur, vous savez que je vous aime, soutenez-moi. » « Je me vois dans la peine de toutes parts, dit-elle aux vieillards; nous sommes ici en la présence de Dieu qui nous voit; si j'ai le malheur de consentir à votre passion honteuse, je n'échapperai pas à la main de Dieu : il est mon juge, je sais qu'il me fera rendre compte d'une action aussi lâche et aussi criminelle. Si, au contraire, je ne consens pas à vos désirs, je n'échapperai pas à vos ressentiments; je vois bien que vous allez me faire mourir; mais j'aime mieux mourir qu'offenser Dieu. » Ces misérables, se voyant ainsi rebutés, sortirent avec colère, et publièrent aussitôt que Suzanne avait été surprise en adultère, qu'ils avaient vu un jeune homme faisant le mal avec elle. Malheureusement, hélas! on les crut, et, sur leur témoignage, elle fut condamnée à la mort. Lorsqu'on la conduisait au supplice, un enfant de douze ans, qui était le petit Daniel, s'écria du milieu de la foule : « Que faites-vous, peuple d'Israël, pourquoi condamnez-vous le juste? je vous déclare que je ne prends point part au crime que vous allez commettre, en versant le sang de cette innocente. » Le jeune Daniel, s'étant approché du peuple, leur dit : « Faites venir les deux vieillards. » Les ayant fait séparer l'un de l'autre (il les interrogea). Ils se

coupèrent dans leurs paroles de telle manière que l'on ne put douter qu'ils étaient eux-mêmes coupables, et non Suzanne; ils furent condamnés tous deux à la mort. Voilà ce que fait, M. F., une personne qui aime le bon Dieu, en montrant dans l'épreuve qu'elle l'aime véritablement, qu'elle l'aime plus que soi-même. Suzanne n'en pouvait pas donner une marque plus grande, puisqu'elle (choisit) la mort de préférence au péché. Il n'est pas douteux, que, quand il ne faut que des paroles pour dire qu'on aime le bon Dieu, il n'en coûte guère. Tous croient qu'ils aiment le bon Dieu et tous osent se le persuader; mais, si le bon Dieu nous mettait à l'épreuve, combien peu auraient le bonheur de la soutenir!

Voyez encore ce qui arriva sous le règne d'Antiochus. Ce cruel tyran commanda (aux Juifs), sous peine de mort, de manger de la viande défendue par la loi du Seigneur. Un saint vieillard nommé Eléazar, qui avait toujours vécu dans la crainte et l'amour de Dieu, refusa courageusement d'obéir; il fut condamné à mort. « Il ne tient qu'à vous, lui dit un de ses amis, de sauver votre vie, comme nous l'avons fait nous-mêmes. Voilà de la viande qui n'a pas été offerte aux idoles : mangez-la, cette petite dissimulation apaisera le tyran. » Le saint vieillard leur répondit : « Croyez-vous que je sois bien attaché à la vie, et que je la préfère à l'amour que je dois à mon Dieu? Et quand même j'échapperais à la fureur du tyran, croyez-vous que je puisse échapper à la justice de Dieu? Non, non, mes amis, j'aime mieux mourir que de déshonorer ma religion et offenser mon Dieu que j'aime plus que moi-même. Non, il ne *sera jamais dit* qu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans j'abandonne mon Dieu et sa loi sainte. » Lorsqu'on le conduisait au supplice et que le bourreau le tourmentait

cruellement, on l'entendait s'écrier : « Mon Dieu, vous savez que c'est pour vous que (je souffre). Soutenez-moi, vous savez que c'est parce que je vous aime; oui, mon Dieu, c'est pour votre amour que je souffre! » Voyez son courage à *voir couper et dévorer son pauvre corps.* Eh bien! M. F., voilà ce que nous appelons aimer véritablement le bon Dieu. Ce bon vieillard, qui donne sa vie avec tant de joie pour Dieu, ne se contente pas de dire qu'il l'aime; mais il le montre par ses œuvres.

Nous disons bien que nous aimons le bon Dieu; mais, quand tout va selon nos désirs, quand rien ne nous contredit dans notre manière de penser, de parler et d'agir. Combien de fois une seule parole, un air de mépris, ou même un air un peu froid, une pensée de respect humain, ne nous font-ils pas abandonner le bon Dieu?

Nous avons dit, M. F., que si nous voulons témoigner au bon Dieu que nous l'aimons, il faut accomplir sa sainte volonté, qui est, que nous soyons soumis, respectueux envers nos parents, nos supérieurs, et tous ceux que le bon Dieu a placés au-dessus de nous pour nous conduire. La volonté de Dieu est que ceux qui sont supérieurs conduisent leurs inférieurs sans hauteur, sans dureté; mais avec charité et avec bonté, comme nous voudrions que l'on nous conduisît; la volonté (de Dieu) est que nous soyons bons et charitables envers tout le monde; et que, si on nous loue, bien loin de nous croire *quelque chose*, au contraire, nous pensions que l'on se moque de nous, comme nous dit très-bien saint Ambroise : « Si l'on nous méprise il ne faut point nous chagriner, mais, penser que si l'on connaissait bien ce que nous sommes, l'on dirait beaucoup plus de mal de nous que l'on en dit. » Ou comme nous dit saint Jean : « Si l'on nous insulte, la volonté de Dieu est que nous pardon-

nions de bon cœur et de suite ; et que nous soyons prêts à rendre service toutes les fois que l'occasion s'en présentera. » Cette volonté est que, dans nos repas, nous ne nous laissions jamais aller à la gourmandise ; que dans nos conversations nous tâchions de cacher et d'excuser les défauts de notre prochain et que nous priions pour lui. La volonté de Dieu est que, dans nos peines, nous ne murmurions pas, mais que nous les supportions avec patience et résignation à sa volonté ; c'est-à-dire, que dans ce que nous faisons, et dans tout ce qu'il nous envoie, le bon Dieu veut que nous pensions (que) tout vient véritablement de lui et que tout cela est pour notre bonheur, si nous savons en faire un bon usage. Voilà, M. F., ce que les commandements de Dieu nous ordonnent. Si vous aimez le bon Dieu, comme vous le dites, vous ferez tout cela, vous vous comporterez de cette manière ; sinon, vous avez beau dire que vous l'aimez, saint Jean vous dit que vous êtes menteurs et que la vérité n'est pas dans votre bouche.

Examinons, M. F., toute notre conduite et toute notre vie, et voyons en détail toutes nos actions. Il ne faut pas nous *arrêter* à toutes nos bonnes pensées, à tous nos bons désirs, et à tous les mouvements sensibles que nous éprouvons, comme, par exemple, lorsque nous (sommes) touchés en lisant un bon livre, en écoutant la parole sainte, nous formons toutes sortes de belles résolutions : tout cela n'est autre chose qu'illusions, si, d'ailleurs, nous ne nous appliquons pas à faire ce que Dieu nous ordonne par ses commandements, et si nous n'évitons pas ce qu'il nous y défend. Voyez, M. F., combien vous êtes en contradiction avec vous-mêmes. Le soir et le matin vous joignez les mains en faisant vos prières, vous dites : « Mon Dieu, je vous aime de tout mon

cœur, et par-dessus toutes choses ; » vous croyez dire la vérité? Cependant quelques moments après, vos mains sont occupées à voler votre prochain. Hélas! peut-être à quelque œuvre honteuse. Combien de fois n'avez-vous pas employé ces mains à vous remplir de vin et à vous livrer à la *crapule ;* cette même bouche qui vient de prononcer un acte d'amour de Dieu, va se souiller, dès que l'occasion s'en présentera, par des jurements, par des rapports, des médisances, des calomnies et par toutes sortes de paroles qui vont offenser et déshonorer ce même Dieu, à qui vous venez de dire que vous l'aimez de tout votre cœur. Hélas! M. F., nous disons que nous aimons le bon Dieu de tout notre cœur! où sont les preuves qui nous assurent que ce que nous disons est vrai?

L'on dit dans le monde que les vrais amis se connaissent *dans l'occasion;* cela est vrai, et qu'il faut des épreuves pour savoir si les amis sont sincères : ce qui est bien facile à comprendre. En effet, si je vous disais que je suis votre ami et que je ne fisse rien pour vous le montrer, et qu'au contraire, je fisse mille choses pour vous faire de la peine; si, dans toutes les occasions où je pourrais vous témoigner mon attachement, je ne vous donnais que des marques d'aversion, vous ne voudriez pas croire que je vous aime, malgré que je vous l'aie dit souvent ; il en est de même, M. F., par rapport à Dieu. Vous aurez beau lui dire cent fois par jour : « Mon Dieu, (je vous donne) mon cœur, » cela ne suffit pas. Il faut lui en donner des preuves en ce que nous pouvons faire chaque jour, parce qu'il n'y en a guère où nous ne soyons obligés à faire quelque sacrifice au bon Dieu, si nous ne voulons pas l'offenser et si nous voulons l'aimer. Combien de fois le démon ne nous donne-t-il

pas des pensées d'orgueil, de haine, de vengeance, d'ambition, de jalousie, combien de mouvements de colère et d'impatience : combien de pensées ou désirs contre la sainte vertu de pureté? et, d'autres fois, combien de pensées et de désirs d'avarice? Hélas! notre misérable corps nous porte sans cesse au mal, pendant que les lumières de la conscience et les impressions de la grâce nous portent au bien. Eh bien! M. F., voilà ce que c'est que de plaire à Dieu, ce que c'est que de l'aimer : c'est combattre, c'est résister courageusement à toutes les tentations. Voilà comment nous donnerons des preuves de l'amour que nous avons pour le bon Dieu; voilà ce qui nous mettra dans une disposition continuelle de tout sacrifier plutôt que d'offenser le bon Dieu. Vous dites que vous aimez le bon Dieu, ou du moins que vous désirez l'aimer, vous êtes un menteur. Pourquoi donc laissez-vous entrer cette pensée d'orgueil dans votre cœur? vous livrez-vous à ces murmures, à ces jalousies, à ces médisances et à ces complaisances en vous-même? c'est que vous n'êtes qu'un hypocrite. Vous en êtes fâché, je le crois bien; vous en serez bien fâché..... Hélas! qu'il y en a peu qui aiment le bon Dieu!... Disons-le, à la honte du christianisme, il n'y a presque personne qui l'aime de cet amour de préférence, (toujours) prêt à tout sacrifier pour lui plaire, (et toujours) dans la crainte de lui déplaire.

Voyez, M. F., comment se comporta saint Eustache avec toute sa famille, voyez sa constance et son amour pour le bon Dieu. Il est rapporté dans sa vie qu'étant à la chasse, il poursuivait un cerf d'une grosseur énorme; s'étant élancé sur un rocher et cherchant le moyen de l'atteindre, il aperçut entre ses cornes un beau crucifix qui lui dit d'aller se faire baptiser et de revenir, qu'il

lui apprendrait tout ce qu'il aurait à souffrir pour son amour; qu'il perdrait ses biens, sa réputation, sa femme, ses enfants et qu'il finirait par être brûlé dans le feu. Saint Eustache entendit tout cela sans la moindre frayeur ni la *moindre répugnance*, ni même le moindre murmure. En effet, peu de temps après, la peste se mit dans ses troupeaux et parmi ses esclaves, et n'en épargna pas un. Tout le monde commençait à le fuir et (personne ne voulait) le soulager. Se voyant aussi misérable et si méprisé, il (prit) le parti d'aller en Égypte où il avait encore quelque bien. Sa femme et lui prirent chacun leurs petits enfants par la main et s'abandonnèrent à la Providence du bon Dieu. Quand il fallut *traverser l'eau*, le maître du vaisseau garda la femme pour son passage, et jetant le père et les enfants à terre, fit voile d'un autre côté. Voilà notre saint Eustache encore privé d'une de ses plus grandes consolations. Supportant tout cela, sans un seul murmure contre la conduite que le bon Dieu tenait envers lui, nous dit l'auteur de sa vie, il prit un petit crucifix entre ses mains, et le baisant respectueusement, il continua son chemin. Un peu plus loin, il fallut passer une rivière assez large... *et le reste*... Voilà, M. F., ce que nous pouvons appeler un amour (véritable), puisque rien n'est capable de le séparer de son Dieu.

Nous disons, M. F., que si nous aimons véritablement le bon Dieu, nous devons grandement désirer de le voir aimer par toutes les créatures. Nous en avons un bel exemple dans l'histoire, et nous y voyons un beau spectacle de l'amour divin. On vit une femme, au milieu de la ville d'Alexandrie, tenant d'une main un vase plein d'eau, et de l'autre un flambeau allumé. Ceux qui la virent, tout étonnés, lui demandèrent ce qu'elle pré-

tendait faire avec tout cet appareil. Je voudrais, répondit-elle, avec ce flambeau, embraser tout le ciel et tous les cœurs des hommes, et, avec cette eau, éteindre tout le feu de l'enfer, afin que, désormais, l'on n'aimât plus le bon Dieu ni par l'espérance de la récompense, ni par crainte de la punition réservée aux pécheurs; mais uniquement parce qu'il est bon, et qu'il mérite d'être aimé. Beaux sentiments, M. F., dignes de la grandeur de l'âme qui connaît ce que c'est que Dieu, et combien il mérite par lui-même toutes les affections de notre cœur. L'on raconte dans l'histoire des Japonais, que, quand on leur annonçait l'Évangile, qu'on les instruisait de Dieu et de ses amabilités, surtout quand on leur apprenait les grands mystères de notre sainte religion, et tout ce que le bon Dieu avait fait pour les hommes : un Dieu naissant dans une pauvre étable, couché sur une poignée de paille dans les rigueurs de l'hiver, un Dieu souffrant et mourant sur une croix pour nous sauver; ils étaient si étonnés de tant de merveilles que Dieu avait faites pour notre salut, qu'on les entendait s'écrier tout transportés d'amour : « Oh! qu'il est grand! oh! qu'il est bon! oh! qu'il est aimable, le Dieu des chrétiens! » Mais quand ensuite on leur disait qu'il y avait un commandement qui leur ordonnait d'aimer le bon Dieu, et qui les menaçait de châtiments s'ils ne l'aimaient pas, ils en étaient tellement surpris, qu'ils ne pouvaient plus revenir de leur étonnement. « Eh quoi! disaient-ils, à des hommes raisonnables, faire un précepte d'aimer un Dieu qui nous a tant aimés!... mais, n'est-ce pas le plus grand bonheur de l'aimer et le plus grand malheur de ne pas l'aimer? Eh quoi! disaient-ils aux missionnaires, les chrétiens ne sont-ils pas toujours au pied des autels de leur Dieu, tout

pénétrés de la grandeur de ses bontés et tout embrasés de son amour? » Et quand on venait à leur apprendre que, non-seulement il y en avait qui ne l'aimaient pas, mais encore qui l'offensaient : « O peuple injuste! o peuple barbare! s'écriaient-ils avec indignation, est-il bien possible que des chrétiens soient capables de tel outrage envers un Dieu si bon? Dans quelle terre maudite habitent donc ces hommes sans cœur et sans sentiments? »

Hélas! d'après la manière dont nous nous conduisons envers le bon Dieu, nous ne méritons que trop ces reproches! Oui, M. F., un jour viendra où ces nations éloignées et étrangères appelleront ces témoignages contre nous, nous accuseront et nous condamneront devant Dieu. Que de chrétiens passent leur vie sans aimer le bon Dieu! Hélas! peut-être en trouverons-nous plusieurs, au grand jour du jugement, qui n'auront pas donné un seul jour tout entier au bon Dieu! Hélas! quel malheur!...

Saint Justin nous dit que l'amour a ordinairement trois effets. Quand nous aimons quelqu'un, nous pensons souvent, et volontiers à lui; nous donnons volontiers pour lui et nous souffrons volontiers pour lui : voilà, M. F., ce que nous devons faire pour le bon Dieu, si nous l'aimons véritablement. Je dis 1°, que nous devons souvent penser à Jésus-Christ. Rien n'est plus naturel que de penser à ceux qu'on aime. Voyez un avare : il n'est occupé que de ses biens ou du moyen de les augmenter; seul ou en compagnie, rien n'est capable de le distraire de cette pensée. Voyez un libertin : la personne qui fait tout l'objet de son amour ne le *quitte guère plus que la respiration;* il y pense tellement que, souvent, son corps en est si accablé qu'il en est malade. Oh! si

nous avions le bonheur d'aimer autant Jésus-Christ qu'un avare aime son argent ou ses terres, qu'un ivrogne, son vin, qu'un libertin, l'objet de sa passion, ne serions-nous pas continuellement occupés de l'amour et des grandeurs de Jésus-Christ? Hélas! M. F., nous nous occupons de mille choses qui, presque toutes, n'aboutissent à rien; tandis que, pour Jésus-Christ, nous passons des heures et même des jours entiers sans nous souvenir de lui, ou, d'une manière si faible, que nous croyons (à peine) ce que nous pensons. O mon Dieu, comment ne vous aime-t-on pas! Cependant, M. F., de tous nos amis y en a-t-il un plus généreux, plus bienfaisant? Dites-moi, si nous avions bien pensé qu'en écoutant le démon qui nous portait au mal, nous avons grandement affligé Jésus-Christ, que nous l'avons fait mourir une seconde fois, aurions-nous eu ce courage?... n'aurions-nous pas dit : Comment, mon Dieu, pourrais-je vous offenser, vous qui nous avez tant aimés! Oui, mon Dieu, le jour et la nuit mon esprit et mon cœur ne seront occupés que de vous.

2° Je dis que si nous aimons véritablement le bon Dieu, nous lui donnerons tout ce qu'il est en notre pouvoir de lui donner, et cela, avec un grand plaisir. Si nous avons du bien, faisons-en part aux pauvres, c'est comme si nous le donnions à Jésus-Christ lui-même; c'est lui qui nous dit dans l'Evangile : « Tout ce que vous donnerez au moindre des miens, c'est-à-dire aux pauvres, c'est comme si vous le donniez à moi-même. » Quel bonheur, M. F., pour une créature, de pouvoir être libérale envers son Créateur, son Dieu et son Sauveur! Ce ne sont pas seulement les riches qui peuvent donner; mais tous les chrétiens, même les plus pauvres. Nous n'avons (pas tous) des biens pour les donner à Jésus-Christ dans la

personne des pauvres; mais nous avons tous un cœur, et c'est précisément de ce présent qu'il est le plus jaloux; c'est celui-là qu'il demande avec tant d'empressement. Dites-moi, M. F., pourrions-nous lui refuser ce qu'il nous demande avec tant d'instances, lui qui ne nous a créés que pour lui? Ah! si nous y pensions bien, ne dirions-nous pas au divin Sauveur : « Seigneur, je ne suis qu'un pécheur, ayez pitié de moi; me voilà tout à vous. » Que nous serions heureux si nous faisions cette offrande universelle au bon Dieu! que notre récompense serait grande!...

3° Mais cependant la meilleure marque d'amour que nous puissions donner au bon Dieu, c'est de souffrir pour lui; car, si nous voulions bien considérer ce qu'il a souffert pour nous, nous ne pourrions pas nous empêcher de souffrir toutes les misères de la vie, les persécutions, les maladies, les infirmités et la pauvreté. Qui ne se laisserait pas attendrir à la vue de tout ce que Jésus-Christ a souffert pendant sa vie mortelle? Que d'outrages ne lui font pas souffrir les hommes, par la profanation de ses sacrements, par le mépris de sa religion sainte, dont l'établissement lui a tant coûté? Quel aveuglement, M. F., de ne pas aimer (un Dieu) si aimable et qui ne cherche, en tout, que notre bonheur! Nous avons un bel exemple dans la personne de sainte Magdeleine, devenue célèbre dans toute l'Eglise par ce grand amour qu'elle a eu pour Jésus-Christ. Une fois qu'elle fut à lui, elle ne le quitta plus; non-seulement de cœur, mais encore réellement : le suivant dans ses voyages, l'assistant de ses biens, et l'accompagnant jusqu'au calvaire. Elle fut présente à sa mort, elle prépara les parfums pour embaumer son corps et se rendit de grand matin au sépulcre. N'y trouvant plus (le corps de Jésus-Christ),

elle s'en prend au ciel, à la terre; elle supplie les anges et les hommes de lui dire où ils ont mis son Sauveur; parce qu'elle veut le trouver à quel prix que ce soit. Son amour était si ardent que nous pouvons dire qu'il fut impossible à Jésus-Christ de se cacher (à elle); car, elle n'a pensé qu'à lui, elle n'a désiré et n'a voulu que lui; toutes choses ne lui sont rien; elle n'a eu ni respect humain, ni crainte d'être méprisée ou raillée; elle a abandonné tous ses biens, elle a foulé aux pieds les parures et les plaisirs pour courir à la suite de son bien-aimé; tout le reste ne lui est plus rien.

Ecoutez encore (la leçon que nous donne) saint Dominique. Ce saint patriarche dont l'amour de Dieu avait rempli tous les désirs, après avoir prêché toute la journée, passait les nuits entières en contemplation; il se croyait déjà dans le ciel, et ne pouvait comprendre que l'on puisse vivre sans aimer le bon Dieu, puisque nous y trouvons tout notre bonheur. Un jour qu'il fut pris par des hérétiques, Dieu fit un miracle pour le tirer d'entre leurs mains. « Qu'auriez-vous fait, lui dit un de ses amis, s'ils avaient voulu vous faire mourir? » — « Ah! je les aurais conjurés de ne pas me faire mourir tout d'un coup, mais de me couper en *tant* petits morceaux qu'ils l'auraient pu; ensuite de m'arracher la langue et les yeux, et, après avoir roulé le reste de mon corps dans mon sang, de me trancher la tête. Je les aurais priés de ne laisser aucune partie de mon corps sans (la faire) souffrir. Ah! c'est alors que j'aurais eu le bonheur de dire véritablement au bon Dieu que je l'aime. Oui, je voudrais être maître de tous les cœurs des hommes, afin de les faire tous brûler d'amour. » Quel beau langage part de ce cœur brûlant de l'amour divin! Toute sa vie ce grand saint chercha le moyen

de mourir martyr, pour montrer au bon Dieu que vraiment il l'aimait.

Voyez encore saint Ignace, martyr, évêque d'Antioche, qui fut condamné, par l'empereur Trajan, à être exposé aux bêtes. Il eut tant de joie d'entendre la sentence qui le condamnait à être dévoré par les bêtes, qu'il crut mourir de bonheur. Il n'avait qu'une seule crainte, c'est que les chrétiens n'obtinssent sa grâce. Il leur écrivit en leur disant : « Mes amis, que je devienne la proie des bêtes et que je sois moulu comme un grain de froment de Dieu pour devenir le pain de Jésus-Christ. Je sais, mes amis, qu'il m'est très-utile de souffrir; (il faut que) les fers, les gibets, les bêtes farouches déchirent mes membres et les brisent dans mon corps, et que tous les tourments viennent fondre sur moi. Tout m'est bon pourvu que j'arrive à la possession de Dieu. Je commence maintenant à aimer Jésus-Christ; c'est à présent que je suis son disciple. Je n'ai plus que du dégoût pour les choses de la vie, je ne suis affamé que du pain de mon Dieu, qui doit me rassasier pendant toute l'éternité; je ne suis altéré que de la chair de Jésus-Christ, qui n'est que charité. » Dites-moi, M. F., peut-on trouver un cœur plus embrasé de l'amour de Dieu? En effet, il fut dévoré par les lions, qui ne laissèrent que quelques parties de son corps.

Que faut-il conclure de tout cela, M. F., sinon que tout notre bonheur sur la terre est de nous attacher à Dieu, c'est-à-dire, il faut que, dans tout ce que nous faisons, le bon Dieu soit l'unique but; puisque, nous savons tous par notre propre expérience que rien de créé n'est capable de nous rendre heureux, que le monde entier avec tous ses biens, ses plaisirs ne saurait satisfaire notre cœur. Ne perdez jamais de vue, M. F., que

tout nous quittera. Un moment viendra où tout ce que nous avons passera à d'autres mains... Au lieu que si nous avons le grand bonheur de posséder l'amour de Dieu nous l'emporterons dans le ciel, ce qui fera notre bonheur pendant l'éternité. Aimer Dieu, ne servir que lui seul et ne désirer que sa possession : voilà le bonheur que je vous souhaite.

DIX-SEPTIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Sur la Charité.

(Fragments.)

Diliges Deum tuum in toto corde tuo.
Vous aimerez le Seigneur de tout votre cœur.
(*Matth.*, XXII, 37.)

Pour servir le bon Dieu parfaitement, ah! ce n'est pas assez de croire en lui. Il est vrai que la foi nous fait croire toutes les vérités que l'Église nous enseigne, et que, sans cette foi, toutes nos actions sont sans mérite aux yeux de Dieu. La foi nous est donc absolument nécessaire pour nous sauver. Cependant cette foi précieuse qui nous découvre d'avance les beautés du ciel nous quittera un jour, parce que, dans l'autre vie, il n'y aura plus de mystères. L'espérance, qui est un don du ciel, nous est aussi nécessaire pour nous faire agir avec des intentions bien droites et bien pures, dans la seule vue de plaire à Dieu, en tout ce que nous faisons, soit pour gagner le ciel, soit pour éviter l'enfer. Mais la charité nous porte à aimer Dieu parce qu'il est infiniment bon, infiniment aimable et qu'il mérite d'être aimé.

Mais, me direz-vous, comment donc connaître si nous avons cette belle vertu qui est si agréable à Dieu, et qui nous fait agir avec tant de noblesse; c'est-à-dire, qui nous porte à aimer le bon Dieu, non par la crainte des peines de l'enfer, ni par l'espérance du ciel; mais uniquement à cause de ses perfections infinies? Ce qui doit nous porter à *tant* désirer et à *tant* demander au bon Dieu cette belle vertu, c'est qu'elle doit nous accompagner toute l'éternité. Bien plus, c'est la charité qui doit faire tout notre bonheur, puisque la félicité des bienheureux consiste à aimer. Cette vertu si belle, si capable de nous rendre heureux, même dès ce monde, voyons, M. F., si nous l'avons, (et cherchons) les moyens de l'acquérir.

I. Si je demandais à un enfant : Qu'est-ce que la charité? il me répondrait : C'est une vertu qui nous vient du ciel, par laquelle nous aimons Dieu de tout notre cœur, et le prochain comme nous-mêmes par rapport à Dieu. Mais, me demanderez-vous maintenant, qu'est-ce qu'aimer le bon Dieu par-dessus toutes choses, et plus que soi-même? C'est le préférer à tout ce qui est créé; c'est être dans la disposition de perdre son bien, sa réputation, ses parents et ses amis, ses enfants, son mari ou sa femme et sa vie même, plutôt que de commettre le moindre péché mortel (1). Saint Augustin nous dit qu'aimer Dieu parfaitement, c'est l'aimer sans mesure, quand il n'y aurait ni ciel à espérer, ni enfer à craindre; c'est l'aimer de toute l'étendue de son cœur. Si vous m'en demandez la raison, c'est que Dieu est infiniment ai-

(1) Les 40 martyrs. — La mère de saint Symphorien.
(*Note du Vénérable.*)

mable et digne d'être aimé. Si nous l'aimons véritablement, ni les souffrances, ni les persécutions, ni le mépris, ni la vie, ni la mort ne pourront nous ravir cet amour que nous devons à Dieu.

Nous sentons nous-mêmes, M. F., que si nous n'aimons pas le bon Dieu nous ne pouvons être que bien malheureux, très-malheureux. Si l'homme est créé pour aimer le bon Dieu, il ne peut trouver son bonheur qu'en Dieu seul. Quand nous serions maîtres du monde, si nous n'aimons pas le bon Dieu, nous ne pouvons être que malheureux *tout le temps de* notre vie. Si vous voulez mieux vous en convaincre, voyez, interrogez les gens qui vivent sans aimer le bon Dieu. Voyez ces personnes qui abandonnent la fréquentation des sacrements et la prière, voyez-les dans quelque chagrin, quelque perte, hélas! elles se maudissent, elles se tuent, ou meurent de chagrin. Un avare n'est pas plus content quand il a beaucoup que quand il a peu. Un ivrogne est-il plus heureux après avoir bu *le coup de vin* où il croyait trouver tout son plaisir? Il n'en est que plus malheureux. Un orgueilleux n'a jamais de repos : il craint toujours d'être méprisé. Un vindicatif, en cherchant à se venger, ne peut dormir ni le jour ni la nuit. Voyez encore un infâme impudique qui croit trouver son bonheur dans les plaisirs de la chair : il va jusqu'à, je ne dis pas perdre sa réputation, mais son bien, sa santé et son âme, sans cependant pouvoir trouver de quoi se contenter. Et pourquoi, M. F., ne pouvons-nous pas être heureux en tout ce qui semble devoir nous contenter? Ah! c'est que, n'étant créés que pour Dieu, il n'y a que lui seul qui pourra nous satisfaire, c'est-à-dire, nous rendre heureux autant qu'il est possible de l'être sur cette pauvre terre. Aveugles que nous sommes, nous nous attachons à la

vie, à la terre et à ses biens! hélas! aux plaisirs, disons mieux, nous nous attachons à tout ce qui est capable de nous rendre malheureux!

Combien les saints, M. F., ont été plus sages que nous de tout mépriser pour ne chercher que Dieu seul. Que celui qui aime véritablement le bon Dieu fait peu de cas de tout ce qui est sur la terre! Combien de grands du monde, combien même de princes, de rois et d'empereurs, ne voyons-nous pas, qui ont tout laissé pour aller servir le bon Dieu plus librement dans les déserts ou dans les monastères! Combien d'autres pour montrer au bon Dieu (leur amour), sont montés sur les échafauds, comme des vainqueurs sur leurs trônes! Ah! M. F., que celui qui a le bonheur de se détacher des choses du monde pour ne s'attacher qu'à Dieu seul est heureux! Hélas! combien en est-il parmi vous qui ont vingt ou trente ans, et n'ont jamais demandé au bon Dieu cet amour qui est un don du ciel, comme vous le dit votre catéchisme. Dès lors, il ne faut pas nous étonner, M. F., si nous sommes si terrestres et si peu spirituels! Cette manière de nous comporter ne peut nous conduire qu'à une fin bien malheureuse : la séparation de Dieu pour l'éternité. Ah! M. F., est-il bien possible que nous ne voulions pas nous tourner du côté de notre bonheur qui est Dieu seul! Quittons ce sujet, quoique si intéressant..... (La charité) fait toute la joie et la félicité des saints dans le ciel. Ah! beauté ancienne et toujours nouvelle, quand est-ce que nous n'aimerons que vous?

Si maintenant je demandais à un enfant : Qu'est ce que la charité par rapport au prochain? il me répondrait : La charité pour Dieu doit nous le faire aimer plus que nos biens, notre santé, notre réputation et notre vie même; la charité que nous devons avoir pour notre prochain

doit nous le faire aimer comme nous-mêmes, de sorte que, tout le bien que nous pouvons désirer (pour nous) nous devons le désirer pour notre prochain, si nous voulons avoir cette charité sans laquelle il n'y a ni ciel, ni amitié de Dieu à espérer. Hélas! que de sacrements fait profaner ce défaut de charité, et que d'âmes il conduit en enfer! Mais que doit-on entendre par ce mot : notre prochain? Rien de plus facile à comprendre. Cette vertu s'étend à tout le monde, aussi bien à ceux qui nous ont fait du mal, qui ont nui à notre réputation, nous ont calomnié et qui nous ont fait quelque tort, même quand ils auraient cherché à nous ôter la vie. Nous devons les aimer comme nous-mêmes, et leur souhaiter tout le bien que nous pouvons nous désirer. Non-seulement il nous est interdit de leur vouloir aucun mal, mais il faut leur rendre service toutes les fois qu'ils en ont besoin et que nous le pouvons. Nous (devons nous) réjouir quand ils réussissent dans leurs affaires, nous attrister quand ils éprouvent quelque disgrâce, quelque perte, prendre leur parti quand on en dit du mal, dire le bien que nous savons d'eux, ne point fuir leur compagnie, leur parler même de préférence à ceux qui nous ont rendu quelque service : voilà, M. F., comment le bon Dieu veut que nous aimions notre prochain. Si nous ne nous comportons pas de cette manière, nous pouvons dire que nous n'aimons ni notre prochain, ni le bon Dieu; nous ne sommes que de mauvais chrétiens, et nous serons damnés.

Voyez, M. F., la conduite que tint Joseph envers ses frères qui avaient voulu le faire mourir, qui l'avaient jeté dans une citerne et qui l'avaient ensuite vendu à des marchands étrangers. Dieu lui restait seul pour consolateur. Mais comme le Seigneur n'abandonne pas ceux qui l'aiment, autant Joseph avait été humilié, autant il fut

élevé. Lorsqu'il fut devenu presque maître du royaume de Pharaon, ses frères, réduits à la plus grande misère, vinrent le trouver sans le connaître. Joseph voit venir à lui ceux qui avaient voulu lui ôter la vie, et qui l'auraient fait mourir si l'aîné ne les en eût détournés. Il a tous les pouvoirs de Pharaon entre les mains, il pourrait les faire prendre et les faire mourir. Rien ne pouvait l'en empêcher; au contraire, il était même juste de punir des méchants. Mais que fait Joseph?..... la charité qu'il a dans le cœur lui a fait perdre le souvenir des mauvais traitements qu'il a reçus. Il ne pense qu'à les combler... il pleure de joie, il demande vite des nouvelles de son père et de ses autres frères; il veut, pour mieux leur faire sentir la grandeur de sa charité, qu'ils viennent tous auprès de lui pour toujours.

Mais, me direz-vous, comment peut-on connaître si l'on a cette belle et précieuse vertu, sans laquelle notre religion n'est qu'un fantôme? D'abord, M. F., une personne qui a la charité n'est point orgueilleuse, elle n'aime point à dominer sur les autres; vous ne l'entendrez jamais blâmer leur conduite, elle n'aime point à parler de ce qu'ils font. Une personne qui a la charité n'examine point quelle est l'intention des autres dans leurs actions, elle ne croit jamais mieux faire qu'ils ne font; et ne se met jamais au-dessus de son voisin; au contraire, elle croit que les autres *font toujours mieux* qu'elle. Elle ne se fâche point si on lui préfère le prochain; si on la méprise, elle n'en est pas moins contente, parce qu'elle pense qu'elle mérite plus de mépris encore.

Une personne qui a la charité évite autant qu'elle peut de faire de la peine aux autres, parce que la charité est un manteau royal qui sait bien cacher les fautes de ses frères et ne laisse jamais croire qu'on est meilleur qu'eux.

2° Ceux qui ont la charité reçoivent avec patience, et résignation à la volonté de Dieu, tous les accidents qui peuvent leur arriver, les maladies, les calamités, en pensant que tout cela nous rappelle que nous sommes pécheurs, et que notre vie n'est pas éternelle ici-bas.

Dans leurs chagrins, dans leurs peines, dans leurs maladies ou dans les pertes de biens, vous les voyez toujours soumis à la volonté de Dieu, et jamais ils ne désespèrent, pensant qu'ils accomplissent cette divine volonté.

Voyez le saint homme Job sur son fumier : n'est-il pas content? Si vous me demandez pourquoi il ne se laisse pas aller au désespoir? c'est qu'il a la charité dans l'âme, et qu'en se soumettant à la volonté de Dieu, il (acquiert des mérites) pour le ciel. Voyez encore le saint homme Tobie qui devint aveugle en ensevelissant les morts : il ne se désespère pas, et il est tranquille. Pourquoi encore cette tranquillité? Il sait qu'il fait la volonté de Dieu et que dans cet état il le glorifie (1)...

En troisième lieu, je dis que celui-ci a la charité, qui n'est point avare et ne cherche nullement à amasser les biens de ce monde. Il travaille parce que le bon Dieu le veut, mais sans s'attacher à son travail ni au désir de thésauriser pour l'avenir; il se repose avec confiance en la Providence qui n'abandonne jamais celui qui l'aime. La charité régnant dans son cœur, toutes les choses de la terre ne lui sont plus rien; il voit que tous ceux qui courent après les biens de ce monde sont les plus malheureux. Pour lui, il emploie autant qu'il le peut, son bien en bonnes œuvres pour racheter ses péchés et pour mériter le ciel. Il est charitable envers tout le monde et n'a de préférence pour personne; tout le bien qu'il

(1) Saint Eustache martyr. (*Note du Vénérable.*)

fait, il le fait au nom de Dieu. Il assiste le pauvre qui en a besoin, qu'il soit son ami ou son ennemi. Il imite saint François de Sales, qui, ne pouvant faire qu'une aumône, la remettait à celui dont il avait reçu quelque peine, plutôt qu'à celui dont il était l'obligé. La raison de cette conduite c'est que telle action est beaucoup plus agréable à Dieu. Si vous avez la charité, n'examinez jamais si ceux à qui vous donnez vous ont fait quelque tort, ou dit quelque injure; s'ils sont sages ou non. Ils vous demandent au nom de Dieu, donnez-leur de même. Voilà tout ce qu'il faut faire pour que vos aumônes soient rendues dignes d'être récompensées.

Nous lisons dans la vie de saint Ignace, qu'un jour, étant pressé par quelque affaire, il refusa l'aumône à un pauvre..... Mais il courut bientôt après ce malheureux pour lui donner, et dès lors promit au bon Dieu de ne jamais refuser l'aumône, quand on la lui demanderait en son nom. Mais, pensez-vous, si l'on donne à tous les pauvres, on sera bientôt pauvre soi-même. (Ecoutez ce que) le saint homme Tobie dit à son fils : Ne retenez jamais le salaire des ouvriers, payez toujours le soir après qu'ils ont travaillé; et quant aux pauvres, donnez à tous si vous le (pouvez). Si vous avez beaucoup, donnez beaucoup; si vous avez peu, donnez peu; mais donnez toujours de bon cœur; parce que l'aumône rachète les péchés et éteint les flammes du purgatoire. D'ailleurs nous pouvons dire qu'une maison qui donne aux pauvres ne tombera jamais en ruine, parce que le bon Dieu ferait plutôt un miracle (que de le permettre).

Voyez saint Antoine qui vend tous ses biens pour les donner aux pauvres, et qui va dans un désert où il s'abandonne entièrement entre les mains de la Providence. Voyez un saint Paul ermite, un saint Alexis, qui se dé-

pouillent absolument de biens, pour mener une vie pauvre et méprisée. Voyez un saint Sérapion, qui, non-seulement vend tous ses biens et ses vêtements, mais qui se vend encore pour racheter un captif.

Combien nous sommes coupables lorsque nous ne faisons pas l'aumône, et que nous méprisons les pauvres, en les rebutant, en leur disant qu'ils sont des fainéants; qu'ils peuvent bien travailler!... M. F., faisons l'aumône autant que nous pouvons, parce que c'est la chose qui doit nous rassurer à l'heure de la mort, et si vous en doutez, lisez l'Evangile où Jésus-Christ nous parle du jugement : « J'ai eu faim, etc. » Voulez-vous laisser des enfants heureux et sages? Donnez-leur l'exemple d'être aumônieux et charitables envers les pauvres, et vous verrez un jour que le bon Dieu les a bénis. C'est ce que comprenait sainte Blanche, disant : « Mon fils, nous serons toujours assez riches si nous aimons le bon Dieu, et si nous aimons à faire le bien à nos frères. »

Si nous avons vraiment la charité, cette vertu si agréable à Dieu, nous ne nous comporterons pas comme les païens qui font du bien à ceux qui leur en font, ou de qui ils en espèrent; mais nous ferons du bien au prochain, dans la seule vue de plaire à Dieu et de racheter nos péchés. Qu'on nous soit reconnaissant ou non, qu'on nous fasse du bien ou du mal, qu'on nous méprise ou qu'on nous loue : cela ne nous doit rien faire. Il y en a qui agissent tout humainement. Ont-ils fait une aumône, ont-ils rendu service à quelque personne, si elles n'usent pas de réciprocité, cela les fâche, et ils se reprochent d'avoir été *simples*. Que vous êtes..... Ou vous avez fait vos bonnes œuvres pour le bon Dieu, ou vous les avez faites pour le monde. Si vous les avez faites pour être estimés et loués des hommes, vous avez raison de vou-

loir être payés de reconnaissance; mais si vous les avez faites dans la seule vue de racheter vos péchés et de plaire à Dieu; pourquoi vous plaindre? C'est de Dieu seul que vous en attendez la récompense. Vous devez bien plutôt remercier le bon Dieu de ce que l'on vous paie d'ingratitude, parce que votre récompense sera bien plus grande. Ah! que nous sommes heureux! parce que nous aurons donné quelque (petite) chose, le bon Dieu nous donne le ciel en retour! Nos petites aumônes et nos petits services seront donc bien récompensés. Oui, M. F., préférons toujours faire du bien à ceux qui ne pourront jamais nous le rendre, parce que s'ils nous le rendent nous risquons d'en perdre le mérite.

Voulez-vous savoir si vous avez la (vraie) charité? En voici la marque : Voyez à qui vous préférez (faire) l'aumône ou rendre quelque service. Est-ce à ceux qui vous ont *fait* quelque peine,..... ou à ceux qui vous sont unis, qui vous remercient? Si c'est à ces derniers, vous n'avez pas la vertu de charité; et vous n'avez point à espérer pour l'autre vie; tout le mérite de ces bonnes actions est donc perdu (1). Je suis persuadé que si je voulais bien entrer dans le détail de tous les défauts dans lesquels on tombe sur ce point, je ne trouverais presque personne qui ait dans l'âme cette vertu toute pure et telle que Dieu la veut. Pour être récompensés dans tout ce que nous faisons pour le prochain, ne cherchons que Dieu, et n'agissons que pour lui seul. Que cette vertu est rare dans les chrétiens! Disons mieux, il est aussi rare de la trouver qu'il est rare de trouver des saints. Et quoi d'étonnant? Où sont ceux qui la demandent à Dieu, qui font quelques prières ou quelques bonnes œuvres pour

(1) Voir note J à la fin du volume.

l'obtenir? Combien ont vingt ans et peut-être trente, et ne l'ont jamais demandée? La preuve en est bien convaincante. L'ont-ils demandée ceux qui n'ont que des vues humaines? Voyez vous-même quelle répugnance vous avez à faire, *de suite*, du bien à celui qui vient de vous faire quelque tort ou quelque injustice. Ne conservez-vous même pas une certaine haine ou, du moins, une (certaine) froideur à son égard? A peine le saluez-vous, et consentez-vous à lui parler comme à une autre personne. Hélas! ô mon Dieu! que de chrétiens mènent une vie toute païenne, et se croient encore de bons chrétiens : Hélas! combien *vont être détrompés* quand le bon Dieu leur fera voir ce qu'est la charité, les qualités qu'elle devait avoir pour rendre méritoires toutes leurs actions.

4° Il n'est pas nécessaire de vous montrer qu'une personne qui a la charité est exempte du vice infâme de l'impureté, parce qu'une personne qui a le bonheur d'avoir cette précieuse vertu dans l'âme, est tellement unie au bon Dieu, et agit si bien selon sa sainte volonté, que le démon de l'impureté ne peut point entrer dans son cœur. Le feu de l'amour divin embrase tellement ce cœur, son âme et tous ses sens, qu'il (la met hors des atteintes du) démon de l'impureté. Oui, M. F., nous pouvons dire que la charité rend une personne pure dans tous ses sens. O bonheur infini qui te comprendra jamais!.....

5° La charité n'est point envieuse : elle ne ressent point de tristesse du bien qui arrive au prochain, soit au spirituel, soit au temporel. Vous ne verrez jamais une personne qui a la charité être fâchée de ce qu'une autre réussit mieux qu'elle, ou de ce qu'elle est plus aimée, plus estimée. Bien loin de s'affliger du bonheur de son prochain, elle en bénit le bon Dieu. Mais, me direz-vous, je ne suis pas fâché de ce que mon prochain

fait bien ses affaires, de ce qu'il est bien riche, bien heureux. — Convenez cependant avec moi que vous seriez plus content que (cela vous arrivât plutôt qu'à lui). — Cela est encore vrai. — Eh bien! si cela est, vous n'avez pas la charité telle que le bon Dieu (veut) que vous l'ayez, comme il vous le commande, et pour lui plaire.....

6° Celui qui a la charité n'est point sujet à la colère, car Saint Paul nous dit que la charité est patiente, bonne, douce pour tout le monde. Voyez comme nous sommes loin d'avoir cette charité. *Combien* de fois pour un rien nous nous fâchons, nous murmurons, nous nous emportons, nous parlons avec hauteur, et nous restons en colère pendant plusieurs jours!... — Mais, me direz-vous, c'est *ma manière* de parler; je ne suis pas fâché après. — Dites donc plutôt que vous n'avez pas la charité, qui est patiente, douce, et que vous ne vous conduisez pas comme un bon chrétien. Dites-moi, si vous aviez la charité dans l'âme, est-ce que vous ne supporteriez pas avec patience, et même avec plaisir, une parole que l'on dira contre vous, une injure, ou si vous voulez, un petit tort que l'on vous aura fait? — Il attaque ma réputation. — Hélas! mon ami, quelle bonne opinion voulez-vous qu'on ait de vous après que vous avez tant de fois mérité..... Ne devons-nous pas nous regarder comme trop heureux que l'on veuille bien nous souffrir parmi les créatures, après que nous avons traité si indignement le Créateur!... Ah! M. F., si nous avions cette charité, nous serions sur la terre presque comme les saints qui sont dans le ciel! Qui (donc) sait d'où nous viennent tous ces chagrins que nous éprouvons (aussi bien) les uns (que les autres); et pourquoi y en a-t-il tant dans le monde qui souffrent toutes sortes de misères? Cela vient de ce que nous n'avons pas la charité.

Oui, M. F., la charité est une vertu si belle, elle rend tout ce que nous faisons si agréable au bon Dieu, que les saints Pères ne savent de quels termes se servir pour nous en faire connaître toute la beauté et toute la valeur. Ils la comparent au soleil qui est le plus bel astre du firmament, et qui donne aux autres toute leur clarté et leur beauté. (Comme lui), la vertu de charité communique à toutes les autres vertus leur beauté et leur pureté, et les rend méritoires et infiniment plus agréables à Dieu. Ils la comparent au feu qui est le plus noble et le plus actif de tous les éléments. La charité est la vertu la plus noble et la plus active de toutes : elle porte l'homme à mépriser tout ce qui est vil, méprisable et de peu de durée, pour ne s'attacher qu'à Dieu seul et aux biens qui ne doivent jamais périr. Ils la comparent encore à l'or qui est le plus précieux de tous les métaux, et fait l'ornement et la beauté de tout ce que nous avons (de riche) sur la terre. La charité fait la beauté et l'ornement de toutes les autres vertus; la moindre action de douceur ou d'humilité, faite avec la charité dans le cœur, est d'un prix qui surpasse tout ce que nous pouvons penser. Le bon Dieu nous dit dans l'Ecriture sainte que son épouse lui avait blessé le cœur par un cheveu de son cou, pour nous faire comprendre que la moindre bonne œuvre faite avec amour, avec la charité dans l'âme, lui est si agréable, qu'elle lui *perce* le cœur. La moindre action, quelque petite qu'elle soit, lui est toujours très-agréable, puisqu'il n'y a rien de si petit que les cheveux du cou. O belle vertu! que ceux qui vous possèdent sont heureux; mais, hélas! qu'ils sont rares!... Les saints la comparent encore à la rose qui est la plus belle de toutes les fleurs, et très-odoriférante. De même, nous disent-ils, la charité est la plus belle

de toutes les vertus; son odeur monte jusqu'au trône de Dieu. Disons mieux, la charité nous est aussi nécessaire pour plaire à Dieu et pour rendre toutes nos actions méritoires, que notre âme est nécessaire à notre corps. Une personne qui n'a pas la charité dans le cœur, est un corps sans âme. Oui, M. F., c'est la charité qui soutient la foi et qui la ranime; sans la charité, elle est morte. L'espérance, comme la foi, n'est qu'une vertu languissante qui, sans la charité, ne durera pas longtemps.

II. Comprenons-nous maintenant, M. F., la valeur de cette vertu et la nécessité de la posséder pour nous sauver. Ayons au moins le soin de la demander tous les jours à Dieu, puisque, sans elle, nous ne faisons rien pour notre salut. Nous pouvons dire que lorsque la charité entre dans un cœur, elle y mène avec elle toutes les autres vertus : c'est elle qui purifie et sanctifie toutes nos actions; c'est elle qui perfectionne l'âme; c'est elle qui rend toutes nos actions dignes du ciel. Saint Augustin nous dit que toutes les vertus sont dans la charité, et que la charité est dans toutes les vertus. C'est la charité, nous dit-il, qui conduit toutes nos actions à leur fin, et qui leur donne accès auprès de Dieu. Saint Paul, qui a été et qui est encore la lumière du monde, en fait tant de cas et tant d'estime, qu'il nous dit qu'elle surpasse tous les dons du ciel. Ecrivant aux Corinthiens, il s'écrie : « Quand même je parlerais le langage des anges, « si je n'ai pas la charité, je suis semblable à une cym- « bale qui retentit, et ne produit qu'un son. Quand j'au- « rais le don de prophétie, et *tant de foi* que je pourrais « transporter les montagnes d'un endroit à l'autre, si je « n'ai pas la charité, je ne suis rien. Quand je donnerais « tout mon bien aux pauvres et que je livrerais mon

« corps aux souffrances, tout cela ne servirait de rien si « je n'ai pas la charité dans mon cœur, et si je n'aime pas « mon prochain comme moi-même. » Voyez-vous, mes frères, la nécessité où nous sommes de demander au bon Dieu, de tout notre cœur, cette incomparable vertu, puisque toutes les vertus ne sont rien sans elle?

En voulez-vous un beau modèle? Voyez Moïse : lorsque son frère Aaron et sa sœur Marie murmurèrent contre lui, le Seigneur les punit; mais Moïse voyant sa sœur couverte d'une lèpre qui était la punition de sa révolte : O Seigneur! lui dit-il, pourquoi punissez-vous ma sœur? vous savez bien que je ne vous ai jamais demandé vengeance, pardonnez-lui *s'il vous plaît*. Aussi le Saint-Esprit nous dit qu'il était le plus doux des hommes qui fussent alors sur la terre. Voilà, M. F., un frère qui a vraiment la charité dans le cœur, puisqu'il s'afflige de voir punir sa sœur. Dites-moi, si nous voyions punir quelqu'un qui nous aurait fait quelque outrage, ferions-nous comme Moïse : nous affligerions-nous, demanderions-nous au bon Dieu de ne pas le punir?..... Hélas! qu'ils sont rares, ceux qui ont dans l'âme cette charité de Moïse! Mais, me direz-vous, quand on nous fait *des choses* que nous ne méritons pas, il est bien difficile d'en aimer les auteurs. Difficile, M. F.?... voyez saint Etienne. Pendant qu'on l'assomme à coups de pierres, il lève les mains et prie Dieu de pardonner à ces bourreaux qui lui ôtent la vie, le péché qu'ils commettent. Mais, pensez-vous, saint Etienne était un saint. — C'était un saint, M. F.? mais si nous ne sommes des saints, c'est un grand malheur pour nous : il faut que nous le devenions; et aussi longtemps que nous n'aurons la charité dans le cœur, nous ne deviendrons jamais des saints.

Que de péchés, M. F., l'on commet contre l'amour

de Dieu et du prochain! Désirez-vous savoir combien souvent nous péchons contre l'amour que nous devons à Dieu?

L'aimons-nous de tout notre cœur? ne lui avons-nous pas souvent préféré nos parents, nos amis? Pour aller les voir, sans qu'il y eût nécessité, n'avons-nous pas souvent manqué les offices, les vêpres, le catéchisme, la prière du soir? Combien de fois n'avez-vous pas *fait manquer* la prière à vos enfants dans la crainte de leur faire perdre quelques minutes? hélas! pour aller (paître) vos troupeaux dans les champs!.... Mon Dieu! quelle indigne préférence!... Combien de fois n'avons-nous pas *manqué* nous-mêmes nos prières, ou les avons-nous faites dans notre lit, en nous habillant, ou en marchant? Avons-nous eu soin de rapporter toutes nos actions au bon Dieu, toutes nos pensées, tous nos désirs? Nous sommes-nous consacrés à lui dès l'âge de raison, et lui avons-nous bien donné tout ce que nous avions? Saint Thomas nous dit que les pères et mères doivent avoir un grand soin de consacrer leurs enfants au bon Dieu, dès l'âge le plus tendre, et que, ordinairement, les enfants qui sont consacrés au bon Dieu par leurs parents, reçoivent une grâce et une bénédiction toutes particulières, qu'ils ne recevraient pas sans cela. Il nous dit que si les mères avaient bien à cœur le salut de leurs enfants, elles les donneraient au bon Dieu avant qu'ils vinssent au monde.

Nous disons que ceux qui ont la charité reçoivent avec patience et résignation à la volonté de Dieu, tous les accidents qui peuvent leur arriver, les maladies, les calamités, en pensant que tout cela nous rappelle que nous sommes pécheurs, et que notre vie n'est pas éternelle ici-bas.

Nous péchons encore contre l'amour de Dieu, quand nous restons trop longtemps sans penser à Lui. Combien, hélas! passent *un quart* et même la moitié du jour sans faire une élévation de leur cœur vers Dieu, pour le remercier de tous ses bienfaits, surtout de les avoir faits chrétiens, de les avoir fait naître dans le sein de son Eglise, de les avoir préservés d'être morts dans le péché. L'avons-nous remercié de tous les sacrements qu'il a établis pour notre sanctification, de notre vocation à la foi? L'avons-nous remercié de tout ce qu'il a opéré pour notre salut, de son incarnation, de sa mort et passion? N'avons-nous pas eu de l'indifférence pour le service de Dieu en négligeant soit de fréquenter les sacrements, soit de nous corriger, soit d'avoir souvent recours à la prière? N'avons-nous pas négligé de nous instruire de la manière de nous comporter pour plaire à Dieu? Lorsque nous avons vu quelqu'un blasphémer le saint nom de Dieu, ou commettre d'autres péchés, n'avons-nous pas été indifférents, comme si cela ne nous regardait pas? N'avons-nous pas prié sans goût, sans dessein de plaire à Dieu; plutôt pour nous débarrasser, que pour attirer ses miséricordes sur nous, et nourrir notre pauvre âme? N'avons-nous point passé le saint jour de dimanche en nous contentant de la messe, des vêpres; sans faire aucune autre prière, ni visite au Saint-Sacrement, ni lecture spirituelle? Avons-nous été *affligés* lorsque nous avons été obligés de manquer les offices? Avons-nous tâché d'y suppléer par toutes les prières que nous avons pu?... Avez-vous fait manquer les offices à vos enfants, à vos domestiques sans des raisons graves?...

Avons-nous bien combattu toutes ces pensées de haine, de vengeance et d'impureté?

Pour aimer le bon Dieu, M. F., il ne suffit pas de dire

qu'on l'aime; il faut, pour bien s'assurer si cela est vrai, voir si nous observons bien ses commandements, et si nous les faisons bien observer à ceux dont nous (avons la responsabilité) devant le bon Dieu. Ecoutez Notre Seigneur : « En vérité, je vous dis que ce n'est pas celui » qui dira : Seigneur, Seigneur, qui entrera dans le » royaume des cieux; mais celui qui fera la volonté de » mon Père. » Nous aimons le bon Dieu, quand nous ne cherchons qu'à lui plaire dans tout ce que nous faisons. Il ne faut désirer ni la vie, ni la mort; toutefois, l'on peut désirer la mort pour avoir le bonheur d'aller vers le bon Dieu. Saint Ignace avait un si grand désir de voir Dieu, que, quand il pensait à la mort, il en pleurait de joie. Cependant dans l'attente de ce grand bonheur, il disait à Dieu, qu'il resterait autant qu'il voudrait sur la terre. Il avait tant à cœur le salut des âmes, qu'un jour ne pouvant convertir un pécheur endurci, il alla se plonger, jusqu'au cou, dans un étang glacé afin d'obtenir de Dieu la conversion de ce malheureux. Comme il allait à Paris, un de ses écoliers lui prit en route tout l'argent qu'il avait. Cet écolier étant tombé malade à Rouen, ce bon saint fit le voyage de Paris à cette ville, à pied et sans souliers, pour demander la guérison de celui qui lui avait pris tout son argent. Dites-moi, M. F., est-ce là une charité parfaite? Vous pensez en vous-mêmes que ce serait déjà beaucoup de pardonner. Vous feriez la même chose, si vous aviez la même charité que ce bon saint. Si nous trouvons si peu de personnes qui feraient cela, M. F., c'est qu'il en est très-peu qui ont la charité dans l'âme. Qu'il est consolant que nous puissions aimer Dieu et le prochain sans être savant, ni riche! Nous avons un cœur, il suffit pour cet amour.

Nous lisons dans l'histoire, que deux solitaires de-

mandaient à Dieu depuis longtemps, qu'il voulût bien leur apprendre la manière de l'aimer et de le servir, *comme il faut*, puisqu'ils n'avaient quitté le monde que pour cela. Ils entendirent une voix qui leur dit d'aller dans la ville d'Alexandrie où demeuraient un homme, nommé Eucharistе, et sa femme qui s'appelait Marie. Ceux-là servaient le bon Dieu plus parfaitement que les solitaires, et leur apprendraient comment il doit être aimé. Très-heureux de cette réponse, les deux solitaires se rendent en toute hâte dans la ville d'Alexandrie. Etant arrivés, ils s'informent, pendant plusieurs jours, sans pouvoir trouver (ces deux saints personnages). Craignant que cette voix ne les ait trompés, ils prenaient le parti de retourner dans leur désert, quand ils aperçurent une femme sur la porte de sa maison. Ils lui demandèrent, si elle ne connaîtrait pas *par hasard* un homme nommé Eucharistе. — C'est mon mari, leur dit-elle. — Vous vous appelez donc Marie, lui dirent les solitaires? — Qui vous a appris mon nom? — Nous l'avons appris, avec celui de votre mari, par une voix surnaturelle, et nous venons ici pour vous parler. Le mari arriva, sur le soir, conduisant un petit troupeau de moutons. Les solitaires coururent aussitôt l'embrasser, et le prièrent de lui dire quel était son genre de vie. — Hélas! mes pères, je ne suis qu'un pauvre berger. — Ce n'est pas ce que nous vous demandons, lui dirent les solitaires; dites-nous comment vous vivez et de quelle manière, vous et votre femme, servez le bon Dieu. — Mes pères, c'est bien à vous de me dire ce qu'il faut faire pour servir le bon Dieu; je ne suis qu'un pauvre ignorant. — N'importe! nous sommes venus de la part de Dieu vous demander comment vous le servez. — Puisque vous me le commandez, je vais vous le dire. J'ai eu le bonheur d'a-

voir une mère craignant Dieu, qui, dès mon enfance, m'a recommandé de tout faire et de tout souffrir pour l'amour de Dieu. Je souffrais les petites corrections que l'on me faisait pour l'amour de Dieu; je rapportais tout à Dieu : le matin, je me levais, je faisais mes prières et tout mon travail pour son amour. Pour son amour, je prends mon repos et mes repas; je souffre la faim, la soif, le froid et la chaleur, les maladies et toutes les autres misères. Je n'ai point d'enfants; j'ai vécu avec ma femme comme avec ma sœur, et toujours dans une grande paix. Voilà toute ma vie et c'est aussi celle de ma femme. — Les solitaires, ravis de voir des âmes si agréables à Dieu, lui demandèrent *s'il avait du bien*. — J'ai peu de bien, mais ce petit troupeau de moutons que mon père m'a laissés me suffit, j'en ai de reste. Je fais trois parts de mon petit revenu : j'en donne une partie à l'église, une autre aux pauvres, et le reste nous fait vivre ma femme et moi. Je me nourris pauvrement; mais jamais je ne me plains : je souffre tout cela pour l'amour de Dieu. — Avez-vous des ennemis, lui dirent les solitaires? — Hélas, mes pères, quel est celui qui n'en a point? Je tâche de leur faire tout le bien que je peux, je cherche à leur faire plaisir en toute circonstance, et je m'applique à ne faire de mal à personne. A ces paroles, les deux solitaires furent comblés de joie d'avoir trouvé un moyen si facile de plaire à Dieu et d'arriver à la haute perfection.

Vous voyez, M. F., que pour aimer le bon Dieu et le prochain il n'est pas nécessaire d'être bien savant, ni bien riche; il suffit de ne chercher qu'à plaire à Dieu, dans tout ce que nous faisons; de faire du bien à tout le monde, aux bons comme aux mauvais, à ceux qui déchirent notre réputation, comme à ceux qui nous aiment,

et qui..... Prenons Jésus-Christ pour notre modèle, nous verrons ce qu'il a fait pour tous les hommes et particulièrement pour ses bourreaux. Voyez comme il demande pardon, miséricorde pour eux; il les aime, il offre (pour eux) les mérites de sa mort et passion; il leur promet le pardon. Si nous n'avons pas cette vertu de charité, nous n'avons rien; nous ne sommes que des fantômes de chrétiens. Ou nous aimerons tout le monde, même nos plus grands ennemis, ou nous serons réprouvés. Ah! M. F., puisque cette belle vertu vient du ciel, adressons-nous donc au ciel pour la demander, et nous sommes sûrs de l'obtenir. Si nous possédons la charité, tout en nous plaira au bon Dieu, et par là nous nous assurerons le (paradis). C'est le bonheur que je vous souhaite.

DIX-SEPTIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Sur la pureté.

Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt.

Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu. (*S. Matth.*, v, 8.)

Nous lisons dans l'Évangile, que Jésus-Christ voulant instruire le peuple qui venait en foule, apprendre de lui ce qu'il fallait faire pour avoir la vie éternelle, s'assit, et ouvrant la bouche, leur dit : « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu. » Si nous avions un grand désir de voir Dieu, M. F., ces seules paroles ne devraient-elles pas nous faire comprendre combien la pureté nous rend agréables à lui, et combien elle nous est nécessaire ; puisque, selon Jésus-Christ, sans elle nous ne le verrons jamais. « Bienheureux, nous dit Jésus-Christ, ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront *le bon* Dieu. » Peut-on espérer une plus grande récompense que celle que Jésus-Christ attache à cette belle et aimable vertu, à savoir, la jouissance des trois personnes de la très-sainte Trinité, pendant toute l'éternité?.. Saint Paul, qui en connaissait si bien le prix, écrivant aux Corinthiens, leur dit : « Glorifiez le bon Dieu, puisque vous le portez dans vos

corps; et soyez fidèles à les conserver dans une grande pureté. Rappelez-vous bien, mes enfants, que vos membres sont les membres de Jésus-Christ, et que vos cœurs sont les temples du Saint-Esprit. Prenez bien garde de ne pas les souiller par le péché, qui est l'adultère, la fornication, et tout ce qui peut déshonorer votre corps et votre cœur, aux yeux de Dieu la pureté même. » Oh! M. F., que cette vertu est belle et précieuse, non-seulement aux yeux des hommes et des anges, mais aux yeux de Dieu même. Il en fait tant de cas, qu'il ne cesse de la louer dans tous ceux qui sont assez heureux pour la conserver. Aussi, cette vertu inestimable fait-elle le plus bel ornement de l'église, et, par conséquent, devrait-elle être la plus chérie des chrétiens. Nous, M. F., qui, dans le saint baptême, avons été arrosés par le sang adorable de Jésus-Christ, la pureté même; dans ce sang adorable qui a tant engendré de vierges de l'un et de l'autre sexe; nous, à qui Jésus-Christ a fait part de sa pureté en nous rendant ses membres et son temple... Mais, hélas! M. F., dans ce malheureux (siècle) de corruption où nous vivons, on ne connaît plus cette vertu, cette céleste vertu qui nous rend semblables aux anges!.. Oui, M. F., la pureté est une vertu qui nous est nécessaire à tous, puisque, sans elle, personne ne verra le bon Dieu. Je voudrais vous en faire concevoir une idée digne de Dieu, et vous montrer, 1° combien elle nous rend agréables à ses yeux en donnant un nouveau degré de sainteté à toutes nos actions, et 2° ce que nous devons faire pour la conserver.

I. Il faudrait, M. F., pour bien vous faire comprendre l'estime que nous devons avoir de cette incomparable vertu, pour vous faire le récit de sa beauté, et (vous en

faire apprécier) la valeur auprès de Dieu, il faudrait non un homme mortel, mais un ange du ciel. (En l'entendant), vous diriez avec étonnement : Comment tous les hommes ne sont-ils pas prêts à tout sacrifier plutôt que de perdre une vertu qui nous unit d'une manière intime avec Dieu? (Essayons) cependant d'en concevoir quelque chose en considérant que cette vertu vient du ciel, qu'elle fait descendre Jésus-Christ sur la terre, et qu'elle élève l'homme jusqu'au ciel, par la ressemblance qu'elle lui donne avec les anges, avec Jésus-Christ lui-même. Dites-moi, M. F., d'après cela, ne mérite-t-elle pas le titre de *précieuse* vertu? N'est-elle pas digne de toute notre estime et de tous les sacrifices nécessaires pour la conserver?

Nous disons que la pureté vient du ciel, parce qu'il n'y avait que Jésus-Christ lui-même qui fût capable de nous l'apprendre et de nous en faire sentir toute la valeur. Il nous a laissé des exemples prodigieux de l'estime qu'il a eue de cette vertu. Ayant résolu, dans la grandeur de sa miséricorde, de racheter le monde, il prit un corps mortel comme le nôtre; mais il voulut choisir une vierge pour mère. Quelle fut cette incomparable créature, M. F.? Ce fut Marie, la plus pure entre toutes, et qui, par une grâce accordée à nulle autre, fut exempte du péché originel. Elle consacra sa virginité au bon Dieu dès l'âge de trois ans, et en lui offrant son corps, son âme, elle lui fit le sacrifice le plus saint, le plus pur et le plus agréable que Dieu ait jamais reçu d'une créature sur la terre. Elle le soutint par une fidélité inviolable à garder sa pureté et à éviter tout ce qui pouvait tant soit peu en ternir l'éclat. Nous voyons que la sainte Vierge faisait tant de cas de cette vertu, qu'elle ne voulait pas consentir à être Mère de Dieu avant que

l'ange ne lui eût assuré qu'elle ne la perdrait pas. Mais l'ange lui ayant (dit que), en devenant la Mère de Dieu, bien loin de perdre ou de ternir sa pureté dont elle faisait tant d'estime, elle n'en serait que plus pure et plus agréable à Dieu. Elle consentit alors volontiers, afin de donner un nouvel éclat à cette pureté virginale. Nous voyons encore que Jésus-Christ choisit un père nourricier qui était pauvre, il est vrai; mais il voulut que sa pureté fut au dessus de celle de toutes les autres créatures, la sainte Vierge exceptée. Parmi ses disciples, il en distingua un, à qui il témoigna une amitié et une confiance singulières, à qui il fit part de ses plus grands secrets; mais il prit le plus pur de tous, et qui était consacré à Dieu dès sa jeunesse.

Saint Ambroise nous dit que la pureté nous élève jusqu'au ciel et nous fait quitter la terre, autant qu'il est possible à une créature de la quitter. Elle nous élève au dessus de la créature corrompue et, par ses sentiments et ses désirs, elle nous fait vivre de la vie même des anges. D'après saint Jean Chrysostome, la chasteté d'une âme est d'un plus grand prix aux yeux de Dieu que celle des anges, parce que les chrétiens ne peuvent acquérir cette vertu que par les combats, au lieu que les anges l'ont par nature. Les anges n'ont rien à combattre pour la conserver, tandis qu'un chrétien est obligé de se faire à lui-même une guerre continuelle. Saint Cyprien ajoute que, non-seulement la chasteté nous rend semblables aux anges, mais encore nous donne un caractère de ressemblance avec Jésus-Christ lui-même. Oui, nous dit ce grand saint, une âme chaste est une image vivante de Dieu sur la terre.

Plus une âme se détache d'elle-même (par la résistance à ses passions), plus elle s'attache à Dieu; et, par

un heureux retour, plus le bon Dieu s'attache à elle : il la regarde, il la considère comme son épouse et sa bien-aimée; il en fait l'objet de ses plus chères complaisances et y fixe sa demeure pour jamais. « Heureux, nous dit le Sauveur, ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront *le bon* Dieu. » Selon saint Basile, si nous trouvons la chasteté dans une âme, nous y trouvons toutes les autres vertus chrétiennes; elle les pratiquera avec une grande facilité, « parce que, nous dit-il, pour être chaste, il faut s'imposer beaucoup de sacrifices et se faire une grande violence. Mais une fois qu'elle a remporté de telles victoires sur le démon, la chair et le sang, tout le reste (lui) coûte fort peu; (car) une âme qui commande avec empire à ce corps sensuel surmonte facilement tous les obstacles qu'elle rencontre dans le chemin de la vertu. » Aussi, voyons-nous, M. F., que les chrétiens qui sont chastes sont les plus parfaits. Nous les voyons réservés dans leurs paroles, modestes dans toutes leurs démarches, sobres dans leurs repas, respectueux dans le lieu saint et édifiants dans toute leur conduite. Saint Augustin compare ceux qui ont le grand bonheur de conserver leur cœur pur, aux lis qui montent droit au ciel et qui répandent autour d'eux une odeur très-agréable; leur vue seule nous fait penser à cette précieuse vertu. (Ainsi) la sainte Vierge inspirait la pureté à tous ceux qui la regardaient..... Heureuse vertu, M. F., qui nous met au rang des anges, qui semble même nous élever au dessus d'eux! Tous les saints en ont fait le plus grand cas et ont mieux aimé perdre leurs biens, leur réputation et leur vie même que de ternir cette belle vertu.

Nous en avons un bel exemple dans la personne de sainte Agnès. Sa beauté et ses richesses l'avaient fait

rechercher, à l'âge de douze ans, par le (fils du) préfet de la ville de Rome. Elle lui fait connaître qu'elle s'était consacrée au bon Dieu. Elle fut arrêtée sous le prétexte qu'elle était chrétienne, mais (en réalité) afin qu'elle consentît aux désirs (du jeune homme)..... Elle était tellement unie au bon Dieu que ni les promesses, ni les menaces, ni la vue des bourreaux et des instruments étalés devant elle pour l'effrayer, ne lui firent changer de sentiments. Ses persécuteurs ne pouvant rien gagner sur elle, ils la chargèrent de chaînes, et voulurent lui mettre un carcan et des anneaux de fer au cou et aux mains; (ils ne purent y réussir) tant étaient faibles ses pauvres petites mains innocentes. Elle demeura ferme dans sa résolution, au milieu de ces loups enragés, et elle offrit son petit corps aux tourments avec un courage qui étonna les bourreaux. On la traîne aux pieds des idoles; mais elle confesse hautement qu'elle ne reconnaît pour Dieu, que Jésus-Christ, et que leurs idoles ne sont que des démons. Le juge cruel et barbare, voyant qu'il ne peut rien gagner, croit qu'elle sera plus sensible à la perte de cette pureté dont elle fait tant de cas. Il la menace de la faire exposer dans un lieu infâme; mais elle lui répond avec fermeté : « Vous pouvez bien me faire mourir, mais vous ne pourrez jamais me faire perdre ce trésor : Jésus-Christ lui-même en est trop jaloux. » Le juge, *mourant* de rage, la fait conduire dans ce lieu d'*ordures infernales*. Mais Jésus-Christ, qui veillait sur elle d'une manière particulière, inspire un si grand respect aux gardes, qu'ils ne la regardaient qu'avec une espèce de frayeur, et il commande à un de ses anges de la protéger. Les jeunes gens, qui entrent dans cette chambre, brûlants d'un feu impur, voyant un ange à côté d'elle, plus beau que le soleil, en sortent

tout brûlants de l'amour divin. Mais le fils du préfet, plus méchant et plus corrompu que les autres, pénètre dans la chambre où était sainte Agnès. Sans avoir égard à toutes ces merveilles, il s'approche d'elle dans l'espérance de contenter ses désirs impurs; mais l'ange qui garde la jeune martyre frappe le libertin, qui tombe mort à ses pieds. Aussitôt se répand dans Rome le bruit que le fils du préfet avait été tué par Agnès. Le père, tout en fureur, vient trouver la sainte et se livre à tout ce que son désespoir peut lui inspirer. Il l'appelle *furie de l'enfer, monstre né* pour la désolation de sa vie, puisqu'elle avait fait mourir son fils. Sainte Agnès lui répond tranquillement : « C'est qu'il a voulu me faire violence, alors mon ange lui a donné la mort. » Le préfet un peu adouci, lui dit : « Eh bien! prie ton Dieu de le ressusciter, afin que l'on ne dise pas que c'est toi qui l'as fait mourir. » Sans doute, lui dit la sainte, vous ne méritez pas cette grâce; mais afin que vous sachiez que les chrétiens ne se vengent jamais, qu'au contraire, ils rendent le bien pour le mal, sortez d'ici, et je vais prier le bon Dieu pour lui. » Alors Agnès se jette à genoux, prosternée la face contre terre. Pendant qu'elle prie, son ange lui apparaît et lui dit : « Prenez courage. » Au même instant le corps (inanimé) reprend la vie. Le jeune homme ressuscité par les prières de la sainte, s'élance de la maison, court par les rues de Rome en criant : « Non, non, mes amis, il n'y a point d'autre Dieu que celui des chrétiens; tous les dieux que nous adorons ne sont que des démons qui nous trompent et nous traînent en enfer. Cependant, malgré un si grand miracle, on ne laissa pas que de la condamner à mort. Alors le lieutenant du préfet commande qu'on allume un grand feu, et l'y fait jeter. Mais les flammes s'entrouvrant, ne lui font

aucun mal et brûlent les idolâtres accourus pour être les spectateurs de ses combats. Le lieutenant voyant que le feu la respectait et ne lui faisait aucun mal, ordonne qu'on la frappe d'un coup d'épée à la gorge, afin de lui ôter la vie; mais le bourreau tremble comme si lui-même était condamné à la mort... Comme les parents de sainte Agnès pleuraient la mort de leur fille, elle leur apparut en leur disant : « Ne pleurez pas ma mort, au contraire, réjouissez-vous de ce que j'ai acquis une si grande gloire dans le ciel. »

Vous voyez, M. F., ce que cette vierge a souffert plutôt que de perdre sa virginité. Concevez maintenant l'estime que vous devez avoir de la pureté, et combien le bon Dieu se plaît à faire des miracles pour s'en montrer le protecteur et le gardien. Comme cet exemple confondra un jour, ces jeunes gens qui font si peu de cas de cette belle vertu! Ils n'en n'ont jamais connu le prix. Le Saint-Esprit a donc bien raison de s'écrier : « Oh! qu'elle est belle cette génération chaste; sa mémoire est éternelle, et sa gloire brille devant les hommes et les anges! » Il est certain, M. F., que chacun aime ses semblables; aussi les anges, qui sont des esprits purs, aiment et protégent d'une manière particulière les âmes qui imitent leur pureté. Nous lisons dans l'Ecriture sainte que l'ange Raphaël, qui accompagna le jeune Tobie, lui rendit mille offices. Il le préserva d'être dévoré par un poisson, d'être étranglé par le démon. Si ce jeune homme n'avait pas été chaste, très-certainement l'ange ne l'aurait pas accompagné et ne lui aurait pas rendu tant de services. De quel plaisir ne jouit pas l'ange gardien qui conduit une âme pure!

Il n'y a point de vertu pour la conservation de laquelle le bon Dieu fasse des miracles aussi nombreux que ceux

qu'il prodigue en faveur d'une personne qui connaît le prix de la pureté et qui s'efforce de la sauvegarder. Voyez ce qu'il fit pour sainte Cécile. Née à Rome de parents très-riches, elle était très-instruite de la religion chrétienne, et suivant l'inspiration de Dieu, elle lui consacra sa virginité. Ses parents, qui ne le savaient pas, la promirent (en mariage) à Valérien, fils d'un sénateur de la ville. C'était, selon le monde, un parti très-considéré. Elle demanda à ses parents le temps d'y penser. Elle passa ce temps dans le jeûne, la prière et les larmes, pour obtenir de Dieu la grâce de ne pas perdre la fleur de cette vertu qu'elle estimait plus que sa vie. Le bon Dieu lui répondit de ne rien craindre et d'obéir à ses parents; car, non-seulement elle ne perdrait pas cette vertu, mais que celui qu'elle aurait..... Elle consentit donc au mariage. Le jour de ses noces, lorsque Valérien se présenta, elle lui dit : « Mon cher Valérien, j'ai un secret à vous communiquer. Celui-ci lui répondit : Quel est ce secret? — J'ai consacré ma virginité à Dieu et jamais homme ne me touchera, car j'ai un ange qui veille sur ma pureté; et si vous y attentiez, il vous frapperait de mort. » — Valérien fut fort surpris de ce langage, parce qu'étant païen, il ne comprenait rien à tout cela. Il répondit : « Montrez-moi cet ange qui vous garde. » La sainte répliqua : « Vous ne pouvez le voir parce que vous êtes païen. Allez trouver de ma part le pape Urbain, et demandez-lui le baptême, vous verrez ensuite mon ange. » Sur-le-champ, il part. Après avoir été baptisé par le Pape, il revient trouver son épouse. Entrant dans sa chambre, il aperçoit l'ange veillant avec sainte Cécile. Il le trouve si beau, si brillant de gloire, qu'il en est charmé et touché. Non-seulement il permit à son épouse de rester consacrée à Dieu, mais lui-même fit vœu de

virginité..... Ils eurent bientôt l'un et l'autre le bonheur de mourir martyrs. Voyez-vous comment le bon Dieu prend soin d'une personne qui aime cette incomparable vertu et travaille à la conserver?

Nous lisons dans la vie de saint Edmond, qu'étudiant à Paris il se trouva avec quelques personnes qui disaient des *sottises;* il les quitta de suite. Cette action fut si agréable à Dieu, qu'il lui apparut sous la forme d'un bel enfant et le salua d'un air fort gracieux, lui disant qu'il l'avait vu avec satisfaction quitter ses compagnons qui tenaient des discours licencieux; et, pour l'en récompenser, il lui promit qu'il serait toujours avec lui. De plus saint Edmond eut le grand bonheur de conserver son innocence jusqu'à la mort. Quand sainte Lucie alla sur le tombeau de sainte Agathe pour demander au bon Dieu, par son intercession, la guérison de sa mère, sainte Agathe lui apparut et lui dit qu'elle pouvait obtenir, par elle-même, ce qu'elle demandait, parce que, par sa pureté, elle avait préparé dans son cœur une demeure très-agréable à son Créateur. Ceci nous montre que le bon Dieu ne peut rien refuser à celui qui a le bonheur de conserver purs son corps et son âme....

Ecoutez le récit de ce qui arriva à sainte Potamienne qui vivait au temps de la persécution de Maximien. Cette jeune fille était esclave d'un maître débauché et libertin, qui ne cessait de la solliciter au mal. Elle aima mieux souffrir toutes sortes de cruautés et de supplices que de consentir aux sollicitations de ce maître infâme. Celui-ci, voyant qu'il ne pouvait rien gagner; dans sa fureur, la fit remettre comme chrétienne entre les mains du gouverneur auquel il promit une grande récompense s'il pouvait la gagner. Le juge fit conduire cette vierge devant son tribunal, et voyant que toutes les menaces ne

la faisaient pas changer de sentiments, il lui fit endurer tout ce que la rage put lui inspirer. Mais le bon Dieu, qui n'abandonne jamais ceux qui se sont consacrés à lui, donna à la jeune martyre tant de force qu'elle semblait être insensible à tous les tourments. Ce juge (inique) ne pouvant vaincre sa résistance, fit placer sur un feu très-ardent une chaudière remplie de poix, et lui dit : « Regarde ce que l'on te prépare, si tu n'obéis pas à ton maître. » La sainte fille répondit sans se troubler : « J'aime mieux souffrir tout ce que votre fureur pourra vous inspirer qu'obéir aux infâmes volontés de mon maître ; d'ailleurs, je n'aurais (jamais) cru qu'un juge fût si injuste que de vouloir me faire obéir aux desseins d'un maître débauché. » Le tyran irrité de cette réponse commanda qu'on la jetât dans la chaudière. « Du moins, ordonnez, lui dit-elle, que j'y sois jetée toute vêtue. Vous verrez quelle force le bon Dieu que nous adorons, donne à ceux qui souffrent pour lui. » Après trois heures de supplice, Potamienne rendit sa belle âme à son Créateur, et ainsi remporta la (double) palme du martyre et de la virginité.

Hélas! M. F., que cette vertu est peu connue dans le monde, que nous l'estimons peu, que nous prenons peu de soin pour la conserver, que nous avons peu de zèle à la demander à Dieu, puisque nous ne pouvons l'avoir de nous-même. Non, nous ne connaissons point cette belle et aimable vertu qui gagne si facilement le cœur de Dieu, qui donne un si beau lustre à toutes nos autres bonnes œuvres, qui nous élève au dessus de nous-même, qui nous fait vivre sur la terre comme les anges dans le ciel!...

Non, M. F., elle n'est pas connue de ces *vieux infâmes impudiques* qui se traînent, se roulent et se noient dans la fange de leurs turpitudes, dont le cœur est sem-

blable à ces ..... sur le haut des montagnes ..... rôtis et brûlés par ces feux impurs. Hélas ! bien loin de chercher à l'éteindre, ils ne cessent de l'allumer et de l'enflammer par leurs regards, leurs pensées, leurs désirs et leurs actions. Dans quel état sera cette âme, quand elle paraîtra devant un Dieu, la pureté même? Non, M. F., cette belle vertu n'est pas connue de cette personne, dont les lèvres ne sont qu'une bouche et qu'un *tuyau* dont l'enfer se sert pour vomir ses impuretés sur la terre ; et qui s'en nourrit comme d'un pain quotidien. Hélas ! leur pauvre âme n'est plus qu'un objet d'horreur au ciel et à la terre ! Non, M. F., elle n'est pas connue cette aimable vertu de pureté de ces jeunes gens dont les yeux et les mains sont souillés par des regards et ..... O Dieu, combien d'âmes ce péché traîne dans les enfers !... Non, M. F., cette belle vertu n'est pas connue de ces filles mondaines et corrompues qui prennent tant de précautions et de soins pour attirer sur elles les yeux du monde ; qui, par leurs parures recherchées et indécentes, annoncent publiquement qu'elles sont d'infâmes instruments dont l'enfer se sert pour perdre les âmes; ces âmes, qui ont tant coûté de travaux, de larmes et de tourments à Jésus-Christ !... Regardez-les, ces malheureuses, et vous verrez que mille démons environnent leur tête et leur poitrine. O mon Dieu, comment la terre peut-elle supporter de tels suppôts de l'enfer ? Chose plus étonnante encore, comment des mères, *les souffrent*-elles dans un état indigne d'une chrétienne ! Si je ne craignais d'aller trop loin, je dirais à ces mères qu'elles ne valent pas plus que leurs filles. Hélas ! ce malheureux cœur et ces yeux impurs ne sont qu'une source empoisonnée qui donne la mort à quiconque les regarde ou les écoute. Comment de tels monstres osent-ils se présenter devant un Dieu saint

et si ennemi de l'impureté ! Hélas ! leur pauvre vie n'est autre chose qu'un (monceau) de graisse qu'elles amassent pour enflammer les feux de l'enfer pendant toute l'éternité. Mais, M. F., quittons une matière si dégoûtante et si révoltante pour un chrétien, dont la pureté doit imiter celle de Jésus-Christ lui-même; et revenons à notre belle vertu de pureté qui nous élève jusqu'au ciel, qui nous ouvre le cœur adorable de Jésus-Christ, et nous attire toutes sortes de bénédictions spirituelles et temporelles.

II. Nous avons dit, M. F., que cette vertu est d'un grand prix aux yeux de Dieu; (disons aussi) qu'elle ne manque pas d'ennemis (qui s'efforcent de) nous la faire perdre. Nous pouvons même dire que presque tout ce qui nous environne travaille à nous la ravir. Le démon est un de nos plus cruels ennemis; comme il vit dans l'ordure des vices impurs, comme il sait qu'il n'y a point de péché qui outrage tant le bon Dieu et qu'il connaît combien lui est agréable une âme pure, il nous tend toutes sortes de piéges pour nous enlever cette vertu. D'un autre côté, le monde qui ne cherche que ses aises et ses plaisirs, travaille aussi à nous la faire perdre, souvent en paraissant nous témoigner de l'amitié. Mais, nous pouvons dire que notre plus cruel et notre plus dangereux ennemi, c'est nous-mêmes, c'est-à-dire, notre chair qui, ayant été déjà gâtée et corrompue par le péché d'Adam, nous porte avec une sorte de fureur à la corruption. Si nous ne sommes pas continuellement sur nos gardes, elle nous a bientôt *brûlés* et dévorés par ses flammes impures. Mais, me direz-vous, puisqu'il est si difficile de conserver cette vertu, si précieuse aux yeux de Dieu, que faut-il donc faire? — M. F., en voici les moyens. Le premier est de bien veiller sur nos yeux, nos pensées, nos paroles et

nos actions ; le second d'avoir recours à la prière ; le troisième de fréquenter les sacrements souvent et dignement ; le quatrième de fuir tout ce qui est capable de nous porter (au mal) ; le cinquième d'avoir une grande dévotion à la sainte Vierge. Si nous faisons cela, malgré tous nos ennemis et malgré la fragilité de cette vertu, nous sommes cependant sûrs de la conserver.

Je dis 1° qu'il faut veiller sur nos regards ; cela n'est pas douteux, puisque nous voyons qu'il y en a tant qui sont tombés dans ce péché par un seul regard, et qui ne se sont jamais relevés..... Ne vous permettez jamais aucune liberté sans une véritable nécessité. Plutôt souffrir quelque incommodité que de vous exposer au péché...

2° Saint Jacques nous dit que cette vertu vient du ciel et que jamais nous ne l'aurons si nous ne la demandons pas au bon Dieu. Nous devons donc souvent demander au bon Dieu de nous donner la pureté dans nos yeux, dans nos paroles et dans toutes nos actions.

Je dis, en troisième lieu, que si nous voulons conserver cette belle vertu, nous devons souvent et dignement fréquenter les sacrements, sans quoi, jamais nous n'aurons ce bonheur. Jésus-Christ n'a pas seulement institué le sacrement de Pénitence pour remettre nos péchés, mais encore pour nous donner des forces pour combattre le démon ; ce qui est très-facile à comprendre. Quelle est la personne qui, ayant (fait) une bonne confession aujourd'hui, pourra se laisser entraîner à la tentation? Le péché, même avec tous ses plaisirs, lui ferait horreur. Quel est celui qui, ayant communié depuis peu, pourra consentir, je ne dis pas à une action d'impureté, mais à une seule mauvaise pensée? Ah! le divin Jésus, qui a fait sa demeure dans son cœur, lui fait trop comprendre combien ce péché est infâme et com-

bien il lui déplaît, et l'éloigne de lui. Oui, M. F., un chrétien qui fréquente saintement les sacrements peut bien être tenté; mais pécher, c'est autre chose. En effet, quand nous avons le grand bonheur de recevoir le corps adorable de Jésus-Christ, ne sentons-nous pas s'éteindre ce feu impur? Ce sang adorable qui coule dans nos veines peut-il moins faire que de purifier notre sang? Cette chair sacrée qui se mêle avec la nôtre, ne la divinise-t-elle pas en quelque manière? Notre corps ne semble-t-il (pas) retourner dans le premier état où était Adam avant son péché? Ah! ce sang adorable qui a engendré tant de vierges!... Soyons bien sûrs, M. F., que si nous ne fréquentons pas les sacrements, nous tomberons à chaque instant dans le péché.

Nous devons encore, pour nous défendre du démon, fuir les personnes qui peuvent nous porter au mal. Voyez ce que fit le chaste Joseph tenté par la femme de son maître : il lui laissa son manteau entre les mains, et s'enfuit pour sauver son âme. Les frères de saint Thomas d'Aquin ne pouvant souffrir que leur frère se consacrât à Dieu, pour l'en empêcher, l'enfermèrent dans un château et y firent venir une femme de mauvaise vie pour tâcher de le corrompre. Se voyant (poussé) à bout par l'effronterie de cette mauvaise créature, il prit un tison à la main et la chassa honteusement de sa chambre. Ayant vu le danger auquel il avait été exposé, il pria avec tant de larmes, que le bon Dieu lui accorda le don précieux de la continence, c'est-à-dire qu'il ne fut plus jamais (tenté) contre cette belle vertu.

Voyez ce que fit saint Jérôme pour avoir le bonheur de conserver la pureté; voyez-le dans son désert, s'abandonner à toutes les rigueurs de la pénitence, aux

larmes et à des macérations qui font frémir. Ce grand saint nous rapporte la victoire que remporta un jeune homme dans un combat peut-être unique dans l'histoire, au temps de la cruelle persécution que l'empereur Dèce déchaîna contre les chrétiens. Le tyran, après avoir soumis ce jeune homme à toutes les épreuves que le démon put lui inspirer, pensa que s'il lui faisait perdre la pureté de son âme, il l'amènerait facilement à renoncer à la vraie religion. Dans ce but, il ordonna de le mener dans un jardin de délices, au milieu des lis et des roses, près d'un ruisseau qui coulait avec un doux murmure, et sous des arbres agités par un vent agréable. Là, on le mit sur un lit de plumes ; on l'attacha avec des liens de soie, et il fut laissé seul dans cet état. Ensuite l'on fit venir une courtisane, parée aussi richement et aussi indécemment que possible. Elle commença à le solliciter au mal, avec toute l'impudence et tous les attraits que la passion peut inspirer. Ce pauvre jeune homme qui aurait donné mille fois sa vie plutôt que de souiller la pureté de sa belle âme, se voyait sans défense puisqu'il avait les pieds et les mains (liés). Ne sachant plus comment résister aux attaques de la volupté, poussé par l'esprit de Dieu, il se coupe la langue avec les dents et la crache au visage de cette femme. Ce que voyant, elle fut si couverte de confusion qu'elle s'enfuit. Ce fait nous montre que jamais le bon Dieu ne nous laissera être tentés au dessus de nos forces.

Voyez encore ce que fit saint Martinien, qui vivait dans le IVe siècle. Après avoir passé vingt-cinq ans dans le désert, il fut exposé à une occasion très-prochaine de péché. Déjà il y avait consenti par la pensée et par la parole. Mais le bon Dieu vint à son secours et lui toucha

le cœur. Il conçut un si grand regret du péché qu'il allait commettre, qu'étant rentré dans sa cellule, il alluma un grand feu et y mit les pieds. La douleur qu'il éprouvait et le regret de son péché, lui faisaient pousser des cris affreux. Zoé, cette mauvaise femme qui était venue pour le tenter, accourut à ses cris; et elle en fut si touchée, qu'au lieu de le pervertir, elle se convertit. Elle passa toute sa vie dans les larmes et la pénitence. Mais pour saint Martinien, il resta sept mois sur le sol, sans mouvement, parce que ses deux pieds étaient brûlés. Après sa guérison, il se retira dans un autre désert, où il ne fit que pleurer le reste de sa vie, au souvenir du danger qu'il avait couru de perdre son âme. Voilà, M. F., ce que faisaient les saints; voilà les tourments qu'ils ont endurés plutôt que de perdre la (pureté) de leur âme. Cela vous étonne peut-être; mais vous devriez bien plutôt vous étonner du peu de cas que vous (faites) de cette belle et incomparable vertu. Hélas! ce déplorable dédain vient de ce que nous n'en connaissons pas le prix!

Je dis enfin que nous devons avoir une grande dévotion à la très-sainte Vierge, si nous voulons conserver cette belle vertu; cela n'est pas douteux, puisqu'elle est la reine, le modèle et la patronne des vierges....

Saint Ambroise appelle la sainte Vierge la maîtresse de la chasteté, saint Epiphane l'appelle la princesse de la chasteté, et saint Grégoire la reine de la chasteté....

Voici un exemple qui nous montrera le grand soin que prend la sainte Vierge, de la chasteté de ceux qui ont confiance en elle, au point qu'elle ne sait jamais rien refuser de tout ce qu'ils lui demandent. Un gentilhomme qui avait une grande dévotion à la sainte Vierge avait fait une petite chapelle en son honneur dans une cham-

bre du château qu'il habitait. Personne ne connaissait l'existence de cette chapelle. Chaque nuit, après quelques moments de sommeil, sans prévenir sa femme, il se levait pour se rendre auprès de la sainte Vierge et y rester jusqu'au matin..... Cette pauvre femme en conçut une grande peine; elle croyait qu'il sortait pour aller trouver quelque fille de mauvaise vie. Un jour, n'y tenant plus, elle lui dit qu'elle voyait bien qu'il lui préférait une autre femme. Le mari, pensant à la sainte Vierge, lui répondit affirmativement. Ce qui lui fut si sensible que, ne voyant aucun changement à la conduite de son mari, dans l'excès de son chagrin, elle se poignarda. Son mari, au retour de sa chapelle, trouva sa femme baignée dans son sang. Extrêmement affligé à cette vue, il ferme la porte de sa chambre à clé, va retrouver la sainte Vierge, et tout éploré se prosterne devant son image, en s'écriant : « Vous voyez, sainte Vierge, que ma femme s'est donné la mort parce que je venais la nuit vous tenir compagnie et vous prier. Rien ne vous est impossible, puisque votre Fils vous a promis que jamais vous n'auriez de refus. Vous voyez que ma pauvre femme est (damnée); la laisserez-vous dans les flammes, puisque c'est à cause de ma dévotion pour vous qu'elle s'est tuée dans son désespoir. Vierge sainte, refuge des affligés, rendez-lui, s'il vous plaît, la vie; montrez que vous aimez à faire du bien à *tout le monde*. Je ne sortirai pas d'ici sans que vous m'ayez obtenu cette grâce de votre divin Fils. » Pendant qu'il était absorbé dans ses larmes et ses prières, une servante le cherchait et l'appelait en lui disant que sa maîtresse le réclamait. Il répondit : « Est-il bien sûr qu'elle m'appelle? » — « Entendez sa voix, reprit la servante. » La joie du

gentilhomme était si grande qu'il ne pouvait s'éloigner de la sainte Vierge. Il se lève enfin, pleurant de joie et de reconnaissance. Il retrouve sa femme en pleine santé; il ne lui restait de ses blessures que les cicatrices, afin qu'elle ne perdît jamais le souvenir d'un tel miracle opéré par la protection de la sainte Vierge. Voyant entrer son mari, elle l'embrasse en lui disant : « Ah! mon ami, je vous remercie d'avoir eu la charité de prier pour moi. J'étais en enfer et condamnée à y brûler éternellement, parce que je m'étais donné la mort. Remercions donc bien la sainte Vierge qui m'a arrachée d'un tel abîme! Ah! que l'on souffre dans ce feu! qui pourra jamais le dire et surtout le faire comprendre! » Elle fut si reconnaissante de cette prodigieuse faveur, qu'elle passa toute sa vie dans les larmes, dans la pénitence, et ne pouvait raconter la grâce que la sainte Vierge lui avait obtenue de son divin Fils sans pleurer à chaudes larmes. Elle aurait voulu apprendre à tous combien la sainte Vierge est puissante pour secourir ceux qui se confient en elle.

Dites, M. F., si la sainte Vierge a le pouvoir d'arracher les âmes de l'enfer même, pourrions-nous douter qu'elle ne nous obtienne les grâces que nous lui demanderons, nous qui sommes sur la terre, lieu où s'exercent la miséricorde du Fils et la compassion de la Mère? Quand nous avons quelques grâces à demander au bon Dieu, adressons-nous donc avec une grande confiance à la sainte Vierge, et nous sommes sûrs d'être exaucés. Voulons-nous sortir du péché, M. F., allons à Marie; elle nous prendra par la main et nous mènera à son Fils pour recevoir notre pardon. Voulons-nous persévérer dans le bien? Adressons-nous à la Mère de Dieu; elle

nous couvrira du manteau de sa protection et tout l'enfer ne nous pourra rien. En voulez-vous la preuve? La voici : nous lisons dans la vie de sainte Justine qu'un jeune homme ayant conçu un violent amour pour elle; et, voyant qu'il ne pouvait rien gagner par ses sollicitations, il eut recours à un *certain* Cyprien qui avait affaire avec le démon. Il lui promit une somme d'argent, s'il amenait Justine à consentir à ce qu'il souhaitait. Bientôt après la jeune fille se sentit violemment tentée contre la sainte vertu de pureté; mais dès que le démon la sollicitait, elle avait *vite* recours à la sainte Vierge. Tout aussitôt le démon prenait la fuite. Le jeune homme ayant demandé pourquoi il ne pouvait gagner cette fille. Cyprien s'adressa au démon et lui reprocha son peu de pouvoir en cette circonstance, alors que, en semblable cas, il avait toujours pu accomplir ses desseins. — Le démon lui répondit : Cela est vrai, mais elle recourt à la Mère de Dieu; et, dès qu'elle la prie, je perds mes forces, et ne puis rien. Cyprien étonné qu'une personne qui avait recours à la sainte Vierge, fût si terrible à tout l'enfer, se convertit, et mourut en saint dans le martyre.

Je finis, en disant, que si nous voulons conserver la pureté de l'âme et du corps, il nous faut mortifier notre imagination; ne jamais laisser *rouler* dans notre esprit la pensée de ces objets qui nous conduisent au mal, et prendre garde de n'être pas un sujet de péché aux autres, soit par nos paroles, soit par notre manière de nous habiller, ce qui regarde surtout les personnes du sexe. Si nous en apercevons quelqu'une *mal arrangée*, il faut bien vite nous en détourner, et non pas faire comme ceux qui ont des yeux impudiques, qui s'y arrêtent autant que le démon le veut. Il faut mortifier nos oreilles :

ne jamais prendre plaisir à entendre des paroles ou chansons sales. Ah! mon Dieu, comment se fait-il que des pères et mères, des maîtres et maîtresses qui entendent, dans les veillées, les chansons les plus infâmes, et voient (commettre) des actions qui feraient horreur à des païens, puissent les souffrir, sans rien dire, sous prétexte que ce sont des enfantillages. Ah! malheureux, le bon Dieu vous attend au grand jour des vengeances!... Hélas! que de péchés vos enfants et vos domestiques auront commis pour vous!...

« Bienheureux, nous dit Jésus-Christ, ceux qui ont le cœur pur parce qu'ils verront Dieu. » Qu'ils sont heureux ceux qui ont le grand bonheur de posséder cette belle vertu! Ne sont-ils pas les amis de Dieu, les bien-aimés des anges, les enfants chéris de la très-sainte Vierge? Demandons souvent au bon Dieu, M. F., par l'intercession de cette très-sainte Mère, de nous donner une âme et un cœur purs, un corps chaste; et nous aurons le bonheur de plaire à Dieu, pendant notre vie, et d'aller le glorifier pendant toute l'éternité : ce que je vous souhaite...

DIX-HUITIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Sur la Tiédeur.

Sed quia tepidus es, et nec frigidus, nec calidus, incipiam te evomere ex ore meo.

Mais parce que tu es tiède, et que tu n'es ni froid, ni chaud, je vais te vomir de ma bouche.

(*Ap.*, III, 16.)

Pouvons-nous, M. F., entendre sans frémir une telle sentence sortir de la bouche de Dieu même, contre un évêque qui semblait parfaitement remplir tous les devoirs d'un digne ministre de l'Église? Sa vie était réglée, son bien n'était point dépensé mal à propos. Bien loin d'autoriser le vice, il s'y opposait au contraire fortement; il ne donnait point de mauvais exemples, et sa vie paraissait vraiment digne d'être imitée. Cependant, malgré tout cela, nous voyons que le Seigneur lui fait dire par saint Jean, que s'il continuait à vivre de cette manière, il allait le rejeter, c'est-à-dire le punir et le réprouver. Oui, M. F., cet exemple est d'autant plus effrayant que beaucoup suivent la même route, vivent de la même manière, et tiennent leur salut pour assuré. Hélas! M. F., qu'est petit le nombre de ceux qui ne sont ni du côté des pécheurs

déjà réprouvés aux yeux du monde, ni du nombre des élus! Dans quel chemin marchons-nous? (Est-ce le droit chemin que nous suivons?) Ce qui nous doit faire trembler, c'est que nous n'en savons rien. Incertitude effrayante!... Essayons cependant de connaître si vous êtes assez malheureux que d'être du nombre (des tièdes). Je vais 1° vous montrer les marques par lesquelles vous le connaîtrez; et 2° si vous êtes de ce nombre, je vous indiquerai les moyens d'en sortir.

I. En vous parlant aujourd'hui, M. F., de l'état épouvantable d'une âme tiède, mon dessein n'est pas de vous faire la peinture effrayante et désespérante d'une âme qui vit dans le péché (mortel), sans même avoir le désir d'en sortir; cette *pauvre malheureuse* n'est qu'une victime de la colère de Dieu pour l'autre vie. Hélas! ces pécheurs m'écoutent, ils savent bien de qui je parle (en ce moment)..... N'allons pas plus loin, tout ce que je dirais ne servirait qu'à les endurcir davantage. En vous parlant, M. F., d'une âme tiède, je ne veux pas davantage vous parler de ceux qui ne *font ni Pâques, ni confessions;* ils savent très-bien que malgré toutes leurs prières et leurs autres bonnes œuvres, ils seront perdus. Laissons-les dans leur aveuglement, puisqu'ils y veulent rester. Mais, me direz-vous, tous ceux qui se confessent, qui font leurs Pâques et qui communient souvent, ne seront-ils pas sauvés? Assurément, mon ami, ils ne le seront pas tous; car si le plus grand nombre de ceux qui fréquentent les sacrements étaient sauvés, il faut bien en convenir, le nombre des élus ne serait pas aussi petit qu'il le sera. Mais, cependant, reconnaissons-le; tous ceux qui auront le grand bonheur d'aller au ciel seront choisis parmi ceux qui fréquentent les sacrements, et ja-

mais parmi ceux qui ne *font ni Pâques, ni confessions*. Ah! me direz-vous, si tous ceux qui ne *font ni Pâques, ni confessions* sont damnés, le nombre (des réprouvés) sera bien grand! Oui, sans doute, il sera grand. Quoique vous puissiez en dire, si vous vivez en pécheurs, vous partagerez leur sort. Est-ce que cette pensée ne vous touche pas?... Si vous n'êtes endurcis au dernier degré, elle doit vous faire frémir et même *désespérer*. Hélas! mon Dieu! qu'une personne qui a perdu la foi est malheureuse! Bien loin de profiter (de ces vérités), ces pauvres aveugles, au contraire, s'en moqueront; et cependant, malgré tout ce qu'ils peuvent en dire, cela sera tel que je le dis : point de Pâques, ni de confessions, point de ciel, ni de bonheur éternel. O mon Dieu! que l'aveuglement du pécheur est affreux!

Je n'entends pas encore, M. F., par une âme tiède, celui qui voudrait être au monde sans cesser d'être à Dieu : vous le verrez, un moment, se prosterner devant Dieu, son Sauveur et son maître; et, un autre moment, vous le verrez se prosterner devant le monde, son idole. Pauvre aveugle, qui tend une main au bon Dieu et l'autre au monde, qu'il appelle tous deux à son secours, en promettant à chacun son cœur! Il aime le bon Dieu; du moins il voudrait l'aimer, mais il voudrait aussi plaire au monde. Lassé de vouloir se donner à tous les deux, il finit par ne plus se donner qu'au monde. Vie extraordinaire et qui présente un spectacle si singulier, que l'on ne peut pas se persuader que ce soit la vie d'une même personne. Je vais vous la montrer d'une manière si claire, que, peut-être, plusieurs d'entre vous en seront offensés; mais, peu m'importe, je vous dirai toujours ce que je dois vous dire, et vous en ferez ce que vous voudrez.

Je dis, M. F., que celui qui veut être au monde sans cesser d'être à Dieu, mène une vie si extraordinaire, qu'il n'est pas possible d'en concilier les différentes circonstances. Dites-moi, oseriez-vous penser que cette fille, que vous voyez dans ces parties de plaisirs, dans ces assemblées mondaines où l'on ne fait que le mal et jamais le bien, se livrant à tout ce qu'un cœur gâté et perverti peut désirer, est la même que vous avez vue, il y a (à peine) quinze jours ou un mois, au pied du tribunal de la pénitence faire l'aveu de ses fautes, protestant à Dieu qu'elle est prête à mourir plutôt que de retomber dans le péché? Est-ce bien là cette personne que vous avez vue monter à la table sainte les yeux baissés, la prière sur les lèvres? O mon Dieu! quelle horreur! Peut-on bien y penser sans mourir de compassion? Croiriez-vous, M. F., que cette mère qui, il y a trois semaines, envoyait sa fille se confesser, en lui recommandant avec raison de penser sérieusement à ce qu'elle allait faire, et en lui donnant un chapelet ou un livre; aujourd'hui, lui dit de se rendre à une danse, à un mariage ou à des fiançailles. Ces mêmes mains, qui lui ont donné un livre, sont employées à lui *arranger ses vanités*, afin de mieux plaire au monde. Dites-moi, M. F., est-ce bien cette personne qui, ce matin, était à l'église, chantait les louanges de Dieu, et qui maintenant emploie cette même langue à chanter de mauvaises chansons et à tenir les discours les plus infâmes? Est-ce bien là ce maître ou ce père de famille qui, tout à l'heure, était à la sainte messe avec un grand respect, qui semblait vouloir passer si saintement le dimanche, et que vous voyez maintenant travailler et faire travailler *son monde?* O mon Dieu! quelle horreur! comment le bon Dieu *va-t-il ranger tout cela* au jour du jugement? Hélas! que de chrétiens damnés!

Je dis plus, M. F.: celui qui veut plaire au monde et au bon Dieu, mène une vie des plus malheureuses. Vous allez le voir. Voici une personne qui fréquente les plaisirs, ou qui a contracté quelque mauvaise habitude; quelle n'est pas sa crainte quand elle remplit ses devoirs de religion, c'est-à-dire quand elle prie le bon Dieu, quand elle se confesse, ou veut communier? Elle ne voudrait pas être vue de ceux avec qui elle a dansé, et passé les nuits dans les cabarets, où elle s'est livrée à toutes sortes de désordres. Est-elle venue à bout de tromper son confesseur, en cachant tout ce qu'elle a fait de pire, et a-t-elle ainsi obtenu la permission de communier, ou plutôt de faire un sacrilége; elle voudrait communier avant ou après la sainte messe, c'est-à-dire dans le moment où il n'y a personne. Mais elle est contente d'être vue des personnes qui sont sages, qui ignorent sa mauvaise vie, et auxquelles elle espère inspirer une bonne opinion d'elle-même. Avec les personnes de piété, elle parle de la religion; avec les gens sans religion, elle ne parlera que des plaisirs du monde. Elle rougirait d'accomplir ses pratiques religieuses devant les compagnons ou devant les compagnes de ses débauches. Cela est si vrai, qu'un jour quelqu'un m'a demandé de le faire communier à la sacristie, afin que personne ne le vît. Quelle horreur! M. F., peut-on y penser et ne pas frémir d'une telle conduite!

Mais allons plus loin, vous allez voir l'embarras de ces pauvres personnes qui veulent suivre le monde sans quitter le bon Dieu, du moins en apparence. Voilà *les Pâques* qui approchent. Il faut aller se confesser; ce n'est pas qu'elles le désirent, ni qu'elles en sentent le besoin: elles voudraient bien plutôt que *les Pâques* n'arrivassent que tous les trente ans. Mais leurs parents tiennent encore

à la pratique extérieure de la religion; ils sont contents que leurs enfants se présentent à la sainte Table, ils les pressent même d'aller se confesser : en cela ils font très-mal. Qu'ils prient pour eux, et ne les *tourmentent* pas pour leur faire faire des sacriléges; hélas! ils en feront assez! Pour se délivrer de l'importunité de leurs parents, pour sauver les apparences, ces personnes se rassembleront afin de savoir à quel confesseur il faut aller pour être absoutes la première ou la deuxième fois. « Voilà déjà plusieurs fois, dit l'une, que les parents me *tourmentent* de ce que je ne vais pas me confesser. Où irons-nous? » — « Il ne faut pas aller chez notre curé, il est trop scrupuleux; il ne nous ferait pas faire de Pâques. Il nous faut aller trouver un tel. Il a *passé* (1) telles et telles qui en ont bien autant commis que nous. Nous n'avons pas fait plus de mal qu'elles. » Une autre dira : « Je t'assure, que si ce n'étaient mes parents, je ne ferais point *de Pâques;* puisque notre catéchisme nous dit que pour faire une bonne confession, il faut quitter le péché et l'occasion du péché, et nous ne faisons ni l'un ni l'autre. Je te le dis sincèrement, je suis bien embarrassée toutes les fois que *les Pâques* arrivent. *Je ne vois les heures* (2) d'être établie pour ne plus *courir*. Alors je ferai une confession de toute ma vie pour réparer celles que je fais maintenant, sans cela je ne mourrais pas contente. » — « Eh bien! lui dira une autre, il te faudra retourner à celui qui t'a confessée jusques à présent, il te connaîtra bien mieux. » « Ah! certes non, j'irai à celui qui ne m'a pas voulu *passer*, parce qu'il ne voulait pas me damner. » — « Ah! que tu es bonne! cela ne fait rien, ils ont bien tous le même pou-

(1) *Passer*, absoudre.

(2) Il me tarde.

voir. » — « Cela est bon à dire tant que l'on se porte bien; mais quand on est malade on pense bien autrement. Un jour, j'allais voir une *telle*, qui était bien malade; elle me dit que jamais elle ne retournerait se confesser à ces prêtres qui sont si faciles, et qui, en faisant semblant de vouloir vous sauver, vous jettent en enfer. » C'est ainsi que se conduisent beaucoup de ces pauvres aveugles. « Mon père, disent-elles au prêtre, je viens me confesser à vous, parce que notre curé est trop scrupuleux. Il veut nous faire promettre des choses que nous ne pouvons pas tenir; il voudrait que nous fussions des saints, et cela n'est pas trop possible dans le monde. Il voudrait que nous ne missions jamais le pied à la danse, que nous ne fréquentassions jamais les cabarets ni les jeux. Si l'on a quelque mauvaise habitude, il n'accorde plus l'absolution qu'on ne l'ait quittée tout à fait. S'il fallait faire tout cela, nous ne *ferions jamais de Pâques*. Mes parents, qui ont *bien* de la religion, *me sont toujours après*, sur ce que je ne fais pas mes Pâques. Je ferai tout ce que je pourrai; mais l'on ne peut pas dire que l'on ne retournera plus dans ces amusements, puisque l'on ne sait pas les occasions que l'on pourra rencontrer. » — « Ah! lui dira le confesseur trompé par ce beau langage, je vois que votre curé est un peu scrupuleux. Faites votre acte de contrition, je vais vous donner l'absolution, et tâchez d'être bien sage. » C'est-à-dire, baissez la tête; vous allez fouler le sang adorable de J.-C., vous allez vendre votre Dieu comme Judas l'a vendu à ses bourreaux, et demain vous communierez, ou plutôt, vous irez le crucifier. O horreur! ô abomination! Va, infâme Judas, va à la Table sainte; va donner la mort à ton Dieu et à ton Sauveur! Laisse crier ta conscience; tâche seulement d'en étouffer les remords, autant que tu le pourras....

Mais, M. F., je vais trop loin; laissons ces pauvres aveugles à leurs ténèbres.

Je pense, M. F., que vous désirez savoir ce que c'est que l'état d'une âme tiède, Hé bien ! le voici : Une âme tiède n'est pas encore tout à fait morte aux yeux de Dieu, parce que la foi, l'espérance et la charité, qui sont sa vie spirituelle, ne sont pas tout à fait éteintes. Mais, c'est une foi sans zèle, une espérance sans fermeté, une charité sans ardeur. Je vais vous faire le portrait d'un chrétien fervent, c'est-à-dire d'un chrétien qui désire véritablement sauver son âme, (en même temps que) celui d'une personne qui mène une vie tiède dans le service de Dieu. Mettons-les à côté de l'un et de l'autre, et vous verrez auquel des deux vous ressemblez. Un bon chrétien ne se contente pas de croire toutes les vérités de notre sainte religion, il les aime, il les médite, il cherche tous les moyens de les apprendre; il aime à entendre la parole de Dieu; plus il l'entend, plus il désire l'entendre, parce qu'il désire en profiter, c'est-à-dire éviter tout ce que Dieu lui défend et faire tout ce qu'il commande. Les instructions ne lui paraissent jamais trop longues; au contraire, ces moments sont les plus heureux pour lui, puisqu'il apprend la manière dont il doit se conduire pour aller au ciel et sauver son âme. Non-seulement, il croit que Dieu le voit dans toutes ses actions et qu'il les jugera toutes à l'heure de la mort; mais encore il tremble toutes les fois qu'il pense qu'un jour il faudra aller rendre compte de toute sa vie devant un Dieu qui sera sans miséricorde (pour le péché). Il ne se contente pas d'y penser, de trembler; mais il travaille à se corriger chaque jour; il ne cesse d'inventer tous les jours de nouveaux moyens pour faire pénitence; il compte pour rien tout ce qu'il a fait jusque-là, et gémit d'avoir perdu beaucoup de temps,

pendant lequel il aurait pu ramasser de grands trésors pour le ciel.

Qu'il est différent le chrétien qui vit dans la tiédeur! Il ne laisse pas de croire toutes les vérités que l'église croit et enseigne, mais c'est d'une manière si faible, que son cœur n'y est presque pour rien. Il ne doute pas, il est vrai, que le bon Dieu le voit, qu'il est toujours en sa sainte présence; mais avec cette pensée il n'est ni plus sage, ni moins pécheur; il tombe avec autant de facilité dans le péché que s'il ne croyait rien; il est très-persuadé que, tant qu'il vit dans cet état, il est ennemi de Dieu, mais il n'en sort pas pour cela. Il sait que J.-C. a donné au sacrement de pénitence la puissance de remettre nos péchés, et de nous faire croître en vertu. Il sait que ce sacrement nous accorde des grâces proportionnées aux dispositions que nous y apportons; n'importe : même négligence, même tiédeur dans la pratique. Il sait que J.-C. est véritablement dans le sacrement de l'Eucharistie, qu'il est une nourriture absolument nécessaire à sa pauvre âme; cependant, vous voyez en lui peu de désirs! Ses confessions et ses communions sont très-éloignées les unes des autres; il ne se décidera qu'à l'occasion d'une grande fête, d'un jubilé, ou d'une mission; ou bien, parce que les autres y vont, et non par le besoin de sa pauvre âme. Non-seulement il ne travaille pas à mériter ce bonheur; mais il ne porte pas même envie à ceux qui le goûtent plus souvent. Si vous lui parlez des choses du bon Dieu, il vous répond avec une indifférence qui vous montre comme son cœur est peu sensible aux biens que nous pouvons trouver dans notre sainte religion. Rien ne le touche : il écoute la parole de Dieu, il est vrai; mais souvent il s'ennuie; il écoute avec peine, par habitude, comme une personne qui pense qu'elle en sait assez, ou

qu'elle en fait assez. Les prières qui sont un peu longues le dégoûtent. Son esprit est si rempli de l'action qu'il vient de finir, ou de celle qu'il va faire ; (son ennui est si grand) que sa pauvre âme est comme à l'agonie : il vit encore, mais il n'est capable de rien pour le ciel.

L'espérance d'un bon chrétien est ferme ; sa confiance en Dieu est inébranlable. Il ne perd jamais de vue les biens et les maux de l'autre vie. Le souvenir des souffrances de J.-C. lui est continuellement présent à l'esprit ; son cœur en est toujours occupé. Tantôt il porte sa pensée dans les enfers, pour concevoir combien est grande la punition du péché et combien est grand le malheur de celui qui le commet, ce qui le dispose à préférer la mort même au péché ; tantôt pour s'exciter à l'amour de Dieu, et pour sentir combien est heureux celui qui préfère le bon Dieu à tout, il porte sa pensée dans le ciel. Il se représente combien est grande la récompense de celui qui quitte tout pour le bon Dieu. Alors, il ne désire que Dieu et ne veut que Dieu seul : les biens de ce monde ne lui sont rien ; il aime à les voir méprisés et à les mépriser lui-même ; les plaisirs du monde lui font horreur. Il pense qu'étant le disciple d'un Dieu crucifié, sa vie ne doit être qu'une vie de larmes et de souffrances. La mort ne l'effraie nullement, parce qu'il sait très-bien qu'elle seule peut le délivrer des maux de la vie, et le réunir à son Dieu pour toujours.

Mais une âme tiède est bien éloignée de ces sentiments. Les biens et les maux de l'autre vie ne lui sont presque rien : elle pense au ciel, il est vrai, mais sans désirer véritablement d'y aller. Elle sait que le péché lui en ferme les portes ; malgré cela, elle ne cherche pas à se corriger, du moins d'une manière efficace ; aussi se trouve-t-elle toujours la même. Le démon la trompe en lui

faisant prendre beaucoup de résolutions de se convertir, de mieux faire, d'être plus mortifiée, plus retenue dans ses paroles, plus patiente dans ses peines, plus charitable envers son prochain. Mais, tout cela ne change nullement sa vie : il y a vingt ans qu'elle est remplie de bons désirs, sans avoir modifié en rien ses habitudes. Elle ressemble à une personne qui porte envie à celui qui est sur un char de triomphe, mais ne daigne pas seulement lever le pied pour y monter. Elle ne voudrait pas cependant renoncer aux biens éternels pour ceux de la terre ; mais elle ne désire ni sortir de ce monde, ni aller au ciel, et si elle pouvait passer son temps sans croix et sans chagrins, elle ne demanderait jamais à sortir de ce monde. Si vous lui entendez dire que la vie est bien longue et bien misérable, c'est seulement quand tout ne va pas selon ses désirs. Si le bon Dieu, pour la forcer, en quelque sorte, à se détacher de la vie, lui envoie des croix ou des misères, la voilà qui se tourmente, qui se chagrine, qui s'abandonne aux plaintes, aux murmures, et souvent à une espèce de désespoir. Elle semble ne plus vouloir reconnaître que c'est le bon Dieu qui lui envoie ces épreuves pour son bien, pour la détacher de la vie et l'attirer à lui. Qu'a-t-elle pu faire pour les mériter? pense-t-elle en elle-même, bien d'autres plus coupables qu'elle n'en subissent pas autant.

Dans la prospérité, l'âme tiède ne va pas jusqu'à oublier le bon Dieu, mais elle ne s'oublie pas non plus elle-même. Elle sait très-bien raconter tous les moyens qu'elle a employés pour réussir ; elle croit que bien d'autres n'auraient pas eu le même succès ; elle aime à le répéter, à l'entendre répéter ; chaque fois qu'elle l'entend, c'est avec une nouvelle joie. A l'égard de ceux qui la flattent, elle prend un air gracieux ; mais pour ceux qui ne lui ont

pas porté tout le respect qu'elle croit mériter, ou qui n'ont pas été reconnaissants de ses bienfaits, elle garde un air froid, indifférent, et semble leur dire qu'ils sont des ingrats qui ne méritaient pas de recevoir le bien qu'elle leur a fait.

Mais un bon chrétien, M. F., bien loin de se croire digne de quelque chose, et capable de faire le moindre bien, n'a que sa misère devant les yeux. Il se méfie de ceux qui le flattent, comme d'autant de piéges que le démon lui tend; ses meilleurs amis sont ceux qui lui font connaître ses défauts, parce qu'il sait qu'il faut absolument les connaître pour s'en corriger. Il fuit l'occasion du péché autant qu'il le peut; se rappelant combien peu de chose le fait tomber, il ne compte plus sur toutes ses résolutions, ni sur ses forces, ni même sur sa vertu. Il connaît, par sa propre expérience, qu'il n'est capable que de pécher; il met toute sa confiance et son espérance en Dieu seul. Il sait que le démon ne craint rien tant qu'une âme qui aime la prière, ce qui le porte à faire de sa vie une prière continuelle par un entretien intime avec le bon Dieu. La pensée de Dieu lui est aussi familière que la respiration; les élévations de son cœur vers lui sont fréquentes : il se plaît à penser à lui comme à son père, à son ami et à son Dieu qui l'aime, et qui désire si ardemment le rendre heureux dans ce monde, et encore plus dans l'autre. Un bon chrétien, M. F., est rarement occupé des choses de la terre; si vous lui en parlez, il montre autant d'indifférence que les gens du monde en témoignent quand on leur parle des biens de l'autre vie. Enfin, il fait consister son bonheur dans les croix, les afflictions, la prière, le jeûne et la pensée de la présence de Dieu. Pour une âme tiède, elle ne perd pas tout à fait, si vous le voulez, la confiance en Dieu;

mais elle ne se méfie pas assez d'elle-même. Quoiqu'elle s'expose assez souvent à l'occasion du péché, elle croit toujours qu'elle ne tombera pas. Si elle vient à tomber, elle attribue sa chute (au prochain) et elle affirme qu'une autre fois, elle sera plus ferme.

Celui qui aime véritablement le bon Dieu, M. F., et qui a à cœur le salut de son âme, prend toutes les précautions possibles pour éviter l'occasion du péché. Il ne se contente pas d'éviter les grosses fautes; mais il est attentif à détruire les moindres fautes qu'il aperçoit en lui. Il regarde toujours comme un grand mal tout ce qui peut déplaire tant soit peu à Dieu; ou pour mieux dire, tout ce qui déplaît à Dieu lui déplaît. Il se regarde comme au pied d'une échelle au haut de laquelle il doit monter; il voit que pour l'atteindre il n'a point de temps à perdre; aussi va-t-il tous les jours de vertus en vertus, jusqu'au jour de l'éternité. C'est un aigle qui fend les airs; ou plutôt c'est un éclair qui ne perd rien de sa rapidité, de l'instant où il paraît à celui où il disparaît. Oui, M. F., voilà ce que fait une âme qui travaille pour Dieu et qui désire de le voir. Comme l'éclair, elle ne trouve ni bornes ni retard, avant d'être ensevelie dans le sein de son Créateur. Pourquoi notre esprit se transporte-t-il avec tant de rapidité d'un bout du monde à l'autre? C'est pour nous montrer avec quelle rapidité nous devons nous porter à Dieu par nos pensées et nos désirs.

Mais tel n'est pas l'amour de Dieu dans une âme tiède. L'on ne voit pas en elle ces désirs ardents et ces flammes brûlantes, qui vont surmonter tous les obstacles qui s'opposent au salut. Si je voulais, M. F., vous peindre exactement l'état d'une âme qui vit dans la tiédeur, je vous dirais qu'elle est semblable à une tortue ou à un escargot. Elle ne marche qu'en se traînant sur la terre, et à peine

la voit-on changer de place. L'amour de Dieu, qu'elle ressent dans son cœur, est semblable à une petite étincelle de feu cachée sous un tas de cendres; cet amour est enveloppé de tant de pensées et de désirs terrestres, que s'ils ne l'étouffent pas, ils en empêchent le progrès et l'éteignent peu à peu. L'âme tiède en vient à ce point d'être tout à fait indifférente à sa perte. Elle n'a plus qu'un amour sans tendresse, sans activité et sans force, qui la soutient à peine dans tout ce qui est essentiellement nécessaire pour être sauvée; mais pour tout le reste, elle le regarde comme rien ou comme peu de chose. Hélas! M. F., cette pauvre âme est dans sa tiédeur, comme une personne entre deux sommeils. Elle voudrait agir; mais sa volonté est tellement molle qu'elle n'a ni la force, ni le courage d'accomplir ses désirs.

Il est vrai qu'un chrétien qui vit dans la tiédeur (remplit) encore assez régulièrement ses devoirs, du moins, en apparence. Il fera bien tous les matins sa prière, à genoux; il fréquentera bien les sacrements, tous les ans, à Pâques, et même plusieurs fois l'année; mais en tout cela, il y a tant de dégoût, tant de lâcheté et tant d'indifférence, si peu de préparation, si peu de changement; dans sa manière de vivre, que l'on voit clairement qu'il ne s'acquitte de ses devoirs que par habitude et par routine; parce que c'est une fête, et qu'il a l'habitude de les remplir en ce temps-là. Ses confessions et ses communions ne sont pas sacriléges, si vous le voulez; mais ce sont des confessions et des communions sans fruit, qui, bien loin de le rendre plus parfait et plus agréable à Dieu, ne le rendent que plus coupable. Pour ses prières, Dieu seul sait comment elles sont faites : hélas! sans préparation. Le matin, ce n'est pas du bon Dieu qu'il s'occupe, ni du salut de sa pauvre âme; mais il ne pense qu'à bien

travailler. Son esprit est tellement enveloppé des choses de la terre, que la pensée de Dieu n'y a point de place. Il pense à ce qu'il fera pendant la journée, où il enverra ses enfants et ses domestiques; de quelle manière il s'y prendra pour activer son ouvrage. Pour faire sa prière, il se met à genoux, il est vrai; mais il ne sait ni ce qu'il veut demander au bon Dieu, ni ce qui lui est nécessaire, ni même devant qui il se trouve; ses manières, si peu respectueuses, l'annoncent bien. C'est un pauvre qui, quoique bien misérable, ne veut rien et aime sa pauvreté. C'est un malade presque désespéré, qui méprise les médecins et les remèdes, et aime ses infirmités. Vous voyez cette âme tiède ne faire aucune difficulté de parler, sous le moindre prétexte, dans le cours de ses prières; un rien les lui fait abandonner, en partie, du moins, pensant qu'elle les fera à un autre moment. Veut-elle offrir sa journée à Dieu, dire son *benedicite* et ses grâces? Elle fait tout cela, il est vrai; mais souvent sans penser à qui elle parle. Elle ne quittera même pas son travail. Est-ce un homme? il tournera son bonnet ou son chapeau entre ses mains, comme pour examiner s'il est bon ou mauvais, comme s'il avait dessein de le vendre. Est-ce une femme? elle les récitera en coupant le pain de sa soupe, ou en poussant son bois au feu, ou bien en *criant après* ses enfants ou ses domestiques. Les distractions dans la prière ne sont pas bien volontaires, si vous le voulez; on aimerait mieux ne pas les avoir; mais, parce qu'il faut se faire quelque violence pour les chasser, on les laisse aller et venir à leur gré.

Une âme tiède ne travaille peut-être pas, le saint jour du dimanche, à des ouvrages qui paraissent défendus aux personnes qui ont un peu de religion; mais faire quelques points d'aiguille, arranger quelque chose dans

le ménage, envoyer ses bergers au champ, durant les offices, sous prétexte qu'ils n'ont pas *bien de quoi donner à leurs bêtes;* ils ne s'en font pas de scrupule, et ainsi aiment mieux laisser périr leur âme et celles de leurs ouvriers que (laisser périr) leurs bêtes. Un homme arrangera ses outils, ses charrettes pour le lendemain; il ira visiter ses terres, il bouchera un trou, il coupera quelques cordes, il apportera des *seillons* et les arrangera. Qu'en pensez-vous, M. F.? n'est-ce pas, hélas! la vérité toute pure?...

Une âme tiède se confessera encore tous les mois, et même bien plus souvent. Mais, hélas! quelles confessions? Point de préparation, point de désirs de se corriger; du moins ils sont si faibles et si petits, que le premier coup de vent les renverse. Toutes ses confessions ne sont qu'une répétition des anciennes, bienheureux encore s'ils n'ont rien à y ajouter. Il y a vingt ans qu'ils accusaient ce qu'ils accusent aujourd'hui; dans vingt ans s'ils se confessent encore, ce sera la même répétition. Une âme tiède ne commettra pas, si vous voulez, de gros péchés; mais une petite médisance, un mensonge, un sentiment de haine, d'aversion, de jalousie, une petite dissimulation ne lui coûtent guère. Si vous ne lui portez pas tout le respect qu'elle croit mériter, elle vous le fera bien apercevoir, sous prétexte que l'on offense le bon Dieu; elle devrait plutôt dire, parce qu'on l'offense elle-même.

Il est vrai qu'elle ne laissera pas de fréquenter les sacrements, mais ses dispositions sont dignes de compassion. Le jour où elle veut recevoir son Dieu, elle passera une partie de la matinée à penser à ses affaires temporelles. Si c'est un homme, il pensera à ses marchés ou à ses ventes; si c'est une femme, elle pensera à son

ménage et à ses enfants; si c'est une fille, à la manière dont elle va s'habiller; si c'est un garçon, il rêvera à quelques plaisirs frivoles, et le reste. Elle renferme son Dieu comme dans une prison obscure et malpropre. Elle ne lui donne pas la mort, mais il est dans ce cœur sans joie et sans consolation; toutes ses dispositions annoncent que sa pauvre âme n'a plus qu'un souffle de vie. Après avoir reçu la sainte communion, cette personne ne pense guère plus au bon Dieu que les autres jours. Sa manière de vivre nous annonce qu'elle n'a pas connu la grandeur de son bonheur.

Une personne tiède réfléchit peu sur l'état de sa pauvre âme, et ne revient presque jamais sur le passé; si elle pense cependant à mieux faire, elle croit qu'ayant confessé ses péchés, elle doit être parfaitement tranquille. Elle assiste à la sainte messe, à peu près comme à une action ordinaire; elle y pense peu sérieusement, et ne fait point de difficulté de causer de différentes choses en y allant; elle ne pensera pas même peut-être une seule fois qu'elle va participer au plus grand de tous les dons que le bon Dieu puisse nous faire, tout Dieu qu'il est. Pour les besoins de son âme, elle y pense, il est vrai, mais bien faiblement; souvent même elle se présente devant le bon Dieu sans savoir ce qu'elle va lui demander. Elle se fait peu de scrupules de retrancher, sous le moindre prétexte, la Passion, la procession et l'eau bénite. Pendant les saints offices, elle ne veut pas dormir, il est vrai, et elle a même peur qu'on l'aperçoive; mais elle ne se fait pas la moindre violence. Quant aux distractions pendant la prière ou la sainte messe, elle ne voudrait pas les avoir; mais comme il faudrait un peu combattre, elle les souffre avec patience, cependant, sans les aimer. Les jours de jeûne se réduisent presque à

rien, soit parce qu'on avance l'heure du repas, soit parce qu'on collationne abondamment, ce qui revient à un souper, sous le prétexte, *que le ciel ne se prend pas par famine*. Quand elle fait quelques bonnes actions, souvent son intention n'est pas bien purifiée : tantôt c'est pour faire plaisir à quelqu'un, tantôt c'est par compassion, et quelquefois pour plaire au monde. Avec eux, tout ce qui n'est pas un gros péché est assez bien.... Ils aiment à faire le bien, mais ils voudraient qu'il ne leur coûtât rien, ou du moins, bien peu. Ils aimeraient encore à voir les malades, mais il faudrait que les malades vinssent les voir eux-mêmes. Ils ont de quoi faire l'aumône, ils savent bien que telle personne en a besoin; mais ils attendent qu'elle vienne le leur demander, au lieu de la prévenir; ce qui rendrait leur bonne œuvre bien plus méritoire. Disons mieux, M. F., une personne qui mène une vie tiède, ne laisse pas que de faire beaucoup de bonnes œuvres, de fréquenter les sacrements, d'assister régulièrement à tous les saints offices; mais en tout cela, vous ne voyez qu'une foi faible, languissante, une espérance que la moindre épreuve renverse, un amour pour Dieu et pour le prochain qui est sans ardeur, sans plaisir; tout ce qu'elle fait n'est pas tout à fait perdu, mais peu s'en faut.

Voyez devant le bon Dieu, M. F., de quel côté vous êtes : du côté des pécheurs, qui ont tout abandonné, qui ne pensent nullement au salut de leur pauvre âme, qui se plongent dans le péché, sans remords? Du côté des âmes justes qui ne voient et ne cherchent que Dieu seul, qui sont toujours portées à penser mal d'elles-mêmes, et sont convaincues dès qu'on leur fait apercevoir leurs défauts; qui pensent toujours qu'elles sont mille fois plus misérables qu'on ne le croit, et qui comptent pour rien

tout ce qu'elles ont fait jusqu'à présent? Ou bien êtes-vous du nombre de ces âmes lâches, tièdes et indifférentes, telles que nous venons de les dépeindre? Dans quel chemin marchons-nous? Qui pourra s'assurer qu'il n'est ni grand pécheur, ni tiède; mais qu'il est élu! Hélas! M. F., combien semblent être de bons chrétiens aux yeux du monde, qui sont des âmes tièdes aux yeux de Dieu, qui connaît notre intérieur.

II. Mais, me direz-vous, de quels moyens faut-il donc se servir pour sortir de cet état si malheureux? M. F., si vous désirez le savoir, écoutez-le bien. Néanmoins laissez-moi vous dire encore que celui qui vit dans la tiédeur est dans un sens plus en danger que celui qui vit dans le péché mortel, et que les suites de cet état sont peut-être même plus funestes. En voici la preuve. Un pécheur qui ne fait point de Pâques, ou qui a des habitudes mauvaises et criminelles, gémit de temps en temps sur son état dans lequel il est résolu de ne pas mourir; il désire même en sortir, et il le fera un jour. Mais une âme qui vit dans la tiédeur, ne pense nullement à en sortir, parce qu'elle croit qu'elle est bien avec le bon Dieu.

Que conclure de tout cela? le voici, M. F. Cette âme tiède devient un objet insipide, fade et dégoûtant aux yeux de Dieu, qui finit par la vomir de sa bouche; c'est-à-dire, qu'il la maudit et la réprouve. O mon Dieu, que cet état perd des âmes! Veut-on faire sortir une âme tiède de son état, elle répond qu'elle ne veut pas être une sainte; que pourvu qu'elle aille au ciel, c'est assez. Vous ne voulez pas être une sainte, (dites-vous); mais il n'y a que les saints qui vont au ciel. Ou être un saint, ou être un réprouvé : il n'y a point de milieu.

Voulez-vous sortir de la tiédeur, M. F., transportez-

vous de temps en temps à la porte des abîmes, où l'on entend les cris et les hurlements des réprouvés, et vous vous formerez une idée des tourments qu'ils endurent pour avoir vécu avec tiédeur et négligence dans l'affaire de leur salut. Portez votre pensée dans le ciel, et voyez quelle est la gloire des saints pour avoir combattu et s'être fait violence pendant qu'ils étaient sur la terre. Transportez-vous, M. F., dans le fond des forêts et vous y trouverez ces multitudes de saints qui ont passé cinquante, soixante-dix ans à pleurer leurs péchés dans toutes les rigueurs de la pénitence. Voyez, M. F., ce qu'ils ont fait pour mériter le ciel. Voyez quel respect ils avaient de la présence de Dieu; quelle dévotion dans leurs prières, qui duraient toute leur vie. Ils avaient abandonné leurs biens, leurs parents et leurs amis pour ne plus penser qu'à Dieu seul. Voyez leur courage à combattre les tentations du démon. Voyez le zèle et l'empressement de ceux qui étaient renfermés dans les monastères à se rendre dignes de s'approcher souvent des sacrements. Voyez leur plaisir à pardonner et à faire du bien à tous ceux qui les persécutaient, qui leur voulaient et leur disaient du mal. Voyez leur humilité, leur mépris d'eux-mêmes et leur bonheur à se voir mépriser, et combien ils craignaient d'être loués et estimés du monde. Voyez avec quelle attention ils évitaient les plus petits péchés, et que de larmes ils ont versées sur leurs péchés passés. Voyez leur pureté d'intention dans toutes leurs bonnes œuvres : ils n'avaient en vue que Dieu seul, ils désiraient ne plaire qu'à Dieu seul. Que vous dirai-je encore? Voyez ces foules de martyrs qui ne peuvent se rassasier de souffrances, qui montent sur les échafauds avec plus de joie que les rois sur leurs trônes. Concluons, M. F. Il n'y a point d'état plus à craindre que celui d'une personne qui

vit dans la tiédeur, parce qu'un grand pécheur se convertira plutôt qu'une personne tiède. Demandons au bon Dieu de tout notre cœur, si nous sommes dans cet état, de nous faire la grâce d'en sortir, pour prendre la route que tous les saints ont prise, afin d'arriver au bonheur dont ils jouissent. C'est ce que je vous souhaite...

DIX-HUITIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Sur l'Envie.

Ut quid cogitatis mala in cordibus vestris?
Pourquoi avez-vous de mauvaises pensées dans vos cœurs? (*S. Matth.*, IX, 4.)

NON, M. F., il n'y a rien de si saint ni de si parfait que les méchants ne blâment et ne condamnent; ils corrompent, par la malignité de leur envie, les plus belles vertus des hommes, et répandent le poison de leurs médisances et de leurs jugements téméraires sur les meilleures actions du prochain. Ils sont semblables aux serpents qui ne se nourrissent des fleurs que pour en faire la matière de leur venin. Ce qu'ils haïssent dans leurs frères, nous dit saint Grégoire le Grand, ce sont les plus belles qualités; et par là, ils semblent reprocher au bon Dieu le bien qu'il leur fait. Pourquoi les Juifs ont-ils si fort déclamé contre Jésus-Christ, ce tendre et aimable Sauveur, qui ne venait au milieu d'eux que pour les sauver? Pourquoi se sont-ils si souvent assemblés, tantôt pour le précipiter du haut de la montagne, tantôt pour le lapider, et d'autres fois pour le faire mourir? N'est-ce pas parce que sa vie sainte et exemplaire con-

damnait leur vie orgueilleuse et criminelle, et qu'elle était comme un bourreau secret qui les torturait? N'est-ce pas encore parce que ses miracles attiraient le peuple à sa suite, et parce que celui-ci semblait laisser de côté ces impies? Étant dévorés par une rage intérieure, ne pouvant *plus y tenir* : Qu'avons-nous à délibérer, s'écriaient-ils, qu'attendons-nous? Il faut, à quel prix que ce soit, nous en défaire. Ne voyez-vous pas qu'il étonne le monde par la grandeur de ses prodiges? Ne faites-vous pas attention que tous courent après lui et nous abandonnent? Faisons-le mourir : il n'y a pas d'autre moyen de nous en délivrer. Hélas! M. F., quelle passion est comparable à celle de l'envie? Toutes les belles qualités et tous les beaux traits de bonté que ces Juifs voyaient briller dans la conduite de Jésus-Christ, auraient dû les réjouir et les consoler; mais non, l'envie qui les dévore est cause qu'ils en sont affligés; ce qui devrait les convertir devient la matière de leur envie et de leur jalousie. On présente à Jésus-Christ un paralytique couché dans son lit. Ce tendre Sauveur le regarde et le guérit, en lui disant avec bonté : « Mon fils, ayez confiance, vos péchés vous sont remis. Allez, prenez votre lit, marchez. » Tout autre que les pharisiens aurait été pénétré de reconnaissance, et se serait empressé d'aller publier partout la grandeur de ce miracle; mais non, ils étaient si endurcis qu'ils en prirent occasion de le décrier, de le traiter de blasphémateur. C'est ainsi, M. F., que l'envie empoisonne les meilleures actions. Ah! si du moins ce maudit péché était mort avec les pharisiens! mais, au contraire, il a poussé des racines si profondes qu'on le trouve dans tous les états et dans tous les âges. Pour vous donner une idée de la bassesse de celui qui se livre à ce péché,

je vais vous montrer, 1°, que rien n'est plus odieux, et cependant rien n'est plus commun que ce péché; 2°, qu'il n'y a rien de dangereux pour le salut comme l'envie, et que, pourtant, il n'est point de péché dont on se corrige moins.

I. Avant de vous montrer, M. F., combien ce péché avilit et dégrade celui qui le commet, et combien le bon Dieu l'a en horreur, je veux vous faire comprendre, autant que je le pourrai, ce qu'est le péché d'envie. Ce maudit péché, saint Thomas l'appelle un chagrin et une tristesse mortels, que nous ressentons dans notre cœur, au sujet des bienfaits que Dieu daigne répandre sur notre prochain. C'est encore, nous dit-il, un malin plaisir que nous éprouvons quand notre prochain essuie quelque perte ou quelque disgrâce. Je suis sûr, M. F., que ce simple exposé commence déjà à vous faire sentir combien ce péché est odieux, non-seulement à Dieu, mais encore à toute personne qui n'en est pas dévorée.

Peut-on trouver une passion plus aveugle que celle qui consiste à s'affliger du bonheur de ses frères, et à se réjouir de leur malheur? Voilà précisément ce qu'on appelle péché d'envie, péché si odieux qu'il renferme tout à la fois une lâcheté, une cruauté et une secrète perfidie. Pourriez-vous, M. F., vous en former une idée? vous le représenter tel qu'il est? Non, vous ne le pourrez jamais. Cela est surtout impossible à ceux qui le commettent, tant il les aveugle. Dites-moi, pourquoi êtes-vous fâché de ce que votre voisin réussit mieux que vous dans ses affaires? Il ne vous empêche pas de faire ce que vous pouvez pour réussir aussi bien et même mieux que lui. Vous vous affligez de ce qu'il a plus de talent et plus d'esprit que vous; mais il ne vous ôte pas

ce que vous avez. Vous voyez avec peine qu'il augmente ses biens; mais cette augmentation ne diminue pas les vôtres. Vous vous chagrinez de ce qu'il est aimé et estimé; mais il ne vous prend pas l'amour ni l'estime que l'on a pour vous..... Vous *êtes fatigué* de voir une personne plus sage; eh! qui vous empêche de l'être encore plus qu'elle, si vous voulez? Le bon Dieu ne vous donnera-t-il pas sa grâce autant qu'il vous est nécessaire? D'autres fois, au contraire, vous vous réjouissez quand votre prochain éprouve quelque perte de biens, ou que l'on flétrit un peu sa réputation; mais ses disgrâces et ses misères ne vous donnent rien. Voyez-vous, M. F., combien cette passion aveugle celui qui s'y abandonne.

Il n'en est pas de ce péché comme des autres : un voleur, par exemple, en prenant, éprouve un certain plaisir à posséder ce qu'il a pris; un impudique qui se livre à ses turpitudes goûte une jouissance d'un moment, quoique les remords suivent de bien près; un ivrogne éprouve une satisfaction dans le moment où le vin passe du verre dans son estomac; un vindicatif croit éprouver une joie dans l'instant où il se venge; mais un envieux ou un jaloux n'a rien qui le dédommage. Son péché est semblable à une vipère, qui engendre dans son sein les petits qui la feront périr. Ah! maudit péché, quelle guerre cruelle et intestine ne fais-tu pas à celui qui a le malheur de t'avoir engendré!

Mais, me direz-vous peut-être, en quel lieu ce péché a-t-il été commis pour la première fois? — Hélas! il a commencé dans le ciel. Les anges, qui étaient les plus belles créatures de Dieu, devinrent jaloux et envieux de la gloire de leur Créateur, et voulurent s'attribuer à eux-mêmes ce qui n'était dû qu'à Dieu seul; et ce péché

d'envie fut la cause que le Seigneur creusa un enfer, pour y précipiter cette multitude infinie d'anges qui sont maintenant les démons. De là, le péché d'envie descendit sur la terre, et alla prendre racine dans le paradis terrestre; c'est donc véritablement par l'envie que le péché est entré dans le monde. Le démon qui, par son envie, avait déjà perdu le ciel, ne pouvant souffrir que l'homme, qui lui était très-inférieur par sa création, fût si heureux dans le paradis terrestre, voulut essayer de l'entraîner dans son malheur. Hélas! il ne réussit que trop bien. S'adressant à la femme comme à la plus faible, il fit briller à ses yeux les grandes connaissances qu'elle aurait de plus, si elle mangeait le fruit que le Seigneur lui avait défendu de manger. Elle se laissa tenter et tromper, et porta son mari à faire de même. Cette faute leur coûta bien cher; dès cet instant, ils furent condamnés à la mort : ce qui est la punition la plus humiliante; l'homme étant créé pour ne mourir jamais.

Depuis, ce péché a fait dans le monde les plus effroyables ravages. Le premier meurtre qui se commit eut l'envie pour cause. Pourquoi, nous dit saint Jean, Caïn tua-t-il son frère Abel? C'est parce que les actions de Caïn étaient mauvaises, et il s'attirait la haine de Dieu et des hommes; tandis que son frère étant bon, était aimé de Dieu et des hommes, et ses bonnes actions devenaient pour Caïn un reproche continuel. Mais l'envie dont il était dévoré ne se renferma pas seulement dans son âme. Elle se manifesta sur son visage par la grande tristesse qu'il faisait paraître. Aussi le Seigneur, nous dit la sainte Écriture, ne regarda ni Caïn ni son offrande. Alors il se dit en lui-même : Mon frère est aimé de tout le monde; il est cause que je suis méprisé. Il

faut que je me venge de ce mépris, il faut que je le tue de mes propres mains, et que j'ôte de devant mes yeux un objet qui m'est insupportable. « Allons, mon frère, lui dit ce malheureux envieux, allons nous promener dans les champs. » Le *pauvre innocent* le suit, sans savoir qu'il va être son bourreau. Dès qu'ils sont dans les champs, Caïn le frappe, le blesse et le tue. Abel tombe à ses pieds baigné dans son sang. Bien loin d'être saisi d'horreur d'un tel crime, Caïn au contraire s'en réjouit, au moins pour le moment; car son péché ne tardera pas à devenir son bourreau.

Voyez encore Esaü, que l'envie dévore. Comme Caïn, il veut aussi tuer son frère Jacob, à cause de la bénédiction que celui-ci a reçue de son père. Il se dit en lui-même : « Le temps de la mort de mon père viendra bien; alors je me vengerai, je le tuerai. » Le *pauvre* Jacob est obligé, pour éviter la mort, de fuir chez son oncle Laban, où il resta longtemps sans revenir, dans la crainte d'être encore exposé à l'envie de son propre frère. Ce fut aussi l'envie qui anima les frères de Joseph contre lui, jusqu'à vouloir lui ôter la vie. Mon Dieu! que cette passion est aveugle! Joseph rapporta à ses frères un songe qu'il avait eu, et qui semblait l'élever au-dessus d'eux. Ils résolurent dès lors de le tuer; car sa vie innocente et agréable à Dieu condamnait leur vie criminelle. De même, Saül dévoré d'envie contre David, auquel on donnait plus d'éloges qu'à lui-même, lui tendit toute sorte de pièges pour le faire périr, et ne put point avoir de repos jusqu'à la mort.

Ah! M. F., que nous devons prendre garde de ne point laisser naître cette passion dans nos cœurs; car une fois qu'elle a pris racine, il est difficile de la détruire! En voici un exemple bien frappant, rapporté

dans l'histoire de l'abbé Paphnuce. Ses vertus étaient si éclatantes, qu'il était un objet d'admiration pour tous ceux qui avaient le bonheur de le connaître. Dans le même monastère vivait un autre religieux, tellement jaloux d'une si grande réputation, qu'il prit la résolution de faire tout ce qu'il pourrait pour le décrier. Un dimanche, cet envieux entra secrètement dans la cellule de saint Paphnuce, qui assistait en ce moment à la sainte messe, et ayant caché son livre sous un petit tas de bois, s'en alla avec les autres à l'église. Il vint porter ses plaintes au supérieur, et assurer, devant tout le monde, qu'on lui avait volé son livre. Le supérieur ordonna qu'aucun des religieux ne sortît de l'église; après quoi, il envoya trois anciens, qui parcoururent toutes les cellules, et trouvèrent ce livre dans la cellule de saint Paphnuce. A leur retour, ils le montrèrent à tout le monde, disant qu'ils l'avaient trouvé dans la cellule de Paphnuce. Celui-ci, quoique sa conscience fût en sûreté, ne chercha nullement à se justifier; de peur que, s'il le niait, on ne le crût coupable de mensonge. Personne, en effet, ne pouvait croire autre chose en cela, que ce qu'il avait vu de ses yeux. Ce pauvre jeune homme se contenta d'offrir ses larmes au bon Dieu, et s'humilia profondément devant tout le monde, comme s'il eût été véritablement coupable. Il passa presque deux semaines à jeûner, pour demander au bon Dieu la grâce de bien souffrir cette épreuve pour son amour. Témoin de la joie de son serviteur, Dieu ne tarda pas à faire connaître la vérité. Afin de révéler l'innocence de son disciple, qui soutenait avec tant de calme la noire calomnie que l'envie lui avait attirée, il permit, par un terrible jugement, que l'auteur d'un si grand crime fût possédé du démon, et forcé (d'avouer) ce crime d'envie en présence de tous les reli-

gieux. Cet esprit impur l'attaqua si violemment, et le tourmenta avec tant d'opiniâtreté, qu'aucun saint du désert ne fut capable de le chasser. Ce malheureux envieux fut enfin forcé d'avouer son imposture, et de proclamer que Paphnuce était un saint et pouvait seul le délivrer; (il ajouta) que le démon ne l'avait possédé qu'en punition de ce qu'il avait voulu faire passer ce saint pour un hypocrite. Il lui demanda bien pardon, le conjurant d'avoir pitié de lui. Comme tous les saints, Paphnuce, sans fiel et sans ressentiment, s'approcha du coupable, et commanda au démon de le quitter; ce qu'il fit sur-le-champ.

Hélas! dit saint Ambroise, qu'ils sont nombreux dans le monde les envieux qui sont fâchés de ce que le bon Dieu bénit leurs frères! Selon le saint homme Job, la colère fait mourir l'insensé, et l'envie fait mourir les petits esprits. En effet, M. F., n'est-ce pas avoir un bien petit esprit d'être fâché de ce qu'un voisin, et peut-être même un frère ou une sœur, est heureux, de ce qu'il fait bien ses affaires, de ce qu'il est aimé et de ce qu'il est béni du bon Dieu? Oui, mes enfants, nous dit saint Grégoire le Grand, il faut avoir un esprit bien faible pour se laisser tyranniser par une passion si déshonorante et si éloignée de la charité. Un chrétien ne doit-il pas se réjouir de voir son prochain heureux? Dites-moi, M. F., peut-on concevoir quelque chose de plus odieux que d'être fâché du bonheur de son voisin, et se réjouir de ses peines? Aussi voyons-nous que celui qui est atteint d'une passion si basse et si indigne d'une créature raisonnable, a bien soin de la cacher autant qu'il le peut. Il tâche de l'envelopper de mille prétextes, afin de faire croire qu'il n'agit que pour le bien. Quelle criminelle lâcheté! Être dévoré de chagrin de ce que le

bon Dieu comble de biens ceux qui le méritent beaucoup mieux que nous!...

Un envieux n'a pas un moment de repos. Sur qui l'envieux répand-il son écume venimeuse? C'est, ou sur son ennemi, ou sur son ami, ou enfin sur une personne qui lui est indifférente. 1° Si c'est sur un ennemi, l'envieux sait bien que non-seulement il ne doit pas lui souhaiter de mal; mais que Jésus-Christ lui commande de l'aimer comme lui-même, de lui faire du bien et de prier pour lui; afin que le bon Dieu le bénisse dans ses biens spirituels ou temporels. Mais, dites-vous, c'est que l'on m'a faît du mal, c'est que l'on m'a dit quelque chose qui ne m'a pas convenu. Soit, mais par là même vous montrez une lâcheté affreuse : vous n'avez pas le courage de faire ce que tant de saints ont fait avec la grâce divine. 2° S'il s'agit d'un ami, vous lui faites *bon semblant* quand vous le voyez, vous lui parlez comme si vous lui souhaitiez toutes sortes de biens, et dans votre cœur vous voudriez qu'il fût malheureux, que le bon Dieu l'abandonnât, le réduisît à la misère, ou bien qu'il devînt un objet de mépris aux yeux du monde : quelle perfidie, quelle cruauté! Il vous ouvre son cœur, tandis que vous vomissez sur lui le venin de votre envie. Que penseriez-vous d'une personne qui se comporterait de cette manière à votre égard? Si vous voyiez le fond de son cœur, vous en seriez indigné, vous diriez en vous-même : voilà un lâche, un perfide, un méchant, qui, en me parlant, me fait bonne grâce, et semble me souhaiter toutes sortes de biens; tandis que, dans son cœur, il voudrait me voir le plus malheureux des hommes. Est-il une passion plus méchante que celle-là? 3° Mais il s'agit d'une personne indifférente. Que vous a-t-elle fait pour s'attirer le venin de votre fiel? Pourquoi vous affliger de

ce qu'elle est heureuse, ou vous réjouir de ce qu'il lui arrive quelque disgrâce? Que cette passion de l'envie est cruelle, M. F., et qu'elle est aveugle!

Comme hommes, vous le savez, M. F., nous devons avoir de l'humanité les uns pour les autres; mais un envieux au contraire voudrait, s'il le pouvait, détruire ce qu'il aperçoit de bien dans son prochain. Comme chrétiens, vous le savez aussi, nous devons avoir une charité sans bornes pour nos frères. Nous avons vu des saints, qui, non contents de donner tout ce qu'ils avaient pour racheter leurs frères, se sont encore donnés eux-mêmes. Moïse consentait à se laisser effacer du livre de vie pour sauver son peuple, c'est-à-dire pour obtenir son pardon du Seigneur. Saint Paul nous dit qu'il donnerait mille fois sa vie pour sauver l'âme de ses frères. Mais un envieux est bien éloigné de toutes ces (vertus), qui font le plus bel ornement d'un chrétien. Il voudrait voir son frère se ruiner. Chaque trait de la bonté de Dieu envers son prochain est un coup de lance qui lui perce le cœur et le fait mourir secrètement. Puisque nous sommes tous un même corps dont Jésus-Christ est le chef, nous devons faire paraître en tout l'union, la charité, l'amour et le zèle. Pour nous rendre heureux les uns les autres, nous devons nous réjouir, comme nous dit saint Paul, du bonheur de nos frères, et nous affliger avec eux quand ils ont quelques peines. Loin d'avoir ces sentiments, l'envieux ne cesse de lancer des médisances et des calomnies contre son voisin. Il semble par là se soulager, et adoucir un peu son chagrin.

Hélas! nous n'avons pas dit assez encore. C'est ce vice redoutable qui renverse les rois et les empereurs de leur trône. Pourquoi, M. F., parmi ces rois, ces empereurs, ces hommes qui occupent les premières pla-

ces, les uns sont-ils chassés, les autres empoisonnés, d'autres poignardés? Ce n'est que pour régner à leur place. Ce n'est pas le pain, ni le vin, ni le logement qui manquent aux auteurs de ces crimes. Non, sans doute; mais c'est l'envie qui les dévore. D'autre part, voyez un marchand, il voudrait avoir toutes *les pratiques*, et *les autres point*. Si quelqu'un le quitte pour aller ailleurs, il tâchera de dire autant de mal qu'il pourra soit de la personne du marchand, soit de la marchandise. Il prendra tous les moyens possibles pour lui faire perdre sa réputation, en disant que sa marchandise n'est pas si bonne que la sienne, ou qu'il ne fait pas bon poids. Voyez encore (la ruse) diabolique de cet envieux : il ne faut pas le dire à d'autres, ajoute-t-il, dans la crainte de lui *porter perte;* j'en serais bien fâché, je vous le dis seulement afin que vous ne vous laissiez point tromper. Voyez un ouvrier, si un autre va travailler dans la maison où il a la coutume d'aller, *cela le fâche;* il fera tout ce qu'il pourra pour décrier cette personne afin qu'on ne la reçoive pas. Voyez un père de famille, comme il est fâché si son voisin fait mieux ses affaires que lui, si ses terres produisent plus que les siennes. Voyez une mère, elle voudrait que l'on ne parlât avantageusement que de ses enfants; si on loue d'autres enfants devant elle et qu'on ne loue pas les siens, elle répondra : Ils ne sont pas parfaits; et elle devient triste. Que vous êtes bonne, pauvre mère! les louanges que l'on donne aux autres n'ôtent rien aux vôtres. Voyez la jalousie d'un mari à l'égard de sa femme et d'une femme pour son mari; voyez comment ils s'examinent dans tout ce qu'ils font, dans tout ce qu'ils disent; comme ils remarquent toutes les personnes à qui ils parlent, toutes les maisons dans lesquelles ils vont. Si l'un s'aperçoit que l'autre parle à quelqu'un,

il n'y a sorte d'injures dont il ne l'accable, quoique souvent il soit bien innocent. N'est-ce pas ce maudit péché qui divise les frères et les sœurs? Un père ou une mère donnent-ils quelque chose de plus aux uns qu'aux autres, vous voyez aussitôt naître cette haine jalouse contre celui ou contre celle qui a été favorisé; (haine qui dure) des années entières et quelquefois toute la vie. Ces enfants ne sont-ils pas toujours à surveiller leur mère ou leur père, pour voir s'il ne donne pas quelque chose, ou fait bonne grâce à l'un d'eux? Alors, il n'y a sorte de mal qu'ils ne disent.

Nous voyons même que ce péché semble naître avec les enfants. Voyez, en effet, parmi eux, cette petite jalousie qu'ils conçoivent les uns contre les autres, s'ils aperçoivent quelque préférence de la part des parents. Voyez un jeune homme, il voudrait être le seul à avoir de l'esprit, du savoir, une bonne conduite; il est affligé si les autres font mieux, ou sont plus estimés que lui. Voyez une jeune fille, elle voudrait être la seule aimée, la seule bien parée, la seule recherchée. Si d'autres lui sont préférées, vous la voyez se chagriner et se tourmenter, peut-être même pleurer, au lieu de remercier le bon Dieu d'être méprisée des créatures pour ne s'attacher qu'à lui seul. Quelle aveugle passion, M. F.! qui pourrait bien la comprendre?

Hélas! M. F., ce vice se trouve même parmi ceux dans lesquels on ne devrait pas le rencontrer; je veux dire parmi les personnes qui font profession de religion. Elles examineront combien de temps *une telle* reste à se confesser, la manière dont elle se tient pour prier le bon Dieu ; elles en parlent et elles les blâment. Elles pensent que toutes ces prières, ces bonnes œuvres ne sont que pour se faire voir, ou, si vous le voulez, ne sont que gri-

maces. On a beau leur dire que les actions du prochain le concerne seul ; elles s'irritent et prennent ombrage de ce que les autres agissent mieux qu'elles-mêmes. Voyez même parmi les pauvres, si l'on fait plus de bien à l'un d'eux, ils en disent du mal à celui qui a fait l'aumône, afin de le détourner pour une autre fois. Mon Dieu ! quelle détestable passion ! Elle s'attaque à tout, aux biens spirituels comme aux temporels.

Nous avons dit que cette passion montre un petit esprit. Cela est si vrai que personne ne croit l'avoir, du moins ne veut croire en être atteint. On tâchera de la couvrir de mille prétextes pour la cacher aux autres. Si, en notre présence, on dit du bien de notre prochain, nous gardons le silence ; cela nous afflige le cœur. Si nous sommes obligés de parler, nous le faisons d'une manière froide. Non, M. F., il n'y a point de charité dans un envieux. Saint Paul nous dit que nous devons nous réjouir du bien qui arrive à notre prochain. C'est, M. F., ce que la charité chrétienne doit nous inspirer les uns pour les autres. Mais les sentiments d'un envieux sont bien différents. Non, je ne crois pas qu'il y ait un péché plus mauvais et plus à craindre que celui d'envie, parce que c'est un péché caché, et souvent couvert d'une belle robe de vertu ou d'amitié. Disons mieux : c'est un lion que l'on fait semblant de museler, ou un serpent couvert d'une poignée de feuilles, qui vous mordra sans que vous vous en aperceviez ; c'est une peste publique qui n'épargne personne... Ce n'est ordinairement que ce maudit péché qui jette les divisions et le trouble dans les familles.

Je dis, M. F., que ce péché est un péché de malice : voici un exemple qui va vous le prouver clairement. Saint Vincent Ferrier rapporte qu'un prince ayant appris

qu'il y avait dans sa ville capitale deux hommes dont l'un était très-avare et l'autre très-envieux, les fit venir auprès de lui. Il leur promit de leur accorder tout ce qu'ils demanderaient, avec cette condition néanmoins, que celui qui demanderait le premier recevrait la moitié moins que son compagnon. Cette condition les troubla beaucoup. L'avare brûlait du désir d'avoir de l'argent, mais se disait en lui-même : Si je demande le premier, je ne vais avoir que la moitié de ce que l'autre aura. L'envieux était pressé de demander, mais il était jaloux de ce que l'autre aurait eu la moitié plus que lui. Le temps se passait ainsi en disputes, sans que ni l'un ni l'autre ne voulût commencer : l'un était retenu par l'avarice, l'autre par l'envie. Pour terminer enfin cette contestation, le prince ordonna que l'envieux demandât le premier. Dans son désespoir, voyez ce que fit celui-ci. Saisi d'un accès de fureur incompréhensible, il s'écria : « Puisque vous nous avez promis d'accorder tout ce que nous demanderions, je veux qu'on m'arrache un œil. » Savez-vous, M. F., pourquoi il fit cette demande? C'est que, vous vous le rappelez, le prince avait promis le double à celui qui demanderait le dernier. L'envieux se disait : J'aurai encore un œil pour jouir du plaisir de voir arracher les deux yeux à mon camarade, et lui n'aura pas plus que moi. Je ne crois pas, nous dit saint Vincent Ferrier, en déplorant le malheur de ceux qui sont atteints de ce vice, je ne crois pas que jamais une autre passion ait porté un homme à une telle méchanceté.

N'est-ce pas encore l'envie qui fit jeter le pauvre Daniel dans la fosse aux lions? Que ce péché est donc commun! Il s'étend partout, à toutes les conditions, à tous les âges. Qu'il est détestable! Mais ce qu'il y a de plus déplorable, M. F., c'est qu'il est peu connu, et il y en a très-peu qui

veuillent s'en croire coupables, et il y en a moins encore qui travaillent à s'en corriger.

II. Pour s'accuser d'un péché, s'en humilier et *cesser de le commettre*, il faut nécessairement le connaître. Mais un envieux, un jaloux est si aveugle qu'il ne reconnaît pas sa passion. C'est un endurci qui ne veut, ni la quitter, ni s'en accuser. De là, je conclus qu'il est très-rare qu'un envieux se convertisse. Vous me direz peut-être que tout péché aveugle bien qui le commet. Cela est vrai; mais, il n'y en a point qui enveloppe l'âme de nuages aussi épais que le péché d'envie, et qui ôte plus la connaissance de soi-même. C'est pourquoi, le Saint-Esprit nous dit, par la bouche du Sage, de ne pas fréquenter les envieux, parce qu'ils n'ont point de part à la sagesse. Un pauvre envieux se persuade que son péché n'est rien, ou du moins bien peu de chose, parce que ce péché ne le déshonore pas aux yeux du monde comme le ferait le vol, le blasphême, l'adultère. Il regarde la passion qui le dessèche comme une chose bien pardonnable; il ne pense pas que c'est le poison de Caïn, dont il devient l'imitateur. Ce misérable, nous dit l'Écriture sainte, ne put souffrir que Dieu préférât l'offrande de son frère Abel à la sienne. Sa passion l'aveugla à un tel point, qu'il n'eut pas de repos avant de lui avoir ôté la vie. Le Seigneur lui fit entendre sa voix du haut du ciel : « Caïn, Caïn, qu'as-tu fait? où est ton frère? son sang crie vengeance. » Caïn trembla et frissonna de tout son corps. Il devint lui-même son bourreau, et porta partout avec lui son supplice. Mais, nous dit saint Basile, se reconnaît-il? se convertit-il? Non, M. F., non, l'envie l'a tellement aveuglé qu'il périt misérablement dans son péché. Voyez encore les pharisiens.

L'envie leur fait demander à grands cris la mort de Jésus-Christ, qui avait opéré tant de miracles sous leurs yeux. Se sont-ils convertis? Non, M. F., non, ils sont morts dans leur péché.

Je dis de plus : ce péché non-seulement aveugle, mais encore il endurcit. Saint Basile ajoute qu'un envieux n'est autre chose qu'un monstre de... qui rend le mal pour le bien; son péché l'entraîne dans une suite d'autres péchés qui, toujours l'éloignent de Dieu, et toujours l'endurcissent davantage. Sa conversion devient toujours plus difficile.

Voyez ce qui arriva à la sœur de Moïse. Elle ne pouvait souffrir l'honneur que le Seigneur faisait à son frère. Est-ce que le Seigneur n'a parlé qu'à Moïse? disait-elle. Ne nous a-t-il pas parlé aussi bien qu'à lui? Mais le Seigneur la reprit de ce qu'elle osait porter envie à son frère, et lui dit : Vous allez bientôt subir la peine que mérite votre péché de jalousie; et il la frappa d'une lèpre qui lui couvrit tout le corps. Pourquoi le bon Dieu lui envoya-t-il cette maladie plutôt qu'une autre? C'est que cette maladie montre la nature de son péché : comme la lèpre gâte toutes les parties du corps, de même l'envie corrompt toutes les puissances de l'âme. La lèpre est une corruption de la masse du sang et un signe de mort; de même l'envie est une pourriture spirituelle qui s'insinue jusque dans la moëlle des os. Cela nous montre, M. F., combien il est difficile de guérir une personne qui est atteinte du péché d'envie. Voyez encore ce qui arriva à Coré, Dathan et Abiron. Jaloux des honneurs que l'on rendait à Moïse, ces misérables lui dirent : « Est-ce que nous ne sommes pas autant que vous? Est-ce que nous ne pouvons pas offrir de l'encens au Seigneur aussi bien que vous? » On eut

beau leur représenter qu'ils allaient irriter le Seigneur, qu'il les punirait. Rien ne fut capable de les arrêter. Ils voulurent offrir de l'encens. Mais Dieu dit à Moïse et à Aaron : « Faites-les séparer, et tout ce qui leur appartient. Je vais les punir rigoureusement. » En effet, dans le moment où ils croyaient contenter leur envie, la terre s'ouvrit sous leurs pieds, et les engloutit tout vivants dans les enfers.

Ah ! M. F., que ce péché est difficile à quitter quand une fois nous en sommes atteints. Combien de personnes ont conçu cette haine contre quelqu'un, et ne peuvent plus s'en défaire; elles la conservent durant des mois, des années entières et souvent toute leur vie. Elles ne le font pas paraître; elles rendront service *tout de même* à ceux qui en sont l'objet; mais elles aimeraient mieux ne pas les voir. Elles fuient, elles coupent court, si elles le peuvent, à leur conversation; elles aiment autant en entendre dire du mal que du bien; elles cherchent mille prétextes pour éviter d'avoir à faire avec elles. Si elles éprouvent quelque peine, elles pensent que ces personnes en sont la cause et elles disent : j'aimerais mieux ne pas les voir, parce que cela me fatigue, leurs manières me déplaisent. Vous vous trompez, mon ami, c'est votre passion d'envie qui vous ronge et vous dessèche; ôtez ce péché de votre cœur et vous les aimerez comme tout le monde.

Voulez-vous, M. F., un exemple qui vous fera connaître combien ce péché aveugle l'homme? Voyez Pharaon. Jaloux des bénédictions que le Seigneur répandait sur le peuple Juif, il l'accabla de travaux. Le Seigneur, par le ministère de Moïse et d'Aaron, fit des miracles extraordinaires pour le forcer à laisser partir son peuple. Mais les miracles, qui auraient dû convertir ce

prince, ne servirent qu'à l'endurcir de plus en plus. Cependant un dernier châtiment toucha son cœur. Dieu fit mourir tous les premiers-nés d'Égypte. Alors, le roi consentit à laisser partir (les Israélites). A peine furent-ils partis, qu'il s'en repentit et les poursuivit avec toute son armée. Mais le Seigneur protégeait toujours son peuple... Moïse se voyant pris entre la mer et l'armée de Pharaon, frappa la mer. La mer lui ouvrit un passage, et dès que les Israélites eurent passé, elle retourna dans son lit ordinaire, engloutit Pharaon et toute son armée sans qu'il en restât un seul.

C'est encore l'envie qui anima Saül contre le pauvre David, jusqu'à chercher tous les moyens de lui ôter la vie. Et savez-vous pourquoi? David avait tué dix mille ennemis. A son retour de la guerre, le peuple chanta : « Saül en a tué mille et David dix mille. » L'Écriture sainte nous dit que cela irrita tellement Saül que, depuis ce jour, il n'eut point de repos. Mais le bon Dieu, pour faire connaître (combien) ce péché lui est odieux, donna la permission au démon d'entrer dans le corps de Saül. Son orgueil engendra l'envie, parce que ces deux passions ne vont pas l'une sans l'autre. Nous pouvons dire qu'un orgueilleux est un envieux, et qu'un envieux est un orgueilleux (1). Nous voyons que presque tous ceux qui sont atteints de ce vice perdent même la vie par ce bourreau. Saül ne pouvant plus y tenir, s'égorgea lui-même.

Vous voyez donc, M. F., d'après ces exemples, combien ce péché est à craindre, puisque, presque jamais, un envieux ne s'est converti. Le bon Dieu, il est vrai, ne frappe pas toujours les envieux de ces châtiments

(1) Souvenez-vous du péché des frères de Joseph. (*Note du Vénérable.*)

épouvantables; mais ils n'en sont pas moins malheureux, et ne laissent pas que d'être damnés. Nous nous *conduisons* en enfer sans nous en apercevoir.

Mais comment, M. F., pouvons-nous nous corriger de ce vice, puisque nous ne nous croyons pas coupables? Je suis sûr que, de mille envieux, en bien les examinant, il n'y en aura pas un qui veuille croire qu'il est de ce nombre. Il n'y a point de péché que l'on connaisse moins que celui-là. Dans les uns, l'ignorance est si grande qu'ils ne connaissent pas même le quart de leurs péchés ordinaires; et comme le péché d'envie est beaucoup plus difficile à connaître, il n'est pas étonnant que si peu s'en confessent et s'en corrigent. Parce qu'ils ne font pas ces *gros péchés* que commettent les gens grossiers et abrutis, ils pensent que les péchés d'envie ne sont que de petits défauts de charité, tandis qu'en grande partie ce sont de *bien mauvais* péchés mortels, qu'ils nourrissent et entretiennent dans leur cœur, souvent sans bien les connaître. Mais, pensez-vous en vous-même, si je les connaissais, je tâcherais bien de me corriger. — Pour les connaître, M. F., il faut demander les lumières du Saint-Esprit : lui seulement vous fera cette grâce. On aurait beau vous les faire toucher au doigt, vous ne voudriez pas en convenir, vous trouveriez toujours quelque chose qui vous ferait croire que vous n'avez pas tort de penser et d'agir de la manière dont vous agissez. Savez-vous encore ce qui pourra contribuer à vous faire connaître l'état de votre âme et à découvrir ce maudit péché caché dans les plis secrets de votre cœur? C'est l'humilité : comme l'orgueil vous le cache, l'humilité vous le découvrira. Saint Augustin craignait tant ce péché (d'ignorance), que souvent il répétait cette prière : « Seigneur, mon Dieu, faites-moi connaître ce que je suis. »

Hélas ! M. F., combien de personnes qui, même font profession de piété, en sont atteintes et ne le croient pas.

Si maintenant je demandais à un enfant quelle est la vertu opposée à l'envie, il me répondrait : C'est l'amour du prochain et la libéralité envers les pauvres. Que le monde serait heureux, M. F., si nous avions cet amour que la religion nous commande d'avoir les uns pour les autres; si nous savions nous réjouir avec ceux qui sont heureux et dans la joie, et nous attrister avec ceux qui sont dans la peine et les souffrances; remercier le bon Dieu du bien qu'il accorde à nos voisins, comme nous voudrions qu'ils le fissent à notre égard ! C'est cependant, M. F., ce que tous les saints ont fait. Voyez Jésus-Christ lui-même, comme il était touché de nos misères et comme il désirait nous rendre heureux. Il quitta son père pour venir nous rendre le bonheur. Il sacrifia, non-seulement sa réputation, mais sa vie même, en mourant, comme un infâme, sur une croix. Voyez comme il était touché de compassion pour les malades, les infirmes; voyez avec quel empressement il va lui-même les guérir et les consoler. Voyez comme ses entrailles sont émues de la même compassion pour cette foule de peuple qui le suivait dans le désert; il fait même un miracle pour leur donner à manger. « Je crains, disait-il à ses apôtres, que ces pauvres gens ne tombent de faiblesse en chemin. » Voyez comme les apôtres ont tous sacrifié leur vie pour rendre leurs frères heureux ! Voyez combien les premiers chrétiens étaient charitables les uns pour les autres, et comme le péché était éloigné d'eux ! Le Saint-Esprit nous dit « qu'ils n'avaient qu'un cœur et qu'une âme, » et nous montre ainsi qu'ils voyaient avec autant de plaisir le bien que le bon Dieu faisait à leurs frères que s'il l'eût fait à eux-mêmes. Voyez tous les saints :

les uns ont donné leur vie pour sauver celle de leurs frères; les autres se sont dépouillés, non-seulement de leurs biens pour les pauvres ou les souffrants; mais, après avoir donné tout ce qu'ils pouvaient donner, ils se sont encore donnés eux-mêmes! Ils se sont vendus pour racheter les captifs! Que nous serions heureux, M. F., si nous voyions parmi nous cette charité, cet amour les uns pour les autres, ce plaisir et cette joie quand notre voisin est heureux et estimé des hommes, cette compassion, cette peine et ce chagrin en le voyant affligé et misérable! Le monde ne serait-il pas le commencement du ciel?

Finissons, M. F., en disant que nous devons craindre, par-dessus tout, que ce maudit péché d'envie ne prenne racine en notre cœur, puisqu'il rend une personne si malheureuse. Si le démon nous tente par des pensées d'envie contre notre prochain, bien loin de le lui faire connaître par un air indifférent; il faut lui montrer de l'amitié et lui rendre service autant que nous le pouvons. Quant à ses actions, si elles nous paraissent mauvaises, *pensons vite* que nous pouvons bien nous tromper étant si aveugles que nous le sommes; et que, d'ailleurs, nous ne serons pas jugés sur ce que les autres feront; mais seulement sur le bien et le mal que nous aurons faits pendant notre vie. Si nous avons des pensées d'envie parce que les autres réussissent mieux que nous dans leurs affaires temporelles, *pensons vite* qu'un bon chrétien doit remercier Dieu du bien qu'il a fait à son frère. Si c'est pour le bien spirituel, pensons combien nous sommes heureux que le bon Dieu aie des personnes qui le dédommagent des outrages que nous lui faisons. Je conclus, M. F., en vous disant que si nous voulons espérer d'aller au ciel, il faut absolument être contents du bien

que le bon Dieu fait à notre prochain, et nous attrister des maux qu'il éprouve, puisque saint Jean nous dit : Comment voulez-vous faire croire que vous aimez le bon Dieu que vous ne voyez pas, tandis que vous n'aimez pas votre frère que vous voyez. Jetons les yeux sur notre grand modèle, qui, pour nous guérir de ce maudit péché d'envie et de jalousie, est mort pour ses ennemis et pour nous rendre heureux; c'est le même bonheur que je vous souhaite.

DIX-NEUVIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Sur l'Impureté.

Ligatis manibus et pedibus ejus, mittite eum in tenebras exteriores : ibi erit fletus et stridor dentium.

Liez-lui pieds et mains, et jetez-le dans les ténèbres extérieures, et là il y aura des pleurs et des grincements de dents. (*S. Matthieu*, XXII, 13.)

Si tout péché mortel, M. F., doit nous traîner, nous précipiter, nous foudroyer dans les enfers, comme Jésus-Christ nous le dit dans l'Evangile, quel sera donc le sort de celui qui aura le malheur de se livrer au péché le plus infâme, le péché d'impureté? O mon Dieu! peut-on bien oser prononcer le nom d'un vice si horrible, non-seulement aux yeux des chrétiens, mais encore à ceux de créatures raisonnables? Pourrais-je le dire, M. F., et vous, pourrez-vous l'entendre sans frémir? Ah! si j'avais le bonheur, en vous montrant toute la noirceur et toute *l'horribilité* de ce péché, de vous le faire fuir pour jamais! O mon Dieu! un chrétien peut-il bien s'abandonner à une passion qui le dégrade jusqu'à le mettre au-dessous de la bête la plus vile, la plus brute, la plus immonde! Un chrétien peut-il bien se livrer à un crime qui fait tant

de ravages dans une pauvre âme! Un chrétien, dis-je, qui est le temple de l'Esprit-Saint, un membre de Jésus-Christ, peut-il bien se plonger et se rouler, se noyer, pour ainsi dire, dans le limon d'un vice aussi infâme, qui, en abrégeant ses jours, lui faisant perdre sa réputation, lui prépare tant de maux et de malheurs pour l'éternité! Oui, M. F., pour vous donner une idée de la grandeur de ce péché, je (vais) 1° vous montrer, autant qu'il me sera possible, toute *l'horribilité* de ce crime; 2° en combien de manières nous pouvons nous en rendre coupables; 3° quelles sont les causes qui peuvent nous y conduire; 4° enfin, ce que nous devons faire pour nous en préserver.

I. Pour vous faire comprendre la grandeur de ce maudit péché qui perd tant d'âmes, il faudrait ici étaler à vos yeux tout ce que l'enfer a de plus affreux, de plus désespérant, et, en même temps, tout ce que la puissance de Dieu exerce sur une victime coupable d'un tel crime. Mais, vous comprenez comme moi, que jamais il ne sera donné de saisir la grandeur de ce péché et la rigueur de la justice de Dieu envers les impudiques. Je vous dirai seulement que celui qui commet le péché d'impureté se rend coupable d'une espèce de sacrilége, puisque notre cœur étant le temple du Saint-Esprit, notre corps étant un membre de Jésus-Christ, nous profanons véritablement ce temple par les impuretés auxquelles nous nous abandonnons; et de notre corps, qui est un membre de Jésus-Christ, nous faisons véritablement le membre d'une prostituée. Examinez maintenant, si vous pourrez jamais vous former une idée qui approche de la grandeur de l'outrage que ce péché fait à Dieu et de la punition qu'il mérite. Ah! M. F., il faudrait pouvoir

traîner ici, à ma place, cette infâme reine Jézabel qui a perdu tant d'âmes par ses impudicités; il faudrait qu'elle vous fît elle-même la peinture désespérante des tourments qu'elle endure, et qu'elle endurera toute l'éternité, dans ce lieu d'horreur où elle s'est précipitée par ses turpitudes. Ah! vous l'entendriez crier du milieu de ces flammes qui la dévorent : Hélas! que je souffre! Adieu, beau ciel, je ne te verrai jamais, tout est fini pour moi. Ah! maudit péché d'impureté, les flammes de la justice de Dieu me font payer bien cher les plaisirs que j'ai goûtés! Si j'avais encore le bonheur d'être sur la terre, comme cette vertu de pureté me serait bien plus précieuse qu'elle ne m'a été!

Allons encore plus loin, M. F., peut-être que vous sentirez un peu mieux l'horreur de ce maudit péché. Je ne parle pas d'un païen, qui n'a pas le bonheur de connaître le bon Dieu; mais d'un chrétien qui connaît combien ce vice est opposé à la sainteté de sa condition d'enfant de Dieu, d'un chrétien qui a été tout arrosé du sang adorable, qui tant de fois lui a servi de demeure et de tabernacle. Comment ce chrétien peut-il bien s'abandonner à un tel péché! O mon Dieu! peut-on y penser et ne pas mourir d'horreur! Ecoutez ce que dit le Saint-Esprit : Celui qui est assez malheureux pour s'abandonner à ce maudit péché, mérite d'être foulé sous les pieds du démon comme le fumier sous les pieds des hommes. Jésus-Christ dit un jour à sainte Brigitte, qu'il se voyait forcé de préparer des tourments affreux pour punir les impudiques, et que presque tous les hommes étaient atteints de ce vice infâme.

Si nous prenons la peine de parcourir l'Ecriture sainte, nous voyons que, depuis le commencement du monde, le bon Dieu a poursuivi les impudiques de la manière

la plus sévère. Voyez tous les hommes avant le déluge qui s'abandonnent à ce vice infâme; le Seigneur ne peut plus les souffrir; il se repent de les avoir créés; il se voit forcé de les punir de la manière la plus effroyable, puisqu'il ouvre sur eux les cataractes du ciel et les fait tous périr par un déluge universel. Il fallait que cette terre souillée par tant de crimes, et si horrible aux yeux de Dieu, fût purifiée par le déluge; c'est-à-dire, par les eaux de la colère du Seigneur. Si vous allez plus loin : Voyez les habitants de Sodome et de Gomorrhe, ainsi que les autres villes voisines; leurs habitants se livraient à des crimes si épouvantables d'impureté, que le Seigneur, dans sa juste colère, fit tomber sur ces lieux maudits une pluie de feu et de souffre qui les brûla avec leurs habitants; les hommes, les bêtes, les arbres, les terres et les pierres furent comme anéantis; ce lieu a été si maudit de Dieu, qu'il n'est plus maintenant qu'une mer maudite. On l'appelle Mer-morte, parce qu'elle ne nourrit aucun poisson et que, sur ses rivages, on trouve certains fruits qui ont une belle apparence, mais ne renferment qu'une poignée de cendres. Dans un autre endroit, nous voyons que le Seigneur ordonna à Moïse de mettre à mort vingt-quatre mille hommes, parce qu'ils s'étaient abandonnés à l'impureté.

Oui, M. F., nous pouvons dire que ce maudit péché d'impureté a été, depuis le commencement du monde, jusqu'à la venue du Messie, la cause de presque tous les malheurs des Juifs. Voyez David, voyez Salomon et tant d'autres. Qui a attiré tant de châtiments sur leurs personnes et sur leurs sujets, sinon ce maudit péché? O mon Dieu! que ce péché vous ravi (d'âmes), oh! qu'il en traîne aux enfers!

Si nous passons de l'Ancien Testament au Nouveau, les châtiments ne sont pas moindres. Saint Jean nous dit que Jésus-Christ lui fit voir, dans une révélation, le péché d'impureté sous la figure d'une femme assise sur une bête qui avait sept têtes et dix cornes, pour nous montrer que ce péché attaque les dix commandements de Dieu et renferme les sept péchés capitaux. Si vous voulez vous en convaincre, vous n'avez qu'à examiner la conduite d'un impudique; vous verrez qu'il n'y a pas un commandement qu'il ne transgresse, et un des péchés capitaux dont il ne se rende coupable, en contentant les désirs de son corps. Je ne veux pas entrer dans tous ces détails, voyez-le vous-mêmes, et vous direz que cela est vrai. Mais j'ajouterai qu'il n'y a point de péché dans le monde qui fasse faire tant de sacriléges : les uns ne connaissent pas la moitié des péchés qu'ils commettent de cette manière, par conséquent ils ne les disent pas; les autres ne veulent pas les dire, quoiqu'ils les connaissent; de sorte que nous verrons au jour du jugement qu'il n'y a point de péché qui ait jeté tant d'âmes en enfer. Oui, M. F., ce péché est si affreux que non-seulement nous nous cachons pour le commettre; mais nous voudrions encore nous le cacher à nous-mêmes, tant il est infâme, même aux yeux de ceux qui s'en rendent coupables!

II. Mais, pour mieux vous faire comprendre combien ce péché, quoique si affreux, est commun parmi les chrétiens, et comme il est facile de le commettre, je vous dirai en combien de manières l'on pèche contre le sixième commandement de Dieu. L'on pèche en six manières : par pensées, par désirs, par regards, par paroles, par actions et par occasions.

Je dis 1°, par pensées; il y en a plusieurs qui ne savent pas distinguer une pensée d'avec un désir; ce qui peut faire faire des confessions sacriléges. Écoutez-moi bien et vous allez le voir : une mauvaise pensée, c'est lorsque notre esprit s'arrête volontairement à penser à une chose impure, soit par rapport à nous, soit par rapport à d'autres, sans désirer accomplir ce que l'on pense; on laisse seulement croupir son esprit sur ces choses sales et déshonnêtes. Vous vous accusez de cela; il faut dire combien de temps vous y avez laissé reposer votre pensée, sans vous en détourner, ou encore si vous avez pensé à des choses qui pouvaient vous y conduire par le souvenir de quelque conversation que vous avez eue, ou de quelque familiarité que vous avez permise, ou de quelque objet que vous avez vu. Le démon ne vous remet cela devant les yeux que dans l'espérance qu'il vous conduira au péché, au moins par la pensée.

2° Nous péchons par désirs. Voilà, M. F., la différence qu'il y a entre la pensée et le désir; le désir, c'est vouloir accomplir ce à quoi nous pensons; mais pour vous parler plus clairement, c'est vouloir commettre le péché d'impureté, après y avoir pensé pendant quelque temps, lorsque nous en trouverons l'occasion ou lorsque nous la chercherons. Il faut bien dire si ce désir est resté dans notre cœur, si nous avons fait quelque démarche pour accomplir ce que nous avons désiré, si nous avons sollicité quelques personnes à faire mal avec nous; ensuite bien dire quelles sont les personnes que nous avons voulu porter au mal, si c'est un frère, une sœur, un enfant, une mère, une belle-sœur, un beau-frère, un cousin. Il faut bien dire tout cela, autrement votre confession ne vaudrait rien. Cependant, il ne faut nommer les personnes qu'autant qu'il est nécessaire pour faire connaître

son péché. Il est bien certain que si vous aviez fait mal avec un frère ou une sœur, et que vous vous contentiez de dire que vous avez fait un péché contre la sainte vertu de pureté, cela ne suffirait pas.

3° L'on pèche par regards, lorsqu'on porte ses yeux sur des objets impurs, ou quelque chose qui peut nous y conduire. Il n'y a point de porte par laquelle le péché entre si facilement et si souvent que par les yeux; aussi le saint homme Job disait : « Qu'il avait fait un pacte avec ses yeux pour ne jamais regarder une personne en face. »

4° Nous péchons par paroles. Nous parlons, M. F., pour manifester à l'extérieur ce que nous pensons au dedans de nous-mêmes, c'est-à-dire ce qui se passe dans notre cœur. Vous devez vous accuser de toutes les paroles impures que vous avez dites, combien de temps votre conversation a duré; quel motif vous a engagé à les dire, à quelles personnes et à combien de personnes vous avez pu les dire. Hélas! M. F., il y a de pauvres enfants, pour lesquels il vaudrait bien mieux trouver sur leur chemin un tigre ou un lion, que certains impudiques. Si, comme l'on dit, la bouche parle de l'abondance du cœur, jugez quelle doit être la corruption du cœur de ces infâmes qui se roulent, se traînent et se noient pour ainsi dire dans la fange de leur impureté. O mon Dieu! si vous nous dites que l'on connaît l'arbre à son fruit, quel abîme de corruption peut être semblable!

5° Nous péchons par actions. Telles sont les libertés coupables sur soi-même ou sur d'autres, les baisers impurs, sans oser vous dire le reste; vous comprenez bien ce que je dis. Mon Dieu! où sont ceux qui, dans leurs confessions, s'accusent de tout cela? Mais aussi que de sacriléges ce maudit péché d'impureté fait faire! Nous

ne connaîtrons cela qu'au grand jour des vengeances. Combien de jeunes filles resteront deux ou trois heures avec des libertins, et il n'y aura sorte d'impureté que leur bouche infernale ne vomisse continuellement. Hélas! mon Dieu, comment ne pas brûler au milieu d'un brasier si ardent?

6° L'on pèche par occasion, soit en la donnant, soit en la prenant. Je dis, en la donnant, comme une personne du sexe qui est mise d'une manière indécente, laissant son mouchoir trop écarté, ayant le cou et les épaules découverts, portant des vêtements qui dessinent trop les formes du corps, ou ne portant point de mouchoir en été, ou bien s'habillant d'une manière trop affectée. Non, ces malheureuses-là ne sauront qu'au tribunal de Dieu le nombre de crimes qu'elles auront fait commettre. Combien de gens mariés qui ont moins de réserves que des payens! Une fille est encore coupable de quantité de péchés impurs, qui sont presque tous des péchés mortels, toutes les fois qu'elle est trop facile et trop familière avec les jeunes gens. L'on est encore coupable, lorsqu'on va avec des personnes que l'on sait n'avoir que des mauvaises paroles à la bouche. Vous pouvez ne pas y avoir pris plaisir, mais vous avez eu le tort de vous y exposer.

Souvent, on se fait illusion, l'on croit ne point faire de mal, tandis que l'on pèche affreusement. Ainsi les personnes qui se voient sous prétexte de mariage, croient qu'il n'y a point de mal de passer un temps considérable, seuls, le jour et la nuit. N'oubliez pas, M. F., que tous ces embrassements qui se font dans ces moments sont presque tous des péchés mortels, parce qu'ordinairement ce n'est qu'une amitié charnelle qui les fait faire. Combien de jeunes fiancés n'ont aucune réserve; ils se char-

gent des crimes les plus épouvantables, et semblent forcer la justice de Dieu de les maudire au moment où ils entrent dans l'état du mariage. Vous devez être aussi réservés pendant ce temps que vous l'êtes avec vos sœurs; tout ce que l'on fait de plus est un péché. Hélas! mon Dieu, où sont ceux qui s'en accusent? presque personne. Mais aussi, où sont ceux qui entrent dans l'état du mariage saintement? Hélas! presque point. De là résultent tant de maux dans le mariage et pour l'âme et pour le corps. Eh! mon Dieu! des parents qui le savent peuvent dormir! Hélas! que d'âmes qui se traînent dans les enfers!

On pèche encore contre la sainte vertu de pureté quand on se lève la nuit sans être habillé pour sortir, pour aller servir un malade, ou pour aller ouvrir la porte. Une mère doit faire attention de ne jamais avoir de regards déshonnêtes, ni d'attouchements sans nécessité sur ses enfants. Les pères et mères et les maîtres sont coupables de toutes les familiarités qu'ils permettent entre leurs enfants et leurs domestiques, pouvant les empêcher. L'on se rend encore coupable, en lisant et prêtant de mauvais livres ou des chansons licencieuses; en s'écrivant des lettres entre personnes de différent sexe. L'on participe au péché en favorisant des rendez-vous de jeunes gens, sous prétexte même de mariage.

Vous êtes obligés, M. F., de déclarer toutes les circonstances aggravantes, si vous voulez que vos confessions soient bonnes. Écoutez-moi, vous allez encore mieux le comprendre. Péchez-vous avec une personne déjà abandonnée au vice, qui en fait profession, vous vous rendez volontairement l'esclave de Satan, et encourez la damnation éternelle. Mais, apprendre le mal à une jeune personne, la porter au mal pour la première fois,

lui ravir l'innocence, lui enlever la fleur de sa virginité, ouvrir la porte de son cœur au démon, fermer le ciel à cette âme qui était l'objet de l'amour des trois personnes de la Sainte-Trinité, la rendre digne de l'exécration du ciel et de la terre : ce péché est encore infiniment plus grand que le premier, et vous êtes obligés de vous en accuser. Pécher avec une personne libre, ni mariée, ni parente, est, selon saint Paul, un crime qui nous ferme le ciel et nous ouvre les abîmes; mais pécher avec une personne engagée dans les liens du mariage, c'est un crime qui en renferme un grand nombre d'autres; c'est une horrible infidélité, qui anéantit et qui profane toutes les grâces du sacrement de mariage; c'est encore un exécrable parjure qui foule aux pieds une foi jurée au pied des autels, en présence non-seulement des anges, mais de Jésus-Christ lui-même; crime qui est capable d'attirer toutes sortes de malédictions, non-seulement sur une maison, mais encore sur une paroisse. Pécher avec une personne qui n'est ni parente, ni alliée, c'est un gros péché, puisqu'il nous perd pour jamais; mais, pécher avec une parente ou une alliée, c'est-à-dire, un père avec sa fille, une mère avec son fils, un frère avec sa sœur, un beau-frère avec sa belle-sœur, un cousin avec sa cousine, c'est le plus grand de tous les crimes que l'on puisse imaginer; c'est se jouer des règles les plus inviolables de la pudeur; c'est fouler aux pieds les droits les plus sacrés de la religion et de la nature. Enfin, pécher avec une personne consacrée à Dieu, c'est le comble de tous les malheurs, puisque c'est un sacrilége épouvantable. O mon Dieu! peut-il y avoir des chrétiens qui se livrent à toutes ces turpitudes! Hélas! si au moins, après de telles horreurs, l'on avait recours au bon Dieu pour lui demander de nous tirer de cet abîme!

Mais, non, l'on vit tranquille, et la plupart n'ouvrent les yeux qu'en tombant en enfer. Vous êtes-vous, M. F., formé une idée de la grandeur de ce péché? Non, sans doute, parce que vous en auriez bien plus d'horreur, et vous auriez pris plus de précautions pour ne pas y tomber.

III. Si vous me demandez maintenant ce qui peut nous conduire à un tel crime. Mon ami, je n'ai qu'à ouvrir mon catéchisme et à le demander à un enfant, en lui disant : Qu'est-ce qui nous conduit ordinairement à ce vice honteux? Il me répondra simplement : Monsieur le Curé, ce sont les danses, les bals, les fréquentations trop familières avec des personnes de différent sexe; les chansons, les paroles libres, les immodesties dans les habits, les excès dans le boire et le manger.

Je dis : les excès dans le boire et le manger. Si vous me demandez pourquoi cela, le voici, M. F. : C'est que notre corps ne tend qu'à la perte de notre âme; il faut nécessairement le faire souffrir en quelque manière, sans quoi, tôt ou tard, il jettera notre âme en enfer. Une personne qui a bien à cœur le salut de son âme ne passera jamais un jour sans se mortifier en quelque chose dans le boire, le manger, le sommeil. Pour l'excès du vin, saint Augustin nous dit clairement qu'un ivrogne est impudique, ce qui est bien facile à prouver. Entrez dans un cabaret, ou soyez en la compagnie d'un ivrogne, il n'aura pas autre chose à la bouche que les paroles les plus sales; vous le verrez faire les actions les plus honteuses; et certainement il ne les ferait pas s'il n'était pas dans le vin. Vous voyez donc par là, M. F., que, si nous voulons conserver la pureté dans notre âme, il faut nécessairement refuser quelque chose à notre corps, sans quoi il nous perdra.

Je dis que les bals et les danses nous conduisent à ce vice infâme. C'est le moyen dont le démon se sert pour enlever l'innocence au moins au trois quarts des jeunes gens. Je n'ai pas besoin de vous le prouver, vous ne le savez que trop malheureusement par votre propre expérience. Hélas! combien de mauvaises pensées, de mauvais désirs et d'actions honteuses causées par les danses! Il me suffirait de vous dire que huit conciles tenus en France défendaient la danse, même dans les noces, sous peine d'excommunication. Mais, me direz-vous, pourquoi donc y a-t-il des prêtres qui donnent l'absolution à ces personnes sans les éprouver? Pour cela, je ne vous en dis rien, chacun rendra compte de ce qu'il aura fait. Hélas! M. F., d'où est venue la perte des jeunes gens? Pourquoi n'ont-ils plus fréquenté les sacrements? Pourquoi ont-ils même laissé leurs prières? N'en cherchez pas d'autre cause que la danse. D'où peut venir ce grand malheur que plusieurs ne font plus de pâques, ou les font mal? Hélas! de la danse. Combien de jeunes filles, à la suite de la danse, ont perdu leur réputation, leur pauvre âme, le ciel, leur Dieu! Saint Augustin nous dit qu'il n'y aurait pas autant de mal à travailler toute la journée le dimanche, qu'à danser. Oui, M. F., nous verrons au grand jour du jugement, que ces filles mondaines ont fait commettre plus de péchés qu'elles n'ont de cheveux sur la tête. Hélas! que de mauvais regards, que de mauvais désirs, que d'attouchements déshonnêtes, que de paroles impures, que d'embrassements mauvais, que de jalousies, que de disputes, que de querelles ne voit-on pas commettre dans la danse ou à la suite des danses! Pour mieux vous en convaincre, M. F., écoutez ce que nous dit le Seigneur par la bouche du prophète Isaïe : « Les mondains » dansent au son des flûtes et des tambours, et un mo-

» ment après ils descendent dans les enfers. » L'Esprit-Saint nous dit par la bouche du prophète Ezéchiel : « Va » dire aux enfants d'amour, que parce qu'ils se sont li- » vrés à la danse, je vais les punir rigoureusement; afin » que tout Israël soit saisi de frayeur. » Saint Jean Chrysostôme nous dit que les patriarches Abraham, Isaac et Jacob ne voulurent jamais permettre que l'on dansât à leur mariage, dans la crainte d'attirer les malédictions du ciel sur eux. Mais, je n'ai pas besoin d'aller chercher d'autres preuves que vous-mêmes. Parlez-moi sincèrement, n'est-ce pas que vous ne voudriez pas mourir en venant d'une danse? Non, sans doute, parce que vous ne seriez guère prêts à aller paraître devant le tribunal de Dieu. Dites-moi pourquoi vous ne voudriez pas mourir dans cet état, et pourquoi vous ne manquez pas de vous en confesser? C'est donc bien prouvé, vous sentez vous-mêmes que vous faites mal; autrement vous n'auriez pas besoin de vous en accuser et ne craindriez pas de paraître devant Jésus-Christ. Ecoutez ce que nous dit saint Charles Borromée parlant de la danse : de son temps, l'on condamnait à trois ans de pénitence publique une personne qui allait à la danse, et, si elle continuait, on la menaçait d'excommunication. N'allons pas plus loin, M. F., la mort vous prouvera ce que nous disons aujourd'hui, mais trop tard pour un grand nombre. Il faut vraiment être aveugle pour croire qu'il n'y a pas grand mal dans la danse, lorsque nous voyons que toutes les personnes désireuses de s'assurer le ciel, l'ont quittée et ont pleuré le malheur d'y être allées, dans le temps de leurs folies. Mais, tirons le rideau jusqu'au grand jour des vengeances où nous verrons tout cela plus clairement, où la corruption du cœur ne pourra plus trouver d'excuse.

Je dis que les immodesties dans les habits, nous conduisent à ce vice honteux. Oui, M. F., une personne qui ne s'habille pas décemment est la cause de beaucoup de péchés : de mauvais regards, de mauvaises pensées, de paroles déshonnêtes. Voulez-vous savoir, du moins en partie, le mal dont vous êtes la cause? Mettez-vous un instant aux pieds de votre crucifix, comme si vous alliez être jugé. L'on peut dire que les personnes mises d'une manière mondaine sont une source d'impureté, et un poison qui donne la mort à tous ceux qui n'ont pas la force de les fuir. Voyez en elles cet air efféminé ou enjoué, ces regards perçants, ces gestes honteux, qui, comme autant de traits trempés dans le poison de leur impudicité, blessent presque tous les yeux assez malheureux pour les regarder. Hélas! que de péchés fait commettre un cœur une fois imbibé de ce limon impur! Hélas! il y a de ces pauvres cœurs qui sont aussi brûlés de ce vice impur, qu'une poignée de paille dans un feu. Je ne sais pas si vous avez commencé à vous former une idée de la grandeur de ce péché et en combien de manières l'on peut s'en rendre coupable, priez le bon Dieu, M. F., qu'il vous le fasse bien connaître et en concevoir une telle horreur que vous ne le commettiez jamais plus.

IV. Mais, voyons maintenant ce qu'il faut faire pour se garantir de ce péché, qui est si horrible aux yeux de Dieu, et qui traîne tant de pauvres âmes en enfer. Pour vous le montrer d'une manière claire et simple, je n'ai qu'à ouvrir encore une fois mon catéchisme. Si je demandais à un enfant, quels sont les moyens que nous devons employer pour ne pas tomber dans ce maudit péché, il me répondrait avec sa simplicité ordinaire : Il

y en a plusieurs, mais les principaux sont : la retraite, la prière, la fréquentation des sacrements, une grande dévotion envers la sainte Vierge, la fuite des occasions, et enfin rejeter promptement toutes les mauvaises pensées que le démon nous présente.

Je dis qu'il faut aimer la retraite, je ne veux pas dire qu'il faille se cacher dans un bois, ni même dans un monastère, ce qui serait cependant un grand bonheur pour vous; mais je veux dire, qu'il faut fuir seulement les compagnies des personnes qui ne parlent que de choses capables de vous salir l'imagination, ou bien qui ne s'occupent que d'affaires terrestres et nullement du bon Dieu. Voilà, M. F., ce que je veux dire. Le dimanche surtout, au lieu d'aller voir vos voisins ou voisines, prenez un livre, comme l'Imitation de Notre Seigneur Jésus-Christ, ou bien la vie des saints; vous y verrez comment ils ont combattu les tentations que le démon a tâché de faire naître dans leur esprit; vous verrez combien ils ont fait de sacrifices pour plaire à Dieu et sauver leurs âmes : cela vous encouragera. Vous ferez comme saint Ignace, qui, étant blessé, se mit à lire la vie des saints; voyant les luttes qu'ils avaient éprouvées et le courage avec lequel ils combattaient pour le bon Dieu, il se dit à lui-même : Et pourquoi ne ferais-je pas ce que ces saints ont fait? n'ai-je pas le même Dieu qui m'aidera à combattre, le même ciel à espérer et le même enfer à craindre?... Vous ferez de même. Oui, M. F. Il est nécessaire de fuir la compagnie des personnes qui n'aiment pas le bon Dieu. Ne soyons avec le monde que par nécessité, quand notre devoir nous y appelle.

Nous disons qu'il faut aimer la prière, si nous voulons conserver la pureté de notre âme. Si vous me demandez

pourquoi il faut prier, je vous en donnerai la raison : c'est que cette belle vertu de pureté vient du ciel, c'est donc par la prière que nous devons la demander et la conserver. Il est certain qu'une personne qui n'a pas recours à la prière ne conservera jamais son âme pure aux yeux de Dieu. Par la prière nous conversons avec le bon Dieu, les anges et les saints, et par cet entretien céleste nous devenons nécessairement spirituels; notre esprit et notre cœur se détachent peu à peu des choses créées pour ne considérer et n'aimer que les biens du ciel. Cependant il ne faut pas croire que, toutes les fois que l'on est tenté, l'on offense le bon Dieu; le péché ne se trouve que dans le consentement et dans le plaisir que l'on y prend. Quand nous serions tentés huit ou quinze jours, si cela nous fait horreur, nous faisons comme les enfants dans la fournaise de Babylone, qui n'en sortirent que plus beaux. Il nous faut vite avoir recours au bon Dieu en lui disant : Mon Dieu, venez à mon aide; vous savez que sans vous, je ne peux que me perdre; mais, aidé de votre grâce, je suis sûr de sortir victorieux du combat. Ah! Vierge sainte, devons-nous dire, ne permettez pas que le démon ravisse mon âme qui a coûté tant de souffrances à votre divin Fils.

Pour conserver la pureté, il faut avoir recours aux sacrements, et les recevoir avec de bonnes dispositions. Oui, M. F., une personne qui a le bonheur de fréquenter les sacrements souvent et saintement, peut très-facilement conserver cette belle vertu. Nous avons une preuve que les sacrements nous sont d'un grand secours, dans les efforts du démon pour nous en éloigner ou nous les faire profaner. Voyez, quand nous voulons nous en approcher, combien le démon suscite en nous de craintes, de troubles, de dégoûts. Tantôt il nous dit que nous

agissons presque toujours mal, tantôt, que le prêtre ne nous connaît pas, ou bien que nous ne nous faisons pas assez connaître, que sais-je? Mais, pour nous moquer de lui, il faut redoubler de soins, nous en approcher encore plus souvent, et ensuite nous ensevelir dans le sein de la miséricorde de Dieu, en lui disant : Vous savez, mon Dieu, que je ne cherche que vous et le salut de ma pauvre âme. Non, M. F., il n'y a rien qui nous rende si redoutables au démon que la fréquentation des sacrements; en voici la preuve. Voyez sainte Thérèse. Le démon avoua, par la bouche d'un possédé, que cette sainte lui était devenue si redoutable par la sainteté puisée dans la sainte communion, qu'il ne pouvait pas même respirer l'air où elle avait passé. Si vous en cherchez la raison, elle est très-facile à comprendre : le sacrement adorable de l'Eucharistie, n'est-il pas ce vin qui produit la virginité? Comment n'être pas vierge en recevant le roi de la pureté? Voulez-vous conserver ou acquérir cette belle vertu qui rend semblable aux anges? fréquentez souvent et saintement les sacrements, vous êtes sûrs que, malgré tous les efforts du démon, vous aurez le grand bonheur de conserver la pureté de votre âm

Si nous voulons conserver pur ce temple du Saint-Esprit, il faut avoir une grande dévotion à la très-sainte Vierge, puisqu'elle est la Reine des vierges. C'est elle qui, la première a levé l'étendard de cette incomparable vertu. Voyez combien le bon Dieu en fait d'estime : il n'a pas dédaigné de naître d'une mère pauvre; inconnue dans le monde, d'avoir pour père nourricier un père pauvre; mais il lui fallait une mère pure et sans tache, un père d'une pureté telle que la sainte Vierge seule pouvait le surpasser en pureté. Saint Jean Damascène nous encou-

rage grandement à avoir une tendre dévotion envers la pureté de la sainte Vierge; il nous dit que tout ce que l'on demande au bon Dieu en l'honneur de la pureté de la sainte Vierge on l'obtient toujours. Il nous dit que cette vertu est si agréable aux anges qu'ils chantent sans cesse dans le ciel : « O Vierge des vierges, nous vous louons; nous vous bénissons, ô Mère du bel amour. » Saint Bernard, ce grand serviteur de Marie, nous dit qu'il a converti plus d'âmes par l'*Ave*, *Maria*, que par tous ses sermons. Etes-vous tentés? nous dit-il, appelez Marie à votre secours, et vous êtes sûrs de ne pas succomber à la tentation. Lorsque nous récitons l'*Ave*, *Maria*, nous dit-il, tout le ciel se réjouit et tressaille de joie, et tout l'enfer frémit en se rappelant que Marie a été l'instrument dont Dieu s'est servi pour l'enchaîner. C'est pour cela que ce grand saint nous recommande tant la dévotion à la Mère de Dieu, afin que Marie nous regarde comme ses enfants. Si vous êtes bien aimés de Marie, vous êtes sûrs d'être bien aimés de son Fils. Plusieurs saints Pères nous recommandent d'avoir une grande dévotion envers Marie, et de faire de temps en temps quelques communions en son honneur, et surtout en l'honneur de sa sainte Pureté ; ce qui lui est si agréable qu'elle ne manquera pas de nous faire sentir son intercession auprès de son divin Fils.

Pour conserver cette vertu angélique nous devons combattre les tentations et fuir les occasions, comme ont fait les saints, qui ont mieux aimé mourir que de perdre cette belle vertu. Voyez ce que fit le patriarche Joseph, lorsque la femme de Putiphar voulut le solliciter au péché, il lui laissa la moitié de son manteau entre les mains. Voyez la chaste Suzanne; qui aima mieux perdre sa réputation, celle de sa famille et sa vie même, que de per-

dre cette vertu qui est si agréable à Dieu. Voyez encore ce qui arriva à saint Martinien, qui s'était retiré dans un bois, pour ne penser qu'à plaire à Dieu. Une femme de mauvaise vie vint le trouver, feignant de s'être égarée dans les forêts et le priant de vouloir bien avoir pitié d'elle. Le saint la reçut dans sa solitude et la laissa seule. Le lendemain étant revenu voir ce qu'elle était devenue, il la trouva bien parée. Alors elle lui dit que le bon Dieu l'avait envoyée pour faire alliance avec lui; qu'elle avait de grands biens dans la ville, qu'il pourrait faire beaucoup d'aumônes. Le saint voulut savoir si cela venait de Dieu ou du démon; il lui dit d'attendre, parce que tous les jours il venait des gens pour se recommander à ses prières et qu'il ne fallait pas leur laisser faire un voyage inutile; il allait sur la montagne pour voir s'il en arrivait quelques-uns. Lorsqu'il fut sur la montagne, il entendit une voix qui lui dit : Martinien, Martinien, que fais-tu? tu écoutes la voix de Satan. Il en fut si effrayé qu'il retourna dans sa solitude, fit un grand feu et se mit dedans; la douleur du péché qu'il était exposé à commettre et la douleur du feu lui firent pousser de grands cris. Cette malheureuse étant venue à ce bruit, lui demanda ce qui l'avait mis dans un tel état. Ah! lui répondit le saint, je ne puis pas supporter le feu de ce monde, comment pourrais-je endurer celui de l'enfer, si j'ai le malheur de pécher comme vous le désirez? Ce qui frappa tellement cette femme qu'elle resta dans la cellule du saint, fit pénitence toute sa vie, et Martinien alla plus loin pour continuer ses austérités.

Il est rapporté dans la vie de saint Thomas d'Aquin qu'on lui envoya une femme de mauvaise vie pour le porter au péché. On la fit entrer dans sa chambre pen-

dant qu'il était absent Lorsqu'il aperçut cette créature, il prit un tison ardent et la chassa honteusement. Voyez encore saint Benoît, qui, pour se délivrer de ses mauvaises pensées, se roulait dans les ronces où il se mettait tout en sang. D'autres fois, il se plongeait dans l'eau glacée jusqu'au cou pour éteindre ce feu impur. Mais je ne trouve rien dans la vie des saints qui soit comparable au récit de saint Jérôme. Du fond de son désert, il écrit à un de ses amis, et lui fait la peinture des combats qu'il éprouve et des pénitences qu'il exerce sur son corps; on ne peut le lire sans pleurer de compassion. « Dans cette vaste solitude que les ardeurs » du soleil rendent insupportable, dit-il, ne me nour- » rissant que d'un peu de pain noir et d'herbes crues, » couchant sur la terre nue, ne buvant que de l'eau, » même dans mes maladies, je ne cesse de pleurer aux » pieds de mon crucifix. Lorsque mes larmes manquent, » je prends une pierre, je m'en frappe la poitrine jus- » qu'à ce que le sang me sorte par la bouche, et » malgré cela, le démon ne me laisse point de repos; » il faut toujours avoir les armes à la main. »

Que conclure, M. F., de tout ce que nous venons de dire. Il n'y a point (de vertu) qui nous rende si agréable au bon Dieu, que la vertu de pureté, et point de vice qui plaise tant au démon que le péché d'impureté. Cet ennemi ne peut souffrir qu'une personne qui est à Dieu possède cette vertu; et c'est ce qui doit vous engager à ne rien négliger pour la conserver. Pour cela, veillez avec soin sur vos regards, vos pensées et tous les mouvements de votre cœur; ayez fréquemment recours à la prière; fuyez les mauvaises compagnies, les danses, les jeux; pratiquez la mortification; recourez à la très-sainte Vierge; fréquentez souvent les sacrements. Quel bon-

heur! si nous sommes assez heureux pour ne pas laisser souiller notre cœur par ce maudit péché, puisque Jésus-Christ nous dit qu'il n'y aura que ceux qui ont le cœur pur qui verront Dieu! Demandons, M. F., chaque matin au bon Dieu de purifier nos yeux, nos mains et généralement tous nos sens; afin que nous puissions paraître avec confiance devant Jésus-Christ, qui est le partage des âmes pures; c'est tout le bonheur que je vous souhaite.

VINGTIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Devoir des parents envers les enfants.

Credidit ipse et domus ejus tota.
Il crut, lui et toute sa maison. (*S. Jean*, IV, 53.)

Pouvons-nous trouver, M. F., un exemple plus capable de montrer à tous les chefs de famille qu'ils ne peuvent travailler efficacement à leur salut sans travailler en même temps à celui de leurs enfants. En vain les pères et mères passeraient-ils leur vie à faire pénitence, à pleurer leurs péchés, à distribuer leur bien aux pauvres; s'ils ont le malheur de négliger le salut de leurs enfants, tout est perdu pour eux. En doutez-vous, M. F.? Ouvrez les Écritures, et vous y verrez que si les parents ont été saints, les enfants et même leurs domestiques l'ont été également. Lorsque le Seigneur loue ces pères et mères qui se sont distingués par leur foi et leur piété, il n'oublie jamais de nous dire que leurs enfants et leurs domestiques ont marché sur leurs traces. L'Esprit-Saint veut-il nous faire l'éloge d'Abraham et de Sara, il ne manque pas en même temps de nous faire mention de l'innocence d'Isaac et de leur fervent et fidèle serviteur Éliézer? Et s'il nous met de-

vant les yeux les rares vertus de la mère de Samuel, de suite il relève les belles qualités de ce digne enfant. Veut-il nous manifester l'innocence de Zacharie et d'Élisabeth, de suite il nous parle de Jean-Baptiste, le saint précurseur du Sauveur. Le Seigneur veut-il nous représenter la mère des Machabées comme une mère digne de ses enfants, en même temps, il nous manifeste le courage et la générosité de ces enfants qui donnent leur vie avec tant de joie pour le Seigneur. Si saint Pierre nous parle du centurion Corneille comme d'un modèle de vertu, en même temps il dit que toute sa famille avec lui servait le Seigneur. Si l'Évangile nous parle de cet officier qui vint demander à Jésus la guérison de son fils, il nous dit qu'après l'avoir obtenue, il ne se donna point de repos avant que toute sa famille avec lui fut au Seigneur. Beaux exemples pour les pères et mères! O mon Dieu! si les pères et mères de nos jours avaient le bonheur d'être des saints eux-mêmes, que d'enfants de plus pour le ciel! que d'enfants de moins pour l'enfer!

Mais, me direz-vous peut-être, que faut-il donc faire pour remplir nos devoirs, puisqu'ils sont si grands et si redoutables? Hélas! je n'ose vous le dire, tant ils sont effrayants pour un chrétien qui veut les remplir, comme le bon Dieu le demande. Mais puisque je suis forcé de vous les montrer, les voici : instruire vos enfants, c'est-à-dire leur apprendre à connaître le bon Dieu et leurs devoirs; les corriger chrétiennement, leur donner bon exemple, les conduire dans le chemin qui va au ciel en y marchant vous-mêmes. Hélas! M. F., je crains bien que cette instruction ne vous soit, comme tant d'autres, un nouveau sujet de condamnation. Vouloir entreprendre de vous montrer la grandeur de vos devoirs, c'est vouloir descendre dans un abîme sans fond, c'est vouloir vous

développer une vérité qu'il est impossible à l'homme de montrer dans tout son jour. Pour cela, M. F., il faudrait pouvoir vous faire comprendre ce que valent les âmes de vos enfants, ce que Jésus-Christ a souffert pour leur procurer le ciel, le compte épouvantable que vous en rendrez un jour à Dieu, les biens que vous leur faites perdre pour l'éternité, les tourments que vous leur préparez pour l'autre vie; vous conviendrez, avec moi, M. F., que nul homme n'est capable de cela. Ah! malheureux parents, si vous les estimiez autant que le démon! Quand il emploirait trois mille ans à les tenter, si, au bout de ce temps, il pouvait les avoir, il compterait toutes ses peines pour rien. Pleurons, M. F., la perte de tant d'âmes que les parents jettent chaque jour en enfer.

Je vais passer bien légèrement sur vos obligations, et cependant si vous n'avez entièrement perdu la foi, vous allez voir que vous n'avez rien fait de ce que le bon Dieu veut que vous fassiez pour vos enfants, ou plutôt que vous avez fait tout ce qu'il fallait faire pour les perdre. Oh que de personnes mariées n'iront pas au ciel! Et pourquoi, me direz-vous? Mon ami, le voici. Parce qu'il en est beaucoup qui entrent dans l'état du mariage sans les dispositions nécessaires, et qui ainsi profanent tout d'abord ce sacrement. Oui, où sont ceux qui reçoivent ce sacrement avec la préparation convenable? les uns sont conduits par la pensée d'y contenter leurs désirs impurs; les autres sont attirés par des vues d'intérêts ou les séductions de la beauté; mais presque personne n'a Dieu seul pour objet. Hélas! que de mariages profanés, et qu'il y a peu d'unions où règnent la paix et la vertu! Mon Dieu! que de gens mariés qui seront damnés! Mais, non, M. F., n'entrons pas dans ces détails, nous y reviendrons une autre fois; parlons seulement des devoirs des parents

envers leurs enfants : ils sont assez vastes, assez étendus pour nous servir de sujet d'entretien.

Pour aujourd'hui, M. F., nous ne dirons rien de ces pères et mères, dont je ne pourrais dépeindre en termes assez vifs et assez énergiques, la noirceur et l'horreur du crime. Ils fixent, avant Dieu même, le nombre de leurs enfants, ils mettent des bornes aux desseins de la Providence, et s'opposent à ses volontés adorables. Couvrons, M. F., toutes ces turpitudes, d'un voile que Celui qui a tout vu, tout compté, et tout pesé, saura bien arracher au grand jour des vengeances. Tes crimes sont cachés, mon ami, mais attends encore quelques jours, et Dieu saura bien les manifester à la face de tout l'univers. Oui, M. F., nous verrons au jour du jugement des horreurs qui se sont commises dans le mariage, et qui auraient fait frémir les païens eux-mêmes.

Nous ne dirons rien non plus de ces mères criminelles, qui verraient sans douleur, hélas! peut-être même avec plaisir, périr leurs pauvres enfants, avant de leur avoir donné le jour, et de leur avoir procuré la grâce du saint baptême; les unes, par la crainte de la peine qu'elles éprouveraient pour les élever; les autres, par la crainte du mépris et rebut qu'elles essuieraient de la part d'un mari brutal et sans raison : je ne dis pas, sans religion, car les païens n'en feraient pas davantage. O mon Dieu! de tels crimes peuvent-ils bien se trouver parmi les chrétiens? Cependant, M. F., que le nombre en est grand! Encore une fois que de gens mariés sont damnés! Eh! quoi, mon ami, faut-il que le bon Dieu ne vous ait donné des connaissances si au-dessus des bêtes que pour mieux l'outrager? Faut-il que les petits oiseaux et les animaux même les plus féroces vous servent d'exemple? Voyez-les, ces pauvres petites bêtes, combien elles se réjouis-

sent de voir multiplier leur génération; le jour, elles sont occupées à leur chercher de la nourriture, et la nuit, elles les couvrent de leurs ailes, pour les garantir des injures de l'air. Si une main avide leur enlève leurs petits, vous les entendez pleurer en leur manière; elles semblent ne plus pouvoir quitter leurs nids, toujours dans l'espérance qu'elles les retrouveront. Quelle honte, je ne dis pas pour les païens, mais pour des chrétiens, que les animaux soient plus fidèles à accomplir les desseins de la Providence sur eux, que les propres enfants de Dieu; c'est-à-dire les pères et mères que le bon Dieu n'a choisis que pour peupler le ciel! Non, non, M. F., n'allons pas plus loin, quittons un sujet aussi révoltant; entrons dans des détails qui regarderont un plus grand nombre.

Je vais vous parler aussi simplement qu'il me sera possible, afin que vous puissiez bien comprendre vos devoirs et les accomplir. Je dis 1° que, dès qu'une mère est enceinte, elle doit faire quelque prière ou quelque aumône; mieux encore, si elle le peut, faire dire une messe pour prier la très-sainte Vierge de la recevoir sous sa protection, afin qu'elle obtienne du bon Dieu que ce pauvre enfant ne meure pas sans avoir reçu le saint baptême. Si une mère avait vraiment le sentiment religieux, elle se dirait à elle-même : ah! si j'avais le bonheur de voir ce pauvre enfant devenir un saint, de le contempler toute l'éternité à côté de moi, chantant les louanges du bon Dieu, quelle joie pour moi! Mais non, non, M. F., ce n'est pas la pensée qui occupe une mère enceinte; elle éprouvera plutôt un chagrin dévorant de se voir dans cet état, et peut-être aura-t-elle la pensée de détruire le fruit de son sein. O mon Dieu! le cœur d'une mère chrétienne peut-il bien concevoir un tel crime? Cepen-

dant, que nous en verrons au grand jour qui auront nourri dans elles-mêmes ces pensées d'homicide!

2° Je dis qu'une mère enceinte qui veut conserver son enfant pour le ciel, doit éviter deux choses : la première de porter de fardeaux trop lourds et de lever les bras pour prendre quelque chose, ce qui pourrait nuire à son pauvre enfant et le faire périr. La seconde chose à éviter, c'est de prendre des remèdes qui pourraient fatiguer son enfant, et de se mettre dans des accès de colère, ce qui pourrait souvent l'étouffer. Les maris doivent passer sur beaucoup de choses sur lesquelles ils ne passeraient pas dans un autre temps; s'ils ne le font pas par rapport à la mère, qu'ils le fassent par rapport à ce pauvre enfant; car peut-être perdrait-il la grâce du saint baptême : ce qui serait le plus grand de tous les malheurs!

3° Dès qu'une mère voit approcher ses couches, elle doit aller se confesser, et pour plusieurs raisons. La première est que plusieurs meurent dans leurs couches, et que, par conséquent, si elle avait le malheur d'être en état de péché, elle se damnerait. La seconde, c'est qu'étant en état de grâces, toutes les souffrances et les douleurs qu'elle endurera seront récompensées pour le ciel; la troisième, c'est que toutes les bénédictions qu'elle souhaitera à son enfant, le bon Dieu ne manquera pas de les lui accorder. Une mère, dans ses couches, doit conserver la pudeur et la modestie, autant qu'il lui est possible dans son état, et ne jamais perdre de vue qu'elle est en présence du bon Dieu, en la compagnie de son bon ange gardien. Elle ne doit jamais faire gras les jours défendus, sans permission, ce qui attirerait la malédiction sur elle et sur son enfant.

4° Ne laissez jamais passer plus de vingt-quatre heures

sans baptiser vos enfants; si vous ne le faites pas, vous vous rendez coupables, à moins que vous n'ayez des raisons sérieuses. Dans le choix que vous faites des parrains et marraines, prenez des personnes sages autant que vous le pourrez; en voici la raison : c'est que toutes les prières, les bonnes œuvres que feront leurs parrains et leurs marraines, en vertu de la parenté spirituelle avec vos enfants, leur obtiendront quantité de grâces du ciel. Oui, M. F., nous sommes sûrs de voir au jugement dernier beaucoup d'enfants qui se reconnaîtront redevables de leur salut aux prières, aux bons conseils et aux bons exemples de leurs parrains et marraines. Une autre raison vous y oblige : si vous venez à leur manquer, ce sont eux qui doivent tenir votre lieu et place. Donc, si vous aviez le malheur de prendre des parrains et des marraines sans religion, ils ne pourraient que conduire vos enfants dans les enfers.

Pères et mères, vous ne devez jamais laisser perdre le fruit du baptême à vos enfants; combien ne seriez-vous pas aveugles et cruels? L'Église vient de les sauver par le saint baptême, et vous, par votre négligence, vous les redonneriez au démon? Ah! pauvres enfants, entre les mains de qui avez-vous eu le malheur de tomber! Mais s'il s'agit des parrains et marraines, il ne faut pas oublier que pour répondre pour un enfant on doit être suffisamment instruit, afin de pouvoir instruire cet enfant si le père et la mère venaient à lui manquer. En outre, il faut qu'ils soient bons chrétiens, et même de parfaits chrétiens; puisqu'ils doivent servir d'exemples à leurs enfants spirituels. Ainsi, une personne qui ne fait pas ses pâques ne doit pas répondre pour un enfant, ni une personne qui garde une mauvaise habitude sans vouloir y renoncer, ni une personne qui court les danses, qui

fréquente habituellement les cabarets; parce que, à chaque interrogation du prêtre, il fait un faux serment : chose grave, comme vous le pensez, en présence de J.-C. même, au pied des fonts sacrés du baptême. Quand vous n'êtes pas dans les conditions requises pour être des parrains chrétiens, il faut refuser; et, si cela vous est arrivé, il faut vous en confesser et ne plus retomber dans ce péché.

5° Il ne faut pas faire coucher vos enfants avec vous avant qu'ils aient deux ans; si vous le faites, vous commettez un péché. Si l'Église a fait cette loi; ce n'est pas sans raison : vous êtes obligés de l'observer. Mais, me direz-vous, parfois il fait bien froid, ou l'on est bien las. Tout cela, M. F., n'est pas une raison qui puisse vous excuser aux yeux de Dieu. D'ailleurs, quand vous vous êtes mariés, vous saviez bien que vous seriez obligés de remplir les charges et les obligations qui sont attachées à cet état. Oui, M. F., il y a des pères et mères si peu instruits de leur religion, ou si peu soucieux de leurs devoirs, qu'ils feront coucher avec eux des enfants de quinze à dix-huit ans, et même souvent des frères et des sœurs ensemble. O mon Dieu! dans quel état d'ignorance sont ces pauvres pères et mères! — Mais, me direz-vous, nous n'avons point de lit. — Vous n'avez point de lit : mais il vaut bien mieux les faire coucher sur une chaise, ou chez votre voisin. O mon Dieu! que de parents et d'enfants damnés! Mais je reviens (à mon sujet) en vous disant que toutes les fois que vous faites coucher vos enfants avec vous, avant qu'ils aient deux ans, vous offensez le bon Dieu. Hélas! combien de pauvres enfants la mère trouve étouffés le matin, et combien de mères sont présentes auxquelles ce malheur est arrivé! Et quand même le bon Dieu vous en aurait préservé, vous n'êtes

pas moins coupables que si, chaque fois que vos enfants ont couché avec vous, vous les aviez trouvés étouffés le matin. Vous ne voulez pas en convenir, c'est-à-dire, que vous ne vous en corrigez pas; attendons le jugement, et vous serez forcés de reconnaître ce que vous ne voulez pas reconnaître aujourd'hui. Mais, me direz-vous, quand ils sont baptisés ils ne sont pas perdus; au contraire, ils vont au ciel. Sans doute, M. F., ils ne sont pas perdus; mais c'est vous qui serez perdus; et du reste, savez-vous à quoi Dieu destinait ces enfants? Peut-être que cet enfant aurait été un bon prêtre. Il aurait conduit quantité d'âmes au bon Dieu; chaque jour, en célébrant la sainte Messe, il aurait rendu plus de gloire à Dieu que les anges et les saints tous réunis ensemble dans le ciel. Il aurait tiré plus d'âmes du purgatoire que les larmes et les pénitences de tous les solitaires réunis auprès du tribunal de Dieu. Comprendrez-vous, maintenant, le malheur de laisser périr un enfant même baptisé? Si la mère de saint François Xavier, qui a été un si grand saint, qui a tant converti d'idolâtres, l'avait laissé périr : hélas! que d'âmes en enfer, qui, au jour du jugement, lui reprocheraient d'avoir été cause de leur malheur, parce que cet enfant était suscité de Dieu pour les convertir! Vous laissez périr cette fille qui peut-être se serait donnée au bon Dieu; par ses prières et ses bons exemples elle en aurait conduit un grand nombre au ciel. Peut-être, mère de famille, elle aurait bien élevé ses enfants, qui, à leur tour, en auraient élevé d'autres, et ainsi la religion se serait maintenue et conservée dans de nombreuses générations. Vous faites peu de cas, M. F., de la perte d'un enfant, sous prétexte qu'il est baptisé; mais attendez le jugement, et vous verrez et reconnaîtrez ce que vous ne comprendrez jamais en ce

monde. Hélas! si les pères et mères faisaient de temps en temps cette réflexion, que d'âmes de plus dans le ciel

6° Je dis que les parents sont très-coupables en caressant leurs enfants d'une manière inconvenante. Mais, me direz-vous, nous ne faisons point de mal, c'est pour les caresser; et moi je dirai que vous offensez le bon Dieu, et que vous attirez la malédiction sur ces pauvres enfants. Savez-vous ce qu'il en résulte? le voici. Il y a des enfants, qui ont pris cette habitude par le fait de leurs parents, et qui l'ont conservée jusqu'à leur première communion. Mais, mon Dieu! peut-on bien croire cela de la part de parents chrétiens?

7° Il y a des mères, qui ont si peu de religion, ou, si vous voulez, sont si ignorantes que pour montrer à une voisine la santé de leurs enfants elles les mettent à nu; d'autres, pour les langer, les laissent longtemps découverts devant tout le monde. Eh bien! même en l'absence de toute personne, vous ne devriez pas le faire. Est-ce que vous ne devez pas respecter la présence de leurs anges gardiens? Il en est de même, lorsque vous les allaitez. Est-ce qu'une mère chrétienne doit se laisser les seins découverts? et quoique bien couverte, ne doit-elle pas se tourner du côté où il n'y a personne? D'autres, sous prétexte qu'elles sont nourrices, ne sont toujours qu'à moitié couvertes : quelle abomination! n'y a-t-il pas même de quoi faire rougir les païens? L'on est obligé, pour ne pas s'exposer à des regards mauvais, de fuir leur compagnie. Oh quelle horreur! Mais, me direz-vous, quoiqu'il y ait du monde, il faut bien allaiter nos enfants, et les langer quand ils pleurent? Et moi je vous dirai que quand ils pleurent, vous devez faire tout ce que vous pourrez pour les apai-

ser; mais il vaut beaucoup mieux les laisser un peu pleurer que d'offenser le bon Dieu. Hélas! combien de mères sont cause de mauvais regards, de mauvaises pensées, d'attouchements déshonnêtes! Dites-moi, sont-ce là des mères chrétiennes qui devraient être si réservées? O mon Dieu! à quel jugement doivent-elles s'attendre? D'autres, sont si cruelles, qu'elles laissent leurs enfants en été courir toute la matinée à moitié couverts. Dites-moi, misérables, ne seriez-vous pas mieux à votre place parmi les bêtes sauvages? Où est donc votre religion et le souci de vos devoirs? Hélas! pour de la religion, vous n'en avez point, et vos devoirs, les avez-vous jamais connus? Vous en donnez la preuve chaque jour. Ah! pauvres enfants, que vous êtes malheureux d'appartenir à de tels parents!

8° Je dis, que vous devez encore surveiller vos enfants, lorsque vous les envoyez aux champs; alors, éloignés de vous, ils se livrent à tout ce que le démon veut leur inspirer. Si j'osais, je vous dirais qu'ils font toutes sortes de malhonnêtetés; qu'ils passent des moitiés de jour à faire des abominations. Je sais bien, que la plupart ne connaissent pas le mal qu'ils font; mais attendez qu'ils aient la connaissance. Le démon ne manquera pas de les faire ressouvenir de ce qu'ils ont fait dans ce moment, pour leur faire commettre le péché, ou de semblables choses. Savez-vous, M. F., ce que votre négligence ou votre ignorance produit? le voici : retenez-le bien. Une bonne partie des enfants que vous envoyez dans les champs font des sacriléges pour leur première communion; ils ont contracté ces habitudes honteuses; ou ils n'osent pas le dire, ou ils ne sont pas corrigés. Ensuite, si un prêtre, qui ne veut pas les damner, *les refuse;* on lui fera des reproches, en disant : C'est, parce

que c'est le mien... Allez, misérables, veillez un peu mieux sur vos enfants, et ils ne seront pas *refusés*. Oui, je dirai que la plus grande partie de vos enfants, ont commencé leur réprobation dans le temps qu'ils allaient aux champs. Mais, me direz-vous, nous ne pouvons pas toujours les suivre, il y aurait bien de quoi faire. Pour cela, M. F., je ne vous en dis rien; mais tout ce que je sais, c'est que vous répondrez de leurs âmes comme de la vôtre même. — Mais nous faisons bien ce que nous pouvons. — Je ne sais si vous faites ce que vous pouvez; mais ce que je sais, c'est que, si vos enfants se damnent chez vous, vous le serez aussi; voilà ce que je sais et rien autre. Vous aurez beau dire que non, que je vais trop loin; vous en conviendrez, si vous n'avez pas entièrement perdu la foi; cela seul suffirait à vous jeter dans un désespoir dont vous ne pourriez sortir. Mais je sais bien que vous ne ferez pas un pas de plus pour mieux vous acquitter de vos devoirs envers vos enfants; vous ne vous inquiétez pas de tout cela, et vous avez presque raison, parce que vous aurez bien le temps de vous tourmenter pendant toute l'éternité. Passons plus loin.

9° Vous ne devez pas faire coucher vos servantes ou vos filles, dans les appartements où vos domestiques vont chercher, le matin, vos raves et vos pommes de terre. Il faut le dire à la honte des pères et des mères, des maîtres et maîtresses, de pauvres enfants, des servantes auront la confusion de se lever, de s'habiller devant des gens qui n'ont pas plus de religion que s'ils n'avaient jamais entendu parler du vrai Dieu. Souvent les lits de ces pauvres enfants n'auront point de rideaux. Mais, me direz-vous, s'il fallait faire tout ce que vous dites, il y aurait bien de l'ouvrage. — Mon ami, c'est l'ou-

vrage que vous devez faire, et si vous ne le faites pas, vous en serez jugé et puni : voilà. Vous ne devez pas non plus faire coucher vos enfants dans la même chambre que vous, dès qu'ils ont sept ou huit ans. Tenez, M. F., vous ne connaîtrez le mal que vous faites qu'au jugement de Dieu. Je sais bien que vous ne ferez rien ou presque rien de ce que je viens de vous enseigner; mais, n'importe, je vous dirai toujours ce que je dois vous dire; ensuite, tout le mal sera pour vous et non pour moi; parce que je vous fais connaître ce que vous devez faire pour remplir vos obligations envers vos enfants. Quand le bon Dieu vous jugera, vous ne pourrez pas dire que vous ne saviez pas ce qu'il fallait faire; je vous rappellerai ce que je vous dis aujourd'hui.

Vous venez de voir, M. F., que vos enfants, quoique petits, vous ont fait commettre bien des fautes; mais vous allez voir, que quand ils sont grands ils vous en font commettre de bien plus grandes et de bien plus funestes pour vous et pour eux. Vous conviendrez tous avec moi, M. F., que plus vos enfants avancent en âge, plus vous devez redoubler vos prières et vos soins, vu les dangers plus grands et les tentations plus fréquentes. Dites-moi maintenant, est-ce là ce que vous faites? Non, sans doute, quand vos enfants étaient petits, vous aviez le soin de leur parler du bon Dieu, de leur faire faire leur prière; vous veilliez un peu sur leur conduite, vous leur demandiez s'ils avaient été se confesser, s'ils avaient assisté à la sainte Messe; vous aviez la précaution de leur dire d'aller au catéchisme. Depuis qu'ils ont dix-huit à vingt ans, bien loin de leur inspirer la crainte et l'amour de Dieu, le bonheur de celui qui le sert pendant sa vie, le regret que nous avons en mourant de nous être perdus; hélas! ces pauvres enfants sont remplis de

vices, et ont mille fois transgressé les commandements de Dieu sans les connaître; leur esprit est plein des choses de la terre et vide de celles de Dieu. Vous leur parlez du monde. Une mère commencera à dire à sa fille qu'une telle s'est mariée avec un tel, qu'elle a bien trouvé un bon parti; qu'il faudrait bien qu'elle ait le même bonheur. Cette mère n'aura que sa fille en tête, c'est-à-dire, qu'elle fera tout ce qu'elle pourra pour la faire briller aux yeux du monde. Elle la chargera de vanités, peut-être même jusqu'à faire des dettes; elle lui apprendra à marcher bien droit, en lui disant qu'elle marche toute courbée, qu'on ne sait à quoi elle ressemble. Cela vous étonne, qu'il y ait de ces mères si aveugles! Hélas! que le nombre est grand de ces pauvres aveugles qui cherchent la perte de leurs filles! Une autre fois, les voyant sortir le matin, elles sont plus empressées à vite regarder si elles ont leur bonnet bien droit, le visage et les mains bien propres, que de leur demander si elles ont donné leur cœur au bon Dieu, si elles ont fait leur prière et offert leur journée : de tout cela, elles n'en parlent pas. Une autre fois, elles diront qu'il ne faut pas paraître sauvage, qu'il faut faire bonne grâce à tout le monde; qu'il faut penser à faire des connaissances pour s'établir. Combien de mères ou de pauvres pères aveuglés, disent à leur enfant : Si tu es bien gentille ou si tu fais bien cela, je te laisserai aller à la foire de Montmerle, ou à la vogue; c'est-à-dire, si tu fais bien toujours ce que je voudrai, je te traînerai en enfer. O mon Dieu, est-ce bien le langage de parents chrétiens, qui devraient prier nuit et jour pour leurs pauvres enfants; afin que le bon Dieu leur inspirât une grande horreur pour les plaisirs, un grand amour pour lui avec le salut de leur âme! Ce qu'il y a encore de plus triste; c'est qu'il y a des en-

fants qui ne sont nullement portés à sortir; les parents sont à les prier, à les solliciter en leur disant : Tu restes toujours là, tu ne trouveras pas à t'établir, l'on ne te saura pas au monde. Vous voulez, ma mère, que votre fille fasse des connaissances? Ne vous inquiétez pas tant, elle en fera bien! sans que vous vous *tourmentiez* si fort; attendez encore quelque temps, et vous verrez bien qu'elle les a faites.

La fille, dont le cœur ne sera peut-être pas aussi gâté que celui de la mère, lui dira : « Je ferai bien » comme vous voudrez; mais non, M. le curé ne veut » pas; il nous dit que tout cela ne fait qu'attirer la malé- » diction du bon Dieu sur les mariages; j'ai envie de ne » pas aller dans les danses, qu'en pensez-vous, ma » mère? — Eh! bon Dieu, que tu es bonne, ma fille, d'é- » couter M. le curé, il faut bien qu'il nous dise quelque » chose; c'est son gagne-pain, l'on en prend ce que l'on » veut, et on laisse le reste à d'autres. — Mais nous ne » ferons point de pâques? — Ah! pauvre enfant, s'il ne » veut nous recevoir, nous irons à un autre; ce que l'un » ne veut pas, l'autre le prend toujours. Ma fille, sois » sage, reviens de bonne heure, va, seulement, tu ne te » divertiras pas quand tu ne seras plus jeune. » Une autre fois, ce sera une voisine qui lui dira : « Vous lais- » sez trop de liberté à votre fille; elle finira par vous » donner du chagrin. » — « Ma fille! lui répondra-t-elle, » je n'ai pas peur de cela. D'ailleurs, je lui ai recom- » mandé d'être bien sage, elle me l'a promis; je suis sûre » qu'elle ne voit que des personnes comme il faut. » — Ma mère, attendez quelque temps et vous verrez le fruit de sa sagesse. Quand le crime éclatera, il sera un sujet de scandale pour toute la paroisse, il couvrira la famille d'opprobre et de déshonneur; et si rien n'éclate

c'est-à-dire, si personne ne l'apprend, elle portera sous le voile du sacrement de mariage, un cœur et une âme gâtés par les impuretés auxquelles elle s'est livrée avant son mariage, source de malédictions pour toute sa vie. Mais, dira une mère, quand je verrai qu'elle en fera trop, je saurai bien l'arrêter; je ne lui donnerai plus la permission de sortir, ou bien je prendrai un bâton. — Vous ne lui donnerez plus la permission, ma mère; ne vous inquiétez pas, elle saura bien la prendre sans que vous ayez la peine de la lui donner, et si vous faites seulement semblant de la lui refuser, elle saura vous braver, se moquer de vous et partir. Vous l'avez poussée la première; mais ce n'est pas vous qui l'en retirerez. Vous pleurerez peut-être, mais de quoi serviront vos larmes? de rien, sinon de vous faire ressouvenir que vous vous êtes trompée, que vous auriez dû être plus sage et mieux conduire vos enfants. Si vous en doutez, écoutez-moi un instant, et vous verrez, malgré la dureté de votre cœur pour l'âme de vos pauvres enfants, qu'il n'y a que le premier pas qui coûte; une fois que vous les avez laissés s'égarer vous n'en êtes plus maîtresse, et souvent, ils font des fins bien misérables.

Il est rapporté dans l'histoire, qu'un père avait un fils, qui lui donnait toutes sortes de consolations; il était sage, obéissant, réservé dans ses paroles, il était en même temps l'édification de toute la paroisse. Un jour, qu'il y eut une petite partie de divertissement dans le voisinage, le père lui dit « : Mon fils, vous ne sortez jamais, allez un » moment vous amuser avec vos amis, ce sont tous des » jeunes gens comme il faut, vous n'y serez pas en mau- » vaise compagnie. » Le fils lui dit : « Mon père, je n'ai » point de plaisir plus grand et de meilleure récréation » que d'être en votre compagnie. » Voilà une belle ré-

ponse pour un enfant qui estime mieux la compagnie de son père, que tous les autres plaisirs et toutes les autres compagnies. « Ah ! mon fils, lui dit ce pauvre père aveu- » glé, si cela est, j'irai avec vous. » Le père part avec son fils. La seconde fois, le jeune homme n'a plus besoin de tant se faire prier pour partir ; la troisième fois, il part tout seul ; il n'a pas besoin de son père ; au contraire, son père commence à le gêner, il trouve parfaitement le chemin. Son esprit n'est plus occupé que du son des instruments qu'il a entendus, des personnes qu'il a vues. Il finit par abandonner ces petites pratiques de piété qu'il s'était prescrites dans le temps où il était tout à Dieu ; il se lie ensuite avec une jeune fille, bien plus mauvaise que lui. Les voisins commencent déjà à parler de lui comme d'un nouveau libertin. Dès que le père s'en aperçoit, il veut s'y opposer, il lui défend d'aller n'importe où sans sa permission ; mais il ne trouve plus dans son fils cette ancienne soumission. Rien ne peut le retirer ; il se moque de son père, en lui disant que, maintenant, ne pouvant plus se divertir, il veut empêcher les autres de le faire. Le père, au désespoir, ne voit plus de remède, il s'arrache les cheveux, il veut le corriger. La mère, qui sentait mieux que son mari les dangers de ces compagnies, lui avait souvent dit qu'il faisait bien mal, qu'il en serait fâché ; mais non, c'était trop tard. Un jour, que le père le voit venir de ces plaisirs, il le châtie. Le fils, voyant qu'il est gêné par ses parents, s'engage, et au bout de quelque temps, le père reçoit une lettre, lui annonçant que son fils a été écrasé sous les pieds des chevaux. Hélas ! où alla ce pauvre enfant ? Dieu veuille qu'il ne soit pas en enfer. Cependant, s'il est damné, selon les apparences, son père est la véritable cause de sa perte. Quand le père ferait pénitence, sa pénitence et ses larmes n'auront ja-

mais le pouvoir d'arracher ce pauvre enfant de l'enfer. Ah! malheureux parents, qui jetez vos enfants dans les flammes éternelles.

Vous trouvez cela un peu extraordinaire; cependant, si nous examinons de près la conduite des parents : voilà ce qu'ils font tous les jours. Si vous en doutez le moins du monde, touchons cela d'un peu plus près. N'est-ce pas que vous vous plaignez chaque jour de vos enfants? que vous ne pouvez plus en être maîtres? cela est bien vrai. Vous avez peut-être oublié le jour où vous avez dit à votre garçon ou à votre fille : Si tu veux aller à la foire à Montmerle, ou bien à la vogue chez le cabaretier, tu peux bien y aller; tu reviendras de bonne heure. Votre fille vous a dit que ce serait bien comme vous vouliez.— Vas seulement, tu ne sors jamais, il faut bien que tu aies un moment de plaisir. — Vous ne direz pas que non. Mais plus tard, vous n'aurez besoin ni de la solliciter, ni même de lui donner la permission. Alors, vous vous *tourmenterez* de ce qu'elle part sans vous le dire. Regardez en arrière, ma mère, et vous vous rappellerez que vous lui avez donné la permission une fois pour toutes. De plus, examinez ce qu'il arrivera quand vous lui aurez donné la liberté d'aller partout où sa pauvre tête écervelée la conduira. Vous voulez qu'elle fasse des connaissances pour s'établir. En effet, à force de courir, elle fera des connaissances, elle multipliera ses crimes. Ce sera comme une montagne de péchés qui empêchera la bénédiction du bon Dieu de se répandre sur ces enfants au moment de leur mariage. Hélas! ces pauvres personnes sont déjà maudites de Dieu! Pendant que le prêtre lève la main pour les bénir, le bon Dieu, du haut du ciel, lance ses malédictions. De là, pour elles une source épouvantable de malheur. Ce nouveau sacrilége, ajouté à tant

d'autres, leur fait perdre la foi pour toujours. Alors, dans le mariage, où l'on se croit tout permis, la vie n'est plus qu'un abîme de corruption, qui ferait frémir l'enfer même, s'il en était témoin. Mais, hélas! tout cela n'a qu'un temps. Bientôt après, les chagrins, les haines, les disputes et les mauvais traitements de la part de l'un et de l'autre époux ne sont pas rares. — Après cinq ou six mois de mariage, le père verra venir son fils tout en fureur comme un désespéré, maudissant le père, la mère, la femme, et peut-être même ceux qui ont sollicité le mariage. Son père, tout étonné lui demandera ce qui lui est arrivé : « Ah! que je suis malheureux; ah! du moins si après » ma naissance vous m'aviez écrasé, si avant de me ma- » rier quelqu'un m'avait empoisonné! — Mais, mon fils, » lui dira le père tout chagrin, il faut prendre patience. » Que *veux-tu!* peut-être que cela ne durera pas. — Ne » me dites rien, si je *croyais* mon courage, je me tire- » rais un coup de fusil ou j'irais me jeter dans l'eau : il » faut toujours être à se disputer ou se battre. » N'est-ce pas, mon père, laissons dire M. le curé, il faut bien faire des connaissances, sans quoi on ne trouverait pas à s'établir. Pars toujours, mon fils, sois sage, reviens de bonne heure et sois tranquille.

Oui, sans doute, mon ami, si vous aviez été sage, si vous aviez consulté le bon Dieu, vous ne vous seriez pas établi comme vous l'avez fait; Dieu ne l'aurait pas permis; mais il vous aurait fait comme il fit au jeune Tobie; il vous aurait choisi lui-même une épouse qui, en venant chez vous, aurait apporté la paix, la vertu, toutes sortes de bénédictions. Voilà, mon ami, ce que vous avez perdu de ne pas écouter votre pasteur, et d'avoir suivi le conseil de vos parents aveugles.

Une autre fois ce sera une pauvre fille qui viendra,

peut-être toute meurtrie de coups, déposer dans le sein de sa mère ses larmes et son chagrin. Elles mêleront leurs larmes ensemble : « Ah! pauvre mère, que j'ai du » malheur d'avoir pris un mari comme celui-là! Il est » si méchant et si brutal! Je crains bien que l'on dise » un jour qu'il m'a tuée. » — Mais, lui dira la mère : « il faut faire tout ce qu'il te commandera. » — « Je le » fais bien; rien ne le contente, il est toujours en co- » lère. » — « Pauvre enfant, lui dira la mère, si tu » avais eu le bonheur de prendre un tel, qui t'a de- » mandée, tu aurais été bien plus heureuse..... » Vous vous trompez, mère, ce n'est pas ce que vous devez lui dire. « Ah! pauvre enfant, si j'avais eu le bonheur de » t'inspirer la crainte et l'amour du bon Dieu, si je ne » t'avais jamais laissé courir les plaisirs : Dieu n'aurait » pas permis que tu fusses si malheureuse..... » N'est-ce pas, ma mère? laisse dire M. le curé, pars toujours; sois sage, reviens de bonne heure et sois tranquille. Ceci est très-bien, ma mère, mais écoutez.

Un jour, je me trouvai de passer auprès d'un gros feu, je pris une poignée de paille bien sèche, je la jetai dedans en lui disant de ne pas brûler. Ceux qui furent témoins de cela, me dirent en se moquant de moi : « Vous » avez beau lui dire de ne pas brûler, cela n'empêchera » pas qu'elle ne brûle. — Et comment, leur ai-je répondu, » puisque je lui dis de ne pas brûler? » — Qu'en pensez-vous, ma mère? vous y reconnaissez-vous? N'est-ce pas là votre conduite ou celle de votre voisine? N'est-ce pas que vous aviez dit à votre fille d'être bien sage, lorsque vous lui donniez la permission de partir? — Oui sans doute... — Allez, ma mère, vous avez été une aveugle et le bourreau de vos enfants. S'ils sont malheureux dans leur mariage, c'est vous seule qui en êtes la cause.

Dites-moi, ma mère, si vous aviez quelques sentiments de religion et d'amitié pour vos enfants, ne deviez-vous pas travailler de tout votre pouvoir à leur faire éviter le mal que vous avez fait vous-même, lorsque vous étiez dans le même cas que votre fille? Parlons plus clairement. Vous n'êtes pas assez contente d'être malheureuse vous-même, vous voulez encore que vos enfants le soient aussi. Et vous, ma fille, vous êtes malheureuse dans votre ménage? J'en suis bien fâché, j'en ai bien du chagrin; mais j'en suis moins étonné que si vous me disiez que vous êtes heureuse, après les dispositions apportées à votre mariage.

Oui, M. F., la corruption est montée aujourd'hui à un si haut degré parmi les jeunes gens, qu'il serait presque aussi impossible d'en trouver qui reçoivent saintement ce sacrement, qu'il est impossible de voir monter un damné dans le ciel. Mais, me direz-vous : il y en a bien encore quelques-uns. Hélas! mon ami, où sont-ils?... Ah! bien oui, une mère ou un père ne font point de difficulté de laisser une fille avec un jeune homme trois ou quatre heures le soir, ou bien pendant les vêpres. — Mais, me direz-vous, ils sont sages. — Oui, sans doute, ils sont sages; la charité doit nous le faire croire. Mais dites-moi, ma mère, étiez-vous bien sage lorsque vous étiez dans le même cas que votre fille?

Finissons, M. F., en disant que si les enfants sont malheureux en ce monde et dans l'autre, c'est la faute des parents qui n'ont pas employé tous les moyens dont ils étaient capables pour conduire saintement leurs enfants dans le chemin du salut, où très-certainement, le bon Dieu les aurait bénis. Hélas! aujourd'hui, un jeune homme ou une jeune fille veulent s'établir, il faut absolument qu'ils abandonnent le bon Dieu... Non, n'entrons pas

dans ce détail, nous y reviendrons une autre fois. Pauvres pères et mères, que de tourments vous attendent dans l'autre vie! Tant que votre génération durera, vous allez participer à tous les péchés qui s'y commettront, vous en serez punis comme si vous les aviez commis, et bien plus, vous rendrez compte de toutes les âmes de votre génération qui se seront damnées. Toutes ces pauvres âmes vous accuseront de les avoir perdues. Ceci est très-facile à comprendre. Si vous aviez bien élevé vos enfants, ils auraient bien élevé les leurs : ils se seraient sauvés les uns et les autres. Ce n'est pas tout encore, vous serez responsables devant Dieu de toutes les bonnes œuvres que votre génération aurait accomplies jusqu'à la fin du monde et qui ne se seront pas faites par votre faute.

Que pensez-vous de cela, pères et mères? Si vous n'avez pas encore perdu la foi, n'avez-vous pas de quoi pleurer sur le mal que vous avez fait et sur l'impossibilité où vous êtes de le réparer? Avais-je raison de vous dire en commençant qu'il est presque impossible de vous montrer dans tout son jour la grandeur de vos devoirs?... Encore ce que je vous ai dit aujourd'hui n'est qu'un petit aperçu... Revenez dimanche, pères et mères, faites garder la maison à vos enfants, et nous irons plus loin sans pouvoir vous tout faire connaître.

Hélas! que de parents traînent leurs pauvres enfants dans l'enfer, en y tombant eux-mêmes. Mon Dieu! peut-on bien penser sans frémir à tant de malheurs! Heureux ceux que le bon Dieu n'appelle pas au mariage! Quel compte de moins à rendre! — Mais me direz-vous : « Nous faisons bien ce que nous pouvons. » — Vous faites ce que vous pouvez, oui sans doute; mais c'est pour les perdre et non pour les sauver. En finissant, je

veux vous montrer que vous ne faites pas ce que vous pouvez. Où sont les larmes que vous avez versées, les pénitences et les aumônes que vous avez faites pour demander à Dieu leur conversion? Pauvres enfants, que vous êtes malheureux d'appartenir à des parents qui ne travaillent qu'à vous rendre malheureux dans ce monde et encore bien plus dans l'autre! Etant votre père spirituel, voici le conseil que j'ai à vous donner : Quand vous voyez vos parents qui manquent les offices, qui travaillent le dimanche, qui font gras les jours défendus, qui ne fréquentent plus les sacrements, qui ne s'instruisent pas : faites tout le contraire; afin que vos bons exemples les sauvent eux-mêmes, et si vous aviez ce bonheur, vous auriez tout gagné. C'est ce que je vous souhaite.

VINGTIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Sur l'Ivrognerie.

Nolite inebriari vino, in quo est luxuria.

Ne vous laissez pas aller à l'ivrognerie, qui conduit à l'impureté. (*S. Paul aux Ephésiens*, v, 18.)

Saint Paul nous assure que les ivrognes n'entreront jamais dans le royaume des cieux; il faut donc, M. F., que l'ivrognerie soit un bien grand péché. Cela est très-facile à comprendre, car, sous quelqu'aspect que nous le considérions, ce péché est infâme, aux yeux même des païens; à plus forte raison, les chrétiens doivent-ils le craindre mille fois plus que la mort. Le Saint-Esprit nous le dépeint d'une manière effrayante; il nous dit : « Malheur à vous qui êtes puissants à boire du vin et vaillants à vous enivrer..., malheur à celui qui se lève dès le matin avec la pensée de se livrer à l'ivresse! » Hélas! M. F., il en est bien peu de ceux qui sont atteints de ce vice horrible qui travaillent à s'en corriger. Les uns ne voient aucun mal à boire en toute rencontre; les autres pensent que pourvu qu'ils ne perdent pas la raison, ils ne commettent pas un bien grand péché; d'autres, enfin, s'excusent sur ce que les

compagnies les entraînent. Pour les détromper tous de ces erreurs, je vais leur montrer : 1° que tout condamne l'ivrognerie, 2° que tous les prétextes qu'ils peuvent alléguer ne sont pas capables de les justifier devant le bon Dieu.

I. Pour vous montrer, M. F., la grandeur du péché de l'ivrognerie, il faudrait pouvoir vous faire connaître la grandeur des maux qu'il entraîne avec lui pour le temps et pour l'éternité ; ce qui ne sera jamais donné à l'homme mortel, parce qu'il n'y a que Dieu seul qui puisse le connaître. Tout ce que je vous en dirai ne sera donc rien en comparaison de ce qu'il est.

D'abord, vous conviendrez avec moi qu'une personne, qui a encore un peu de bon sens et de religion, ne peut pas être indifférente et insensible à la perte de sa réputation, de sa santé et de son salut. Faut-il mieux m'expliquer encore, je vous dirai que l'ivrogne, par son péché, s'attire la ruine de sa santé, l'aversion des hommes et la malédiction de Dieu lui-même. Je crois, M. F., que cela seul devrait suffire pour vous en faire concevoir une horreur exécrable. Quelle honte pour une personne, mais surtout pour un chrétien, de se plonger dans cet infâme bourbier ! Le Saint-Esprit nous dit dans l'Ecriture sainte, qu'il faut envoyer le paresseux à la fourmi pour apprendre d'elle à travailler ; mais que pour l'ivrogne, il faut l'envoyer à la bête brute pour apprendre d'elle la tempérance dans le boire et le manger. Quand on veut engager un pécheur à sortir du péché, on s'empresse de lui proposer les exemples de J.-C. et des saints ; mais pour un ivrogne, il faut bien changer de langage, il faut lui proposer l'exemple des animaux, et sans craindre de descendre jusqu'aux plus immondes. Grand Dieu, quelle

horreur! Saint Basile nous dit que l'on ne devrait pas souffrir les ivrognes parmi les hommes; mais qu'il faudrait les chasser, et les reléguer parmi les bêtes sauvages qui sont au fond des forêts.

Ce péché paraît odieux même aux païens. Il est rapporté dans l'histoire que les magistrats de la ville de Sparte, dont les habitants étaient très-sobres, pour bien faire comprendre aux jeunes gens combien ce vice est indigne d'une créature raisonnable, faisaient venir, à certain jour de l'année, au milieu de la place publique, un esclave que l'on avait enivré. Les jeunes gens, voyant cet homme se traîner dans l'eau ou dans la boue, s'en étonnaient et s'écriaient : O ciel! d'où peut venir un tel monstre? Il a une figure humaine, mais il a moins de raison qu'une bête brute. Vous le voyez, M. F., tout païens qu'ils étaient, ils ne pouvaient pas concevoir qu'une créature raisonnable fût capable de se livrer à une passion qui la réduisît à un état aussi déshonorant. Nous lisons encore qu'un jeune seigneur, homme de bien, avait un serviteur assez malheureux pour se mettre de temps en temps dans le vin. Un jour, comme il allait à l'église, il le trouva dans cet état, et lui demanda où il se rendait. Je vais à l'église, prier le bon Dieu, lui répondit le serviteur. Tu vas à l'église, lui repartit son maître, ah! infâme! comment pourrais-tu prier le bon Dieu quand tu ne serais pas en état de paître ton cheval.

Il n'en est pas de ce péché comme de ceux qui, avec le temps et la grâce, se corrigent; pour celui-là il faut un miracle de la grâce, et non une grâce ordinaire. Me demandez-vous pourquoi les ivrognes se convertissent si rarement? En voici la raison : c'est qu'ils n'ont ni foi, ni religion, ni piété, ni respect pour les choses saintes;

rien n'est capable de les toucher et de leur faire ouvrir les yeux sur leur état malheureux. Si vous les menacez de la mort, du jugement, de l'enfer qui les attend pour les brûler; si vous les entretenez du bonheur que Dieu réserve à ceux qui l'aiment; pour toute réponse ils vous feront un petit sourire malin qui signifie : « Vous croyez peut-être me faire peur comme l'on fait aux enfants; mais je ne suis pas encore du nombre de ceux qui se laissent..., pour croire tout cela. » Voilà tout ce que vous en tirez. Il croit que quand nous sommes morts, tout est fini. Son Dieu, c'est son vin et il s'en tient là. « Vas, malheureux, lui dit l'Esprit-Saint, ce vin que tu bois avec excès est comme une couleuvre qui te donne la mort. » Tu n'en crois rien maintenant; mais en enfer, tu apprendras qu'il y a un autre Dieu que ton ventre.

Outre le mal que l'ivrogne se fait à lui-même par ce péché, à quels excès n'est-il pas capable de se porter lorsqu'il est dans sa crapule! Saint Augustin nous en rapporte un exemple effrayant. Dans la ville où il était évêque, un jeune homme nommé Cyrille avait, comme tant d'autres, hélas! la malheureuse habitude de fréquenter les cabarets. Un jour qu'il revenait du lieu de ses débauches, il porta la fureur de la passion si loin qu'il attaqua sa mère elle-même qui était enceinte. Se voyant entre les mains de ce fils maudit, elle se débattit avec tant d'efforts qu'elle fit périr le pauvre enfant qu'elle portait. O mon Dieu, quel malheur! un enfant qui ne verra jamais le ciel par la fureur de ce malheureux libertin!... Cet infâme voyant qu'il ne pouvait pas gagner sa mère, se met à la poursuite d'une de ses sœurs, qui aima mieux se laisser poignarder que de consentir à son infâme désir. Le père, entendant un grand bruit, accourt pour délivrer sa fille. Le malheureux se

jette sur son père, le frappe à coups de couteau et le fait tomber à ses pieds. Une autre de ses sœurs court au secours de son père qu'elle voyait assassiner, le malheureux la poignarde aussi. O ciel! quelle horreur! quelle est la passion semblable à celle-ci? Saint Augustin ayant fait rassembler les fidèles à l'église pour leur faire part de cet événement, rapporte lui-même que tout le monde fondait en larmes, au récit d'un tel crime.

Voyez, M. F., quelle horreur de ce péché le Saint-Esprit veut vous inspirer, puisqu'il vous dit de ne pas même regarder le vin quand il brille dans le verre. Si vous le buvez avec excès, dit-il encore, il vous mordra comme un serpent, il vous empoisonnera comme un basilic. Voulez-vous, nous dit saint Basile, savoir ce que c'est que l'estomac d'un ivrogne, le voici : c'est un réservoir rempli de toutes les immondices du cabaret. Vous voyez ordinairement, dit-il, un ivrogne mener une vie languissante; il n'est capable de rien, sinon de ruiner sa santé, de manger son bien, de mettre sa famille à la misère : voilà tout ce dont il est capable. Il faut que cette passion soit bien déshonorante, puisque, le monde si corrompu qu'il soit, ne laisse pas que d'avoir un souverain mépris pour les ivrognes, et de les regarder comme des pestes publiques. Cela n'est pas bien difficile à comprendre : ne renferme-t-elle pas tout ce qui est capable de rendre un homme infâme et odieux aux yeux des païens même. N'est-il pas odieux, lorsque, par la négligence de ses affaires, il ruine sa famille et la met à la misère? N'est-il pas odieux par les scandales qu'il donne, par la turpitude de sa vie, et les injures qu'il débite aussi bien contre ses supérieurs que contre ses inférieurs; car un ivrogne n'a pas plus de respect pour les uns que pour les autres.

Vous conviendrez avec moi, M. F., qu'il n'en faudrait pas autant pour rendre une personne méprisable.

Écoutez-moi un instant encore, et vous le comprendrez mieux. Où trouverez-vous un père qui veuille donner sa fille à un ivrogne, s'il le connaît pour tel? Dès que vous lui en faites la proposition, il vous répond : « Si je voulais faire périr ma fille de chagrin, je le ferais; mais comme j'aime mes enfants, je préfère la garder avec moi toute ma vie. » D'ailleurs, M. F., où serait la fille qui voudrait consentir à prendre un jeune homme *qui roule* (1) les cabarets? — « J'aimerais mieux, vous dirait-elle, aller passer ma vie dans un bois que de prendre un abruti, qui, peut-être, dans son vin me tuera, comme on l'a vu bien souvent. » Dites-moi, M. F., quel est *le bourgeois* (2) qui voudrait confier le gouvernement de son domaine à un ivrogne, le charger de payer ses dépenses, de recevoir son argent? De *tous les cinq mille* vous n'en trouverez pas un qui y consente, et ils ont bien raison. Où est le juge qui voudrait recevoir en justice la déposition d'un ivrogne? Il le ferait chasser de son audience, et ordonnerait de le conduire dans son écurie, avec ses chevaux, ou même mieux avec ses pourceaux, s'il en avait. Où trouverez-vous un honnête homme, qui veuille paraître dans une auberge en la société d'un ivrogne? Si personne ne le connaît, il prendra peut-être patience; mais, s'il se croit reconnu d'une personne comme il faut, de suite il prend la fuite; ou, s'il ne le peut pas, il cherche mille détours pour faire entendre qu'il s'est trouvé dans cette compagnie sans le savoir. Voulez-vous dans une dispute lui faire de la peine, reprochez-lui de l'avoir vu en telle compagnie; c'est lui dire qu'il ne vaut

(1) Qui hante. — (2) Propriétaire.

pas mieux que cet ivrogne; et l'on suppose toutes sortes de mauvaises qualités à un ivrogne!

Saint Basile nous dit que si les bêtes étaient capables de connaître ce que c'est qu'un ivrogne, elles ne voudraient pas le souffrir en leur compagnie, elles croiraient se déshonorer. Un ivrogne ne se met-il pas au-dessous de la bête *la plus brute?* Voyez, en effet, une bête a des pieds pour aller où elle veut, où on l'appelle; mais un ivrogne n'en a point. Que de fois le trouvez-vous couché dans un chemin, semblable à un animal à qui l'on a coupé les quatre pieds. Si vous avez la charité de le relever, de suite il retombe, au point que vous êtes obligé ou de le laisser dans la boue, ou bien de le prendre sur vos épaules. N'est-ce pas la vérité? — Oui, sans doute, pensez-vous en vous-mêmes. — Une bête a des yeux pour voir, pour se conduire, pour aller à la maison de son maître, et se placer d'elle-même dans l'écurie qu'il lui a désignée. Un ivrogne n'a point d'yeux pour se conduire chez lui, il ne sait pas s'il doit prendre la droite ou la gauche; s'il est de vos voisins, il ne vous connaît pas seulement. Demandez-lui s'il est jour ou s'il est nuit, il n'en sait rien. Une bête a des oreilles pour entendre ce que son maître lui dit; elle ne peut pas lui répondre; mais elle le regarde pour montrer qu'elle comprend et qu'elle est prête à faire ce qu'il lui commande. Un chien voit-il son maître lui faire signe qu'il a perdu son mouchoir ou son bâton, il se met aussitôt en devoir d'aller le chercher, il le rapporte et témoigne à son maître la joie, le plaisir qu'il a de lui rendre service. Si vous trouvez un ivrogne étendu sur votre chemin, essayez de lui parler pendant des heures entières, il ne vous répondra pas seulement, tant ses oreilles sont bouchées, tant ses yeux sont obscurcis par

la fumée du vin. Si l'ivresse lui laisse encore la force d'ouvrir la bouche, il vous répondra une chose pour l'autre; et vous finirez par vous en aller, déplorant son malheureux penchant. Si, dans cet état, il a encore quelque connaissance, il n'y a sorte de saletés et d'infamies qu'il ne vomisse; vous lui verrez commettre des actions qui feraient rougir les païens s'ils en étaient témoins, et cela sans remords. Faut-il donner un dernier coup de pinceau pour vous faire mieux apprécier quelle est la valeur et quelles sont les belles qualités d'un ivrogne? je n'ajoute qu'un mot : c'est un démon d'impureté revêtu d'un corps, que l'enfer a vomi sur la terre, c'est le plus sale, le plus immonde de tous les animaux. Otez-lui son âme, et ce n'est plus que la dernière des bêtes que porte la terre.

Je crois qu'à présent, M. F., vous pouvez vous faire une idée de la grandeur du péché de l'ivrognerie. Nous le trouvons très-horrible, et cependant nous n'avons qu'une connaissance bien bornée de la malice du péché; je vous laisse à penser de quelle manière le bon Dieu, qui le connaît dans toute son étendue, doit le considérer! S'il n'était pas immortel, pourrait-il, sans mourir d'horreur, supporter la vue de ce vice qui le déshonore dans ses créatures, puisqu'elles sont, nous dit saint Paul, les membres de Jésus-Christ. N'allons pas plus loin, M. F., c'en est assez. Je vous dirai seulement qu'un impudique, quoique bien criminel, peut encore au moins, dans son péché, produire un acte de contrition qui le réconcilie avec le bon Dieu; mais pour un ivrogne, il est incapable de donner le moindre signe de repentir. Bien loin de connaître l'état de son âme, il ne sait pas même s'il est au monde; de sorte que, M. F., mourir dans l'ivresse ou mourir en réprouvé, c'est une même chose.

Nous disons, M. F., qu'un ivrogne est tout à fait incapable de travailler à son salut, comme vous allez le voir. Il faudrait, pour qu'il sortît de son état, qu'il pût en sentir toute l'*horribilité*. Mais, hélas! il n'a point de foi; il ne croit que très-faiblement les vérités que l'Église nous enseigne. Il faudrait qu'il recourût à la prière; mais il n'en fait presque point, ou bien s'il les fait, c'est en s'habillant ou en se déshabillant, ou encore il se contentera de faire le signe de la croix, tant bien que mal, en se jetant sur son lit comme un cheval sur son fumier. Il faudrait qu'il usât des sacrements, qui sont, malgré le mépris qu'en font les impies, les seuls remèdes que la miséricorde de Dieu nous présente pour nous attirer à lui. Mais, hélas! il ne connaît ni les dispositions qu'il faut apporter pour les recevoir dignement, ni même le plus nécessaire de ce qu'il faut savoir pour être sauvé. Si vous voulez l'interroger sur son (état), il n'y comprend rien, il vous répond une chose pour l'autre. Si, dans un temps de jubilé, ou de mission, il veut sauver les apparences, il se contentera de dire seulement la moitié de ses péchés; et, avec les autres, il va à la sainte table, c'est-à-dire, il va commettre un sacrilège; cela lui suffit. Mon Dieu, quel état est celui d'un ivrogne! qu'il est difficile d'en pouvoir sortir! M. F., si vous preniez la peine de considérer le maintien d'un ivrogne à l'église, vous penseriez qu'il est semblable à un athée qui ne croit rien; vous le voyez venir le dernier, ou bien sortir, afin de se délasser un peu, chercher quelques-uns de ses semblables pour l'accompagner au cabaret, pendant que les autres sont à entendre la sainte Messe.

Le prophète Isaïe nous dit que les ivrognes sont des créatures inutiles sur la terre pour le bien; mais qu'elles sont très-dangereuses pour le mal. Pour nous en con-

vaincre, M. F., entrez dans un cabaret, que saint Jean Climaque appelle la boutique du démon, l'école où l'enfer débite et enseigne sa doctrine, le lieu où l'on vend les âmes, où les ménages se ruinent, où les santés s'altèrent, où les disputes commencent et où les meurtres se commettent. Hélas! autant de choses qui font horreur à ceux qui n'ont pas encore perdu la foi. Qu'y entend-on? Vous le savez bien mieux que moi : blasphêmes, jurements, imprécations, paroles sales. Et que d'actions honteuses que l'on ne ferait pas partout ailleurs!...

Voyez, M. F., ce pauvre ivrogne! Il est plein de vin et sa bourse est vide. Il se jette sur un banc ou sur une table; le lendemain il est étonné de se trouver dans un cabaret, tandis qu'il se croyait chez lui. Il s'en va après avoir dépensé tout son argent, et souvent il est obligé de laisser (en gage) son chapeau ou ses *habillements* avec un billet, afin de pouvoir emporter son corps avec le vin qu'il a bu. Quand il rentre, sa pauvre femme et ses enfants, qu'il a laissés sans pain, avec leurs seuls yeux pour pleurer, sont obligés de vite prendre la fuite, sinon ils vont être maltraités, comme s'ils étaient la cause de la dépense de son argent et des mauvaises affaires qu'il a faites. Mon Dieu, que l'état d'un ivrogne est déplorable!

Le concile de Mayence a bien raison de nous dire qu'un ivrogne transgresse les dix commandements de Dieu. Si vous voulez vous en convaincre, examinez-les les uns après les autres, et vous verrez qu'un ivrogne est capable de faire tout ce que les commandements de Dieu nous défendent. Je ne veux pas entrer dans ce détail qui serait trop long. Saint Jean Chrysostome dit, en s'adressant au peuple de la ville d'Antioche : « Prenez bien garde, mes enfants, de ne pas vous laisser aller à

l'ivrognerie; parce que ce péché dégrade (l'homme) d'une manière si épouvantable, qu'il le met au-dessous de la bête brute privée de raison. Oui, continue-t-il, les ivrognes sont véritablement les amis du démon; là où sont les ivrognes, sont les démons en grand nombre. » Hélas! M. F., ne faut-il pas que ce péché soit horrible aux yeux de Dieu, pour qu'il le punisse d'une manière si effrayante, même dès ce monde. En voici un exemple frappant. Nous lisons dans l'Écriture sainte que le roi Balthasar avait fait pour recevoir les grands de sa cour un splendide festin, qui surpassait tous ceux qu'il leur avait offert durant son règne. Il avait fait chercher dans tout son royaume les vins les plus délicieux. Quand ses convives furent assemblés, et que, se faisant gloire de boire à longs traits, le sang commençait à s'échauffer et l'impudicité à s'allumer; nous pouvons bien dire que l'un ne va pas sans l'autre : quand déjà ils se plongeaient dans la volupté, tout à coup, parut devant la face du roi, une main *sans corps*, écrivant sur la muraille certains mots qui étaient la condamnation de ce roi, sans qu'il le connût. Hélas! M. F., que l'homme le plus fier, le plus orgueilleux et le plus féroce, est peu de chose dans un *accident* semblable, ou plutôt dans le moindre accident! Balthasar en fut si épouvanté, prit un si grand tremblement, que les jointures de ses reins se brisaient et ses genoux se heurtaient l'un contre l'autre. Tous les convives furent en proie à la même terreur et semblaient être demi-morts. Le roi s'empressa de faire chercher quelqu'un qui pût lui faire comprendre la signification de ces mots; mais personne n'y comprenait rien. Alors il ordonna de faire venir tous ses devins, c'est-à-dire ses faux prophètes. Chacun voulait savoir, mais sans y parvenir. Enfin on dit au roi que Daniel, le prophète du

Seigneur, pouvait seul lui en donner la signification. Comme il désirait vivement connaître le sens de ces paroles, il commanda de l'amener sur-le-champ. Le prophète se rend sans résistance auprès du roi, qui le reçoit avec beaucoup de respect, et lui demande l'explication de ces mots, en lui offrant plusieurs présents. Le prophète les refuse. « Prince, lui dit-il, écoutez. Voici ce que veulent dire ces trois mots MANÉ, THÉCEL, PHARÈS. Le premier, que vos jours sont comptés et que vous êtes à la fin de votre vie et de votre règne; le second, que vous avez été pesé et trouvé trop léger; le troisième, que votre royaume sera divisé entre les Mèdes et les Perses. » Ainsi le roi entendit de la bouche même du prophète la sentence de condamnation qui lui annonçait la fin de toutes ses débauches. Remarquez-le bien, ceci se passait au moment où ce malheureux buvait avec ses convives, dans les vases sacrés enlevés par son père dans le pillage du temple de Jérusalem; pendant qu'ils se remplissaient le corps de vin, et qu'ils se plongeaient dans les plus sales voluptés. O mon Dieu! quel coup de foudre de votre colère! Mais il n'en fut pas quitte pour la peur, comme on dit communément : tout arriva comme le prophète l'avait prédit. Le roi fut massacré, et son royaume fut partagé entre les Mèdes et les Perses. Malgré cet avertissement capable de convertir tout autre pécheur, ce malheureux ne fut qu'endurci; car il ne paraît pas qu'il ait donné le moindre signe de repentir. Selon toute apparence, de sa *crapule* et de sa *frayeur* il descendit en enfer. Ce qui nous montre combien il est difficile à un ivrogne de se convertir.

Voyez encore Holopherne, ce fameux orgueilleux, qui se faisait gloire de se remplir de vin jusqu'à *regorger*, en présence de la belle Judith. Ce fut précisément dans son

ivresse qu'elle lui coupa la tête. Oh ! M. F., quelle funeste passion ! qui pourrait en comprendre la tyrannie et s'y abandonner? Non, M. F., une personne qui s'abandonne à l'ivrognerie n'a plus de réserve, pas même pour ses parents, comme nous l'avons dit. Mais pour bien vous le graver dans le cœur, en voici un exemple qui n'est pas moins effrayant. L'histoire rapporte qu'un père avait un fils, qui, encore tout jeune, avait l'habitude d'aller assez souvent dans les cabarets. Un jour, le voyant revenir de ce lieu de malheur, et remarquant qu'il avait un peu trop bu, le père voulut lui représenter combien il était honteux pour lui, qui n'était encore qu'un enfant, d'aller dans les cabarets où l'on commet le mal et où l'on ne fait jamais le bien ; qu'il ferait beaucoup mieux de fuir ces lieux où se perdaient sa réputation et son argent, et que, s'il voulait continuer, il se verrait chassé par son père. Ce jeune homme entendant ces paroles, entra dans une si grande colère, qu'il courut sur son père, et, le frappant de coups de couteau, le poignarda et le renversa à ses pieds tout couvert de sang. Dites-moi, M. F., auriez-vous jamais pu penser que l'ivrognerie pût porter l'homme à de tels excès?

Ainsi l'ivrogne ne commet pas seulement le péché de gourmandise ; mais il devient capable, par ce péché, de se livrer à tous les crimes. Si je ne craignais pas d'être trop long, je vous le montrerais si clairement que vous n'en sauriez douter. Après cela, M. F., il n'est pas nécessaire de vous dire combien vous devez redouter l'ivrognerie, et fuir ceux qui s'y livrent. Ah ! qu'il est à craindre que ceux qui en sont atteints ne s'en corrigent jamais !

Cependant, M. F., comme la miséricorde du bon Dieu est infinie, et qu'il veut sauver les ivrognes comme les autres hommes, quoique leur conversion soit bien dif-

ficile; s'ils voulaient se prêter à la grâce qui leur est donnée pour se corriger, ils viendraient à bout de se tirer de cet abîme. La première chose qu'ils doivent faire, c'est de fuir les ivrognes et les cabarets : cette condition leur est absolument nécessaire pour revenir au bon Dieu. Le second moyen, c'est d'avoir recours à la prière, afin de toucher le cœur de Dieu et de regagner son amitié. Le troisième, c'est d'avoir un grand respect pour les choses saintes, de ne jamais mépriser rien de ce qui a rapport à la religion. Le quatrième, d'avoir recours aux sacrements où tant de grâces nous sont accordées : c'est le moyen dont tous les pécheurs se sont servis pour revenir au bon Dieu, aussi bien les ivrognes que les autres.

Saint Augustin raconte, d'après le récit même de sa mère, qu'elle avait failli se damner en faisant *la petite gourmande, dans le vin.* Elle épiait le moment où personne ne la voyait, et alors elle tâchait de *se contenter* (1). Mais une servante qui l'avait aperçue quelquefois, et à laquelle il lui arriva un jour de déplaire, lui dit qu'elle était une petite *ivrognesse.* Ce mot lui fut tant à cœur, elle en eut une si grande confusion, que, dans son repentir, elle en pleura longtemps. Elle alla aussitôt se confesser de cette faute, qu'elle n'avait jamais osé dire à son confesseur, tant elle regardait ce péché comme infâme et honteux, quoiqu'elle eût douze ans à peine. Elle s'en corrigea si bien avec la grâce du bon Dieu, qu'elle n'y retomba plus de toute sa vie, et elle vécut d'une manière si exemplaire, qu'elle est devenue grande sainte. Nous voyons que le bon Dieu, pour lui faire expier son péché, permit qu'elle épousât un homme ivrogne et brutal qui lui fit essuyer mille mauvais traitements. Son fils

(1) Se satisfaire.

Augustin, jusqu'à l'âge de trente-deux ans, ne fut pas moins ivrogne que son père. Sainte Monique reconnaissant que le bon Dieu permettait cela pour qu'elle satisfît à sa justice, supporta si bien cette épreuve qu'on ne lui entendit jamais faire à personne la moindre plainte. Elle eut enfin le bonheur de voir son mari et son fils Augustin se convertir. Vous voyez, M. F., que le bon Dieu tend la main et donne la grâce à ceux qui la lui demandent, avec un vrai désir de sortir du péché, pour ne plus vivre que pour lui.

Mais un autre exemple va vous faire plaisir, car il vous montrera que les ivrognes, quoique bien misérables, peuvent encore se sauver; et que ceux qui ne se convertissent pas de leurs mauvaises habitudes, et croient qu'ils ne pourront pas se corriger, se trompent bien. Il est rare de trouver un trait qui convienne mieux à notre sujet. Dans un village près de Nîmes, il y avait un paysan nommé Jean. Dès sa jeunesse, il s'était tellement adonné à l'ivrognerie, qu'il était presque continuellement dans le vin, et passait généralement pour le plus grand ivrogne du pays. Le curé de la paroisse ayant fait venir des missionnaires, pour instruire ses paroissiens, pensa qu'il fallait leur faire connaître ce pécheur, de crainte qu'il ne les trompât. Cette sage précaution du pasteur parut d'abord inutile; car, non-seulement le paysan ne se présenta à aucun missionnaire, mais encore il n'assista à aucun des exercices de la mission. Deux jours avant qu'elle fût finie, il s'avisa d'aller entendre un sermon sur l'enfant prodigue ou sur la miséricorde de Dieu, qui fut prêché par M. Castel, prêtre de Nîmes, l'un des missionnaires qui avait le plus de talent et de zèle. Ce discours écrit avec une noble simplicité, mais prononcé avec beaucoup de force et d'onction, fit la plus vive

impression sur le nouvel auditeur. Il reconnut son portrait dans la peinture qu'on fit des désordres de l'enfant prodigue; il vit dans la bonté de son père, une image touchante de celle de Dieu, et plein, tout à la fois, de repentir et de confiance, il dit : A l'exemple du jeune homme prodigue de l'Evangile, je sortirai enfin de la malheureuse habitude où je croupis depuis si longtemps; j'irai me jeter aux pieds de ce Dieu de miséricorde qu'on vient de me représenter comme le plus tendre de tous les pères. Sa résolution ne fut pas moins efficace que prompte. Dès le lendemain, il va trouver ce même M. Castel dont il avait entendu le sermon, et en l'abordant il lui dit, les yeux mouillés de larmes : Vous voyez ici le plus grand pécheur qu'il y ait sur la terre. Vous dites que la miséricorde de Dieu est encore plus grande que nos péchés; pour en attirer sur moi les salutaires effets, je viens vous prier d'avoir la charité d'entendre ma confession. Ah! ne me le refusez pas, mon père, je vous en conjure; vous me feriez tomber dans le désespoir. Je ne puis plus soutenir le poids de mes remords, et je ne serai tranquille que lorsque vous m'aurez réconcilié avec le bon Dieu que j'ai tant offensé. Le missionnaire fut d'autant plus touché et surpris de ce discours, qu'il reconnut dans son interlocuteur le *fameux* ivrogne dont le curé lui avait parlé. Il s'attendrit avec lui, l'embrassa tendrement, et lui montra les mêmes sentiments que le père de l'enfant prodigue avait témoigné à son fils; mais, en même temps, il lui représenta avec bonté qu'il était trop tard, qu'il était presque à la veille de son départ, et qu'il craignait bien de n'avoir pas le temps de lui accorder ce qu'il demandait. Ah! s'il en est ainsi, lui répondit le paysan en sanglotant, c'en est fait, je suis perdu. Quand vous me connaîtrez mieux, peut-être, aurez-vous pitié de moi.

Faites-moi donc la grâce de m'entendre, et que j'aie, au moins, la consolation de me confesser. Le missionnaire se rendit à ce désir, et le paysan fit sa confession aussi bien qu'il lui fut possible. Il accompagna l'accusation de ses péchés de tant de larmes et d'un si vif repentir; il résista avec tant de courage aux conseils prudents qu'on lui donnait, de ne pas entièrement renoncer au vin, à cause de sa santé, et d'en user seulement plus rarement et plus sobrement; il protesta si fortement que jamais rien ne pourrait le réconcilier avec ce cruel ennemi, qui avait donné la mort à son âme, et qu'il en aurait horreur toute sa vie, que le missionnaire, le voyant si bien disposé, lui donna l'absolution, en lui recommandant fortement de persévérer dans les bons sentiments que le bon Dieu lui avait inspirés. Ce grand pécheur le lui promit, et la suite prouvera que son repentir avait été sincère. Cinq ou six mois après la mission, une des sœurs de Jean fit un voyage à Nîmes. Elle rencontra le missionnaire qui fut bien curieux de savoir si son fameux ivrogne Jean avait persévéré. Vous venez, sans doute, de votre village, lui dit-il, pouvez-vous me donner des nouvelles du brave Jean? Ah! monsieur, lui répondit cette femme, nous vous avons de grandes obligations; vous en avez fait un saint. Depuis que vous avez quitté notre pays, non-seulement ses anciens amis n'ont pas pu l'entraîner dans les cabarets; mais il ne nous a pas été possible de lui faire boire une seule goutte de vin. Non, non, nous dit-il, quand nous lui en parlons, il a été mon plus grand ennemi, je ne me réconcilierai jamais avec lui; ne m'en parlez plus. Le missionnaire ne put entendre ces paroles sans verser des larmes, tant il eut de joie de savoir que ce pécheur converti avait eu le bonheur de persévérer. Toutes les fois qu'il racontait ce trait, il avait coutume

d'ajouter qu'après une telle conversion, l'on ne devrait jamais désespérer des plus grands pécheurs, si le pécheur veut corrèspondre à la grâce que le bon Dieu accorde à tous pour les sauver.

II. Nous allons voir, M. F., que les pécheurs, c'est-à-dire les ivrognes, n'ont point de prétextes qui justifient leurs excès. Saint Augustin nous dit que, quoique l'ivrognerie soit condamnée par tout le monde, cependant chacun croit pouvoir s'en excuser. Si vous demandez à un homme pourquoi il s'est mis dans le vin, il vous répondra, sans se *tourmenter* (1), qu'un ami est venu le voir; qu'ils sont allés au cabaret, et que, s'ils ont trop bu, ce n'est que par complaisance. — C'est par complaisance! mais, ou cet ami est un bon chrétien ou c'est un impie. S'il est bon chrétien, vous l'avez grandement scandalisé en le pressant de boire, et en passant votre temps dans un cabaret. Peut-être même était-ce pendant la sainte messe ou pendant les vêpres!..... Eh! quoi, mon frère, vous étiez entrés deux personnes raisonnables dans le cabaret, et vous en êtes sortis moins raisonnables que deux bêtes brutes! Croyez-moi, mon ami, si vous aviez gardé votre ami chez vous un moment, et que, n'ayant point de vin, vous lui eussiez offert de l'eau; vous lui auriez fait beaucoup plus de plaisir qu'en lui faisant vendre son âme au démon. Si cet ami est un mauvais chrétien ou un impie sans religion, vous ne devez pas aller avec lui, vous devez le fuir. — Mais, me direz-vous, si je ne le fais pas boire, et si je ne le mène pas au cabaret, *il me voudra mal*, il me traitera d'avare. — Mon ami, c'est un grand bonheur d'être méprisé des méchants,

(1) Se troubler.

parce que cela prouve qu'on ne leur ressemble pas. Vous devez leur servir d'exemple. Saint Augustin nous dit : Eh ! quoi, misérable, vous vous êtes mis dans le vin pour être l'ami d'un ivrogne, d'un impie, d'un libertin ; tandis que vous devenez l'ennemi de Dieu même ! Oh malheureux ! quelle indigne préférence ! Vous voyez donc, M. F., vous n'avez rien qui puisse vous excuser : vous vous mettez dans le vin, parce que votre gourmandise vous y entraîne. Quelques-uns vous disent qu'ils ont l'habitude d'aller au cabaret pour boire avec les autres ; mais que, si copieusement qu'ils boivent, jamais le vin ne trouble leur raison. Mon ami, vous vous trompez. Quoique le vin ne vous trouble pas, dès que vous en buvez plus qu'il ne vous est nécessaire, vous êtes aussi coupable, en vous-même, que si vous aviez perdu la raison; il n'y a qu'un petit scandale de moins. Et encore vous n'êtes pas moins, aux yeux du public, un pilier de cabaret. Ecoutez ce que nous dit le prophète Isaïe : Malheur à vous qui avez la tête assez forte pour boire avec excès, qui vous faites gloire d'enivrer les autres : vous vous enivrez vous-même. En voici qui vous disent encore : C'est pour faire un marché, pour donner ou pour recevoir de l'argent. — Hélas ! mon ami, je ne veux pas vous prouver combien de ceux qui sont dans le vin font des marchés tout de travers. On leur fait signer des quittances sans qu'ils aient l'argent, ou s'ils l'ont reçu, on tâche bien vite de le leur reprendre. D'ailleurs comment voulez-vous connaître ce que vous faites ? vous ne vous connaissez pas vous-même.

Quelle conclusion devons-nous tirer de tout cela, M. F.? la voici. C'est de rentrer sérieusement en nous-mêmes, comme le Seigneur nous le dit par la bouche du prophète Joël : Réveillez-vous, dit-il, ivrognes, parce que toutes sortes de malheurs vous attendent. Pleurez et criez, à la

vue des châtiments que la juste colère de Dieu vous prépare dans les enfers, à cause de votre ivrognerie. Réveillez-vous, malheureux, aux clameurs de cette pauvre femme que vous avez maltraitée après avoir mangé son pain; réveillez-vous, ivrognes, aux cris de ces pauvres enfants que vous réduisez à la mendicité ou que vous mettez dans le cas de mourir de faim. Ecoutez, infâme ivrogne, ce voisin qui vous demande l'argent qu'il vous a prêté, et que vous avez mangé en débauches et dans les cabarets. Il en a besoin pour nourrir sa femme et ses enfants, qui pleurent la misère que votre ivrognerie leur a causée. Ah! malheureux pécheurs, qu'aviez-vous promis au bon Dieu quand il vous a reçu pour son enfant? Vous lui avez promis de le servir, de ne plus retomber dans ces désordres. Qu'avez-vous fait dans votre ivresse? Hélas! vous avez révélé des secrets qu'on vous avait confiés et que vous ne deviez jamais dire. Vous avez commis un nombre infini de *turpidités* qui font horreur à tout le monde. Qu'avez-vous fait en vous livrant à l'ivrognerie? Vous avez ruiné votre réputation, votre fortune, votre santé et vous avez rendu votre famille si misérable, que, peut-être pour vivre, s'abandonnera-t-elle à toutes sortes de désordres. Vous êtes devenu vous-même un homme de rien, la fable et l'opprobre de vos voisins, qui, maintenant, ne vous regardent plus qu'avec mépris et horreur. Qu'avez-vous fait de votre âme, de cette âme si belle, que Dieu seul la surpasse en beauté? Vous l'avez rendue toute charnelle, toute défigurée par vos excès.

Qu'avez-vous perdu par votre ivrognerie? Hélas! mon ami, vous avez perdu le plus grand de tous les biens, vous avez perdu le ciel, un bonheur éternel, des biens infinis; vous avez perdu votre pauvre âme qui avait été rachetée par le sang adorable de Jésus-Christ. Ah! disons plus en-

core : Vous avez perdu votre Dieu, ce tendre Sauveur, qui n'a vécu que pour vous rendre heureux pendant toute l'éternité. Oh! quelle perte! Qui pourra la comprendre et y être insensible! Quel malheur est comparable à celui-là?

Mais qu'avez-vous mérité? Hélas! rien autre chose que l'enfer, pour y être brûlé pendant toute l'éternité. Vous avez mérité, mon ami, d'être placé sur la table des démons où vous allez nourrir et entretenir la fureur qu'ils ont contre Jésus-Christ lui-même. Vous allez être cette victime sur laquelle la juste colère de Dieu s'appesantira pendant des siècles sans fin !... Convenez avec moi que peut-être jamais vous n'auriez pu vous former une idée de la grandeur du péché d'ivrognerie, de l'état où il réduit celui qui le commet, des maux qu'il lui attire pendant sa vie et des châtiments qu'il lui prépare pour l'éternité. Qui ne serait touché de tant de maux, M. F.? Pleurez, malheureux ivrognes, vos déréglements et tous les mauvais exemples que vous avez donnés, au lieu d'en rire comme vous le faites. Poussez des cris vers le ciel, pour demander miséricorde, pour essayer, si le Seigneur voudra encore avoir pitié de vous. Prions le bon Dieu qu'il nous préserve de ce malheureux péché, qui semble nous mettre presque dans l'impossibilité de nous sauver. Pour cela, n'aimons que Dieu seul, c'est le bonheur que je vous souhaite.

XXI[E] DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Sur la Colère.

Tenens suffocabat eum, dicens : Redde quod debes.
L'ayant pris à la gorge, il lui dit : Rends-moi ce que tu dois. (*S. Matthieu*, XVIII, 28.)

Que les sentiments de l'homme sont différents de ceux de Dieu! Ce misérable, qui venait de recevoir la remise de tout ce qu'il devait à son maître, bien loin d'être touché de reconnaissance, et d'être prêt à user de la même indulgence à l'égard de son frère, l'aperçoit à peine qu'il entre en fureur, ne se possède plus, lui saute à la gorge et semble vouloir l'étrangler. L'autre a beau se jeter à ses pieds pour lui demander grâce, rien ne le touche et rien ne l'arrête. Il faut qu'il épuise sa fureur contre ce pauvre malheureux, et le fait traîner en prison jusqu'à ce qu'il lui ait payé sa dette. Telle est, M. F., la conduite des gens du monde. Dieu nous est représenté par le maître. S'il nous remet volontairement tout ce que nous devons à sa justice, s'il nous traite avec tant de bonté et de douceur, c'est afin qu'à son exemple, nous nous comportions de la même manière envers nos frères. Mais un homme ingrat et

fougueux a bientôt oublié tout ce que son Dieu a fait pour lui. Pour un rien, on le verra se livrer à toute la fureur d'une passion si indigne d'un chrétien, si outrageante à un Dieu de douceur et de bonté. Craignons, M. F., une passion si mauvaise, si capable de nous éloigner de Dieu, et de nous faire passer à nous et à ceux qui nous environnent une vie malheureuse. Je vais donc vous montrer : 1° combien la colère outrage Dieu; 2° combien elle est indigne d'un chrétien.

I. Je ne veux pas vous parler de ces petites impatiences, de ces murmures qui sont si fréquents. Vous savez que toutes les fois que vous ne les repoussez pas, vous offensez Dieu. Quoique ce ne soit pas pour l'ordinaire des péchés mortels, il ne faut pas manquer de vous en accuser. Si vous me demandez ce que c'est que la colère, je vous répondrai que c'est un mouvement violent, impétueux de l'âme, qui repousse avec *instance* ce qui lui déplaît. Si nous ouvrons les livres saints, où sont contenues les actions des hommes qui ont fait l'admiration du ciel et de la terre, partout nous y voyons qu'ils ont toujours eu en horreur ce maudit péché, et qu'ils l'ont regardé comme une marque de réprobation. Cependant, je vous dirai avec saint Thomas, qu'il y a une sainte colère, qui vient du zèle que nous avons pour soutenir les intérêts de Dieu. On peut quelquefois, nous dit-il, se fâcher sans offenser Dieu, selon ces paroles du Roi-Prophète : « Mettez-vous en colère; mais ne péchez pas. » Il y a donc une colère juste et raisonnable, que l'on peut plutôt appeler zèle que colère. L'Écriture sainte nous en montre un grand nombre d'exemples. Nous y lisons que Phinées, qui était un homme craignant le Seigneur et soutenant ses intérêts, entra dans une sainte colère à la vue

du scandaleux péché d'un juif avec une Madianite, et les perça d'un coup d'épée. Non-seulement il n'a pas offensé le Seigneur par la mort de ces deux abominables, mais au contraire, il fut loué de son zèle à venger les outrages qu'on lui faisait. Telle fut aussi la conduite de Moïse. Indigné de ce que les Israélites avaient adoré un veau d'or, en mépris du vrai Dieu, il en fit tuer vingt-trois mille pour venger le Seigneur, et cela, par les ordres de Dieu lui-même. Telle fut encore celle de David qui, dès le matin, déclarait la guerre à tous ces grands pécheurs qui passaient leur vie à outrager son Dieu (1). Telle fut enfin celle de Jésus-Christ lui-même, quand il alla dans le temple pour en chasser ceux qui y vendaient et achetaient, leur disant : « Ma maison est une maison de prière et vous en faites une caverne de voleurs. » Telle doit être la colère d'un pasteur qui a le salut de ses paroissiens à cœur et la gloire de son Dieu. Si un pasteur reste muet en voyant Dieu outragé et les âmes s'égarer, malheur à lui ! S'il ne veut pas se damner, il faut que, s'il y a quelques désordres dans sa paroisse, il foule aux pieds le respect humain et la crainte d'être méprisé ou haï de ses paroissiens; et serait-il sûr d'être mis à mort après être descendu de chaire, cela ne doit pas l'arrêter. Un pasteur qui veut remplir son devoir doit toujours avoir l'épée à la main pour défendre les innocents, et poursuivre les pécheurs jusqu'à ce qu'ils soient revenus à Dieu; cette poursuite ne doit cesser qu'à sa mort. S'il ne se comporte pas de cette manière, c'est un mauvais prêtre, qui perd les âmes au lieu de les conduire à Dieu. Si vous voyiez arriver quelque scandale dans votre paroisse, et que vos pasteurs ne disent rien : mal-

(1) Psaume c, v. 8.

heur à vous, parce que Dieu vous a puni en vous envoyant de tels pasteurs.

Je dis donc que toutes ces colères ne sont que de saintes colères, louées et approuvées de Dieu même. Si toutes vos colères étaient de cette nature, l'on ne pourrait que vous en louer. Mais quand nous réfléchissons un peu sur tout ce qui se passe dans le monde, quand nous entendons tous ces bruits, voyons ces dissensions qui règnent entre les voisins et les voisines, les frères et les sœurs : nous n'y reconnaissons qu'une passion fougueuse, injuste, vicieuse et déraisonnable, dont il est nécessaire de vous montrer les pernicieux effets; afin de vous en faire concevoir toute l'horreur qu'elle mérite. Écoutez ce que nous dit le Saint-Esprit : L'homme en se mettant en colère, non-seulement perd son âme et son Dieu, mais encore il abrège ses jours. Je vais vous le prouver par un exemple frappant. Nous lisons dans l'histoire de l'Église que l'empereur Valentinien, en recevant les députés des Quades, entra dans une colère si épouvantable qu'il en perdit la respiration et mourut sur-le-champ. O mon Dieu ! quelle horreur ! quelle passion détestable et monstrueuse ! elle donne la mort à celui qui l'enfante ! Je sais bien que l'on ne se livre pas souvent à de tels excès ; mais combien de femmes enceintes, par la colère à laquelle elles se livrent, font périr leurs pauvres enfants, avant de leur avoir donné le jour et le baptême ! Ces malheureux n'auront donc jamais le bonheur de voir le bon Dieu ! Au jour du jugement nous les verrons perdus : ils n'iront jamais au ciel ! Et la colère seule d'une mère en sera la cause ! Hélas ! ces pauvres enfants vont souvent s'écrier dans l'enfer : Ah ! maudit péché de colère, que tu nous as privés de biens !... c'est toi qui nous a ravi le ciel; c'est toi qui nous a con-

damnés à être dévorés par les flammes! O mon Dieu! que ce maudit péché nous a ravi de grands biens! Adieu beau ciel, nous ne te verrons jamais; ah! quel malheur!... O mon Dieu! une femme qui se serait rendue coupable d'un tel crime, pourrait-elle bien vivre sans verser jour et nuit des torrents de larmes, et ne pas se dire à chaque instant: Malheureuse, qu'as-tu fait? où est ton pauvre enfant? tu l'as jeté en enfer. Hélas! quels reproches pour le jour du jugement, lorsque tu le verras venir te demander le ciel! Ce pauvre enfant va se jeter sur sa mère avec une fureur affreuse. Ah! mère! lui dira-t-il, maudite mère! rends-moi le ciel; c'est toi qui me l'a ravi! Ce beau ciel que je ne verrai jamais, toute l'éternité je te le demanderai; ce beau ciel que la colère d'une mère m'a fait perdre!... O mon Dieu! quel malheur! Et cependant que le nombre de ces pauvres enfants est grand! — Une femme enceinte doit, en se confessant d'un péché de colère, ne jamais manquer, si elle (veut) se sauver, de déclarer son état; parce que, au lieu d'un péché mortel, il peut y en avoir deux. Si vous ne faites pas cela, c'est-à-dire, si vous ne dites pas cette circonstance, vous devez bien douter pour vos confessions. De même, un mari qui aurait fait mettre en colère sa femme, doit s'accuser de cette circonstance; ainsi que tous ceux qui se sont rendus coupables de la même faute. Hélas! qu'il y en a peu qui s'accusent de cela! Mon Dieu, que de confessions mauvaises!

Le prophète Isaïe nous dit que l'homme en colère est semblable à une eau agitée par la tempête. Belle comparaison, M. F... En effet, rien ne représente mieux le ciel que la mer quand elle est calme; c'est un grand miroir dans lequel les astres semblent se reproduire; mais aussi, dès que l'orage en a troublé les eaux, toutes

ces images célestes disparaissent. Ainsi, l'homme qui a le bonheur de conserver la patience et la douceur est, dans ce calme, une image sensible de Dieu. Mais la colère, les impatiences n'ont pas plus tôt détruit ce calme, que l'image de la divinité disparaît. Cet homme cesse dès lors d'être l'image de Dieu pour être celle du démon. Il en redit les blasphêmes, en représente la fureur. Quelles sont les pensées du démon? Ce ne sont que pensées de haine, de vengeance, de division : telles sont celles d'un homme en colère. Quelles sont les expressions du démon? Ce ne sont que malédictions et jurements. Si j'écoute un homme en colère, je n'entends autre chose de sa bouche que jurements et malédictions. O mon Dieu! quelle triste compagnie que celle d'une personne qui est sujette à la colère! Voyez une pauvre femme qui a un mari de cette sorte : si elle a la crainte de Dieu, et veut lui éviter des offenses et à elle les mauvais traitements, elle ne peut *lever la langue* (1), quand même elle en aurait le plus grand désir du monde. Il faut qu'elle se contente de gémir et de pleurer en secret; afin de ne point faire mauvais ménage, ni donner scandale. Mais, me dira un homme emporté, pourquoi me tient-elle tête? on sait bien que je suis vif. — Vous êtes vif, mon ami, mais croyez-vous que les autres ne le soient pas aussi bien que vous? Dites donc plutôt que vous n'avez point de religion, et vous direz ce que vous êtes. Est-ce qu'une personne qui a la crainte de Dieu ne doit pas savoir gouverner ses passions, au lieu de se laisser gouverner par elles?

Hélas! si j'ai dit qu'il y a des femmes malheureuses parce qu'elles ont des maris emportés; il y a des maris

(1) Dire un seul mot.

qui ne sont pas moins malheureux, avec des femmes qui ne sauront jamais leur dire un mot de bonne grâce, qu'un rien emporte et met hors d'elles-mêmes. Mais quel malheur dans un ménage, lorsque ni l'un ni l'autre ne veulent plier; ce n'est plus que disputes, que colères et malédictions. O grand Dieu! n'est-ce pas là véritablement un enfer anticipé? Hélas! à quelle école sont ces pauvres enfants? quelles leçons de sagesse et de douceur reçoivent-ils? Saint Basile nous dit que la colère rend l'homme semblable au démon, parce qu'il n'y a que le démon qui soit capable de se livrer à ces sortes d'excès. Une personne dans cet état est semblable à un lion en fureur, dont le rugissement fait mourir d'effroi les autres animaux. Voyez Hérode : parce que les rois Mages l'avaient trompé, il entra dans une telle colère, ou plutôt dans une telle fureur, qu'il fit égorger tous les petits enfants de Bethléem et des environs. Il ne se contenta pas de ces horreurs; il fit encore poignarder sa femme et ses enfants. Hélas! combien de pauvres enfants sont estropiés pour leur vie, par les mauvais coups qu'ils on reçus de leurs parents, dans ces transports de colère. Mais j'ajoute que la colère ne marche presque jamais seule : elle est toujours accompagnée de beaucoup d'autres péchés, comme nous allons le voir.

II. La colère entraîne avec elle les jurements, les blasphêmes, les reniements de Dieu, les malédictions, les imprécations. Saint Thomas nous dit que jurer est un péché si grand, si affreux aux yeux de Dieu, que jamais nous ne pourrons comprendre l'outrage qu'il lui fait. Ce péché n'est pas comme les autres, dont la légèreté de matière ne fait souvent qu'un péché véniel. Dans les jurements, plus la matière est légère, plus le

péché est grand; puisque c'est un plus grand mépris, et une plus grande profanation du saint nom de Dieu. Le Saint-Esprit nous assure que la maison de l'homme qui est accoutumé à jurer, sera remplie d'iniquité, et que les châtiments de Dieu n'en sortiront pas jusqu'à ce qu'elle soit détruite. Peut-on bien entendre sans frémir ces malheureux, qui osent porter leur fureur jusqu'à jurer le saint nom de Dieu, ce nom adorable que les anges ont tant de joie à répéter sans cesse : Saint, saint, saint, le grand Dieu des armées! (qu'il) soit béni dans tous les siècles des siècles! Si l'on réfléchissait bien en employant sa langue, que c'est un instrument donné de Dieu pour le prier, pour chanter ses louanges; que cette langue a été arrosée par le sang précieux de Jésus-Christ; que, tant de fois, elle a servi de reposoir au Sauveur lui-même, pourrait-on s'en servir pour outrager un Dieu si bon, et pour profaner un nom si saint et si respectable!..

Voyez quelle horreur les saints avaient des jurements. Saint Louis, roi de France, avait fait une loi portant que celui qui jurerait aurait la langue percée d'un fer rouge. Un bourgeois de la ville, dans une dispute, jura le saint nom de Dieu. Il fut conduit devant le roi, qui le condamna sur-le-champ à avoir la langue percée. Tous les puissants de la ville étant venus pour demander sa grâce, le roi leur répondit que, s'il avait eu le malheur de commettre ce péché, il se la percerait lui-même. Et il ordonna que sa sentence fût exécutée. Lorsqu'il alla combattre pour la Terre sainte, il fut fait prisonnier. On lui demanda un serment, qui, cependant, ne paraissait pas blesser sa conscience; il aima mieux néanmoins s'exposer à la mort que de le faire, tant il craignait de jurer. Aussi, voyons-nous qu'une personne qui jure, est

ordinairement une personne abandonnée de Dieu, accablée de toutes sortes de malheurs, et qui souvent fait une fin malheureuse.

Nous lisons dans l'histoire un exemple capable de nous donner la plus grande horreur du jurement. Du temps que saint Narcisse gouvernait l'Église de Jérusalem, trois libertins calomnièrent horriblement le saint, appuyant leur affirmation par trois serments exécrables. Le premier dit que, si ce qu'il affirmait n'était pas vrai, il voulait être brûlé vif; l'autre, qu'il voulait mourir du mal caduc; le troisième, qu'il voulait que les yeux lui fussent arrachés. A cause de ces calomnies, saint Narcisse fut chassé de la ville comme un infâme, c'est-à-dire, comme un évêque qui s'abandonnait à toutes sortes d'impuretés. Mais la vengeance de Dieu ne tarda pas à punir ces malheureux. Le feu ayant été mis pendant la nuit dans la maison du premier, il y fut brûlé tout vif. Le second mourut du mal caduc; le troisième, épouvanté par de si horribles châtiments, perdit la vue en pleurant ses péchés. Je sais que bien peu se permettent ces sortes de jurements. Les jurements les plus ordinaires sont ceux-ci : Ma foi! Ma conscience! — Mon Dieu! oui; — Mon Dieu! non; — parbleu! — morbleu! — mâtin!

Lorsque vous vous confessez, il faut bien vous accuser de la raison pour laquelle vous avez juré; si c'est pour assurer des choses fausses ou la vérité. Si vous avez fait jurer d'autres personnes en ne voulant pas les croire. Vous devez dire si vous en avez l'habitude, et depuis combien de temps vous l'avez. Aux jurements, il faut bien prendre garde de ne pas ajouter le serment. Il en est qui disent : Si cela n'est pas vrai, je veux ne jamais bouger de place; voir le ciel; que Dieu me damne! que la peste m'étouffe! que le démon m'emporte!.... Hélas!

mon ami, peut-être que le démon n'attend que ta mort pour t'emporter!... Vous devez dire, dans vos confessions, si ce que vous avez dit était ou n'était pas contre la vérité. Il y en a qui croient qu'il n'y a point de mal (de faire un serment) pour assurer une chose qui est véritable. Le mal, il est vrai, n'est pas si grand que pour une chose fausse; mais c'est toujours un péché, et même *gros*. Vous êtes donc toujours obligé de vous en accuser, sans quoi vous êtes damnés. En voici un exemple qui fait trembler Il est rapporté dans la vie de saint Édouard roi d'Angleterre que (le comte Gondevin, beau-père du roi), était si orgueilleux, qu'il ne pouvait souffrir personne auprès de lui. Le roi l'accusa un jour d'avoir coopéré à la mort de son frère. Le comte lui répondit que, si cela était vrai, il voulait qu'un morceau de pain l'étranglât. Le roi fit le signe de la croix sur ce morceau de pain, son beau-père le prit, et comme il l'avalait, le pain lui resta au gosier, l'étrangla, et il en mourut. Terrible punition, M. F.! Hélas! où alla sa pauvre âme, puisqu'il mourut en commettant ce péché?

Non-seulement nous ne devons pas jurer, sous quelque prétexte que ce soit, quand même il s'agirait de perdre nos biens, notre réputation et notre vie, parce que, en jurant, nous perdons le ciel, notre Dieu et notre âme; mais nous ne devons pas même faire jurer les autres. Saint Augustin nous dit que, si nous prévoyons que ceux que nous faisons appeler en justice jureront à faux, (nous ne devons pas le faire;) nous sommes aussi coupables et même plus coupables que si nous leur ôtions la vie. En effet, en les égorgeant nous ne faisons que donner la mort à leur corps, s'ils ont le bonheur d'être en état de grâce; le seul mal est pour nous : au lieu qu'en les faisant jurer, nous perdons leur pauvre âme,

et nous les perdons pour l'éternité. Il est rapporté qu'un bourgeois de la ville d'Hippone, homme de bien, mais fort attaché à la terre, contraignit un homme à qui il avait prêté de l'argent de jurer en justice; celui-ci jura faussement. La même nuit, il fut présenté au tribunal de Dieu. — Pourquoi as-tu fait jurer cet homme...? Ne devais-tu pas plutôt perdre ce qu'il te devait que de perdre son âme? Jésus-Christ lui dit qu'il lui pardonnait, pour cette fois, mais qu'il le condamnait à être fouetté; ce qui fut exécuté sur-le-champ par les anges; car le lendemain, il se trouva tout couvert de plaies. Vous me direz : Il faudrait perdre ce que l'on me doit? — Il faudrait perdre ce que l'on vous doit; mais vous estimez donc moins l'âme de votre frère que votre argent? D'ailleurs, soyez bien sûrs que si vous faites cela pour le bon Dieu, il ne manquera pas de vous récompenser.

Les pères et mères, maîtres et maîtresses doivent examiner s'ils n'ont point été, pour leurs enfants ou leurs domestiques, la cause de quelques jurements, par la crainte où ils ont été quelquefois d'être maltraités ou grondés. On jure aussi bien pour le mensonge que pour la vérité. Prenez bien garde, lorsque vous serez appelés en justice, de ne jamais jurer à faux. Quoique vous n'ayez pas juré, il faut même examiner si vous n'en avez pas eu la pensée dans vous-même, et combien de fois vous avez eu cette pensée; si vous avez conseillé à d'autres de jurer à faux, sous prétexte que, s'ils disent la vérité, ils seront condamnés. Vous êtes obligé de dire cela. Accusez-vous encore si vous avez pris quelques détours pour dire autrement que vous ne pensiez; car vous êtes obligé de dire tel que vous le pensez ou tel que vous l'avez vu et entendu; sans quoi, vous commettez un gros péché. Vous devez de même distinguer si vous avez

donné quelque chose pour porter les autres à mentir : ainsi, un maître qui menacerait son domestique de le maltraiter ou *de lui* faire perdre son gage, doit s'expliquer en confession sur tout ceci, sans quoi sa confession ne serait qu'un sacrilége. Le Saint-Esprit nous dit que le faux témoin sera puni rigoureusement.

Nous venons de dire ce que c'est que le jurement et le serment, voyons maintenant ce que c'est que le blasphême. Il y en a plusieurs qui ne savent pas distinguer le blasphême du jurement. Si vous ne savez pas distinguer l'un de l'autre, vous ne pouvez pas espérer que vos confessions soient bonnes, parce que vous ne faites pas connaître vos péchés tels que vous les avez commis. Écoutez donc bien; afin que vous quittiez cette ignorance, qui vous damnerait très-certainement. Le blasphême est un mot grec qui veut dire détester, maudire une beauté infinie. Saint Augustin nous dit que l'on blasphême lorsqu'on attribue à Dieu quelque chose qu'il n'a pas, ou qui ne lui convient pas; lorsqu'on lui ôte ce qui lui convient, ou, enfin, quand l'on s'attribue ce qui n'est dû qu'à Dieu. Expliquons cela. 1° Nous blasphémons lorsque nous disons que Dieu n'est pas juste, si ce que nous faisons ou entreprenons ne réussit pas. 2° Dire que Dieu n'est pas bon, comme le font quelques malheureux dans l'excès de leurs misères, est un blasphême. 3° Nous blasphémons lorsque nous disons que Dieu ne sait pas tout; qu'il ne fait pas attention à ce qui se passe sur la terre; qu'il ne nous sait pas seulement au monde; que toutes choses vont comme elles veulent; que Dieu ne se mêle pas de si peu de chose; qu'en venant au monde nous apportons notre sort d'être malheureux ou d'être heureux, et que Dieu n'y change rien. 4° Lorsque nous disons : Si Dieu faisait miséricorde à celui-là, vraiment

il ne serait pas juste ; car il en a trop fait et n'a mérité que l'enfer. 5° Lorsque nous nous emportons contre Dieu à l'occasion de quelque perte, et que nous disons : Non, Dieu ne peut pas m'en faire davantage qu'il ne m'en fait. C'est aussi un blasphême que de se moquer et railler de la sainte Vierge, ou des saints, en disant : C'est un saint qui n'a pas grand pouvoir, voilà plusieurs jours que je (prie)..... et je n'ai rien obtenu ; je ne veux plus avoir recours à lui. C'est un blasphême de dire que Dieu n'est pas puissant, et de le traiter indignement, comme en disant : Malgré Dieu ! S... D..! S... N..!

Les Juifs avaient une telle horreur de ce péché que quand ils entendaient blasphémer, ils déchiraient leurs vêtements, en signe de douleur. Le saint homme Job redoutait ce péché à tel point, que dans la crainte que ses enfants l'eussent commis, il offrait à Dieu des sacrifices pour l'expier. Le prophète Nathan dit à David : Puisque vous avez été la cause de ce que l'on a blasphémé Dieu, votre enfant mourra, et les châtiments ne sortiront point de votre maison pendant votre vie. Le Seigneur dit dans l'Écriture sainte : Quiconque blasphémera mon saint nom, je veux qu'il soit mis à mort (1). Pendant que les Hébreux étaient dans le désert, on surprit un homme qui blasphémait, le Seigneur ordonna qu'il fût assommé à coups de pierres. Sennachérib, roi des Assyriens, qui assiégeait Jérusalem, ayant blasphémé le nom de Dieu, en disant que, malgré Dieu, il prendrait cette ville, et la mettrait toute à feu et à sang; le Seigneur envoya un ange, qui, dans une seule nuit, tua cent quatre vingt-cinq mille hommes, et lui-même fut égorgé par ses propres enfants. Ces blasphêmes ont

(1) Père Le Jeune, t. II. page 234. (*Note du Vénérable.*)

toujours été en horreur depuis le commencement du monde; ils sont vraiment le langage de l'enfer, puisque le démon et les damnés ne cessent de les proférer. Lorsque l'empereur Justin apprenait que quelques-uns de ses sujets avaient blasphémé, il leur faisait couper la langue. Pendant le règne du roi Robert, la France fut affligée d'une grande guerre. Le bon Dieu révéla à une sainte âme que tous ces maux dureraient jusqu'à ce que le blasphême eût été banni du royaume. N'est-ce donc pas un miracle extraordinaire, qu'une maison, où se trouve un blasphémateur, ne soit pas écrasée par la foudre et accablée de toute sorte de malheurs? Saint Augustin dit encore que le blasphême est un péché plus grand que le parjure; car, dans celui-ci, on prend Dieu à témoin d'une chose fausse, dans celui-là, au contraire, c'est une chose fausse que l'on attribue à Dieu. Vous conviendrez avec moi, M. F., de la grandeur de ce péché et du malheur qui en résulte pour l'homme qui s'y livre. Après s'y être livré, ne doit-il pas craindre que la justice de Dieu le punisse sur-le-champ, comme tant d'autres?

Voyons maintenant quelle différence il y a entre le blasphême et le reniement de Dieu. Je ne veux pas vous parler de ceux qui renient Dieu en quittant la religion catholique pour en embrasser une fausse : tels sont les protestants, les jansénistes et tant d'autres. Nous appelons ces personnes des renégats et des apostats. Il s'agit ici de ceux qui, à la suite de quelque perte ou de quelque disgrâce, ont la maudite habitude de s'emporter en paroles de colère contre Dieu. Ce péché est horrible, parce qu'à la moindre chose qui nous arrive, nous nous en prenons à Dieu même, nous nous emportons contre lui ; c'est comme si nous disions à Dieu : Vous êtes un

.....! un .....! un malheureux! un vindicatif! Vous me punissez pour telle action, vous êtes injuste. Il faut que Dieu essuie notre colère, comme s'il était cause de la perte que nous avons faite et de l'accident qui nous est arrivé. N'est-ce pas lui, ce tendre Sauveur, qui nous a tirés du néant, qui nous a créés à son image, qui nous a rachetés par son sang précieux et qui nous conserve depuis si longtemps; tandis que nous méritions d'être abîmés dans les enfers depuis bien des années!... Il nous aime d'un amour inconcevable, et nous le méprisons; nous profanons son saint nom, nous *le jurons*, nous le renions! Quelle horreur! Y a-t-il un crime plus monstrueux que celui-là? N'est-ce pas imiter le langage des démons? des démons qui ne font que cela dans les enfers? Hélas! M. F., si vous les imitez en cette vie, vous êtes bien sûrs d'aller leur tenir compagnie dans les enfers. O mon Dieu! un chrétien peut-il bien se livrer à de telles horreurs!

Une personne qui se livre à ce péché doit s'attendre à une vie malheureuse, et même dès ce monde. Il est raconté qu'un homme, après avoir été pendant toute sa vie un blasphémateur, dit au prêtre qui le confessait : Hélas! mon père, que ma vie a été malheureuse! J'avais l'habitude de jurer, de blasphémer le nom de Dieu; j'ai perdu tous mes biens, qui étaient considérables; mes enfants, sur qui je n'ai attiré que des malédictions, ne *valent rien;* ma langue, qui a juré, blasphémé le saint nom de Dieu, est ulcérée et tombe en pourriture. Hélas! après avoir été bien malheureux dans ce monde, je crains encore d'être damné à cause de mes jurements.

Souvenez-vous, M. F., que votre langue ne vous a été donnée que pour bénir le bon Dieu; elle lui a été consacrée par le saint baptême et par la sainte communion. Si

par malheur vous êtes sujets à ce péché, il faut vous en confesser avec grande douleur et en faire une rude pénitence; sans quoi vous irez en subir le châtiment en enfer. Purifiez votre bouche, en prononçant avec respect le nom de Jésus. Demandez souvent à Dieu la grâce de mourir plutôt que de retomber dans ce péché. Auriez-vous jamais pensé combien le blasphême est un péché horrible aux yeux de Dieu et des hommes? Dites-moi, vous êtes-vous confessé comme il faut, ne vous êtes-vous pas contenté de dire que vous avez juré, ou encore d'avoir dit des paroles grossières; sondez votre conscience, et ne vous endormez pas, car il est bien possible que vos confessions ne valent rien.

Voyons maintenant ce qu'on entend par malédiction et imprécation. Le voici. La malédiction, c'est lorsque, entraînés par la haine ou la colère, nous voulons anéantir ou rendre malheureux quiconque s'oppose à notre volonté. Ces malédictions tombent sur nous, sur nos semblables ou sur les créatures animées ou même inanimées. Lorsque nous agissons de la sorte, nous nous conduisons non selon l'esprit de Dieu, qui est un esprit de douceur, de bonté et de charité; mais selon l'esprit du démon, dont toute l'occupation est de maudire. Les malédictions les plus mauvaises sont celles que les pères et mères appellent sur leurs enfants, à cause des grands maux qui s'ensuivent. Un enfant maudit de ses parents est, ordinairement, un enfant maudit de Dieu même; parce que le bon Dieu a dit que si les parents bénissent leurs enfants, il les bénira; au contraire, s'ils les maudissent, leur malédiction restera sur eux. Saint Augustin en cite un exemple digne d'être à jamais gravé dans le cœur des pères et mères. Une mère, nous dit-il, maudit dans la colère ses trois enfants; à l'instant même, ils

furent possédés du démon. Un père dit à un des siens : Tu ne *crèveras* donc pas..... Son enfant tomba mort à ses pieds.

Ce qui aggrave encore ce péché, c'est que, si un père et une mère ont l'habitude de le commettre, leurs enfants contracteront cette habitude, ce vice devient héréditaire dans les familles. S'il y a tant de maisons qui sont malheureuses, et qui sont véritablement la retraite des démons et l'image de l'enfer, vous en trouverez l'explication dans les blasphêmes et les malédictions de leurs ancêtres, qui ont passé de leur grand-père à leur père et de leur père passent à leurs enfants, et ainsi de suite. Vous avez entendu un père en colère prononcer des jurements, des imprécations et des malédictions; hé bien! écoutez ses enfants lorsqu'ils seront en colère : mêmes jurements, mêmes imprécations et le reste. Ainsi les vices des parents passent à leurs enfants comme leurs biens, et encore mieux. Les anthropophages ne tuent que les étrangers pour les manger; mais, parmi les chrétiens, il y a des pères et mères, qui, pour assouvir leurs passions, souhaitent la mort de ceux à qui ils ont donné la vie, et livrent au démon ceux que Jésus-Christ a rachetés par son sang précieux. Combien de fois n'entend-on pas dire à ces pères et mères sans religion : Ah! maudit enfant, tu ne....., une fois! tu m'ennuies; le bon Dieu ne te punira donc pas une bonne fois!....; (je voudrais) que tu fusses aussi loin de moi que tu en es près! ce mâtin d'enfant! ce démon d'enfant! ces ch... d'enfants! ces bêtes d'enfants! et le reste. O mon Dieu! toutes ces malédictions peuvent-elles bien sortir de la bouche d'un père et d'une mère, qui ne devraient souhaiter et désirer que les bénédictions du ciel à leurs pauvres enfants! Si nous voyons tant d'enfants insen-

sés, revêches, sans religion, estropiés, n'en cherchons pas la cause ailleurs que dans les malédictions des parents; du moins pour le plus grand nombre.

Quel est donc le péché de ceux qui se maudissent eux-mêmes dans les moments d'ennui? C'est un crime épouvantable qui combat la nature et la grâce; car, la nature et la grâce nous inspirent de l'amour pour nous-mêmes. Celui qui se maudit ressemble à un enragé qui se tue de ses propres mains; il est même pire; souvent il s'en prend à son âme, en disant : Que Dieu me damne! que le démon m'emporte! j'aimerais autant être en enfer que d'être comme je suis! Ah! malheureux, dit saint Augustin, que Dieu ne te prenne pas au mot; car, tu irais vomir le venin de ta rage dans les enfers. O mon Dieu! si un chrétien pensait bien à ce qu'il dit, aurait-il la force de prononcer ces blasphêmes, capables, en quelque sorte, de forcer Dieu à le maudire du haut de son trône! Oh! qu'un homme sujet à la colère est donc malheureux! Il force à le punir ce Dieu qui ne voudrait que son bien et son bonheur! Pourra-t-on jamais le comprendre!

Quel est encore le péché d'un mari et d'une femme, d'un frère et d'une sœur, qui vomissent les uns contre les autres toutes sortes de blasphêmes? C'est un péché dont nul terme ne pourra jamais exprimer la grandeur; c'est un péché d'autant plus grand, qu'ils sont plus rigoureusement obligés de s'aimer et de se supporter les uns les autres. Hélas! combien de gens mariés ne cessent de vomir toutes sortes de malédictions l'un contre l'autre! Un mari et une femme qui ne devraient se faire que des souhaits heureux, et solliciter la miséricorde de Dieu; afin d'obtenir l'un pour l'autre le bonheur d'aller passer leur éternité ensemble, se chargent de malédictions; ils s'arracheraient s'ils le pouvaient, les yeux, et

même la vie. Maudite femme ou maudit mari, s'écrient-ils, au moins, si je ne t'avais jamais vu et jamais connu! Ah! maudit père, qui m'a conseillé de te prendre!... O mon Dieu! quelle horreur pour des chrétiens, qui ne devraient travailler qu'à devenir des saints! Ils font ce que font les démons et les réprouvés! Combien ne voyons-nous pas de frères et de sœurs se souhaiter la mort, se maudire, pour être plus riches ou pour quelques injures qu'ils auront reçues; conserver souvent de la haine toute leur vie, et avoir de la peine à se pardonner même avant de mourir.

C'est encore un gros péché que de maudire le temps, les bêtes, son travail. Combien de gens, quand le temps n'est pas selon leur volonté, le maudissent en disant : Maudit temps, tu ne changeras donc pas! Vous ne savez pas ce que vous dites, c'est comme si vous disiez : Ah! maudit Dieu, qui ne me donne pas un temps comme je le voudrais. D'autres maudissent leurs bêtes : Ah! maudite bête, je ne pourrai donc te faire aller comme je veux!... Que le démon t'emporte! que le tonnerre t'écrase! que le feu du ciel te grille!.. Ah! malheureux, vos malédictions ont plus souvent leur effet que vous ne le pensez. Souvent des bêtes périssent ou s'estropient, et cela par suite des malédictions que vous leur avez données. Combien de fois vos malédictions, vos emportements et vos blasphêmes ont-ils attiré la grêle et la gelée sur vos récoltes.

Mais quel est le péché de ceux qui souhaitent du mal à leur prochain? Ce péché est grand en proportion du mal que vous souhaitez, du dommage qui serait causé, si cela arrivait. Vous devez vous en accuser chaque fois qu'il vous est arrivé de faire de tels souhaits. Lorsque vous vous confessez, il faut dire quel mal vous avez

souhaité à votre prochain, quelle perte il aurait subie, si ce mal lui était arrivé. Vous devez expliquer s'il s'agit de vos parents, de vos frères et sœurs, de vos cousins ou cousines, de vos oncles ou tantes. Hélas! qu'il y en a peu qui font toutes ces distinctions dans leurs confessions! On aura maudit ses frères, ses sœurs, ses cousins ou cousines; et on se contentera de dire qu'on a souhaité du mal à son prochain, sans dire à qui, ni quelles étaient les intentions en le faisant. Combien d'autres auront fait des jurements affreux, des blasphêmes, des imprécations, des reniements de Dieu à faire dresser les cheveux de la tête, et qui se contentent de s'accuser qu'ils ont dit des paroles grossières, et rien autre. Une parole grossière, vous le savez, c'est une espèce de petit jurement, comme b..... et f..... dit sans colère. Hélas! que de confessions et communions sacriléges!

Mais, me direz-vous, que faut-il faire pour ne pas commettre ces péchés, qui sont affreux et capables de nous attirer toutes sortes de malheurs? Il faut que toutes les peines qui nous arrivent nous fassent ressouvenir que, nous étant révoltés contre Dieu, il est juste que les créatures se révoltent contre nous. Il faut ne jamais donner aux autres, occasion de nous maudire. Les enfants et les domestiques surtout, doivent faire tout ce qu'ils peuvent; afin de ne pas porter leurs parents ou leurs maîtres à les maudire; car il est certain que tôt ou tard, il leur arrivera quelque châtiment. Les pères et mères doivent considérer qu'ils n'ont rien de si cher au monde que leurs enfants, et, bien loin de les maudire, ils ne doivent cesser de les bénir; afin que Dieu répande sur eux le bien qu'ils leur désirent. S'il vous arrive quelque chose de fâcheux, au lieu de charger de malédictions *ce qui ne va pas* comme vous voulez, il vous serait

aussi facile et bien plus avantageux de dire : Que Dieu vous bénisse. Imitez le saint homme Job, qui bénissait le nom du Seigneur dans toutes les peines qui lui arrivaient, et vous recevrez les mêmes grâces que lui. Voyant sa grande soumission à la volonté (de Dieu), le démon prend la fuite, les bénédictions se répandent avec abondance sur ses biens, tout lui est rendu au double. Si, par malheur, il vous arrive de prononcer quelqu'une de ces mauvaises paroles, faites-en *vite* un acte de contrition pour en demander pardon, et promettez que vous n'y *retournerez* pas. Sainte Thérèse nous dit que, quand nous prononçons le nom de Dieu avec respect, tout le ciel se réjouit; tandis que si nous prononçons ces mauvais mots, c'est l'enfer. Un chrétien ne doit jamais perdre de vue que sa langue ne lui est donnée que pour bénir Dieu en ce monde, et le remercier des biens dont il l'a comblé pendant sa vie; afin de le bénir pendant l'éternité avec les anges et les saints : ce sera le partage de ceux qui auront imité, non le démon, mais les anges. Je vous le souhaite...

XXII[e] DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Sur la Restitution.

Reddite ergo quæ sunt Cæsaris, Cæsari; et quæ sunt Dei, Deo.

Rendez donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. (*S. Matthieu*, XXII, 21.)

RENDRE à Dieu ce qui est à Dieu et au prochain ce qui lui est dû; rien n'est plus juste, rien n'est plus raisonnable. Si tous les chrétiens suivaient ce chemin, l'enfer n'en compterait aucun parmi ses habitants, et le ciel serait peuplé. Ah! plût à Dieu, nous dit le grand saint Hilaire, que les hommes ne perdissent jamais de vue ce précepte! Mais, hélas! combien se font illusion! Ils passent leur vie à tromper l'un, à voler l'autre. Oui, M. F., rien de plus commun que les injustices, rien de plus rare que les restitutions. Le prophète Osée avait bien raison de dire que les injustices et les larcins couvraient la face de la terre, et qu'ils étaient semblables au déluge qui a ravagé l'univers. Ah! malheureusement, autant il y a de coupables, autant de personnes qui ne veulent pas le reconnaître. O mon Dieu! que de voleurs la mort va faire découvrir! Pour vous en convaincre, M. F., je vais vous montrer 1° que

le bien mal acquis ne profite jamais; 2° en combien de manières vous faites tort à votre prochain; 3° comment et à qui vous devez rendre ce qui ne vous appartient pas.

I. Nous sommes si aveugles, que nous passons notre vie à chercher et à ramasser des biens que nous perdrons malgré nous, tandis que nous laissons ceux que nous pouvons conserver pendant toute l'éternité. Les richesses de ce monde ne sont dignes que de mépris pour un chrétien, et c'est précisément après elles seules que nous courons. L'homme donc est un insensé, puisqu'il agit d'une manière toute contraire à la fin pour laquelle Dieu l'a créé.

Je ne veux pas vous parler, M. F., de ceux qui prêtent à usure, à sept, huit, neuf et dix pour cent; laissons-les de côté. Il faudrait, pour leur faire sentir toute la grandeur et la noirceur de leur injustice et de leur cruauté, qu'un de ces vieux usuriers, qui, depuis trois ou quatre mille ans, brûlent en enfer, vînt leur faire le récit des tourments qu'il endure, et dont ses mille injustices sont la cause. Non, ce n'est pas là mon dessein. Ceux-là savent bien qu'ils font mal, et que jamais Dieu ne leur pardonnera, s'ils ne rendent à qui ils ont fait tort. Tout ce que je leur dirais ne servirait qu'à les rendre plus coupables. Entrons dans un détail qui en regarde un plus grand nombre.

Je dis que le bien acquis injustement n'enrichira jamais celui qui le possède. Au contraire, il sera une source de malédictions pour toute sa famille. O mon Dieu, que l'homme est aveugle! Il est parfaitement convaincu qu'il ne vient dans ce monde que pour un petit moment; à chaque instant, il en voit *partir* de plus

eunes et de plus robustes que lui; n'importe, cela ne lui fait pas ouvrir les yeux. L'Esprit-Saint à beau lui dire, par la bouche du saint homme Job, qu'il est venu dans le monde dépourvu de tout, et qu'il en sortira de même; que tous ces biens, après lesquels il court, le quitteront tous au moment qu'il y pensera le moins : tout cela ne l'arrête pas encore. Saint Paul affirme que celui qu veut devenir riche par des voies injustes, ne tardera pas de tomber dans de grands égarements; bien plus, qu'il ne verra jamais la face de Dieu. Cela est si vrai que, sans un miracle de la grâce, un avare ou, si vous voulez, une personne qui a acquis quelque bien par fraude ou par *adresse*, ne se convertira presque jamais, tant ce péché aveugle celui qui le commet. Écoutez comment saint Augustin parle à ceux qui ont du bien d'autrui. Vous aurez beau, leur dit-il, vous confesser, vous aurez beau faire pénitence et pleurer vos péchés, si vous ne rendez pas, quand vous le pouvez, jamais Dieu ne vous pardonnera. Toutes vos confessions et toutes vos communions ne seront que des sacriléges, que vous accumulerez les uns sur les autres. Ou rendez ce qui n'est pas à vous, ou il faudra vous résoudre à aller brûler dans les enfers. L'Esprit-Saint ne se contente pas seulement de nous défendre de prendre et de désirer le bien de notre prochain, il ne veut pas même que nous le regardions, dans la crainte que cette vue nous y fasse porter la main dessus. Le prophète Zacharie nous dit que la malédiction du Seigneur restera sur la maison du larron jusqu'à ce qu'elle soit détruite. Et moi je dis que non-seulement le bien acquis par fraude ou par *adresse* ne profitera pas; mais qu'il sera cause que votre bien acquis légitimement périra, et que vos jours seront abrégés. Si vous en doutez, écoutez-moi un instant, vous en serez convaincus.

Nous lisons dans l'Écriture sainte que le roi Achab voulant agrandir son jardin, alla trouver un homme nommé Naboth, pour lui demander à acheter sa vigne. « Non, lui dit Naboth, c'est l'héritage de mes pères, je veux la garder. » Le roi fut si outré de ce refus, qu'il en tomba malade. Il n'en pouvait ni boire, ni manger, et se mit au lit. La reine vint et lui demanda la cause de sa maladie. Le roi répondit qu'il voulait agrandir son jardin, et que Naboth avait refusé de vendre sa vigne. « Hé quoi! repartit la reine, où est donc votre autorité? Ne vous mettez point en peine; je vous la ferai bien avoir. » Elle se hâte d'aller trouver quelques personnes qui, gagnées par de l'argent, témoignèrent que Naboth avait blasphémé contre Dieu et contre Moïse. Ce pauvre homme eut beau se défendre, en affirmant qu'il était innocent du crime dont on l'accusait; on ne le crut pas; il fut entraîné et assommé à coups de pierres. La reine, le voyant baigné dans son sang, courut vers le roi, pour lui dire de prendre possession de la vigne, parce que celui qui avait été assez hardi pour la lui refuser était mort. A cette nouvelle, le roi guéri, courut, comme un *désespéré*, prendre possession de la vigne. Ce malheureux ne pensait pas que c'était là que Dieu l'attendait pour le punir. Le Seigneur appelle son prophète Élie, lui commande d'aller trouver le roi, et de lui dire de sa part que, dans l'endroit même où les chiens avaient léché le sang de Naboth, ils lécheraient son propre sang, et que aucun de ses enfants ne règnerait après lui. Il l'envoie aussi à la reine Jésabel pour lui annoncer que les chiens la mangeront en punition de son crime. Tout arriva comme le prophète l'avait prédit. Le roi, massacré dans un combat, les chiens léchèrent son sang. Un nouveau roi appelé Jéhu, entrant dans la ville, vit une femme assise à

une fenêtre. Elle s'était parée comme une déesse, dans l'espoir de charmer le cœur du nouveau roi. Celui-ci demande quelle est cette *créature*. On lui répond que c'est la reine Jésabel. Aussitôt il commande de la jeter en bas. Les hommes et les chevaux la foulèrent aux pieds. Le soir étant venu, lorsqu'on voulut lui donner la sépulture, on ne trouva plus que quelques morceaux de son corps : les chiens avaient mangé le reste. « Ah ! s'écria Jéhu, voilà donc accomplie la parole du prophète. » Le roi Achab laissait soixante et dix enfants, tous princes; ce nouveau roi ordonna qu'on leur tranchât à tous la tête, et qu'on la mît dans des paniers à la porte de la ville pour montrer, par un spectacle aussi affreux, quels malheurs les injustices des parents attirent sur leurs enfants. Saint Victor nous rapporte un exemple qui n'est pas moins étonnant. Un homme, nous dit-il, était entré dans le grenier de son voisin pour lui voler du blé. Au moment où il prenait son sac, le démon s'empara de lui, et, devant tout le monde, le traîna comme s'il l'eût emmené aux enfers. O mon Dieu, que l'homme est aveugle de se damner pour si peu de chose !...

La seconde raison qui doit nous faire craindre de prendre le bien d'autrui, c'est qu'il nous conduit en enfer. Le prophète Zacharie dit que, dans une vision, Dieu lui fit voir un livre où il était écrit que jamais les ravisseurs du bien d'autrui ne verraient Dieu, et qu'ils seraient jetés dans les flammes. Et cependant, M. F., il en est qui sont tellement aveuglés, qu'ils aimeraient mieux mourir et être damnés, que de rendre le bien mal acquis, tandis que la mort est sur le point de l'arracher de leurs mains. Un homme avait passé sa vie à voler et à piller... N'étant âgé que de trente ans, il fut atteint de la maladie dont il mourut. Un de ses amis, voyant qu'il

ne demandait point de prêtre, va lui-même en chercher un. « Mon ami, lui dit le prêtre, vous me paraissez bien malade. Vous ne pensiez donc pas à me demander? vous voulez bien vous confesser. — Ah! Monsieur, répond le malade, d'un air tout égaré, vous me croyez donc déjà mort? — Mais, mon ami, plus vous aurez de connaissance, mieux vous recevrez les sacrements. — Ne me parlez pas de cela, je suis fatigué dans ce moment; quand je serai mieux, j'irai vous trouver à l'église. — Non, mon ami, si vous veniez à mourir sans être administré, j'aurais trop de regret. Puisque je suis ici, je ne m'en irai pas avant de vous avoir confessé. » Se voyant comme forcé, il y consent; mais comment le fait-il? comme une personne qui a du bien d'autrui, et qui ne veut pas le rendre. Il n'en dit rien.... — « Si vous allez plus mal, je reviendrai vous apporter le bon Dieu. » En effet, le malade va du côté de la mort; l'on court avertir le prêtre que son pénitent expire. Il se hâte d'accourir. Lorsque le malade entendit la clochette, il demanda ce que c'était, et, apprenant que monsieur le curé lui apportait le bon Dieu : « Eh! quoi, s'écria-t-il, ne vous avais-je pas dit que je ne voulais pas le recevoir. Dites-lui de ne pas aller plus loin. » Le prêtre entra cependant, et, s'approchant de son lit : « Vous ne voulez donc pas recevoir le bon Dieu qui vous consolerait, et qui vous aiderait à souffrir vos peines. » — « Non, non, j'ai déjà fait assez de mal. — Mais vous allez scandaliser toute la paroisse. — Eh! que m'importe que tout le monde sache que je suis damné. — Si vous ne voulez pas recevoir les sacrements, vous ne pourrez pas être enterré chrétiennement. — Un damné mérite-t-il être enterré parmi les saints? Lorsque le démon aura pris ma maudite âme, jetez mon corps au loup, comme celui

d'un animal... » Voyant sa femme en pleurs : « Tu pleures? console-toi; si tu m'as accompagné pour aller, la nuit, voler les voisins, tu ne tarderas pas à venir me rejoindre dans les enfers. » Il s'écriait dans son désespoir : « Ah! horreur des enfers, ouvre tes abîmes! viens m'arracher de ce monde, je ne peux plus y tenir. » Et il meurt avec des signes visibles de réprobation. Mais, me direz-vous, il avait certainement commis de grands crimes. — Hélas! mon ami, si j'osais, je vous dirais qu'il ne faisait que ce que vous faites presque tous; tantôt c'était un fagot, tantôt une brassée de foin ou une gerbe de blé.

II. Si je voulais, M. F., examiner la conduite de ceux qui sont ici présents, je ne trouverais peut-être que des voleurs. Cela vous étonne? Écoutez-moi un instant et vous allez reconnaître que cela est vrai. Si je commence par examiner la conduite des domestiques, je les trouve coupables du côté de leur maître et du côté des pauvres. Du côté de leurs maîtres, les domestiques sont coupables, et, par conséquent, obligés à restituer, toutes les fois qu'ils ont pris plus de temps qu'il ne fallait pour se délasser, qu'ils en ont perdu dans les cabarets; s'ils ont laissé perdre ou prendre le bien de leurs maîtres, et que pouvant l'empêcher ils ne l'aient pas fait. De même, si, en se louant, un serviteur a assuré qu'il était capable de faire certains ouvrages, sachant très-bien qu'il l'ignorait ou ne le pouvait..., il est obligé de dédommager son maître de la perte qui est la conséquence de son ignorance ou de sa faiblesse. De plus, il vole les pauvres toutes les fois qu'il dépense son argent au jeu, au cabaret ou à d'autres inutilités. Mais, me direz-vous, cet argent est bien à moi puisque c'est mon gage. Je vous

répondrai : Vous avez travaillé pour le gagner, c'est vrai, et pourtant vous êtes coupable ; vous allez le comprendre. Peut-être vos parents sont-ils assez pauvres pour être obligés d'avoir recours à la charité publique ; si vous aviez conservé vos gages, vous pourriez les soulager : vous êtes dans l'impossibilité de le faire ; n'est-ce donc pas voler les pauvres ? Une *fille* (1) ou un *garçon* (2) ont dépensé tout leur argent, l'une à acheter des vanités, l'autre dans les cabarets ou les jeux ; si le bon Dieu leur envoie quelque maladie ou infirmité, ils sont obligés d'aller à l'hôpital, manger le pain des pauvres ; ou bien ils attendront qu'une personne charitable leur tende la main, et leur donne ce qui fera faute à d'autres encore plus malheureux. S'ils entrent en ménage, les voilà avec leurs enfants, réduits à la misère. Pourquoi cela ? sinon parce que étant jeunes, ils n'ont rien su réserver. N'est-ce pas, ma sœur, si l'on réfléchissait un peu, la vanité ne monterait pas si haut ? Ce qu'il y a de plus malheureux, c'est que, non-seulement vous prodiguez un bien qui vous fera défaut ; mais vous perdez votre pauvre âme.

Mais voici un péché d'autant plus déplorable qu'il est plus commun, c'est celui des enfants et des domestiques qui volent leurs parents ou leurs maîtres. Les enfants ne doivent jamais rien prendre à leurs parents sous prétexte qu'on ne leur donne pas assez. Quand vos parents vous ont nourris, vêtus et instruits ; ils ne vous doivent rien de plus. D'ailleurs, dès lors qu'un enfant vole ses parents, on le regarde comme capable de tout. Tout le monde le fuit et le méprise. Un domestique me dira :

(1) Une servante.

(2) Un domestique.

L'on ne me paie pas de mes peines, il faut bien que je me *récompense*. — L'on ne vous paie pas de vos peines, mon ami, pourquoi restez-vous chez ces maîtres? Lorsque vous vous êtes loué, vous saviez bien quel était votre gage et ce que vous pouviez mériter; il fallait vous adresser ailleurs, où vous auriez gagné davantage. Et que ceux qui reçoivent chez eux ce que les domestiques volent à leurs maîtres ou les enfants à leurs parents fassent bien attention! Ces objets ne seraient-ils restés chez eux que cinq minutes, et quand même ils n'en connaîtraient pas la valeur, ces recéleurs sont obligés à restituer, sous peine de damnation, si les coupables ne le rendent pas eux-mêmes. Il en est qui achèteront quelque objet, d'un enfant ou d'un domestique : or, ils le paieraient plus que cela ne vaut, ils sont obligés de rendre au maître, ou l'objet ou sa valeur; sans quoi ils seront jetés en enfer. Si vous avez conseillé à une autre personne de dérober; quand même vous n'auriez tiré aucun profit, si le voleur ne restitue pas, c'est à vous de le faire; sinon, vous ne pouvez plus espérer le ciel.

Les vols les plus communs se font dans les ventes et les achats. Entrons dans le détail, afin que vous connaissiez le mal que vous faites, et, en même temps, vous puissiez vous corriger. Lorsque vous *portez vendre* vos denrées, l'on vous demandera si vos œufs ou votre beurre sont bien frais, vous vous empresserez de répondre que oui; tandis que vous savez très-bien le contraire. Pourquoi le dites-vous, sinon pour voler deux ou trois sous à une pauvre personne, qui, peut-être, les a empruntés pour entretenir son ménage? Une autre fois, c'est en vendant du chanvre. Vous aurez la précaution de cacher en dedans le plus petit ou le plus mauvais. Vous direz peut-être : Si je ne fais pas ainsi, je ne le vendrai

pas autant. — C'est-à-dire, si vous vous conduisiez comme un bon chrétien, vous ne voleriez pas comme vous le faites. Une autre fois, vous vous êtes bien aperçu que dans votre compte l'on vous avait donné plus qu'il ne fallait, mais vous n'avez rien dit. — Tant pis pour cette personne, ce n'est pas ma faute. — Ah! mon ami, un jour viendra où l'on vous dira peut-être avec plus de raison : Tant pis pour toi!... Telle personne veut vous acheter du blé, du vin ou des bêtes. Elle vous demandera si ce blé est d'une bonne année. Sans balancer vous l'assurez que cela est. Votre vin, vous le mélangez avec d'autre mauvais, et vous le vendez comme tout bon. Si l'on ne veut pas vous croire, vous le jurez, et ce n'est pas une fois, mais vingt fois que vous donnez votre âme au démon. Oh! mon ami, tu n'as pas besoin de tant te *tourmenter* pour te donner à lui; il y a longtemps que tu lui appartiens! Cette bête, vous dira-t-on encore, a-t-elle quelque défaut? Il ne faut pas me tromper, je viens d'emprunter cet argent, si vous le faites, me voilà dans la misère. — Ah! certes non, reprenez-vous; cette bête est très-bonne. Si je la vends, ce n'est pas sans en être fâché; si je pouvais faire autrement, je ne la vendrais pas. Et en réalité, vous ne la vendez que parce qu'elle ne vaut rien et ne peut plus vous servir. — Je fais comme les autres; tant pis pour celui qui *est attrapé*. L'on m'a trompé, je tâche de tromper, sans quoi je perdrais trop. — N'est-ce pas, mon ami, les autres se damnent, il faut bien que vous vous damniez aussi; ils vont en enfer, il faut bien que vous y alliez avec eux? Vous aimez mieux avoir quelques sous de plus, et aller brûler en enfer pendant toute l'éternité! Eh bien! je vous dis que si vous avez vendu une bête avec des défauts cachés, vous êtes obligé de dédommager l'acheteur, de la perte

que ces défauts cachés peuvent lui avoir causée, sans quoi, vous serez damné. — Ah! si vous étiez à notre place, vous feriez bien comme nous. — Oui, sans doute, je ferais comme vous, si, comme vous, je voulais me damner; mais voulant me sauver, je ferais tout le contraire de ce que vous faites.

D'autres personnes passant dans un pré, une *ravière* (1) ou un verger, ne feront point difficulté de remplir leur tablier d'herbes ou de raves, et d'emporter leurs paniers et leurs poches pleins de fruits. Des parents verront venir leurs enfants les mains pleines de choses volées, et les reprendront en riant. — Eh! c'est bien grand'chose que cela! — M. F., si vous prenez tantôt pour un sou, tantôt pour deux, vous aurez bientôt fait la matière d'un péché mortel. D'ailleurs, vous pouvez commettre un péché mortel en ne prenant qu'un centime si vous désirez prendre trois francs. Que doivent donc faire les parents lorsqu'ils voient venir leurs enfants avec quelque objet volé? le voici. Ils doivent les obliger à aller le rendre eux-mêmes à ceux qu'ils ont volés. Une ou deux fois suffiront pour les corriger. Un exemple va vous montrer combien vous devez être fidèles à cela. Il est rapporté qu'un enfant de neuf à dix ans commençait à faire de petits vols, comme prendre des fruits ou autre petites choses de peu de valeur. Il alla toujours en augmentant, au point, qu'il fut plus tard conduit sur l'échafaud. Avant de mourir, il demanda aux juges que l'on fît venir ses parents; lorsqu'ils furent présents : « O malheureux père et malheureuse mère, s'écria-t-il, je veux que tout le monde sache que vous êtes cause de ma mort honteuse. Vous êtes déshonorés aux yeux du monde; mais vous

(1) Champ de raves.

êtes des malheureux ! si vous m'aviez corrigé au commencement de mes petits vols, je n'aurais point commis ceux qui m'ont conduit sur cet échafaud. » Je dis, M. F., que les parents doivent être sages par rapport à leurs enfants, quand bien même ils oublieraient qu'ils ont une âme à sauver. L'on voit en effet, pour l'ordinaire, que tels sont les parents, tels sont les enfants. Tous les jours on entend dire : Un tel a des enfants qui suivront bien les traces qu'ils ont suivies étant jeunes. — Cela ne vous regarde pas, me direz-vous, laissez-nous tranquilles, ne venez pas nous troubler; nous ne pensions plus à cela, et vous nous le remettez devant les yeux. Le feu de l'enfer n'est-il donc pas assez rigoureux, ni l'éternité assez longue, pour que vous nous fassiez souffrir ainsi dès ce monde? — C'est bien vrai, M. F., mais c'est précisément parce que je ne voudrais pas vous voir damnés. — Eh bien ! tant pis pour nous; si nous faisons le mal, ce n'est pas vous qui en subirez la peine. — Si vous êtes contents, à la bonne heure !...

Quelquefois, ce sera un cordonnier qui emploiera du mauvais cuir et du mauvais fil, et qui les fera payer comme bons. Ou encore, ce sera un tailleur qui, sous prétexte qu'il ne reçoit pas un assez bon prix de façon, gardera un morceau d'étoffe sans en rien dire. O mon Dieu ! que la mort va faire découvrir de voleurs !... C'est encore un tisserand qui gâte une partie de son fil, plutôt que de prendre la peine de le débrouiller; ou bien, il en mettra du moindre, et gardera, sans en rien dire, celui qu'on lui a confié. Voilà une femme à qui l'on donnera du chanvre à filer, elle en jettera une partie, sous prétexte qu'il n'est pas bien peigné, en gardera quelque peu, et, mettant son fil dans un endroit humide, le poids y sera tout de même. Elle ne pense peut-être pas qu'il appar-

tient à un pauvre domestique, auquel ce fil ne fera point d'usage, parce qu'il est déjà à moitié pourri : elle sera donc cause des nombreux jurements qu'il fera contre son maître (1). Un berger sait très-bien qu'il n'est pas permis de mener paître dans ce pré ou ce bois; n'importe, si on ne le voit pas, cela lui suffit. Un autre sait que l'on a défendu d'aller ramasser l'ivraie dans ce blé parce qu'il est en fleur; il regarde si personne ne le voit et il y entre. Dites-moi, M. F., seriez-vous bien contents si votre voisin vous faisait cela? Non, sans doute; eh bien! croyez que celui.....

Si maintenant nous examinons la conduite des ouvriers, il en est une bonne partie qui sont des voleurs. Dans un moment vous en serez convaincus. Si on les fait travailler à *prix faits* (2), soit pour piocher, soit pour miner, ou pour tout autre travail; ils en *massacreront* (3) la moitié, et ne laisseront pas que de bien se faire payer. Si on les loue à la journée, ils se contentent de bien travailler quand le maître les regarde, et ensuite ils se mettent à causer ou à ne rien faire. Un domestique ne fera pas difficulté de recevoir et bien traiter ses amis en l'absence de ses maîtres, sachant bien que ceux-ci ne le souffriraient pas. D'autres feront de grosses aumônes, afin d'être considérés comme des personnes charitables... Ne devraient-ils pas, au contraire, donner de leur gage qu'ils dissipent si souvent en vanités? Si cela vous est arrivé, n'oubliez pas que vous êtes obligés à rendre à qui de droit tout ce que vous avez donné aux pauvres, à l'insu et contre le gré de vos maîtres. C'est encore un

(1) Qui lui aura donné ce chanvre pour son gage.

(2) A forfait.

(3) Feront mal... (*Note des éditeurs.*)

premier domestique, auquel son patron aura confié la surveillance des autres ou de ses ouvriers, et qui, sur leur demande, leur donnera du vin ou toute autre chose; faites-y bien attention : si vous savez donner, il faudra savoir rendre, sous peine de damnation. Un homme d'affaire aura été chargé d'acheter du blé, du foin ou de la paille, il dira au marchand : « Faites-moi un billet, sur » lequel vous compterez en plus à mon maître quelques » *bichets* (1) de blé, dix, douze quintaux de paille ou de » foin que vous ne m'en livrez. Cela ne peut pas faire » tort. » Or, si ce pauvre aveugle livre un tel billet, il est obligé de rendre lui-même l'argent que cet homme va faire donner en plus à son maître, sinon, il doit se résoudre à aller brûler en enfer.

Si nous nous tournons maintenant du côté des maîtres; je crois que nous ne manquerons pas d'y trouver des voleurs. En effet, combien de maîtres ne donnent pas tout ce dont ils sont convenus avec leurs domestiques; qui, voyant arriver la fin de l'année, font tout leur possible pour les faire partir, afin de n'avoir point à les payer. Si une bête vient à périr malgré les soins de celui qui en était chargé, ils lui en retiendront le prix sur son gage; de sorte qu'un pauvre enfant aura travaillé toute l'année, et au bout de ce temps se trouvera sans rien. Combien encore ayant promis de la toile, la feront faire ou plus étroite, ou de plus mauvais fil, ou même la font attendre plusieurs années; jusqu'au point qu'il faut les appeler en justice pour les obliger à payer. Combien enfin en labourant, fauchant, moissonnant, dépassent les bornes; ou bien coupent chez leur voisin un *scion* (2) pour s'en

(1) Mesures.

(2) Jeune arbre flexible.

faire un manche de pioche, une *riote* (1) ou une corde à leur charrette. N'avais-je pas raison de dire, M. F., que si nous examinions de bien près la conduite des gens du monde, nous ne trouverions que des voleurs et des *adroits* (2)? Ne manquez pas de vous examiner sur ce que nous venons de dire : si votre conscience crie, hâtez-vous de réparer le mal que vous avez fait, et tandis qu'il en est temps encore, rendez de suite, si vous le pouvez, ou, au moins, travaillez de toutes vos forces à vous mettre en état de restituer ce que vous avez mal acquis. Rappelez-vous aussi de dire dans vos confessions combien de fois vous avez négligé de rendre, quand vous étiez en état de le faire; car, Dieu vous en donnant la pensée, ce sont là tout autant de grâces méprisées. Je vous parlerai aussi d'un vol assez commun dans les familles, où certains héritiers, lors du partage, dissimulent autant de bien qu'ils le peuvent. Ceci est un véritable larcin, et on est obligé à restitution, sans quoi l'on est perdu.

Je vous l'ai dit en commençant, rien n'est plus commun que l'injustice, et rien de plus rare que la restitution : il en est peu, comme vous voyez, qui n'aient quelque chose sur la conscience. Hé bien! où sont ceux qui restituent? Je n'en sais rien. Cependant, M. F., quoique nous soyons obligés de rendre le bien mal acquis sous peine de damnation; lorsque nous le rendons, Dieu ne laisse pas de nous récompenser. Un exemple vous le prouvera clairement. Un boulanger, qui avait, depuis plusieurs années, fait usage de faux poids et de fausses mesures, voulant mettre sa conscience en repos, con-

(1) Un lien de gerbe.

(2) Des filous.

sulta son confesseur, qui lui conseille de *faire*, pendant quelque temps, le *poids* un peu plus fort. Le bruit s'en étant répandu, le concours de clients devint très-grand, et, quoiqu'il gagnât peu, Dieu permit qu'en restituant, il augmentât considérablement sa fortune.

III. Maintenant, allez-vous dire, nous pouvons espérer connaître, du moins en *gros*, la manière dont nous pouvons faire tort. Mais comment et à qui faut-il donc rendre? — Vous voulez restituer? Eh bien! écoutez-moi un instant, et vous allez le savoir. Il ne faut pas se contenter de rendre la moitié, ni les trois quarts; mais tout, si vous le pouvez; sans quoi vous serez damnés. Il en est qui, sans examiner le nombre de personnes auxquelles ils ont fait tort, feront quelque aumône, ou feront dire quelques messes; et, après cela, ils se croiront en sûreté. C'est vrai, les aumônes et les messes sont de très-bonnes choses; mais il faut qu'elles soient données de votre argent, et non pas de celui de votre prochain. Cet argent n'est pas à vous; donnez-le à son maître, et ensuite donnez du vôtre, si vous voulez : vous ferez très-bien. Savez-vous comment saint Chrysostôme appelle ces aumônes? les aumônes de Judas et du démon. Lorsque Judas eut vendu Notre Seigneur, se voyant condamné, il courut rendre l'argent aux docteurs; ceux-ci quoique très-avares, ne le voulurent point accepter; ils en achetèrent un champ pour enterrer les étrangers. Mais, me direz-vous, quand ceux à qui on a fait tort sont morts, à qui faut-il donc rendre? Ne peut-on pas le garder ou le donner aux pauvres? — Mon ami, voilà ce que vous devez faire. S'ils ont des enfants, c'est à eux à qui vous devez donner; s'ils n'ont point d'enfants, c'est aux parents, aux héritiers; s'ils n'ont point d'héritiers, vous

devez aller trouver votre pasteur, qui vous dira ce que vous avez à faire. Il en est d'autres qui disent : J'ai bien fait tort à un tel, mais il est assez riche : je connais une pauvre personne qui en a un bien plus grand besoin. — Mon ami, donnez à cette personne de votre bien ; mais rendez à votre prochain le bien que vous lui avez pris. — Il en fera un mauvais usage. — Cela ne vous regarde pas ; donnez-lui son bien, priez pour lui et *dormez tranquille* (1).

Hélas ! aujourd'hui les gens du monde sont si avares, si attachés aux biens de la terre, que, croyant n'avoir jamais assez eu, c'est à qui sera le plus adroit et trompera le mieux les autres. Mais vous, M. F., n'oubliez pas que si vous connaissez les personnes à qui vous avez fait tort, quand même vous auriez donné le double aux pauvres ; si vous ne rendez pas au maître ce que vous lui avez pris, vous serez damnés. Je ne sais pas si votre conscience est tranquille, j'en doute bien !... J'ai dit que le monde est rempli de voleurs et d'adroits. Les marchands volent en trompant avec les poids et les mesures ; ils profitent de la simplicité d'une personne pour vendre plus cher, ou pour acheter meilleur marché ; les maîtres volent leurs domestiques en leur faisant perdre une partie de leurs *peines* (2) ; d'autres, en les leur faisant attendre un temps considérable, en leur décomptant jusqu'à un jour de maladie, comme s'ils avaient pris leur mal chez un voisin et non à leur service !... De leur côté, les domestiques volent leur maître, tantôt en ne faisant pas leur ouvrage, tantôt en laissant perdre le bien par leur faute ; un ouvrier se fait payer, tandis que

(1) Demeurez en repos.

(2) Gages.

son ouvrage est fait à moitié. Ceux qui tiennent les cabarets, ces réservoirs d'iniquités, ces portes de l'enfer, ces calvaires où Jésus-Christ est sans cesse crucifié, ces écoles infernales où Satan enseigne sa doctrine, où se détruisent la religion et les mœurs. Les cabaretiers, dis-je, volent le pain d'une pauvre femme et de ses enfants en donnant du vin à ces ivrognes, qui dépensent le dimanche tout ce qu'ils auront gagné la semaine. Un *granger* (1) détournera mille choses à son profit, avant que le maître ne partage, et n'en tiendra pas compte. O mon Dieu! où en sommes-nous? Que de choses à examiner à l'heure de la mort!... Si leur conscience crie trop fort, ces gens-là iront trouver un ministre du Seigneur. Ils voudraient obtenir la remise de leur dette; si, au contraire, on les presse de restituer, ils trouveront mille prétextes pour prouver que d'autres leur ont fait tort aussi, et qu'ils ne le peuvent en ce moment. Ah! mon ami, je ne sais pas si le bon Dieu va se contenter de vos raisons? Si vous vouliez retrancher un peu de ces vanités, de ces gourmandises, de ces jeux; aller un peu moins au cabaret et à la danse, et redoubler votre travail; vous auriez bientôt acquitté une partie de vos dettes. Prenez bien garde, si vous ne faites pas votre possible pour rendre à chacun ce que vous lui devez, quelque pénitence que vous fassiez, vous ne laisserez pas que de tomber en enfer : vous en êtes sûrs!...

Vous en trouverez d'assez aveugles pour dire que leurs enfants le feront après leur mort. Vos enfants, mon ami, le feront comme vous le faites. D'ailleurs, voulez-vous que vos enfants ayent plus soin de votre âme que vous-même? Vous serez damné, voilà ce qu'il vous arrivera.

(1) Fermier.

Dites-moi, avez-vous donc bien satisfait à toutes les petites injustices que vos parents avaient faites? Vous vous en êtes bien gardés; et vos pauvres parents sont en enfer, pour n'avoir pas restitué de leur vivant, se fiant trop à votre bon vouloir. Enfin, pour couper plus court, combien en est-il parmi ceux qui m'écoutent que leurs parents ont chargés, il y a peut-être plus de vingt ans, de faire des aumônes, ou bien de donner des messes, et aucun ne l'a fait. Ils s'en sont bien gardés! Ils préfèrent agrandir leurs terres, fréquenter les jeux et les cabarets, acheter des vanités à leurs enfants.

Saint Antonin rapporte qu'un usurier aima mieux mourir sans sacrements que de rendre ce qui ne lui appartenait pas. Il n'avait que deux fils; l'un craignait Dieu et l'autre, non. Celui qui avait souci du salut de son âme fut si touché de l'état malheureux dans lequel son père était mort, qu'après avoir employé une partie de sa fortune à réparer les injustices paternelles, il se fit moine, pour n'avoir plus à penser qu'à Dieu seul. L'autre, au contraire, dissipa tout son argent en débauches et mourut subitement. La nouvelle en fut portée au religieux, qui se mit aussitôt en oraison. Il vit alors en esprit la terre entr'ouverte, et, dans son centre, un gouffre profond vomissant des flammes. Au milieu de ces flammes, son père et son frère brûlaient et se maudissaient l'un l'autre. Le père maudissait son fils; car, voulant lui laisser plus de biens, il n'avait pas craint de se damner pour lui, et le fils reprochait à son père les mauvais exemples qu'il en avait reçus.

Vous parlerai-je de ceux qui attendent jusqu'à leur mort avant de restituer? Je vais vous prouver par deux exemples que, le moment venu, ou vous ne le voudrez pas, ou, quand même vous le voudriez, vous ne le

pourrez plus. 1° Vous ne le voudrez pas. On raconte que le père d'une nombreuse famille étant sur le point de mourir, ses enfants lui dirent : « Père, vous le savez, ce bien que vous nous laissez, n'est pas à nous : il faudrait le rendre. — Mes enfants, leur dit le père, si je rendais tout ce qui n'est pas à moi, il ne vous resterait presque rien. — Père, nous aimons mieux travailler pour gagner notre vie, que si vous étiez damné. — Non, mes enfants, je ne veux pas restituer; vous ne savez pas ce que c'est que d'être pauvres. — Si vous ne rendez pas, vous irez en enfer. — Non, je ne rendrai rien. » Il meurt en réprouvé... O mon Dieu ! comme le péché d'avarice aveugle l'homme ! 2° J'ai dit que, quand même vous le voudriez à ce moment, vous ne le pourrez pas. Il est rapporté par un missionnaire qu'un père, voyant sa fin prochaine, fit venir ses enfants près de son lit et leur dit : « Mes enfants, vous savez que j'ai fait tort à bien du monde; si je ne rends pas, je suis perdu. Allez chercher un notaire, pour recevoir mes dispositions. — Eh quoi ! mon père, lui répondent ses enfants, voudriez-vous vous déshonorer et nous aussi, en vous faisant passer pour un malhonnête homme? Voudriez-vous nous réduire à la misère, et nous envoyer mendier notre pain? — Mais, mes enfants, si je ne restitue pas, je serai damné ! » Un de ses fils impies ne craignit pas de lui dire : « Mon père, vous craignez donc l'enfer? Allez, l'on s'habitue à tout : dans huit jours, vous y serez accoutumé.... »

Eh bien, M. F., que concluons-nous de tout cela? Que vous êtes *fameusement* aveugles ! Vous perdez vos âmes pour laisser quelques pouces de terre, ou quelques biens de fortune à vos enfants, qui, loin de vous en savoir gré, se moqueront de vous, tandis que vous brûlerez dans les flammes. Finissons en disant que nous sommes

des insensés, de ne penser qu'à amasser des biens, qui nous rendent malheureux quand nous les recueillons, pendant que nous les possédons, quand nous les quittons, et encore pendant l'éternité. Soyons plus sages, M. F., attachons-nous à ces biens qui nous suivront dans l'autre vie, et feront notre bonheur pendant des jours sans fin : ce que je vous souhaite...

XXIIIe DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Sur la mort du juste.

Pretiosa in conspectu Domini, mors sanctorum ejus.

La mort des justes est précieuse aux yeux du Seigneur. (*Ps.* cxv, 15.)

La mort, M. F., est un juste sujet de trouble et de frayeur pour le pécheur impénitent, qui se voit forcé de quitter ses plaisirs. Accablé de douleur, assiégé de la pensée du jugement qu'il va subir, dévoré à l'avance par la crainte des horreurs de l'enfer où il va bientôt être précipité; il se voit comme abandonné des créatures et de Dieu même. Mais, par une loi toute contraire, la mort remplit de joie et de consolation l'homme de bien qui aura vécu selon l'évangile, marché sur les traces de J.-C. même, et satisfait à la justice divine par une vraie pénitence. Les justes regardent la mort comme la fin de leurs maux, de leurs chagrins, de leurs tentations et de toutes leurs misères; ils la considèrent comme le commencement de leur bonheur; elle leur procure l'entrée à la vie, au repos et à la béatitude éternelle. Mais, M. F., il n'est point d'hommes, et même jusqu'aux plus scandaleux qui ne désirent et ne souhai-

tent cette précieuse mort. Ce qui est incompréhensible, c'est que tous nous désirons une bonne mort, et que presque personne ne prend les moyens de se rendre heureux. C'est un aveuglement difficile à expliquer; cependant, comme je désire ardemment que vous fassiez tous une bonne mort, je vais vous engager à vivre de manière à pouvoir espérer ce bonheur, en vous montrant 1° les avantages d'une bonne mort, et 2° les moyens de la rendre bonne.

I. Si nous devions mourir deux fois, nous pourrions en exposer une; mais l'on ne meurt qu'une fois et de notre mort dépend notre éternité. Là où l'arbre tombe, il reste. Si une personne se trouve, au moment de la mort, dans quelque mauvaise habitude, sa pauvre âme tombera du côté de l'enfer; si, au contraire, elle est en bon état, elle prendra le chemin du ciel. O heureux chemin qui nous conduit à la jouissance des biens parfaits! Devrions-nous passer par les flammes du purgatoire, nous sommes sûrs d'y arriver. Toutefois, cela dépendra de la vie que nous aurons menée : il est certain que notre mort sera conforme à notre vie; si nous avons vécu en bons chrétiens et selon Dieu, nous mourrons de même en bons chrétiens pour vivre éternellement avec Dieu. Au contraire, si nous vivons selon nos passions, dans les plaisirs et le libertinage, nous mourrons infailliblement dans le péché (1). N'oublions jamais cette vérité, qui a converti tant de pécheurs : où l'arbre tombera, il restera pour jamais. Mais, M. F., la mort, par elle-même, n'est

(1) Mais, bien loin de travailler à rendre heureuse notre mort, nous faisons tout le contraire; dites-moi, est-ce cet orgueil qui va vous procurer une bonne mort? est-ce ce... Détail de tous les autres péchés... Mort de la sainte Vierge. (*Note du Vénérable.*)

pas si effrayante qu'on veut bien le croire, puisqu'il ne tient qu'à nous de la rendre heureuse, belle et agréable. Saint Jérôme était près de mourir; ses amis le lui ayant annoncé, il sembla réunir toutes ses forces pour s'écrier : « O heureuse et bonne nouvelle! ô mort, venez bientôt! ah! qu'il y a longtemps que je vous désire! venez me délivrer de toutes les misères de ce monde! Venez, c'est vous qui m'allez réunir à mon Sauveur! » S'adressant aux assistants : « Mes amis, pour ne pas craindre (la mort) et la trouver douce, il faut marcher dans le chemin que J.-C. nous a tracé, et se mortifier continuellement. » En effet, c'est à l'heure de la mort qu'un bon chrétien commence à être récompensé du bien qu'il a pu faire pendant sa vie; à ce moment, le ciel semble s'ouvrir pour lui faire goûter la douceur des biens célestes. Voici, sur ce sujet un bel exemple. Saint François de Sales visitant son diocèse, fut prié de venir auprès d'un bon paysan malade qui désirait ardemment, avant de mourir, recevoir sa bénédiction. En toute hâte, le saint évêque se rendit auprès de lui, et trouva dans ce mourant un jugement encore fort sain. En effet, le malade témoigna à son évêque la joie qu'il avait de le voir, et demanda à se confesser. Quand il eut fini, se voyant seul avec le saint prélat, il lui fit cette question : « Monseigneur, dois-je bientôt mourir? » Le saint, croyant que la frayeur portait le malade à faire cette demande, lui répondit pour le rassurer, qu'il avait vu des malades revenir de plus loin, et que du reste, il devait mettre sa confiance en Dieu, à qui seul appartient notre vie comme notre mort. — « Mais encore, Monseigneur, croyez-vous que je meure? » — « Mon fils, à cela un médecin répondrait mieux que moi; tout au plus, vous dirai-je que votre âme est en fort bon état, et peut-être dans un autre temps,

n'auriez-vous pas d'aussi bonnes dispositions. Ce que vous avez donc de mieux à faire, c'est de vous abandonner entièrement à la providence et à la miséricorde de Dieu; afin qu'il dispose de vous selon son bon plaisir. » — « Monseigneur, reprit le paysan, ce n'est pas la crainte de mourir qui me fait vous demander si je mourrai de cette maladie; mais bien plutôt la crainte de vivre plus longtemps. » Le saint surpris d'un langage aussi extraordinaire, et, sachant qu'une grande vertu ou une excessive tristesse étaient seules capables de faire naître le désir de la mort, demanda au malade d'où lui venait ce dégoût pour la vie. « Oh! Monseigneur, s'écrie le malade, ce monde est si peu de chose! je ne sais comment on peut aimer cette vie. Si le bon Dieu ne nous forçait d'y rester jusqu'à ce qu'il nous en retire, il y a longtemps que je n'y serais plus. — Est-ce la souffrance, la pauvreté, qui vous a ainsi dégoûté de la vie? — Non, Monseigneur, j'ai mené une vie fort sereine jusqu'à l'âge de soixante-dix ans où vous me voyez, et, grâces à Dieu, je ne sais pas ce que c'est que la pauvreté. — Peut-être avez-vous eu quelque mécontentement de la part de votre femme, ou de vos enfants? — Point du tout, ils ne m'ont jamais causé le moindre chagrin, et ont toujours cherché à me rendre heureux; la seule chose que je regretterais en quittant le monde, serait de les quitter. — Pourquoi donc, désirez-vous la mort avec tant d'ardeur? — C'est que j'ai entendu dire dans les prédications tant de merveilles sur l'autre vie et les joies du paradis, que ce monde est pour moi comme un cachot et une prison. » Alors, parlant de l'abondance du cœur, ce paysan ajouta des choses si belles et si sublimes sur le ciel, que le saint évêque se retira ravi d'admiration, et profita lui-même de cet exemple, pour s'animer à mépriser les

choses créées et à soupirer après le bonheur du ciel.

N'avais-je pas raison de vous dire que la mort est douce et consolante pour un bon chrétien; car elle le délivre de toutes les misères de la vie et le met en possession des biens éternels. O misérable vie, comment peut-on s'attacher si fort à toi!... Job nous dit en peu de mots ce que c'est que la vie : « L'homme vit fort peu de temps et sa vie est remplie de misères. Comme une fleur, il ne fait que paraître, et déjà se flétrit. Il est comme l'ombre qui passe et s'enfuit. » Il n'y a point, en effet, d'animal au monde qui soit autant que l'homme, rempli de misères. Depuis la tête jusqu'aux pieds, il n'est pas un endroit qui ne soit sujet à toutes sortes de maladies. Sans compter les craintes, les frayeurs de maux, qui, le plus souvent, ne nous arriveront jamais. Et, la mort M. F., nous délivre de toutes ces misères (1). Saint Paul écrivant aux Hébreux leur dit : « Nous sommes ici comme de pauvres bannis, qui n'ont point de cité permanente; mais nous en cherchons une, qui est dans l'autre monde. » Quelle joie, M. F., pour une personne qui a été bannie de son pays, et conduite pour de longues années en esclavage, lorsqu'on lui annonce que son exil est fini, qu'elle va revenir dans sa patrie, voir ses parents et ses amis! Or, le même bonheur attend une âme qui aime Dieu, et languit ici-bas, dans le désir d'aller le voir au ciel au milieu des saints, qui sont ses véritables parents et amis. Elle soupire donc ardemment après le moment de sa délivrance.

La mort, M. F., est à l'homme de bien ce que le sommeil est au laboureur, qui se réjouit à l'approche de la

(1) Trois choses consoleront un bon chrétien à l'heure de la mort, le passé, le présent et l'avenir... (*Note du Vénérable.*)

nuit où il va trouver le repos des fatigues de la journée. La mort délivre le juste de la prison de son corps; c'est ce qui faisait dire à saint Paul : « Ah! malheureux homme que je suis! qui me délivrera de ce corps de mort? » — « Tirez-moi, mon Dieu, disait le saint roi David, tirez mon âme de la prison de ce corps, parce que les justes m'attendent, jusqu'à ce que vous m'ayez donné ma récompense. Ah! qui me donnera des ailes comme à la colombe? » Et l'Épouse du cantique : « Si vous avez vu mon bien-aimé, dites-lui que je languis d'amour! » Hélas! notre pauvre âme est dans notre corps comme un diamant dans la boue. O heureuse mort, qui nous délivre de tant de misères!... Saint Grégoire rapporte qu'un pauvre homme nommé Préneste, depuis longtemps perclus de tous ses membres, étant près de mourir, pria les assistants de chanter. On lui demanda pourquoi, et ce qui pouvait le réjouir dans l'état où il était. « Ah! dit-il, c'est que bientôt mon âme va quitter mon corps! Tout à l'heure je vais être délivré de cette prison! » Lorsqu'ils eurent chanté un moment, ils entendirent une agréable musique d'anges. « Oh! leur dit le moribond, n'entendez-vous pas les anges qui chantent? laissez, laissez-les chanter! » et il mourut. A l'instant, il se répandit autour de lui une odeur si agréable, que la chambre en fut embaumée. Dans cet exemple, M. F., nous voyons s'accomplir à la lettre ce que (Dieu) dit par la bouche du prophète Isaïe : « Lève-toi, Jérusalem, ma bien-aimée, réveille-toi, car tu as bu de ma main, jusqu'à la lie, le calice de ma colère... tous les maux sont venus ensemble fondre sur toi... Écoute, Jérusalem, pauvre cité, tu ne boiras plus à l'avenir le calice de mon indignation... revêts-toi de ta force, Sion; revêts-toi des vêtements de ta gloire... Sors de ta poussière, et romps les fers de ton cou!... »

Qui pourrait comprendre, M. F., la grandeur des joies de sainte Liduwine? Après vingt-sept ans de maladie, rongée par un chancre et dévorée par les vers, se voyant à la fin de ses maux, elle s'écrie : « O bonheur! tous mes maux sont finis!.. Heureuse nouvelle! Précieuse mort, hâte-toi! Je te désire depuis si longtemps! » Quelle satisfaction pour saint Clément, martyr, lorsqu'après trente-deux ans de prison et de supplices, on vint lui annoncer sa condamnation à mort! « O heureuse nouvelle! s'écrie-t-il, adieu prison, tortures et bourreaux! voici donc enfin le terme de ma vie et de mes souffrances. O mort, que tu es précieuse, oh! ne tarde pas!...; ô mort tant désirée, viens mettre le comble à mon bonheur en me réunissant à mon Dieu!... »

Qu'un chrétien est donc heureux, s'il a le courage de marcher sur les traces de son divin Maître!... Mais en quoi consiste la vie de J.-C.? Le voici, M. F. Elle consiste en trois choses, savoir : les prières, les actions et les souffrances. Vous voyez que dans sa vie publique, le Sauveur s'est souvent retiré à l'écart pour prier, et qu'il était toujours en action pour le salut des âmes. Or, il faudrait, M. F., que la pensée de Dieu nous fût aussi naturelle que la respiration. Pendant sa vie de prières et d'actions, J.-C. a beaucoup souffert : tantôt la pauvreté, tantôt les persécutions, tantôt les humiliations et toutes sortes de mauvais traitements. « Ma vie, nous dit-il par son prophète, a défailli dans la douleur, et mes années dans les gémissements, ma force s'est affaiblie dans la pauvreté (1). » La vie d'un bon chrétien peut-elle être autre chose que celle d'un homme attaché à la croix avec J.-C.? Un juste est un crucifié.

(1) Ps. xxx, 10.

Nous voyons que les saints ont trouvé tant de plaisirs dans la douleur, qu'ils semblaient ne pouvoir s'en rassasier. Voyez ce grand pape Innocent I^er : il était couvert d'ulcères des pieds à la tête, cependant il n'était pas encore content, et soupirait sans cesse après de nouvelles souffrances. Il les demandait chaque jour à Dieu par ses prières. « Mon Dieu, disait-il, augmentez mes douleurs, » envoyez-moi des maladies encore plus cruelles, pourvu » que vous me donniez de nouvelles grâces! » — « Pourquoi lui disait-on, demandez-vous à Dieu un surcroît de souffrances? vous êtes déjà couvert de plaies. » — « Vous ne savez pas combien est grand le mérite des souffrances. Ah! si vous pouviez comprendre ce que vaut la douleur, comme vous l'aimeriez! » Saint Ignace le martyr, craignant que les lions et les tigres ne vinssent à lui lécher les pieds, comme cela arrivait quelquefois, fit entendre ces belles paroles : « Quand est-ce que je vous baiserai, bêtes farouches, vous qui êtes préparées pour mon supplice! Ah! quand vous caresserai-je? Si vous ne voulez pas me dévorer je vous exciterai; afin que vous tombiez sur moi avec plus de fureur; je vous presserai pour que vous vous hâtiez de me dévorer. » Il écrivait à ses disciples : « Je vous écris pour vous annoncer combien je » suis heureux! je vais mourir pour J.-C. mon Dieu! » Tout ce que je vous demande c'est de ne rien faire pour » m'arracher à la mort, je sais ce qui m'est avantageux. » Je suis le froment de Dieu. Il faut que je sois moulu » entre les dents des lions pour devenir un pain digne » de Jésus-Christ. »

Entendez encore saint André qui s'écrie à la vue de la croix sur laquelle il va perdre la vie : « O heureuse croix, par toi je vais être réuni à mon Maître! ah! bénite croix, reçois-moi entre tes bras; puisque, de tes bras, je serai

reçu entre ceux de mon Dieu. » La foule voyant ce bon vieillard attaché à la croix, voulaient mettre en pièces le proconsul et détacher le saint. « Non, mes enfants, leur cria saint André du haut de sa croix, laissez-moi, laissez-moi terminer une vie si misérable, puisque, de là, je vais à mon Dieu. » Saint Laurent est étendu sur un gril de fer, les flammes qui, autrefois, ont épargné les trois enfants dans la fournaise de Babylone, le brûlent impitoyablement. Il est déjà rôti d'un côté, et pour toute récompense il demande d'être retourné de l'autre côté ; afin que, dans le ciel, toutes les parties de son corps soient également glorieuses. Sans doute, M. F., cet exemple est un miracle de la grâce, qui est toute-puissante dans celui qui aime Dieu ; mais voyez sainte Paule. Cette dame romaine était torturée par de violentes douleurs qu'elle éprouvait dans l'estomac, elle aima mieux mourir que de boire une goutte de vin qu'on voulait lui faire prendre. Saint Grégoire nous rapporte ce trait d'un pauvre mais célèbre mendiant, qui, étant demeuré plusieurs années paralytique, ne pouvant se remuer sur la paille où il couchait, souffrait des douleurs inconcevables, et cependant, ne cessa pas un instant de sa vie de bénir Dieu. Il mourut en chantant ses louanges.

Ah ! dit saint Augustin, qu'il est consolant de mourir avec la conscience en paix ! Le repos de l'âme et la tranquillité du cœur, sont les dons les plus précieux que nous puissions obtenir, nous dit le Saint-Esprit, il n'y a point de plaisir comparable à la joie du cœur. Le juste, dit le même Docteur, ne craint pas la mort, puisqu'elle va le réunir à son Dieu et le mettre en possession de toutes sortes de délices. Voyez la joie que les saints font paraître en allant à la mort... Voyez, nous dit saint Jean Chrysostome, l'intrépidité et la joie avec laquelle saint

Paul va à Jérusalem, quoiqu'il soit certain des mauvais traitements qui l'attendent. « Je sais qu'il n'y a pour » moi que des tribulations et des chaînes; je sais les per- » sécutions et les maux que j'y souffrirai; mais, n'im- » porte, je ne crains rien, parce que je suis persuadé » que j'ai affaire à un bon maître qui ne m'abandonnera » pas. Jésus-Christ lui-même est ma caution et mon ga- » rant. » Et voyant pleurer ses disciples, l'apôtre ajoutait : « Que faites-vous, en pleurant et affligeant mon » cœur? car moi, je suis prêt, non-seulement à être lié, » mais à mourir à Jérusalem pour le nom du Seigneur » Jésus. » Nous ne sommes pas sûrs, il est vrai, d'être comme saint Paul, les amis du bon Dieu; cependant, quoique pécheurs, si nous avons confessé nos péchés avec un sincère regret, et que nous ayons tâché de satisfaire autant que nous avons pu par la prière et la pénitence; mais surtout, si à une grande douleur de nos péchés vient se joindre un ardent amour pour le bon Dieu, nous pouvons avoir confiance : nos péchés ont été noyés dans le sang précieux de J.-C., comme l'armée de Pharaon dans la mer Rouge. M. F., il y avait trois croix sur le calvaire, celle de J.-C., qui est la croix de l'innocence, nous ne pouvons aspirer à celle-là, parce que nous avons péché. Puis, celle du bon larron, la croix de pénitence : ce doit être la nôtre. Imitons le bon larron, qui profita des derniers instants de sa vie pour se repentir, et, de sa croix monta au ciel. J.-C. le lui annonça : « Aujour- » d'hui même tu seras avec moi dans le paradis... » La dernière croix est celle du mauvais larron, nous devons la laisser à ces pécheurs qui veulent mourir dans leur péché... Mais, pour nous, M. F., nous pouvons certainement, si nous le voulons bien, être du nombre de ceux qui font une bonne mort.

A la mort, tout nous quitte : biens, parents et amis; mais ici, ce qui est un supplice pour le pécheur procure au juste une grande joie. Dites-moi quel chagrin, en effet, pourrait éprouver un bon chrétien à sa dernière heure? Pourrait-il regretter ces biens, qu'il a méprisés toute sa vie? Son corps? il le regarde comme un cruel (ennemi), qui l'a mis plus d'une fois en danger de perdre son âme. Serait-ce les plaisirs du monde? Non, sans doute, puisqu'il a passé sa vie dans les gémissements, la pénitence et les larmes. Non, M. F., il ne regrette rien de tout cela. La mort ne fait que le séparer de ce qu'il a toujours haï et méprisé; c'est-à-dire, le péché, le monde et les plaisirs. En s'en allant, il emporte avec lui tout ce qu'il a le plus aimé : ses vertus et ses bonnes œuvres; il quitte toutes sortes de misères pour aller prendre possession d'innombrables richesses; il quitte le combat pour aller jouir de la paix; il quitte un ennemi cruel, le démon, pour aller se reposer dans le sein du meilleur de tous les pères. Oui, ses bonnes œuvres le conduisent en triomphe devant Dieu, qui lui apparaît, non comme un juge, mais comme un tendre ami, qui après avoir compati à ses souffrances, ne désire rien autre chose que de le récompenser.

Le prophète Isaïe nous apprend que nos bonnes œuvres iront solliciter la bonté de Dieu, nous ouvriront la porte du paradis, et nous marqueront notre demeure dans le ciel. Il est parfaitement vrai que nos bonnes œuvres nous accompagneront. Voici un bel exemple du pieux roi Ezéchias. Le Saint-Esprit nous montre ce roi orné de tous les mérites du juste. Il s'attache de tout son cœur à la pratique des bonnes œuvres, son intention est pure, le motif de toutes ses actions est uniquement celui de plaire à Dieu. Il observe fidèlement, et avec grand respect,

toutes les cérémonies de la loi. Mais qu'arriva-t-il? Le voici. Tout lui réussit pendant sa vie. Mais à l'heure de sa mort toute sa magnificence et ses richesses, qui étaient très-grandes, le quittèrent; ses sujets les plus fidèles furent forcés de l'abandonner; tandis que ses bonnes œuvres ne le quittèrent point. Par elles, il prie Dieu de lui faire grâce : « Je vous en conjure, Seigneur, souve- » nez-vous que j'ai toujours marché devant vous avec un » cœur pur et droit; j'ai toujours cherché ce que j'ai » cru vous être plus agréable. » Telle est, M. F., l'heureuse fin d'une personne qui a travaillé toute sa vie à bien faire tout ce qu'elle a fait, en vue de plaire à Dieu seul. « Heureux, dit saint Jean, ceux qui meurent dans » le Seigneur, car leurs œuvres les suivent! » Oui, M. F., nous emporterons tout ce que nous avons de plus précieux; les biens qui doivent passer, nous les laisserons sur la terre, et ce qui doit durer éternellement nous suivra. Le solitaire sera accompagné de son silence, de sa retraite et de toutes ses oraisons; le religieux sera accompagné de ses macérations, de ses jeûnes et abstinences; le prêtre de tous ses travaux apostoliques : il y verra toutes les âmes qu'il a converties et qui seront sa récompense et sa gloire; le chrétien fidèle retrouvera toutes les bonnes confessions et communions qu'il aura faites, toutes les vertus qu'il aura pratiquées pendant sa vie. Heureuse mort, M. F., que celle du juste! Ecoutez le prophète Isaïe : « Dites au juste qu'il est heureux, parce qu'il recueillera le fruit de ses œuvres. »

Vous conviendrez donc que la mort du juste est bien précieuse aux yeux de tous les hommes; qu'un prêtre aille visiter un tel mourant, sa seule présence l'affermira dans la foi et l'espérance; qu'on lui parle de Dieu et de ses grâces, aussitôt son amour s'enflammera comme une

fournaise ardente; qu'on lui parle des derniers sacrements, ce qui glace un pécheur de frayeur et de crainte, il est inondé d'un torrent de délices; car son Dieu va venir en son cœur pour le conduire avec lui au paradis. Saint Grégoire nous rapporte que sa tante sainte Tharsille, étant près de mourir, s'écria, transportée : « Ah! voilà mon Dieu! voilà mon époux! » et elle expira dans un élan d'amour. Voyez encore saint Nicolas de Tolentin. Pendant les huit derniers jours de sa maladie, lorsqu'il avait reçu le corps du Sauveur, on entendait les anges chanter dans sa chambre; et quand ces chants eurent cessé, il mourut : les anges l'emmenèrent au ciel avec eux. Heureuse mort que celle du juste!... Sainte Thérèse ayant apparu toute brillante de gloire à une religieuse de son ordre, elle l'assura que Notre Seigneur était présent à sa mort, et avait conduit son âme au ciel. Heureuse l'âme qui peut être assistée à la mort par J.-C. lui-même!... Qu'il est doux et consolant de mourir dans l'amitié de Dieu!... N'est-ce pas une première récompense du bien que l'on a pu faire pendant sa vie?

II. Je sais, M. F., que nous désirons tous faire une bonne mort; mais ce n'est pas assez de le désirer, il faut encore travailler à mériter ce bonheur, ce grand bonheur. Voulez-vous savoir ce qui nous peut procurer ce bien? Le voici en peu de mots. Parmi les moyens que nous devons prendre pour bien mourir, j'en choisis trois, qui, avec la grâce de Dieu, nous conduiront infailliblement à une bonne mort. Il faut nous y préparer 1° par une sainte vie; 2° par une véritable pénitence si nous avons péché, et 3° par une parfaite conformité de notre mort à celle de J.-C.

On meurt pour l'ordinaire, comme l'on a vécu : c'est

là une de ces grandes vérités que l'Écriture et les saints Pères nous affirment en maint endroit. Si vous vivez en bons chrétiens, vous êtes sûrs de mourir en bons chrétiens; mais si vous vivez mal, vous êtes sûrs de faire une mauvaise mort. Le prophète Isaïe dit : « Malheur à l'im-» pie qui ne pense qu'à mal faire, parce qu'il sera traité » comme il le mérite : (à la mort) il recevra le salaire des » œuvres de ses mains. » Il est vrai cependant que l'on peut quelquefois, par une espèce de miracle, mal commencer et bien finir; mais cela arrive si rarement que, d'après saint Jérôme, la mort est ordinairement l'écho de la vie; vous croyez qu'alors vous reviendrez au bon Dieu? non, vous périrez dans le mal.

Mais si, étant touchés de repentir, vous commencez à vivre chrétiennement, vous serez du nombre de ces pénitents qui attendrissent le cœur de Dieu et gagnent son amitié. Quoique moins riches, ils ne laissent pas que d'aller au ciel, et c'est d'eux précisément que Dieu se sert pour manifester sa miséricorde. Le Saint-Esprit nous dit : « Si vous avez un ami, faites-lui du bien avant votre mort. » Eh! M. F., pouvons-nous avoir un meilleur ami que notre âme? faisons pour elle tout ce que nous pourrons; car au moment que nous voudrons lui faire du bien, nous ne le pourrons plus!... La vie est courte. Si vous différez de vous convertir jusqu'à l'heure de votre mort, vous êtes des aveugles; puisque vous ne savez ni le moment, ni le lieu où vous mourrez, peut-être sans secours. Qui sait si vous n'irez point paraître cette nuit même, couverts de péchés devant le tribunal de J.-C... Non, M. F., ce n'est pas ce que vous devez faire; vous devez vous purifier, et vous tenir toujours en état de paraître devant votre juge. Voici un exemple qui vous fera voir que celui qui retarde de jour en jour son retour

à Dieu, meurt comme il a vécu. Le cardinal Pierre Damien nous rapporte qu'un religieux avait passé la meilleure partie de sa vie en chicanes et en disputes avec ses frères. Étant au lit de la mort, ses frères le conjuraient de confesser ses péchés, d'en demander pardon à Dieu et d'en faire pénitence, avec un bon propos de n'y plus retomber, si la santé lui était rendue. Ils n'en tirèrent pas un seul mot. Mais un peu plus tard, ayant repris la parole, il leur parla, et de quoi? hélas! de ce qui avait fait le sujet de ses conversations pendant sa vie : de procès et autres affaires. Ses frères le suppliaient de songer à son âme; tout fut inutile, il se rendormit et mourut ainsi, sans donner le moindre signe de repentir. Oui, M. F., telle vie, telle mort. N'espérez pas un miracle que Dieu ne fait que rarement; vous vivez dans le péché, vous mourrez dans le péché.

Un grand nombre d'exemples nous prouve qu'après une mauvaise vie, nous ne devons pas attendre une bonne mort. Nous lisons dans l'Écriture sainte, qu'Abimélech, prince fier et orgueilleux, s'empara du royaume qu'il devait partager avec ses frères, et les fit mourir afin de régner seul. Comme il attaquait une place, les assiégés s'étant réfugiés dans une tour, il s'en approcha pour y mettre le feu. Une femme qui le vit du haut du rempart, lui jeta une pierre et lui fendit la tête. Ce malheureux se sentant blessé, appela son écuyer et lui dit : « Tire ton épée et perce-moi le corps... Fais-moi promptement mourir, afin de m'épargner la confusion d'avoir été tué par une femme. » Quelle étrange conduite, M. F.? Est-il le premier prince qui ait été ainsi blessé? Pourquoi donc veut-il que son écuyer le tue? Hélas! c'est qu'il n'a été toute sa vie qu'un ambitieux!... Saül venait de livrer bataille aux Amalécites, le sort des armées était très-in-

certain; il se sentait perdu; car il était déjà blessé, et voyait l'armée ennemie prête à fondre sur lui. S'appuyant sur son épée, et voyant venir derrière lui un soldat, il lui dit : « Viens ici, mon ami, qui es-tu ? » — « Je suis un Amalécite. » — « Eh bien ! fais-moi une grâce : jette-toi sur moi et me tue; parce que je suis accablé de douleur; je ne saurais mourir, achève-moi. » Et pourquoi, M. F., ce misérable veut-il mourir de la main d'un Amalécite? Était-ce donc le seul prince qui ait perdu une bataille? Ne vous étonnez pas de cela, nous répondent les saints Pères, c'est un prince qui, pendant sa vie, s'est livré aux vices, qui s'est laissé dominer par l'envie, l'avarice et par toutes sortes de passions. Pourquoi meurt-il d'une manière si déshonorante? C'est qu'il a mal vécu. Tout le monde sait qu'Absalon avait été toute sa vie désobéissant et rebelle à son bon père. L'heure de sa mort que Dieu avait marquée de toute éternité, étant enfin arrivée, comme il passait sous un arbre; il y resta suspendu par les cheveux. Joab le voyant, lui tira trois coups de flèches. D'où vient, M. F., la fin malheureuse de ce prince? sinon que toute sa vie il n'avait été qu'un mauvais fils. Il meurt de cette sorte, parce qu'il avait mal vécu.

Vous voyez donc clairement, M. F., que si nous voulons faire une bonne mort, il faut mener une vie chrétienne et faire pénitence pour nos péchés; il faut exciter en nous, avec la grâce de Dieu, une humilité profonde dans un cœur plein de regret d'avoir offensé un maître si bon. Mais un troisième moyen pour nous préparer à bien mourir, c'est de régler notre mort sur celle de J.-C. Quand on porte le bon Dieu à un malade, on porte aussi la croix; ce n'est pas seulement pour chasser le démon, mais bien plus, pour que ce Sauveur crucifié serve de

modèle au moribond, et afin que, jetant les yeux sur l'image d'un Dieu crucifié pour son salut, il se prépare à la mort comme J.-C. s'y est préparé. La première chose que fit J.-C. avant de mourir fut de se séparer de ses apôtres; un malade doit faire de même, s'éloigner du monde, et se détacher autant qu'il peut des personnes qui lui sont le plus chères, pour ne s'occuper plus que de Dieu seul et de son salut. Jésus-Christ sachant que sa mort était proche, se prosterna la face contre terre dans le jardin des Oliviers, en priant avec instances. Voilà bien ce que doit faire un malade aux approches de la mort; il doit prier avec ferveur, et, dans son agonie, s'unir à l'agonie de J.-C. Le malade qui veut rendre son mal méritoire doit accepter la mort avec joie, ou, du moins, avec une grande soumission à la volonté de son Père céleste, pensant qu'il faut absolument mourir pour aller voir Dieu, et que c'est là tout notre bonheur. Saint Augustin nous dit que celui qui ne veut pas mourir, porte la marque d'un réprouvé. Oh! M. F., qu'un chrétien qui a bien vécu est heureux à ce dernier moment! Il quitte toutes sortes de misères pour entrer en possession de toutes sortes de biens!... Heureuse séparation! Elle nous unit à notre souverain bien qui est Dieu même!... C'est ce que je vous souhaite.

FIN DU TOME TROISIÈME.

NOTES.

—

Note I.

Sermon pour le XIVe Dimanche après la Pentecôte.

P. 130.

« Un marché, un peu gros, fait le dimanche, sans nécessité, » est un péché mortel. »

Cette décision du Vénérable a été inspirée par des théologiens trop sévères. « Il est permis de vendre et d'acheter le di- » manche, dit Gury (tom. I, p. 300), des maisons, des bes- » tiaux, et autres marchandises présentes ou non, en grande » ou en petite quantité, quand bien même on y emploierait un » temps notable, pourvu que ces transactions se fassent d'une » manière privée. »

Note J.

Sermon pour le XVIIe Dimanche après la Pentecôte.

P. 209.

« Faire l'aumône ou rendre service à ses ennemis, est d'une » grande charité et d'un grand mérite. »

La faire à ses amis, leur rendre service, c'est une charité moindre sans doute que la première, mais qui ne manque pas d'un certain mérite à récompenser dans l'autre vie, pourvu que ce soit avec une intention surnaturelle.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
XII[e] Dimanche après la Pentecôte. — Sur le premier Commandement de Dieu.....	1
XII[e] Dimanche après la Pentecôte. — Sur le premier Commandement de Dieu (deuxième Sermon)...	25
XII[e] Dimanche après la Pentecôte. — Sur l'Amour du prochain (troisième Sermon).....	50
XIII[e] Dimanche après la Pentecôte. — Sur l'Absolution.....	72
XIV[e] Dimanche après la Pentecôte. — Sur le Service de Dieu.....	94
XIV[e] Dimanche après la Pentecôte. — Sur le Monde...	117
XV[e] Dimanche après la Pentecôte. — Sur la Pensée de la mort.....	140
XVI[e] Dimanche après la Pentecôte. — Sur l'Humilité.	161
XVII[e] Dimanche après la Pentecôte. — Sur l'Amour de Dieu.....	179
XVII[e] Dimanche après la Pentecôte. — Sur la Charité (fragments).....	200
XVII[e] Dimanche après la Pentecôte. — Sur la Pureté...	221
XVIII[e] Dimanche après la Pentecôte. — Sur la Tiédeur..	242

Pages.

XVIII[e] Dimanche après la Pentecôte. — Sur l'Envie..... 263

XIX[e] Dimanche après la Pentecôte. — Sur l'Impureté.. 285

XX[e] Dimanche après la Pentecôte. — Devoir des parents envers les enfants..... 306

XX[e] Dimanche après la Pentecôte. — Sur l'Ivrognerie. 329

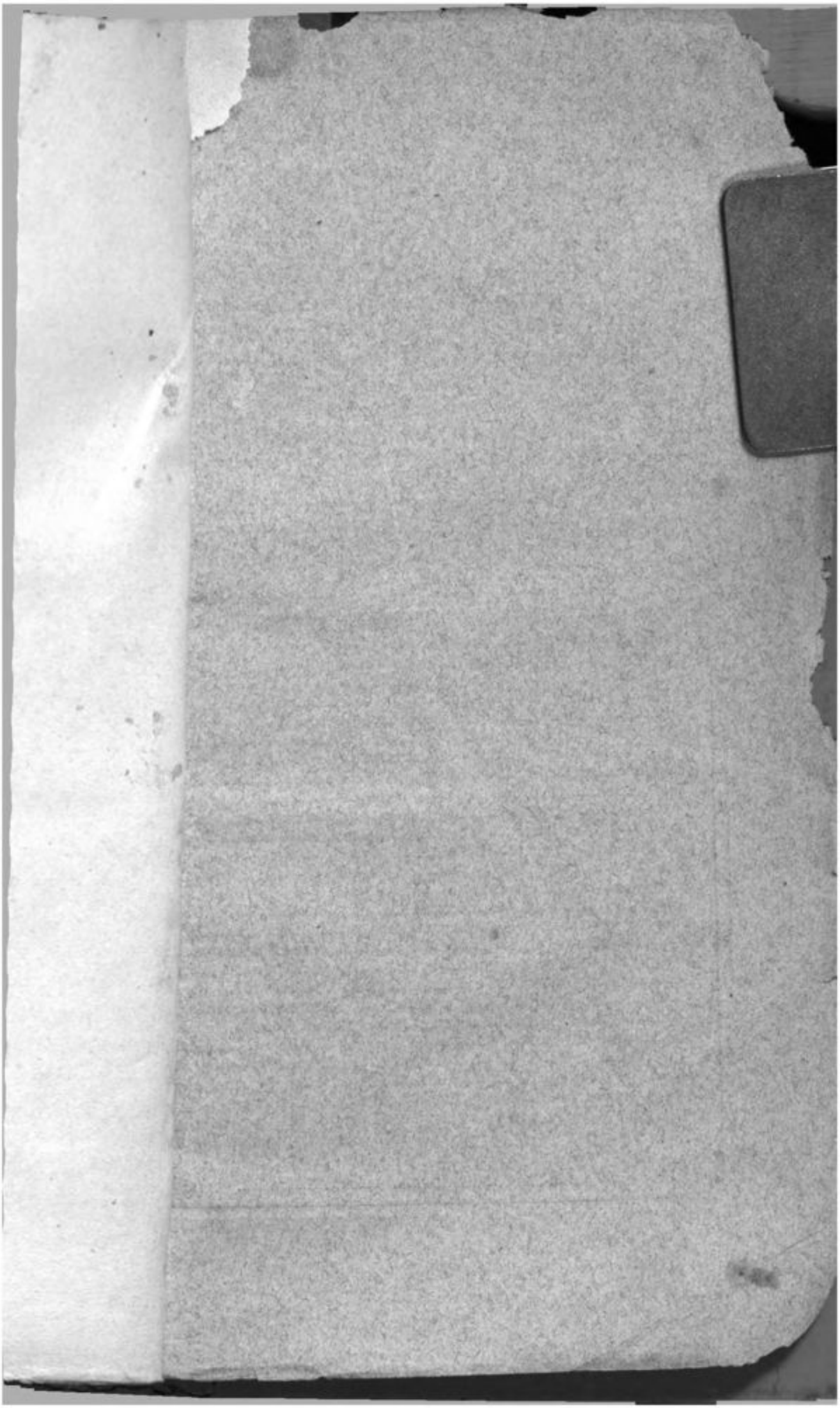
XXI[e] Dimanche après la Pentecôte. — Sur la Colère... 350

XXII[e] Dimanche après la Pentecôte. — Sur la Restitution..... 371

XXIII[e] Dimanche après la Pentecôte. — Sur la Mort du juste..... 392

Notes..... 409

BAR-LE-DUC, IMPRIMERIE CONTANT-LAGUERRE.



A LA MÊME LIBRAIRIE

LA RELIGION EN FACE DE LA SCIENCE

LEÇONS

SUR L'ACCORD ENTRE LES DONNÉES DE LA RÉVÉLATION BIBLIQUE ET LES THÉORIES SCIENTIFIQUES MODERNES

Par l'abbé Alexis ARDUIN

Professeur, Docteur en théologie

3 beaux volumes in-**8°**, de **600** à **700** pages, imprimés sur papier vergé

Prix des 3 volumes : 20 francs

Cet ouvrage se divise en deux parties, qui se vendent séparément

1re Partie : COSMOGONIE

1 vol. in-**8°**, de **700** pages. 3e *édition*, revue et complétée. — Prix : **7** francs

Vient de paraître la 2e partie

GÉOGÉNIE ET GÉOLOGIE

2 forts vol. in-**8°**, sur papier vergé. — Prix : **13** francs

Tous ceux qui avaient lu la première partie du bel ouvrage entrepris naguère par M. l'abbé Arduin, en attendaient la continuation avec une légitime impatience. Ils trouveront dans ces nouveaux volumes toutes les qualités qui caractérisent le précédent, et qui ont valu à l'auteur un concours unanime de louanges : nous voulons dire le même amour de la vérité, la même chaleur pour la défense de nos dogmes injustement attaqués, la même science, la même impartialité, la même vigueur de raisonnement, etc. Ici encore, les questions traitées sont d'une importance vitale; mais, plus que jamais, elles sont hérissées de difficultés, soit par suite de leur complexité sans bornes, soit à cause de l'état peu avancé de la *science de la terre*. Aussi M. l'abbé Arduin a-t-il dû compulser des documents innombrables, remplis d'obscurités et de contradictions perpétuelles formant un amas indigeste de faits et de systèmes. Mais il domine admirablement sa matière et sait produire partout la clarté. Le lecteur marche donc tout à fait à l'aise sur des routes fort bien tracées. Notre vieille et chère Bible est un bloc de granit que les coups de pied du rationalisme ne parviendront jamais à renverser, ou, plus élégamment, d'après Mgr Wiseman, « les systèmes se sont dressés à côté des systèmes, semblables aux colonnes mouvantes du désert, s'avançant en front de bataille irrésistible; mais comme elles aussi, ce n'était que du sable; et bien qu'en 1806, l'Institut de France comptât plus de quatre-vingts théories de cette espèce hostiles à l'histoire sacrée, aucune d'elles n'est restée debout jusqu'à ce jour et ne mérite un souvenir. » (Discours III sur les Sciences naturelles.)

L. Beuvray. (*Polybiblion.*)

BAR-LE-DUC, IMPRIMERIE CONTANT-LAGUERRE.